00080874

O
945.72
Tab/Tab
80874

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 06 November, 2019

TABLEAUX HISTORIQUES

DES

CAMPAGNES D'ITALIE,

DEPUIS L'AN IV JUSQU'À LA BATAILLE DE MARENGO;

SUIVIS

Du Précis des opérations de l'Armée d'Orient, des détails sur les cérémonies du Sacre, des Bulletins officiels de la Grande Armée et de l'Armée d'Italie dans tout le cours de la dernière guerre d'Allemagne, jusqu'à la paix de Presbourg.

Les vues ont été pour la plupart prises sur les lieux mêmes, et les Estampes sont gravées d'après les dessins originaux de Carle Vernet.

E0874
ac

PARIS,

AUBER, ÉDITEUR, RUE SAINT-LAZARE, CHAUSSÉE D'ANTIN, N° 42;

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, CHEZ H. NICOLLE, RUE DES PETITS-AUGUSTINS, N° 15.

DE L'IMPRIMERIE DE L. É. HERHAN.

1806.

C
945.72
Tal/Tal
80874

00080874

ROYAL ASIATIC SOCIETY
BOMBAY BRANCH

Napoleon le Grand.

LA FRANCE RECONNOISSANTE, PROCLAME NAPOLÉON Ier EMPEREUR DES FRANÇAIS.

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE des dernières guerres des Français en Italie sera long-temps la plus féconde en souvenirs mémorables. Les héros qui s'y sont illustrés ont déployé un si grand caractère, ont fait naître des évènements si extraordinaires, si peu prévus, et commandé aux circonstances avec un ascendant si impérieux, que leurs contemporains eux-mêmes n'ont pas hésité à leur assigner un rang au-dessus des plus célèbres capitaines de l'antiquité, et que leur immortalité a commencé pendant leur vie.

Les vœux impuissants et timides d'un petit nombre d'Italiens éclairés appelaient les Français au-delà des Alpes, quand tous les gouvernements de cette presqu'île conspiraient à leur en fermer les passages. La neutralité de Gênes et de Venise n'était que l'attitude de la faiblesse qui craint d'agir. La Toscane, en gardant l'équilibre entre la France et l'Angleterre, espérait devenir le centre de tout le commerce de l'Italie. Les autres puissances réunies à la coalition présentaient une force armée de deux cent quatre-vingt mille hommes, prête à repousser l'agression des Français. Elles

espéraient en outre opposer à leurs efforts la chaleur et l'insalubrité d'un climat qui leur avait été tant de fois si funeste, l'influence toute-puissante de la superstition sur un peuple prévenu contre eux, et sur-tout contre leurs opinions politiques et religieuses, plus redoutables encore pour lui que leurs armes. Pour vaincre d'aussi grands obstacles, la France avait besoin d'un autre César : elle le trouva dans un général de vingt-huit ans. Animé d'un courage et d'une patience surnaturels; doué par la nature de talents extraordinaires; réunissant à l'audace intrépide l'ambition de la gloire; joignant à ces premières vertus des militaires le sang-froid qui prépare les grands évènements; et déjà célèbre par les savantes dispositions qu'il avait conseillées et exécutées trois ans auparavant pour la reprise de Toulon sur les Anglais, Bonaparte fut désigné pour commander l'armée d'Italie. Ses forces n'excédaient pas alors cinquante-six mille hommes, et ses moyens en vivres et en transports étaient presque nuls. Un homme ordinaire aurait pu s'étonner et se regarder comme paralysé : Bonaparte ne vit dans ce qui lui manquait que le besoin d'agir sans retard, et celui des succès : « Si nous sommes vaincus, disait-il, j'aurai trop; « vainqueurs, nous n'avons besoin de rien. »

Il paraît le 20 germinal an 4; bientôt tout change au dedans et au dehors de la France; tous les évènements militaires, même ceux qui se passent loin de lui, reçoivent de son génie une impulsion soudaine; il étonne l'Europe par une suite de batailles journalières et continuelles, et par cet art d'abréger la guerre en achevant les défaites qu'il a commencées. En quelques jours trente lieues de montagnes presque inaccessibles qui ferment la rivière de Gênes à l'occident sont enlevées; le général de Vins, remplacé par Beaulieu, s'enfuit dans la Lombardie; les forces du roi de Sardaigne se concentrent dans les défilés de l'Apennin, et les Français victorieux, mais dénués de tout, découvrent enfin les riches plaines du Piémont.

Les puissances coalisées avaient à peine entendu prononcer le nom de Bonaparte, et déjà l'Italie lui était ouverte par les célèbres victoires de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Vico et de Mondovi, remportées en moins de quinze jours. Le roi de Sardaigne, réduit à s'enfermer avec

les débris de son armée dans Turin, et à y soutenir un siège pour dernière ressource, convaincu que ses préparatifs ne pourront sauver sa capitale, et voyant chaque jour augmenter sa détresse, obéit aux lois de la nécessité : forcé de recourir à la générosité du vainqueur, il cède aux Français les forteresses de Coni, de Ceva et de Tortone; c'étaient d'indispensables garants de sa fidélité à observer les conditions de l'armistice, et des pronostics de celles de la paix que la République française allait lui accorder. Loin de s'appesantir sur ses succès, Bonaparte ne songeait qu'à les augmenter en poursuivant Beaulieu, qui fuyait vers Alexandrie : il traverse le Pô devant Plaisance, expulse l'ennemi de Fombio, de Codogno et de Casal. La route de Milan lui était ouverte; mais elle ne pouvait être sûre que lorsque les Autrichiens auraient été chassés des bords de l'Adda. Il occupe différents points, pour les laisser dans l'incertitude sur les endroits où il cherche à surprendre le passage de cette rivière. Obligés bientôt d'évacuer Lodi, ils passent l'Adda sur le pont qu'ils négligent de couper : ils s'étaient flattés d'y arrêter l'armée française avec une batterie formidable; mais cette barrière impuissante fut renversée par une des actions les plus audacieuses et les plus mémorables de la guerre. Bonaparte va lui-même, sous le feu de l'ennemi, faire placer deux pièces d'artillerie; en même temps tous les bataillons de grenadiers, formés en colonne, marchent au pas de charge, traversent le pont, arrivent au-delà de l'Adda, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, rompent l'ordre de bataille des Autrichiens, sèment de tous côtés l'épouvante et la mort. Beaulieu se hâte de passer l'Oglio et de se réfugier sous le canon de Mantoue. Ainsi Pizzighitone, Crémone, Pavie, et les immenses magasins préparés pour les Autrichiens restent à la disposition des Français, et dans le même temps leur général en chef entre à Milan en triomphateur.

La journée de Lodi était entièrement décisive pour la campagne. Déjà l'archiduc Ferdinand se retirait dans le Tirol, le duc de Modène fuyait à Venise, et Bonaparte marchait à de nouveaux triomphes, lorsqu'une insurrection combinée éclata contre l'armée victorieuse : des attroupements nombreux se formèrent à Milan; le tocsin sonnait dans les campagnes de la Lombardie, et donnait le signal du massacre des Français; leurs

ordonnances étaient assassinées sur les routes, et déjà la garnison de Pavie avait été désarmée. Sans un prompt remède le mal pouvait s'étendre et devenir très dangereux. Bonaparte, instruit de cette lâche trahison, rebrousse chemin, et tout rentre dans l'ordre : une grande quantité d'otages sont arrêtés à Milan; les rebelles pris les armes à la main sont fusillés; le village de Binasco est livré aux flammes, et Pavie voit briser ses portes à coups de hache.

Cependant Beaulieu avait pris position au-delà du Mincio, appuyé d'un côté au lac de Garda, et de l'autre à Mantoue, la seule ville qui restât alors à l'empereur en Italie. D'un autre côté la république de Venise, infidèle à ses assurances de neutralité, avait laissé occuper aux Autrichiens la forteresse de Peschiera, et leur procurait tous les secours dont ils avaient besoin. Bonaparte qui ne pouvait ignorer ce manège cauteleux, ni s'en plaindre ou le punir, crut pourtant devoir, avant de poursuivre l'ennemi dans les états de Venise, adresser à son gouvernement et à ses sujets une proclamation que les anciens sénats eussent beaucoup mieux entendue que ne le fit celui-ci. Elle était terminée par cette phrase remarquable :

« Fidèle dans le chemin de l'honneur, comme dans celui de la victoire, « le soldat français n'est terrible que pour les ennemis de sa liberté et de « son gouvernement. »

Il avait déjà passé l'Oglio et établi son quartier-général à Brescia. Bientôt il menace toute la ligne des Autrichiens et se dirige sur Borghetto, où il passe le Mincio, arrive à Peschiera et à Castelnuovo que l'ennemi avait déjà évacués, et s'empare de Vérone, d'où quelques jours auparavant le sénat de Venise, cédant à la peur et ne démentant point son astucieuse politique, avait chassé le prétendant. Les Autrichiens, repoussés de toutes parts, s'enfuient dans le Tirol. Il était important de profiter de leur impuissance pour se rendre maître du château de Milan et de la ville de Mantoue. Cette dernière place exigeait un siège dans toutes les règles, et l'armée française avait peu de moyens pour l'entreprendre. Bonaparte se contenta d'en faire le blocus, et s'occupa du projet de pousser l'ennemi au-delà du Tirol. Au milieu de ces différentes combinaisons, il fait des traités avec les princes de la péninsule, et arrête dans les fiefs impériaux

des troubles dont les suites auraient été funestes aux communications de son armée avec la rivière de Gênes. Bologne, Ferrare, Faenza, la Romagne entière étaient envahis; la cour de Rome et celle de Naples avaient souscrit à des préliminaires de paix et obtenu un armistice; les Anglais étaient chassés de Livourne, de la Toscane, de Porto-Ferrajo, et le château de Milan avait capitulé.

Au général Beaulieu succéda le maréchal Wurmser, le Nestor des généraux autrichiens, célèbre alors par ses victoires aux bords de la Save et du Rhin. Il avait sous lui le général Alvinzy, qui passait pour l'un des plus habiles tacticiens de l'Europe. Il rassembla les débris de l'armée autrichienne, et aidé de puissants renforts, il tenta de descendre l'Adige pour faire lever le blocus de Mantoue, et rentrer ensuite dans la Lombardie. Il réussit d'abord à s'emparer de la Corona, de Salo, de Vérone et de Brescia; mais nos revers ne furent que passagers, nos ennemis même eurent à peine le temps de s'en réjouir. Bonaparte ne pouvant espérer, même en réunissant ses forces dispersées sur une vaste étendue de terrain, de défaire les deux armées autrichiennes, s'arrête à l'idée de les battre l'une et l'autre séparément : il lève le siège de Mantoue, rétrograde sur Brescia, y enveloppe la division ennemie, la bat complètement, et revient ensuite se mesurer avec le maréchal Wurmser. Après six jours de combats continuels, les Français se trouvaient dans leurs anciennes positions. En vain l'ennemi multiplie les obstacles, Bonaparte met sa gloire à les surpasser tous : les Autrichiens défaits à Castiglione, à Peschiera, à Roveredo, à Bassano, à Cerea, à Castellaro, à Porto-Legnago, à Due-Castelli, et à Saint-Georges, sont enfin chassés des deux rives de l'Adige, et Wurmser forcé de se jeter dans Mantoue avec les débris de son armée.

La maison d'Autriche recrée dans le Tirol et la Carinthie une troisième armée plus considérable que les deux premières déjà exterminées; dans les premiers jours de brumaire an 5, elle force les Français d'évacuer le Tirol; mais bientôt les immortelles journées d'Arcole et de Rivoli la détruisent en grande partie. Alvinzy qui la commandait est repoussé dans les montagnes; la vallée de l'Adige lui est fermée, ainsi que toutes les voies qui pouvaient l'approcher de Mantoue. De nouvelles forces viennent

ranimer les Autrichiens consternés, ils attaquent depuis la Corona jusqu'à Vérone; leur but était de forcer la ligne de défense de Bonaparte, de donner la main à Wurmser, et de changer le théâtre de la guerre. Bonaparte avait à refaire tous les jours ce qu'il avait déjà fait plusieurs fois : il ne cessait d'épuiser le tonneau des Danaïdes, que l'Autriche ne se lassait pas de remplir.

Enfin le moment s'approchait où cette lutte opiniâtre et sanglante devait être terminée. La colonne autrichienne, qui voulait s'emparer du plateau de Rivoli, fut enveloppée et forcée de se rendre prisonnière de guerre. Le général Provera n'ayant pu s'emparer de Saint-Georges et de la Favorite de vive force tenta de se réunir à une sortie de la garnison de Mantoue; mais Wurmser fut obligé de rentrer; la confusion et le désordre se mirent dans les rangs ennemis, et Provera demanda à capituler. Tout ce qui restait de troupes autrichiennes sur les bords de la Brenta fut repoussé dans le Trentin; la ligne du Lavisio fut occupée par l'armée française, qui s'opposa ainsi aux nouvelles tentatives des ennemis pour secourir Mantoue, et le maréchal Wurmser, abandonné alors à ses propres forces, fut obligé de capituler le 14 pluviôse.

Les immenses pertes de nos ennemis en Italie devaient avoir des suites funestes pour la maison d'Autriche. L'armée française devait marcher dans le Tirol, où elle avait déjà tenté inutilement de pénétrer, et Bonaparte était prêt à livrer bataille à l'archiduc Charles, qui, à la tête de nouvelles levées, et secondé des généraux Mack et Bellegarde, venait d'être chargé de la défense de tous les états autrichiens qui tiennent à l'Italie et à l'état de Venise; mais il apprend les dispositions hostiles de la cour de Rome; il s'empare du duché d'Urbin, de la marche d'Ancône, de l'Ombrie, du pays de Perugia, de la province de Camérino, et, parvenu aux portes de l'ancienne capitale du monde, il dicte le traité de paix de Tolentino. Il pouvait entrer à Rome en triomphateur; mais il ne consulte que l'intérêt de son pays en présentant le rameau d'olivier au faible ennemi qu'il venait de terrasser, pour voler vers un rival qu'il croit plus digne de lui.

L'archiduc, malgré ses talents, ne pouvait lutter avec avantage contre un général accoutumé à vaincre : en vain il tente de s'opposer aux passages

de la Piave, de Tagliamento et du Lisonzo; battu à Longara, à Sacile, à Gradisca, à Casasola, à la Chiusa; poursuivi dans le Tirol, la Carinthie et la Carniole; repoussé des bords de l'Adige sur ceux de la Drave, et bientôt après sur ceux de Muerck, il signe à Léoben les préliminaires de la paix. Près d'arriver sous les murs de Vienne, Bonaparte sait s'arrêter au milieu de ses triomphes, et conserver toute sa modération : il avait fait lui-même des ouvertures pacifiques [1], et quoiqu'elles eussent été d'abord éludées, il persista dans les mêmes sentiments, lorsque les Autrichiens reprirent les négociations et demandèrent une suspension d'armes, qui, dans la position militaire des deux armées, était toute contraire à celle qu'il commandait.

Mais tandis que le vainqueur de Lodi s'occupait à régler les préliminaires de la paix de Léoben, il fut informé que le sénat de Venise, malgré la neutralité qu'il devait observer, malgré ses protestations réitérées d'amitié et de bonne intelligence, tramait quelque perfidie, et semblait plus que jamais manifester une prédilection particulière pour l'Autriche. Une insurrection générale s'était déclarée contre les Français, et Vérone avait donné le signal du massacre. Bonaparte prit des mesures décisives pour arrêter le cours de ces attentats et les punir : défaits sous les murs de Vérone, les insurgés prennent la fuite; vingt-cinq mille Français campent

[1] LETTRE ÉCRITE PAR LE GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE, A S. A. R. M. LE PRINCE CHARLES.

Au quartier-général de Clagenfurth, le 11 germinal an 5.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL EN CHEF,

Les braves militaires font la guerre et désirent la paix : celle-ci ne dure-t-elle pas depuis six ans? Avons-nous assez tué de monde et fait assez de maux à la triste humanité? elle réclame de tous côtés. L'Europe, qui avait pris les armes contre la République française, les a posées. Votre nation reste seule : et cependant le sang va couler encore plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres : quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons de part et d'autre quelques milliers d'hommes de plus; et il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haineuses.

Le Directoire exécutif de la République française avait fait connaître à S. M. l'Empereur le désir de mettre fin à la guerre qui désole les deux peuples : l'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre? et faut-il, pour les intérêts ou les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entr'égorger? Vous, monsieur le Général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près du trône, et êtes au-dessus de toutes les petites passions qui animent souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière et de vrai sauveur de l'Allemagne? Ne croyez pas, monsieur le Général en chef, que j'entende par-là qu'il ne vous soit pas possible de la sauver par la force des armes; mais, dans la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ravagée. Quant à moi, monsieur le Général en chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je me trouverais avoir méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires. Je vous prie de croire, monsieur le Général en chef, aux sentiments d'estime et de considération distinguée avec lesquels je suis, etc.....

au bord de la mer, à la vue de Venise, et, maîtres de Vérone, marchent sur Vicence et sur Padoue. Dans une position aussi critique les nobles Vénitiens parlementent et finissent par se rendre; le gouvernement aristocratique de Venise s'éteint sans secousse, et l'ancienne forme démocratique le remplace. Bientôt une révolution semblable s'annonce à Gênes; mais elle était amenée par d'autres causes : les patriciens et les plébéiens, depuis long-temps divisés en deux partis, sont entraînés à l'ascendant des principes de la République française; l'ancien gouvernement est dissous, et une nouvelle constitution proclamée. Dans le même temps se consolidait la République cisalpine, qui devait son existence à Bonaparte. Ce général consacrait ses loisirs à approprier aux différents états de l'Italie une forme de gouvernement analogue aux mœurs, aux habitudes, aux préjugés de ses habitants; et il les détachait insensiblement de l'influence de la maison d'Autriche. Cependant plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la signature des préliminaires de Léoben; les lenteurs des négociations commençaient à jeter de l'inquiétude dans les esprits, et à faire regretter qu'on eût arrêté la marche des armées victorieuses qui se trouvaient presqu'aux portes de Vienne. Il était digne de Bonaparte de réunir le titre de pacificateur à celui de conquérant; et, en effet, au moment même où l'on commençait à désespérer davantage, on apprit qu'il avait signé, à Campo-Formio, une paix définitive, achetée par près de six cents combats, qui avaient été presqu'autant de victoires.

Mais cette paix ne fut qu'un beau jour sous un ciel constamment orageux. Tandis que de nombreux armements avaient lieu dans nos ports, et que nous menaçions les Anglais d'une invasion maritime, la cour de Londres, secondée par nos ennemis intérieurs, mettait tout en usage pour retarder les opérations du congrès de Rastadt; elle excitait les puissances étrangères contre la France, et travaillait à rallumer la guerre civile dans son sein. Au commencement de l'an 6, une insurrection combinée éclate à Rome; le massacre du général Duphot, la retraite précipitée et éclatante de Joseph Bonaparte, ambassadeur de France auprès de cette cour, amènent une rupture; Berthier reçoit l'ordre de se mettre en marche avec l'armée d'Italie; l'ancienne capitale du monde est conquise et organisée en

république. L'influence ostensible qu'affecta le gouvernement d'alors fut un nouvel aliment de haine et de rivalité contre la France. Bientôt deux grands évènements, la descente de Bonaparte en Égypte, et l'entrée inopinée des Russes sur le territoire de l'Empire, donnent un nouveau cours à la politique européenne, opèrent la rupture du congrès; et tous les feux de la guerre, rallumés en un instant, augmentent les maux de l'humanité. Le conquérant de l'Italie, en portant nos drapeaux sur les rives du Nil, avait laissé l'Europe calmée, la France victorieuse, et le nouvel état qu'il avait fondé au-delà des Alpes protégé par des citadelles imposantes et par une armée aguerrie; toutes les ressources auxquelles son génie avait suppléé pour la conquête se trouvaient réunies pour la défense; et cependant, dès qu'il est éloigné, les ennemis, qu'il a si souvent vaincus, détruisent son ouvrage dans une campagne. Si quelque chose, comme on l'a très bien remarqué, peut relever les grandes actions exécutées sous un tel chef, ce sont les revers éprouvés en son absence. Leur histoire offre néanmoins un épisode glorieux; c'est la conquête éphémère du royaume de Naples, dans le même moment où la Suisse était envahie par les Français, et où le roi de Sardaigne leur abandonnait le Piémont. Les Russes et les Autrichiens coalisés marchent contre les Français en Italie, les repoussent des bords du Mincio sur ceux de l'Adda, du Tanaro et de la Bormida, et, ne rencontrant presque plus d'obstacles, entrent à Milan, forcent Mantoue à capituler, poursuivent leurs triomphes sur la Trébia, gagnent la bataille de Novi et celle de Savigliano, se rendent maîtres de Coni, d'Ancône, s'assurent enfin la possession du Piémont, et soumettent la partie du nord de l'Italie, après en avoir reconquis le sud. Cependant la division ne tarda pas à se mettre parmi les coalisés; la fortune change, et la victoire se rattache aux drapeaux français. Les Russes sont battus en Suisse et en Hollande, et une campagne brillante se termine par des revers décourageants. Malgré de grands avantages, la fortune des alliés restait toujours en échec devant les montagnes qui couvrent Gênes, et les Français conservaient encore en Italie des positions et des forces inquiétantes.

L'an 8 commençait. Le Directoire exécutif, par son incurie et son insouciance relativement aux armées, avait occasionné nos défaites successives.

***

On lui reprocha d'avoir négligé les approvisionnements et les fortifications, d'avoir soumis les pays conquis aux exactions, aux concussions, et de leur avoir fait subir des révolutions qui devaient les entraîner, par lassitude ou par désespoir, dans les bras du premier ennemi qui se présenterait sur la frontière. Bientôt on apprend que Bonaparte, de retour d'Égypte, et vainqueur à Aboukir, a débarqué à Fréjus: cet évènement occupe alors tous les esprits, donne aux affaires de la France une direction nouvelle, et réveille les grandes espérances. Bonaparte avait appris les progrès des Russes en Italie, l'incapacité et le peu d'accord des membres du Directoire, le danger imminent et l'état déplorable de la France. Dès-lors il résolut de retourner dans sa patrie pour la sauver. Il paraît tout-à-coup comme un génie tutélaire; le vœu de l'armée et de la nation l'appelle à la tête du gouvernement, et le 18 brumaire voit éclore un nouveau règne. Devenu premier Consul, il s'empressa de faire des ouvertures de paix à toutes les puissances en guerre avec la France; c'était signaler par un grand acte de sagesse les commencements de son administration. Le roi de Prusse et l'empereur des Russies accueillirent très bien ses envoyés; mais il fit de vaines tentatives auprès des cabinets de Vienne et de Saint-James [1]. Il ne lui restait donc que la voie des armes pour forcer ces deux cours à consentir enfin à une paix si désirée de toute l'Europe. A la voix du vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, un enthousiasme universel éclate sur tous les points de l'empire

[1] BONAPARTE, premier Consul de la République française, à S. M. le roi de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

Paris, 5 nivôse an 8. = 26 octobre 1800.

Appelé par les vœux de la nation française à occuper la première magistrature de la République, je crois convenable, en entrant en charge, d'en faire directement part à votre Majesté.

La guerre qui, depuis huit années, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre?

Comment les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes et fortes plus que ne l'exigent leur sûreté et leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur le bien du commerce, la prospérité intérieure, le bonheur des familles? Comment ne sentent-elles pas que la paix est le premier des besoins comme la première des gloires?

Ces sentiments ne peuvent pas être étrangers au cœur de votre Majesté qui gouverne une nation libre, et dans le seul but de la rendre heureuse.

Votre Majesté ne verra dans cette ouverture que mon désir sincère de contribuer efficacement, pour la seconde fois, à la pacification générale, par une démarche prompte, toute de confiance, et dégagée de ces formes qui, nécessaires peut-être pour déguiser la dépendance des états faibles, ne décèlent dans les états forts que le désir mutuel de se tromper.

La France, l'Angleterre, par l'abus de leurs forces, peuvent long-temps encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement; mais j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui embrase le monde entier.

pour voler sous ses drapeaux, et de nouvelles armées créées, comme par enchantement, se disposent à entrer en campagne. L'Europe s'attendit dès-lors à de grands évènements; et les mesures vigoureuses dont la nation et les troupes étaient témoins effacèrent bientôt de l'esprit de tous les Français le souvenir de leurs derniers revers. Bonaparte franchit le mont Saint-Bernard à la tête de l'armée de réserve qui s'était rassemblée à Dijon; tous les obstacles sont surmontés par les Français. Le fort de Bard capitule. Maître d'Ivrée, Bonaparte se dirige sur Milan pour aller au secours de Gênes, où Masséna était renfermé et bloqué par les Anglais. En moins de quinze jours il se trouve au centre de ses anciennes conquêtes, et semble avoir commandé à la destinée. Il avait fait prisonnières toutes les garnisons autrichiennes qu'il avait trouvées dans le Haut-Piémont, le Milanais, le Crémasque et le Bergamasque; sa position centrale interceptait la communication du général Mélas avec le Tirol; et tandis qu'il réorganise la République cisalpine, qu'il répare les désastres commis par les Autrichiens, qu'il arme des gardes nationales pour la conservation des places reconquises, toute l'armée française avait la liberté de marcher en avant pour combattre les Autrichiens sur la rive droite du Pô. Pressé de tous côtés, le général Mélas ordonne la levée du blocus de Gênes; mais le jour même de l'arrivée de cet ordre au général Ott, la famine était extrême dans la place, et le général Masséna écoutait les propositions d'une capitulation. Cet évènement devait influer sur les opérations de l'armée de réserve. Maître de l'imposante position de Stradella, le général Berthier bat le général Ott à Casteggio, à Montebello, passe la Scrivia, resserre toujours davantage le général Mélas, et l'empêche de réunir ses forces, arrive enfin à Marengo, à San-Giuliano, et présente la bataille à l'ennemi, qui s'obstine à la refuser. Cependant le général Mélas se voit réduit à la livrer. D'abord il obtient quelques succès, et fait des progrès considérables; mais bientôt Bonaparte parcourt le champ de bataille, ranime ses soldats, les rallie. Le général Desaix, à la tête de la réserve, s'avance au pas de charge; sa mort fatale au commencement de l'action, loin de ralentir l'ardeur des soldats, les anime d'un nouveau courage: l'attaque devient générale. Les Autrichiens sont assaillis, repoussés et entièrement défaits, après quatorze heures de

combat. Cette bataille mémorable, que le nouvel âge militaire oppose à ce que les siècles ont de plus célèbre, fit tomber douze villes fortes dans les mains des Français, rétablit un allié, et termina la guerre du continent. Les Autrichiens furent obligés de se retirer sur le Mincio, après avoir abandonné toute l'Italie antérieure. Un armistice promettait la paix : rompu par les intrigues de la cour de Londres, les hostilités recommencèrent; et les Français se trouvaient déjà aux portes de Vienne, lorsqu'enfin on sentit la nécessité de se rapprocher et de s'entendre. Un nouvel armistice fut signé pour l'Allemagne et l'Italie. La cour de Naples fit la paix avec la France. L'Autriche et les Cercles de l'Empire la signèrent à Lunéville le 9 février 1801 (20 pluviôse an 9). Le Piémont fut réuni à la France; la République italienne fut constituée; les états de Gênes devinrent la République ligurienne; la Toscane, érigée en royaume d'Étrurie, passa de la domination autrichienne sous le sceptre d'un Bourbon; Venise et la Terre-Ferme furent mis sous la dépendance de la maison d'Autriche; l'Église romaine reçut les états que le traité de Tolentino lui avait enlevés, et le nouveau pape consentit à un concordat pour le gouvernement des églises de France.

Tels furent les fruits de nos victoires et de l'ascendant du génie de Bonaparte, dont le nom s'élèvera dans l'histoire comme un monument éternel entre le mal et le bien, entre les malheurs de la France et ses hautes destinées. Quelle plume assez éloquente pourra transmettre à nos neveux le récit fidèle de tant de glorieux exploits! Quel peintre assez habile pourra représenter toutes les actions mémorables qui ont illustré le nom français dans une période de quinze années! Nous avons choisi les batailles les plus célèbres, dont nous avons formé autant de tableaux séparés; et, dans le texte qui les accompagne, nous avons lié au détail de chacune d'elles le sommaire des actions les plus importantes qui l'ont précédée ou suivie : en sorte que ce n'est point une histoire complète des campagnes d'Italie que nous offrons au public, mais seulement un recueil des faits les plus intéressants et les plus remarquables de cette histoire. Nous n'avons rien négligé pour que l'exécution de cet ouvrage fût digne des héros qui en sont l'objet, et de l'invincible général qui les a constamment guidés dans le chemin de la victoire.

TABLEAUX HISTORIQUES

DES

CAMPAGNES D'ITALIE,

DEPUIS

L'AN IV JUSQU'À LA BATAILLE DE MARENGO.

BATAILLE DE MILLESIMO.

25 *Germinal an* IV.

La victoire éclatante remportée par les Français à *Loano*, le 2 frimaire de l'an IV, avait assuré leur position dans la rivière de Gênes, par l'occupation des places d'Oneille, Final, Vado, et Savone. Ces places étaient de la plus grande importance pour l'armée française, puisqu'elles facilitaient ses communications par mer avec Nice et Marseille, et lui permettaient d'en recevoir les convois qui lui étaient nécessaires. L'armée autrichienne, à moitié détruite, rallia ses débris derrière le Tanaro, et ne s'occupa durant l'hiver qu'à réparer ses pertes, au moyen des renforts qui lui étaient envoyés chaque jour du Milanais. Le roi de Sardaigne ne négligea rien non plus pour avoir une armée considérable dans la campagne suivante, et le gouvernement napolitain fit passer deux mille quatre cents hommes de cavalerie à ses alliés, croyant sans doute que des renforts plus nombreux leur étaient inutiles pour chasser les Français de l'Italie.

Outre ces armées réunies devant eux, les Français devaient s'attendre que les troupes du roi de Naples, du pape, de la république de Venise, et de tous les petits états d'Italie, se joindraient à leurs ennemis, s'il était nécessaire, pour repousser des étrangers regardés comme les destructeurs

de tout gouvernement régulier. C'est de ces divers obstacles, et de ceux non moins difficiles que la chaîne des Alpes opposait depuis quatre ans aux efforts des Français, qu'il fallait triompher pour pénétrer en Italie, et pour obliger les rois nos ennemis à demander la paix. L'armée destinée à cette grande entreprise comptait à peine cinquante mille hommes sous ses drapeaux; elle n'avait, pour ouvrir la campagne, ni les magasins de vivres, ni les équipages de transport, devenus, dans le système actuel de guerre, aussi indispensables, pour réussir, que le nombre et la valeur des soldats. Un papier-monnaie, écrasé sous son propre poids, un autre papier qui le remplaça, et qui fut discrédité dès le jour de sa naissance, servaient depuis dix-huit mois au paiement fictif de la solde; et les défenseurs de la France, les conquérants de tant de provinces, n'avaient, pour se soutenir au milieu de privations de toute espèce, que l'image de la patrie qui se confiait en eux, et qui attendait son salut de leur dévouement.

Les hostilités avaient été suspendues pendant l'hiver en Italie, sans aucune convention expresse entre les généraux, et par la seule nécessité de donner du repos aux troupes. Ce temps fut employé par nos ennemis à nous faire de feintes propositions de paix, qui pussent arrêter nos préparatifs de guerre. Ils n'étaient que trop bien secondés par des Français insensés, qui, jetant sans cesse un œil de regret sur des temps passés sans retour, faisaient tous leurs efforts pour entraver la marche du gouvernement constitutionnel qui venait de s'établir. Le Directoire était donc placé, à l'ouverture de la campagne, entre les embarras des finances, causés par la disparition totale du numéraire qu'il fallait ramener par degrés dans la circulation, entre la guerre civile qui dévorait toujours nos départements de l'Ouest, et ce parti coupable qui, revenu de l'effroi que lui avait causé le canon de vendémiaire, conspirait de nouveau, et ne cessa de verser sur les vainqueurs de l'Italie le poison de la haine et du mensonge.

Ce fut dans ces circonstances difficiles, et au milieu de tous les éléments de discordes et de troubles intérieurs, que Bonaparte fut choisi pour conduire nos soldats à de nouveaux triomphes. Ce général ne s'était encore fait connaître qu'au siège de Toulon, où il avait commandé l'artillerie; il avait présenté ensuite un projet d'invasion de l'Italie, que les circonstances qui suivirent le 9 thermidor empêchèrent d'exécuter. Bonaparte s'était fait remarquer, dès sa plus grande jeunesse, par son amour pour la gloire, par un génie porté aux entreprises les plus extraordinaires, et par

une froideur de tête qui ne lui dérobait rien de ses dangers ni de ses ressources. Il ne fallait rien moins sans doute que toutes ces qualités dans le général qui entreprenait la conquête de l'Italie avec d'aussi faibles moyens que ceux de notre armée. C'est par leur audace que ses premières attaques seront sur-tout remarquables; mais les évènements postérieurs feront ressortir complètement les autres traits caractéristiques de son esprit.

Bonaparte était à Nice le 6 germinal. Il assemble sur-le-champ les généraux et les administrateurs de son armée, apprend d'eux la pénurie où elle se trouve, et seul n'en paraît point effrayé. Il encourage les militaires par l'assurance d'un succès prochain, distribue aux fournisseurs le peu d'argent qu'il avait à sa disposition, et communique à tous l'enthousiasme et les espérances qui l'animent.

Deux mots qu'il dit à cette époque font connaître quelle était la disposition de son esprit pour son armée et pour lui-même. *Si nous sommes vaincus*, disait-il, *nous aurons trop; si nous sommes vainqueurs, nous n'aurons besoin de rien.* Et en regardant les montagnes énormes qui le séparaient de l'Italie : *Dans quinze jours je les aurai passées, ou l'on m'aura rapporté en France sur une civière.*

Il transporta, le 12, son quartier général à Albinga, dans la rivière de Gênes, pour être plus près du centre de son armée qui avait sa droite appuyée sur Savone, et sa gauche vers Montenotte. Les soixante-dixième et quatre-vingt-dix-neuvième demi-brigades occupaient Voltri, fort en avant de leur droite, à six lieues de Savone, et à trois de Gênes. Bonaparte avait vu, dans cette disposition de troupes, un moyen de donner le change à l'ennemi, et de lui faire croire qu'il voulait pénétrer en Italie par la *Bocchetta*. Beaulieu y fut trompé en effet; et, après plusieurs mouvements propres à cacher quel serait le but de son attaque, il se présenta devant Voltri, le 20 germinal an 4, avec un corps de dix mille hommes. Le général Cervoni, qui commandait dans Voltri, fit, quoique bien inférieur en nombre, une résistance vigoureuse, et se retira, dans la nuit, sur la *Madona* de Savone, où était appuyé le centre de l'armée. Cette retraite se fit dans le plus grand ordre, et fut protégée par quinze cents hommes que Bonaparte avait placés à cet effet aux avenues de Sosello et sur les hauteurs de Varaggio.

Le 21, dès le point du jour, les généraux Beaulieu et Roccavina

attaquèrent et culbutèrent, à la tête de quinze mille hommes, toutes les positions qui couvraient le centre de l'armée française, et arrivèrent, à une heure après midi, devant la redoute de *Montelesimo*, qui en était le dernier retranchement. Ils comptaient sans doute, s'ils emportaient ce poste, pénétrer jusqu'à Savone, qui n'en est éloignée que d'une lieue, et couper la retraite aux troupes de Voltri et de Varaggio. La redoute fut attaquée avec une fureur extrême, et les Autrichiens tentèrent plusieurs fois de monter à l'assaut : mais les quinze cents hommes qui la défendaient les repoussèrent toujours par le seul feu de leur mousqueterie, et leur firent perdre plus de quatre cents hommes, tués ou blessés.

« Ce fut, écrivait Bonaparte, dans cette redoute que le chef de brigade « Rampon, par un de ces élans qui caractérisent une ame forte et formée « pour les grandes actions, fit, au milieu du feu, prêter à ses soldats le « serment de mourir tous plutôt que de se rendre. » Honneur au brave qui donna ce grand exemple à ses compagnons d'armes ! Le serment de *Montelesimo* leur révéla le secret de leur force, et préluda dignement à leurs immortels exploits. La campagne qui s'ouvrait par une telle action, et l'armée qui contenait des héros capables de prononcer et de tenir ce serment, annonçaient assez quel rang elles occuperaient dans l'histoire.

L'ennemi passa la nuit à la portée du pistolet de la redoute, et paraissait décidé à recommencer son attaque le lendemain. Bonaparte, profitant de l'acharnement qu'il mettait à forcer cette position, et ne doutant pas que ses flancs ne soient à découvert, fait porter pendant la nuit deux pièces de canon dans la redoute, afin d'en rendre l'approche plus difficile; fait poster derrière le général La Harpe, avec toutes les troupes de la droite; lui-même, avec le centre et la gauche de son armée, part, au milieu de la nuit, accompagné des généraux Berthier, Masséna, du commissaire Salicetti, et se porte, en passant par Altare, sur les flancs et les derrières de l'ennemi.

L'attaque recommença le 22, dès la pointe du jour, à *Montelesimo*. Beaulieu, qui avait reçu des renforts, et La Harpe, se choquaient avec vigueur, et avec différents succès, quand « Masséna parut, dit Bonaparte, « en semant la mort et l'épouvante sur le flanc et le derrière des ennemis, « où commandait M. Argenteau. » Leur surprise les empêcha de résister long-temps, et ils furent mis complètement en déroute. Deux de leurs généraux, Roccavina et Argenteau, furent grièvement blessés dans cette

journée, où les Autrichiens perdirent quinze cents hommes, deux mille cinq cents blessés, et plusieurs drapeaux. Ils furent poursuivis jusqu'à Carcare, où le quartier général s'établit dès le soir même, et à Cairo, qu'ils furent forcés d'abandonner.

Cette bataille prit son nom du village de *Montenotte*, situé dans les montagnes, à une lieue à peu près de *Montelesimo*.

La position de notre armée se trouvait fort améliorée par cette victoire; elle occupait tous les pendants des Alpes qui versent dans la Méditerranée; mais la crête de ces montagnes était toujours au pouvoir des Autrichiens, qui communiquaient, par leur droite, avec l'armée piémontaise. Il fallait encore escalader les Alpes pour chasser les ennemis de leurs positions, et séparer leurs armées, afin de leur ôter la supériorité qu'elles acquéraient par leur réunion : il fallait sur-tout entrer promptement en Piémont, si l'on voulait que l'armée ne manquât pas absolument des approvisionnements de toute espèce dont elle avait besoin. Trois jours suffirent à l'activité de Bonaparte pour les préparatifs et le gain de la bataille qui devait donner de si importants résultats. Nous transcrivons sa dépêche au Directoire exécutif, où les mouvements qui précédèrent et accompagnèrent la victoire sont parfaitement décrits.

Après la bataille de Montenotte, je transportai mon quartier général à Carcare : j'ordonnai au général divisionnaire La Harpe de se porter sur *Sosello*, pour menacer d'enlever les huit bataillons que l'ennemi avait dans cette ville, et de se porter le lendemain, par une marche rapide et cachée, dans la ville de Cairo. Le général Masséna se rendit avec sa division sur les hauteurs de Dego. Le général divisionnaire Augereau, qui était en marche depuis deux jours avec les soixante-neuvième et trente-neuvième demi-brigades, bivouaqua dans la plaine de Carcare. Le général de brigade Ménard occupa les hauteurs de Biestro, et le général de brigade Joubert, avec la première demi-brigade d'infanterie légère, occupa la position intéressante de Sainte-Marguerite.

Le 24, à la pointe du jour, le général Augereau, avec sa division, força les gorges de Millesimo, dans le temps que les généraux Ménard et Joubert chassèrent l'ennemi de toutes les positions environnantes, enveloppèrent, par une manœuvre prompte et hardie, un corps de quinze cents grenadiers autrichiens, à la tête desquels se trouvait le lieutenant-général Provera, chevalier de l'ordre de Marie-Thérèse, qui, loin de poser les armes et de se rendre prisonnier de guerre, se retira sur le sommet de la montagne de Cossaria, et se retrancha dans les ruines d'un vieux château, extrêmement fort par sa position.

Le général Augereau fit avancer son artillerie; l'on se canonna pendant plusieurs heures. A onze heures du matin, ennuyé de voir ma marche arrêtée par une poignée d'hommes, je fis sommer le général Provera de se rendre. Il demanda à me parler; mais une canonnade vive, qui s'engagea vers ma droite, m'obligea à m'y transporter. Il

parlementa avec le général Augereau pendant plusieurs heures; mais les conditions qu'il voulait n'étant pas raisonnables, et la nuit approchant, le général Augereau fit former quatre colonnes, et marcha sur le château de Cossaria. Déjà l'intrépide général Joubert, grenadier pour le courage, et bon général par ses connaissances et ses talents militaires, avait passé avec sept hommes dans les retranchements ennemis; mais, frappé à la tête, il fut renversé par terre : ses soldats le crurent mort, et le mouvement de sa colonne se ralentit. Sa blessure n'est pas dangereuse.

La seconde colonne, commandée par l'adjudant-général Banel, marchait avec un silence morne et armes sur le bras, lorsque ce brave général fut tué au pied des retranchements ennemis.

La troisième colonne, commandée par l'adjudant-général Quénin, fut également déconcertée dans sa marche, une balle ayant tué cet officier général. Toute l'armée a vivement regretté la perte de ces deux braves officiers.

La nuit, qui arriva sur ces entrefaites, me fit craindre que l'ennemi ne cherchât à se faire jour l'épée à la main. Je fis réunir tous les bataillons, et je fis faire des épaulements en tonneaux, et des batteries d'obusiers à demi-portée de fusil.

Le 25, à la pointe du jour, l'armée sarde et autrichienne, et l'armée française se trouvèrent en présence. Ma gauche, commandée par le général Augereau, tenait toujours bloqué le général Provera. Plusieurs régiments ennemis, où se trouvait entre autres le régiment de Belgiojoso, essayèrent de percer mon centre : le général de brigade Ménard les repoussa vivement. Je lui ordonnai aussitôt de se replier sur ma droite; et, avant une heure après midi, le général Masséna déborda la gauche de l'ennemi, qui occupait, avec de forts retranchements et de vigoureuses batteries, le village de Dego. Nous poussâmes nos troupes légères jusqu'au chemin de Dego à Spino. Le général La Harpe marcha avec sa division, sur trois colonnes serrées en masse : celle de gauche, commandée par le général Causse, passa la Bormida sous le feu de l'ennemi, ayant de l'eau jusqu'au milieu du corps, et attaqua l'aile gauche de l'ennemi par la droite; le général Cervoni, à la tête de la seconde colonne, traversa aussi la Bormida, sous la protection d'une de nos batteries, et marcha droit aux ennemis; la troisième colonne, commandée par l'adjudant-général Boyer, tourna un ravin, et coupa la retraite à l'ennemi.

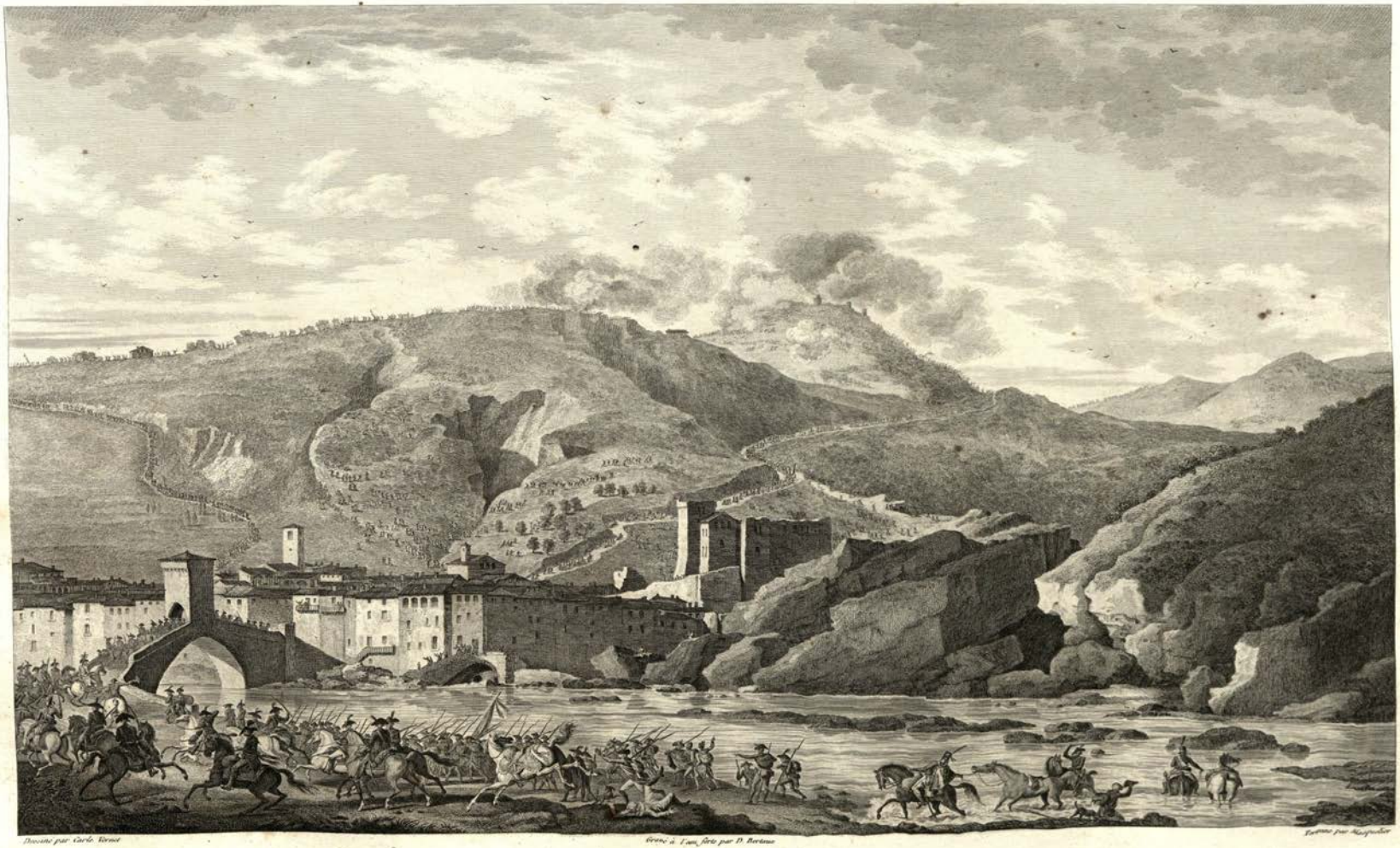
Tous ces mouvements, secondés par l'intrépidité des troupes et les talents des différents généraux, remplirent le but qu'on en attendait. Le sang-froid est le résultat du courage, et le courage est l'apanage de tous les Français.

L'ennemi, enveloppé de tous les côtés, n'eut pas le temps de capituler; nos colonnes y semèrent la mort, l'épouvante et la fuite.

Pendant que sur notre droite nous faisions les dispositions pour l'attaque de la gauche de l'ennemi, le général Provera, avec le corps de troupes qu'il commandait à Cossaria, se rendit prisonnier de guerre.

Nos troupes s'acharnèrent de tous côtés à la poursuite de l'ennemi. Le général La Harpe se mit à la tête de quatre escadrons de cavalerie, et les poursuivit vivement.

Nous avons fait dans cette journée de sept à neuf mille prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-général, vingt ou trente colonels, ou lieutenants-colonels.



Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau forte par D. Bertaux — Terminé par Masquelier

BATAILLE DE MILLESIMO,
le 25 Germinal, An 4.

BATAILLE DE MONDOVI.

3 Floréal an IV.

L'ARMÉE française, dans l'espace de six jours, avait remporté deux victoires, pris quarante canons, des magasins, des bagages, avait fait perdre plus de douze mille hommes à l'ennemi, et avait franchi les Alpes avec une rapidité sans exemple dans l'histoire. Le village de Dego, si opiniâtrément défendu par les Autrichiens dans la journée du 25 germinal, est situé sur le sommet de ces montagnes; sa possession, en assurant aux Français l'entrée de l'Italie, coupait la communication des armées autrichienne et sarde, et donnait à Bonaparte la facilité d'attaquer l'une, pendant qu'il tiendrait l'autre en échec. Beaulieu connut tout le danger que lui faisait courir cette position, et, rassemblant sept mille hommes, l'élite de son armée, il fit attaquer, le 26, dès le point du jour, la droite des Français, qui occupait Dego. Nos troupes, surprises, accablées de fatigue et de sommeil, se battant à demi nues et sans armes, furent chassées du village. Masséna, dès qu'il eut rassemblé une partie de sa division, commença l'attaque : il fut repoussé à trois reprises différentes. Le général Causse n'avait pas été plus heureux. Il venait de rallier la quatre-vingt-dix-neuvième demi-brigade, chargeait les ennemis, et était près de les atteindre à la baïonnette, lorsqu'il tomba blessé à mort. Dans cet état, il aperçoit Bonaparte; il rappelle le reste de ses forces pour lui demander : *Dego est-il repris?* et il meurt, en faisant des vœux pour la République. L'affaire cependant ne se décidait point, et il était deux heures après midi. Bonaparte fait former en colonne la quatre-vingt-neuvième demi-brigade de ligne, commandée par le général Victor, tandis que l'adjudant-général Lasnus, ralliant la huitième d'infanterie légère, se précipite, à sa tête, sur la gauche de l'ennemi. Ce mouvement combiné enleva Dego. La cavalerie achève la déroute des Autrichiens, qui laissent six cents morts et quatorze cents prisonniers.

D'un autre côté, le général Rusca s'emparait de la position importante de San-Giovanni, qui domine la vallée de la Bormida; Augereau occupait les redoutes de Montesemo, que l'ennemi évacuait à son approche, et ouvrait ainsi une communication avec la division du général Serrurier,

que Bonaparte avait chargé de garder la vallée d'Oneille et les bords du Tanaro, et qui, apprenant nos succès, s'était avancé le long de ce fleuve, et avait pris de fortes positions, presque sous Ceva.

Cette place, forte par elle-même, par sa position sur le Tanaro, et par la citadelle qui la défend, était encore protégée par un camp retranché qui contenait huit mille Piémontais. Bonaparte, tranquille du côté de Beaulieu, poussa, dès le jour même de la reprise de Dego, de fortes reconnaissances jusque sous Ceva, qui enlevèrent à l'ennemi quelques bonnes positions, et rendirent plus facile l'approche de son camp.

Le 27, Augereau descendit des hauteurs de Montesemo, et attaqua les redoutes qui défendaient le camp retranché. Les colonnes commandées par les généraux Bayrand et Joubert se battirent tout le jour, et s'emparèrent du plus grand nombre de ces redoutes. L'ennemi allait être tourné par Castellino; il sentit le danger qui le menaçait, et la nuit il évacua sa position.

Serrurier, le 28, au point du jour, entra dans Ceva, où l'armée trouva de nombreux magasins de vivres, et il investit sur-le-champ la citadelle. La marche de nos troupes avait été si rapide et si pénible que l'artillerie de siége n'avait pu les suivre à travers ces montagnes, et qu'elles n'en avaient point pour commencer celui de Ceva.

Bonaparte rendit ainsi compte au Directoire exécutif des succès qui suivirent la prise de cette ville :

L'armée piémontaise, chassée de Ceva, prit des positions au confluent de la Cursaglia et du Tanaro, ayant sa droite appuyée sur Notre-Dame de Vico, et son centre sur la Bicoque. Le premier floréal, le général Serrurier attaqua la droite de l'ennemi par le village de Saint-Michel. Il passa le pont sous le feu des ennemis, les obligea, après trois heures de combat, à évacuer le village : mais le Tanaro n'étant point guéable, la division qui devait attaquer la gauche de l'ennemi ne put l'inquiéter que par des tirailleurs. L'ennemi se renforça sur sa droite; ce qui décida Serrurier à la retraite, qu'il fit dans le meilleur ordre : chacun, à la nuit, se trouva dans sa position.

Celle de l'ennemi était formidable; environné de deux rivières rapides, profondes et torrentueuses, il avait coupé tous les ponts et avait garni leurs bords de fortes batteries. Nous passâmes toute la journée du 2 à faire des dispositions, et à chercher réciproquement, par de fausses manœuvres, à cacher nos véritables intentions.

A deux heures après minuit, Masséna passa le Tanaro, près de Ceva, et vint occuper le village de Lesegno. Les généraux de brigade Guieux et Fiorella s'emparèrent du pont de la Torre. Mon projet était de me porter sur Mondovi, et d'obliger l'ennemi à changer de champ de bataille. Cependant le général Colli, craignant l'issue d'un combat qui eût été décisif sur une ligne aussi étendue, se mit, dès deux heures après minuit, en pleine retraite, évacua toute son artillerie, et prit le chemin de Mondovi. A la pointe du jour les deux armées s'aperçurent; le combat commença dans le village de Vico. Le général Guieux se porta sur la gauche de la ville; les généraux Fiorella et Dammartin attaquèrent

et prirent la redoute qui couvrait le centre de l'ennemi; dès-lors l'armée sarde abandonna le champ de bataille : le soir même nous entrâmes dans Mondovi.

L'ennemi a perdu dix-huit cents hommes, dont treize cents prisonniers : un général piémontais a été tué, et trois sont prisonniers. Nous avons pris onze drapeaux, huit pièces de canon et quinze caissons. Les généraux, officiers et soldats ont très bien fait leur devoir.

Toute l'armée regrette avec raison le général de division Stengel, blessé mortellement en chargeant, à la tête d'un régiment de cavalerie, celle des Piémontais qui s'enfuyait de Mondovi vers Cherasco.

Cette victoire sembla si décisive à la cour de Sardaigne, par le découragement qu'elle avait jeté dans ses troupes, et par la fermentation qu'elle faisait naître parmi les Piémontais, que, dès le lendemain, 4 floréal, le commandant de l'armée sarde, le général Colli, proposa un armistice à Bonaparte, pour donner aux plénipotentiaires que l'on envoyait à Gênes le temps de traiter de la paix. Nous rapportons en entier la réponse de Bonaparte, qui est très remarquable, comme tout ce qu'il a écrit en ce genre, par le ton de simplicité, de convenance et de modération qui y régne.

La position militaire et morale des deux armées rend toute suspension d'armes pure et simple, impossible. Quoique je sois en particulier convaincu que le gouvernement accordera des conditions de paix raisonnables à votre roi, je ne puis, sur des présomptions vagues, arrêter ma marche. Il est cependant un moyen de parvenir à votre but, conforme aux vrais intérêts de votre cour, et qui épargnerait une effusion de sang inutile, et dès-lors contraire à la raison et aux lois de la guerre : c'est de mettre en mon pouvoir deux des trois forteresses de Coni, d'Alexandrie, de Tortone, à votre choix. Nous pourrons alors attendre, sans hostilités, la fin des négociations qui pourraient s'entamer : cette proposition est très modérée; les intérêts mutuels qui doivent exister entre le Piémont et la République française me portent à désirer vivement de voir éloigner de votre pays les malheurs de toute espèce qui le menacent.

Bonaparte, malgré ces ouvertures, ne laissa point endormir sa prudence et son activité; il sembla, au contraire, ne s'occuper qu'à augmenter l'effroi de la cour de Turin, afin de hâter l'acceptation des propositions qu'il lui avait faites, et de pouvoir retourner aux Autrichiens, après avoir assuré les derrières de son armée.

Les Piémontais avaient pris leurs positions entre Coni et Cherasco. Cette dernière ville, forte par sa situation au confluent de la Sture et du Tanaro, l'est aussi par une enceinte bastionnée, très bien palissadée et fraisée.

La journée du 4 fut employée à passer l'Elero, et à jeter de nouveaux ponts sur le Pesio : le soir, l'avant-garde arriva à Carru : le lendemain, après quelques escarmouches de cavalerie, elle entra dans la ville de Bene.

Serrurier se porta le 6, avec sa division, à la Trinité, et canonna la ville de Fossano, quartier-général de Colli. Masséna se porta contre Cherasco, et culbuta les grandes gardes des ennemis. A l'instant où on plaçait des batteries d'obusiers pour couper les palissades, les Piémontais évacuèrent la ville, après avoir tiré seulement quelques coups de canon.

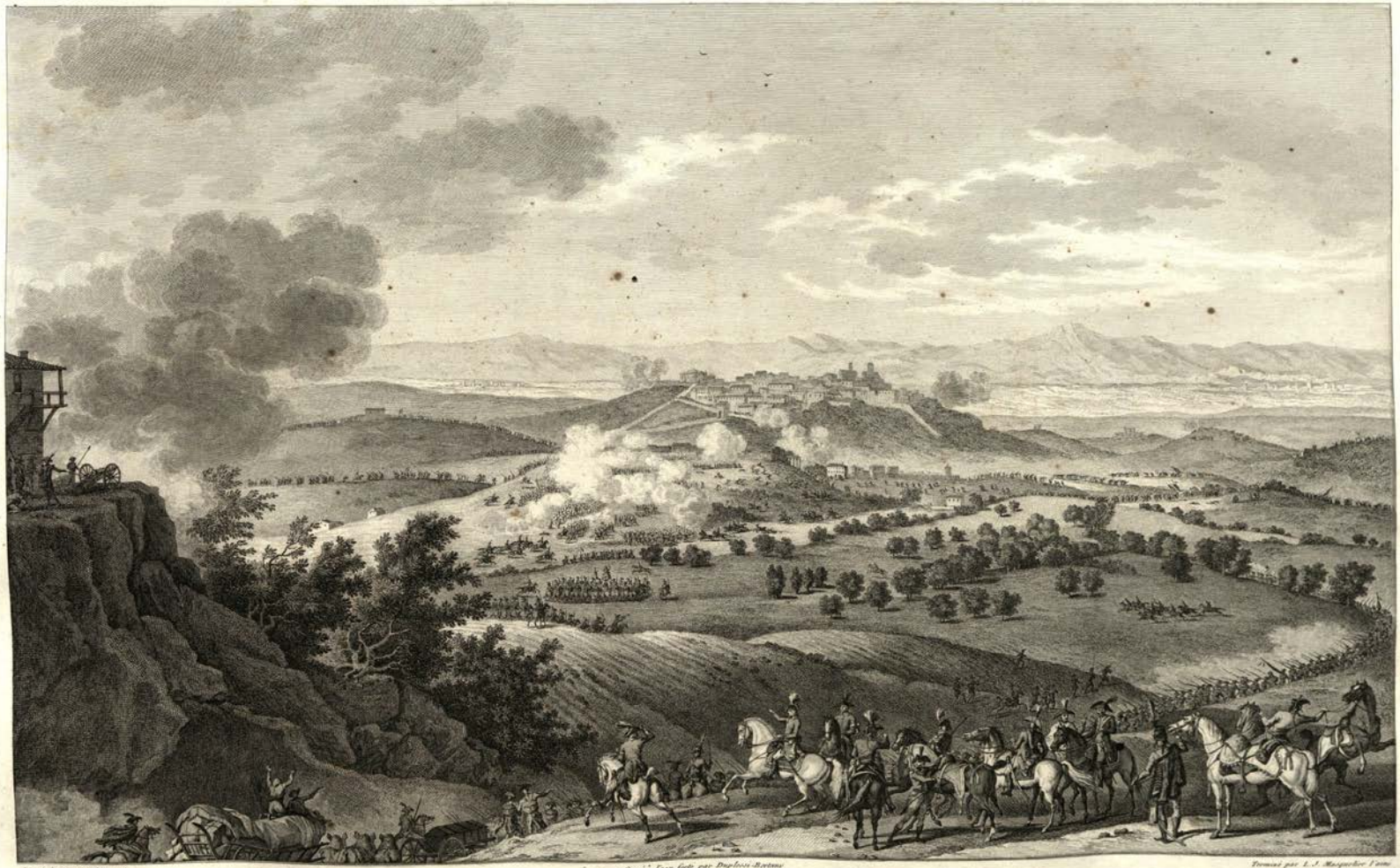
Cette conquête fut de la plus grande importance pour les Français, puisqu'elle servit à appuyer leur droite, et qu'elle leur fournit de grandes ressources en subsistances. On y trouva vingt-huit pièces de canon, et de grands magasins.

Les 7 et 8 Fossano se rendit à Serrurier, et Albe à Augereau. Bonaparte ordonna de jeter plusieurs ponts de bateaux sur le Tanaro, dans cette dernière ville, qui n'est qu'à huit lieues de Turin.

Le gouvernement sarde, déterminé par un danger aussi pressant, fit écrire, le 7, à Bonaparte, qu'il consentait à lui remettre les forteresses de Coni et de Tortone pendant les négociations de paix qui allaient s'ouvrir.

Un armistice fut signé en conséquence le 9 floréal, et la paix le fut à Paris le 26 du même mois. Le roi de Sardaigne y renonça à tous ses droits sur la Savoie, les comtés de Nice, de Tende et de Beuil. Il consentit à laisser occuper par les Français, jusqu'à la paix générale, toutes ses citadelles qui regardent nos frontières, à en démolir les fortifications, sans pouvoir jamais les rétablir, etc.... Un traité de paix de ce genre se rencontre trop rarement dans l'histoire de la diplomatie, pour que nous ne nous soyons pas fait un devoir d'en rapporter les principaux articles.

Ainsi, moins de quinze jours suffirent à nos guerriers pour détacher de la ligue des rois armés contre nous celui qui, par la position de ses états, pouvait le plus nuire à nos entreprises au-delà des Alpes, et sans l'alliance duquel aucune guerre en Italie n'avait pu réussir aux Français. Ce prince opiniâtre perdit un tiers de ses provinces, un mois seulement après avoir refusé la paix que le Directoire consentait à lui donner à des conditions avantageuses. Il voulut alors abdiquer la couronne en faveur de son fils, qui passait pour être plus agréable aux Français. C'est ce fils qui, devenu roi bientôt après, s'est couvert du voile sacré de l'alliance pour assassiner impunément nos frères d'armes, jusqu'à ce qu'enfin la République, indignée de sa perfidie, l'ait chassé de ses frontières, et l'ait relégué dans une île, décorée du nom pompeux de royaume, mais où il ne pourra conserver du moins que la volonté et non le pouvoir de lui nuire.



Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau forte par Duplessis-Bertaux — Terminé par L.J. Masquelier l'aîné

BATAILLE DE MONDOVI,

le 3 Floreal, An 4.

Imprimé par Bellin

PASSAGE DU PÔ, DEVANT PLAISANCE.

19 *Floréal an IV.*

BONAPARTE venait d'ouvrir la campagne avec une armée que des privations de toute espèce avaient entraînée à l'indiscipline et au pillage. Bien résolu de réprimer, par toute la sévérité des lois et par toute la force de sa volonté, cette habitude si funeste aux succès militaires, il différa néanmoins de s'en occuper, jusqu'à ce qu'il eût prévenu l'ennemi par la rapidité de sa marche. Il n'avait ni un instant à perdre, ni des résultats bien fâcheux à craindre du passage de ses troupes dans les montagnes du Piémont; mais à peine ses premières victoires lui eurent-elles ouvert l'entrée de ce vaste bassin qui, situé sous le plus heureux ciel, arrosé par de larges fleuves sans cesse renouvelés par des lacs immenses, prodigue à l'homme, presque sans aucun travail, tous les trésors de la nature, et s'étend depuis Turin jusqu'au-delà de Padoue et de Bologne, borné par les Alpes, la mer Adriatique et les Apennins, qu'il chercha à préserver ces belles contrées de la rapacité des vainqueurs. Elles devaient, au reste, subvenir aux réquisitions légales et régulières que nécessitaient les besoins de l'armée, et le pouvaient d'autant plus facilement qu'à leurs richesses naturelles elles joignaient le rare bonheur d'avoir été épargnées depuis un demi-siècle par le fléau de la guerre. Tels furent les motifs qui dictèrent la proclamation de Bonaparte à son armée, le 7 floréal, au quartier-général de *Cherasco*. L'histoire la conservera comme un modèle du style à employer avec des soldats victorieux dont on ne veut ni diminuer les exploits, ni dissimuler les torts, qu'il faut conduire à de nouveaux triomphes par l'attrait de la gloire plus encore que par l'appât des récompenses, et qui, s'ils sont vraiment dignes du nom français, se soumettront au devoir le plus pénible quand il leur sera imposé au nom de la patrie, de l'honneur et de la liberté.

SOLDATS,

Vous avez, en quinze jours, remporté six victoires, pris vingt-un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche

du Piémont; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée conquérante de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Graces vous en soient rendues, soldats! la patrie reconnaissante vous devra en partie sa prospérité; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace fuient épouvantées devant vous; les hommes pervers qui riaient de votre misère, et se réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis, sont confondus et tremblants.

Mais, soldats, il ne faut pas vous le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin ni Milan ne sont à vous; les cendres des vainqueurs des Tarquins sont encore foulées par les assassins de Basseville.

Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne, vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus; les magasins pris à vos ennemis sont nombreux, l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses : justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis sans doute; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse? en est-il qui préfèreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes essuyer patiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non, il n'en est pas parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi; tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse, et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : *J'étais de l'armée conquérante de l'Italie.....*

Amis, je vous la promets cette conquête : mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir; c'est de respecter les peuples que vous délivrez; c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats suscités par nos ennemis : sans cela, vous ne seriez point les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux; vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait; vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts aux combats, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais, investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage et sans cœur les lois de l'humanité et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers; je ferai exécuter à la rigueur le règlement que j'ai fait mettre à l'ordre; les pillards seront impitoyablement fusillés : déjà plusieurs l'ont été. J'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons soldats de l'armée se sont portés pour faire exécuter les ordres.

Peuples de l'Italie, l'armée française vient pour rompre vos chaînes; le peuple français est l'ami de tous les peuples : venez avec confiance au-devant d'elle; vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés.

Nous ferons la guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent.

Après avoir appuyé par des exemples sévères son ordonnance contre les pillards qui déshonoraient l'armée et la faisaient haïr, Bonaparte ne s'occupa plus qu'à continuer ses opérations, et à pousser ses succès avec toute l'activité de son caractère.

Dès le 10, lendemain de la signature de l'armistice avec le roi de Sardaigne, l'armée se mit en marche. L'avant-garde occupa *Acqui;* la droite *Alba* et *Cravasagna;* le centre *Cherasco, Bra,* et *Samarie,* près *Carmagnole;* la gauche *Fossano* et *Coni.*

Quoique notre position se fût beaucoup améliorée depuis l'armistice, il n'y avait qu'un génie fécond en ressources qui pût trouver dans une armée, affaiblie par de nombreux combats et par des garnisons, des moyens suffisants pour observer l'armée piémontaise, encore forte de plus de vingt mille hommes, que l'on aurait sur ses derrières si l'on poursuivait Beaulieu, et pour forcer celui-ci, qui avait encore trente mille hommes sous ses ordres, à repasser le Pô.

Ce fleuve, large et rapide, fournissait aux Autrichiens une ligne de défense naturelle et très forte, protégée par une nombreuse artillerie. Derrière le Pô, Beaulieu avait établi trois autres lignes également fortes, le long de la *Gogna,* du *Tardeppio,* et du *Tésin :* il se détermina à mettre ce grand fleuve entre lui et l'armée française, bien persuadé qu'elle ne pourrait de long-temps en forcer le passage. Les Romains, déjà vainqueurs des Carthaginois sur terre et sur mer, et conquérants de la plus grande partie de l'Italie, ne parvinrent à passer ce fleuve que l'an 530 de la fondation de leur ville; Bonaparte y réussit huit jours après l'avoir entrepris.

L'article IV de l'armistice avec le roi de Sardaigne avait accordé aux Français la faculté de passer le Pô à *Valenza.* Cette place avait été évacuée par les Napolitains qui l'occupaient, et remise à une garnison piémontaise. Cette ruse diplomatique, et l'approche de quelques troupes des murs de *Valenza,* persuadèrent à Beaulieu que Bonaparte voulait tenter le passage sous cette ville. Celui-ci ne s'occupa qu'à inquiéter l'ennemi, et à le tromper sur ses véritables intentions; il distribua ses divisions par échelons sur différents points. Le 18 on se canonna vivement d'un bord à l'autre du fleuve; et Bonaparte se transporta, par une marche forcée, à

Castel-San-Giovanni, avec cinq mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux. A onze heures du soir, le chef de bataillon d'artillerie Andreossi et l'adjudant-général Frontin parcoururent avec cent hommes de cavalerie la rive du Pô jusqu'à Plaisance, et arrêtèrent cinq barques chargées de riz, d'officiers, de cinq cents malades, et de toute la pharmacie de l'armée autrichienne.

Bonaparte, en marchant sur Plaisance, dans l'intention d'y passer le fleuve pour peu qu'il s'y trouvât des bateaux et de quoi faire des radeaux, ne demandait que de cacher pendant vingt-quatre heures sa marche à Beaulieu : si, au contraire, son mouvement était connu, et que les Autrichiens évacuassent la Lumelline, toutes les mesures étaient prises pour passer le Pô à *Valenza*. Mais Bonaparte tenait bien davantage à son mouvement sur Plaisance, en ce qu'alors les lignes de défense de l'ennemi étaient tournées, ainsi que la ville de Pavie, et qu'il se rapprochait de Milan.

Le 19, à neuf heures du matin (écrivait Bonaparte au Directoire), nous sommes arrivés au Pô, vis-à-vis Plaisance. Il y avait de l'autre côté deux escadrons de hussards [1] qui faisaient mine de vouloir nous disputer le passage; nous nous précipitâmes dans les bateaux, et abordâmes de l'autre côté. Après quelques coups de fusil, la cavalerie ennemie se replia.

Le chef de brigade Lasnes, aussi brave qu'intelligent, est le premier qui a mis pied à terre. Les divisions de l'armée, qui étaient toutes en échelons à différentes distances, ont précipité leur marche du moment que le mouvement a été démasqué, et ont passé dans la journée.

Cependant Beaulieu, instruit de notre marche, se convainquit, mais trop tard, que ses fortifications du Tésin et ses redoutes de Pavie étaient inutiles; que les républicains français n'étaient pas si ineptes que François Ier. Il ordonna à un corps de six mille hommes et de deux mille chevaux de se porter à notre rencontre, et de s'opposer au débarquement, ou de nous attaquer lorsque nous ne serions pas encore formés. Il s'est trompé dans son calcul.

Le 19, sur le midi, j'appris qu'une division ennemie était près de nous; nous marchâmes : les ennemis avaient vingt pièces de canon, et étaient retranchés dans le village de Fombio. Le général de brigade Dallemagne, avec les grenadiers, attaqua sur la droite; l'adjudant-général Lasnus, sur la chaussée; le chef de brigade Lasnes, sur la gauche. Après une vive canonnade et une résistance assez soutenue, l'ennemi dut songer à la retraite. Nous l'avons poursuivi jusque sur l'Adda. Il a perdu une partie de ses bagages, trois cents chevaux et cinq cents morts ou prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers.

Pendant la nuit, un autre corps d'Autrichiens de cinq mille hommes, qui était à Casal, partit à quatre heures du soir pour venir au secours de celui de Fombio. Arrivé près de Codogno, quartier-général du général La Harpe, où il parvint à deux heures

[1] C'était de la cavalerie napolitaine. Elle fut très maltraitée dans l'attaque qui suivit ce passage.

après minuit, il envoya des tirailleurs qui culbutèrent nos vedettes. Le général La Harpe monta à cheval pour s'assurer de ce que ce pouvait être : il fit avancer une demi-brigade; l'ennemi fut culbuté et disparut; mais, par un malheur irréparable pour l'armée, le général La Harpe, frappé d'une balle, tomba mort sous le coup. La République perd un homme qui lui était très attaché; l'armée, un de ses meilleurs généraux; et tous les soldats, un camarade aussi intrépide que sévère pour la discipline. Le général Berthier se rendit sur-le-champ à Codogno; il a poursuivi l'ennemi, lui a pris Casal et une grande quantité de bagages. La soixante-dixième demi-brigade et le général Ménard se sont parfaitement conduits.

Le succès du combat de Fombio est dû en grande partie au courage du chef de brigade Lasnes. Je recommande au Directoire le fils du général La Harpe pour avoir une place de lieutenant de cavalerie.

Je demande la confirmation de l'adjudant-général Frontin, qui, non compris dans le travail de prairial, n'a pas cessé de servir avec courage.

Le passage du Pô est une des opérations les plus essentielles : il y avait des paris que nous ne le passerions pas de deux mois.

Interrompons un moment le récit de ces brillants succès, pour remarquer qu'ils ne sont dus qu'au concours du plus grand dévouement des soldats, des officiers et des généraux. Ceux-ci, toujours placés à la tête de leurs colonnes, les rendent invincibles par leur présence et leur exemple; et six d'entre eux, dans une campagne d'un mois, ont déjà mêlé leur sang à celui de leurs intrépides compagnons d'armes. Ce fut là, n'en doutons point, une des principales causes des triomphes de Bonaparte : le soldat ne fuit point le danger que partage son général; et le noble orgueil qui l'anime quand il se voit accompagné de ses chefs ne peut qu'accroître sa valeur, et le conduire à la victoire.

Le gouvernement français, de son côté, encourageait par de justes éloges et félicitait au nom de la nation les généraux qui s'étaient distingués le plus : les lettres qu'il écrivit à Berthier, Masséna, Augereau, Rampon, etc., sont des monuments du soin que prenait le Directoire de rendre justice à leurs talents. Il était guidé dans cette distribution de louanges par Bonaparte, qui, comme nous l'avons vu dans ses rapports, se plaisait à faire connaître la portion de gloire qui revenait à chacun de ses compagnons.

La ville de Plaisance, témoin d'une défaite des Français en 1746, nous vit donc réparer notre honte par cet audacieux passage du Pô, exécuté avec quelques barques seulement, et par le glorieux combat de Fombio, livré peu loin des rives du fleuve. Les succès militaires amènent des négociations heureuses. Ce fut à Plaisance même que fut signé l'armistice

accordé au duc de Parme par Bonaparte, qui en rendit compte en ces termes au Directoire exécutif :.

Vous trouverez ci-joints les articles de la suspension d'armes que j'ai accordée au duc de Parme. Je vous enverrai le plus tôt possible les plus beaux tableaux du Corrège, entre autres un S. Jérôme, que l'on dit être son chef-d'œuvre. J'avoue que ce saint prend un mauvais temps pour arriver à Paris; j'espère que vous lui accorderez les honneurs du Musée. Je vous réitère la demande de quelques artistes connus, qui se chargeront du choix et des détails du transport des choses rares que nous jugerons devoir envoyer à Paris.

Cet armistice, qui obligeait le duc de Parme à payer deux millions à l'armée française, à lui donner vingt des plus beaux tableaux de ses états, près de deux mille chevaux, et des approvisionnements de bouche de toute espèce, le replaçait au nombre des puissances neutres, parmi lesquelles on aurait toujours dû le compter; mais, entraîné par l'exemple, il avait secondé de tous les efforts que lui permettait sa faiblesse la ligue des états de l'Italie contre la France. Cette funeste condescendance avait conduit dans le Parmesan un ennemi puissant et victorieux; et il ne fallut rien moins que la considération de notre alliance avec l'Espagne pour conserver l'infant duc de Parme sur le trône, et pour empêcher une révolution politique dans ses états.

Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau forte par Duplessi-Bertaux — Terminé par Daudet

PASSAGE DU PÔ, DEVANT PLAISANCE,
le 19 Floréal, An 4.

Imprimé par Bellis

BATAILLE DE LODI.

21 *Floréal an IV.*

La Lombardie était désormais ouverte à l'armée française, qui pouvait pénétrer sans obstacle jusqu'à Milan; mais cette conquête était bien plus assurée si l'on parvenait à attirer l'ennemi dans une affaire générale. Bonaparte, dans ce dessein, avait disposé ses divisions de manière à pouvoir les réunir en moins de trois heures sur le même point. Mais Beaulieu, malgré la nombreuse cavalerie, dont il pouvait tirer tant de parti dans un pays de plaine, mit tous ses soins à éviter un engagement, et prit une forte position derrière l'Adda, rivière large et rapide, en face de la ville de Lodi. On ne pouvait parvenir à lui que par un pont de deux cents mètres de longueur, qu'il n'avait pas eu le temps de couper, et dont il avait fortifié la tête par des redoutes garnies d'une nombreuse artillerie. Bonaparte, qui poursuivait ses succès avec une activité sans exemple, après avoir poussé jusque sous Pizzighitone les restes du corps d'armée qu'il avait défait à Fombio, se porta sur Lodi dans la matinée du 21. Les approches en étaient défendues par un bataillon de *Nadasti,* et par deux escadrons, qui, bientôt repoussés par l'avant-garde républicaine, se jetèrent dans la ville, la traversèrent, et rejoignirent leur armée. Beaulieu cependant faisait pleuvoir sur Lodi une grêle de boulets et de mitraille, tant pour arrêter les Français, que pour punir les habitants d'avoir trop bien reçu leurs nouveaux hôtes. C'est sous cette pluie de feu que Bonaparte fut lui-même faire placer, entre la porte de la ville et ce pont devenu si fameux, deux pièces d'artillerie, pour ôter à l'ennemi l'espoir de le couper. Ces deux pièces répondirent avec vivacité à celles des Autrichiens, et donnèrent le temps à notre avant-garde d'arriver et de se former sous les murs de Lodi et sur les bords de la rivière. Mais Beaulieu avait trop d'avantage dans ce genre de combat par le nombre de ses troupes et de ses canons. Bonaparte, accoutumé à faire de toutes ses entreprises des

évènements décisifs, se détermine en un instant; il forme le plus audacieux projet, le communique à ses soldats, qui l'acceptent avec gaieté, et leur fait exécuter sur-le-champ ce grand acte de courage dont les fastes militaires n'avaient point encore offert d'exemple : tant le génie a d'empire sur toutes les ames, quand, pour les enflammer, il sait à propos donner l'impulsion aux ressorts secrets et toujours puissants de la nature ! tant la valeur a de ressources, qu'elle brave la mort la plus imminente, et qu'elle s'élève, au nom de la patrie, au-dessus de l'humanité! Écoutons Bonaparte raconter lui-même cette immortelle action.

Je pensais que le passage du Pô serait l'opération la plus audacieuse de la campagne, tout comme la bataille de Millesimo l'affaire la plus vive; mais j'ai à vous rendre compte de la bataille de Lodi.

Le quartier-général arriva à Casal le 21 à trois heures du matin; à neuf heures notre avant-garde rencontra les ennemis défendant les approches de Lodi. J'ordonnai aussitôt à toute la cavalerie de monter à cheval avec quatre pièces d'artillerie légère qui venaient d'arriver, et qui étaient attelées avec les chevaux de carrosses des seigneurs de Plaisance. La division du général Augereau, qui avait couché à Borghetto, celle du général Masséna, qui avait couché à Casal, se mirent aussitôt en marche. L'avant-garde pendant ce temps-là culbuta tous les postes des ennemis, et s'empara d'une pièce de canon. Nous entrâmes dans Lodi, poursuivant les ennemis, qui déjà avaient passé l'Adda sur le pont. Beaulieu, avec toute son armée, était rangé en bataille; trente pièces de canon de position défendaient le passage du pont. Je fis placer toute mon artillerie en batterie; la canonnade fut très vive pendant plusieurs heures. Dès l'instant que l'armée fut arrivée, elle se forma en colonne serrée, le second bataillon des carabiniers en tête, et suivi par tous les bataillons de grenadiers au pas de charge et aux cris de *Vive la République!* On se présenta sur le pont; l'ennemi fit un feu terrible; la tête de la colonne paraissait même hésiter. Un moment d'hésitation eût tout perdu : les généraux Berthier, Masséna, Cervoni, Dallemagne, le chef de brigade Lasnes et le chef de bataillon Dupat le sentirent, se précipitèrent à la tête, et décidèrent le sort encore en balance.

Cette redoutable colonne renversa tout ce qui s'opposa à elle; toute l'artillerie fut sur-le-champ enlevée; l'ordre de bataille de Beaulieu fut rompu; elle sema de tous côtés l'épouvante, la fuite et la mort; dans un clin d'œil l'armée ennemie fut éparpillée. Les généraux Rusca, Augereau et Bayrand passèrent dès l'arrivée de leurs divisions, et achevèrent de décider la victoire. La cavalerie passa l'Adda à un gué : mais ce gué s'étant trouvé extrêmement mauvais, elle éprouva beaucoup de retard; ce qui l'empêcha de donner. La cavalerie ennemie essaya, pour protéger la retraite de l'infanterie, de charger nos troupes; mais elle ne les trouva pas faciles à épouvanter. La nuit qui survint, et l'extrême fatigue des troupes, dont plusieurs avaient fait dans la journée plus de dix lieues, ne nous permirent pas de nous acharner à leur poursuite. L'ennemi a perdu vingt pièces de canon, deux à trois mille hommes morts, blessés et prisonniers. Le citoyen Latour, aide-de-camp capitaine du général Masséna, a été blessé de plusieurs coups de sabre : je demande la place de chef de bataillon pour ce brave officier. Le citoyen Marmont, mon aide-de-camp chef de bataillon, a eu un cheval blessé sous

lui. Le citoyen Marois, mon aide-de-camp capitaine, a eu son habit criblé de balles : le courage de ce jeune officier est égal à son activité.

Si j'étais tenu de nommer tous les militaires qui se sont distingués dans cette journée extraordinaire, je serais obligé de nommer tous les carabiniers et grenadiers de l'avant-garde, et presque tous les officiers de l'état-major; mais je ne dois pas oublier l'intrépide Berthier, qui a été dans cette journée canonnier, cavalier et grenadier. Le chef de brigade Sugny, commandant l'artillerie, s'est très bien conduit.

Beaulieu fuit avec les débris de son armée; il traverse dans ce moment-ci les états de Venise, dont plusieurs villes lui ont fermé les portes.

Quoique depuis le commencement de la campagne nous ayons eu des affaires très chaudes, et qu'il ait fallu que l'armée de la République payât souvent d'audace, aucune cependant n'approche du terrible passage du pont de Lodi.

Si nous n'avons perdu que peu de monde [1], nous le devons à la promptitude de l'exécution, et à l'effet subit qu'ont produit sur l'armée ennemie la masse et les feux redoutables de cette invincible colonne.

Je vous prie de confirmer le citoyen Monnier adjudant-général, qui sert en cette qualité, quoique non compris dans le dernier travail. Je vous demande la place de capitaine pour le citoyen Rey, aide-de-camp du brave Masséna, et pour le citoyen Thoiret, digne adjudant-major du troisième bataillon des grenadiers. Dès l'instant que nous resterons deux jours dans le même endroit, je vous ferai passer le rapport des hommes qui se sont particulièrement distingués dans cette célèbre journée.

Le commissaire du gouvernement a toujours été à mes côtés; l'armée a des obligations réelles à son activité.

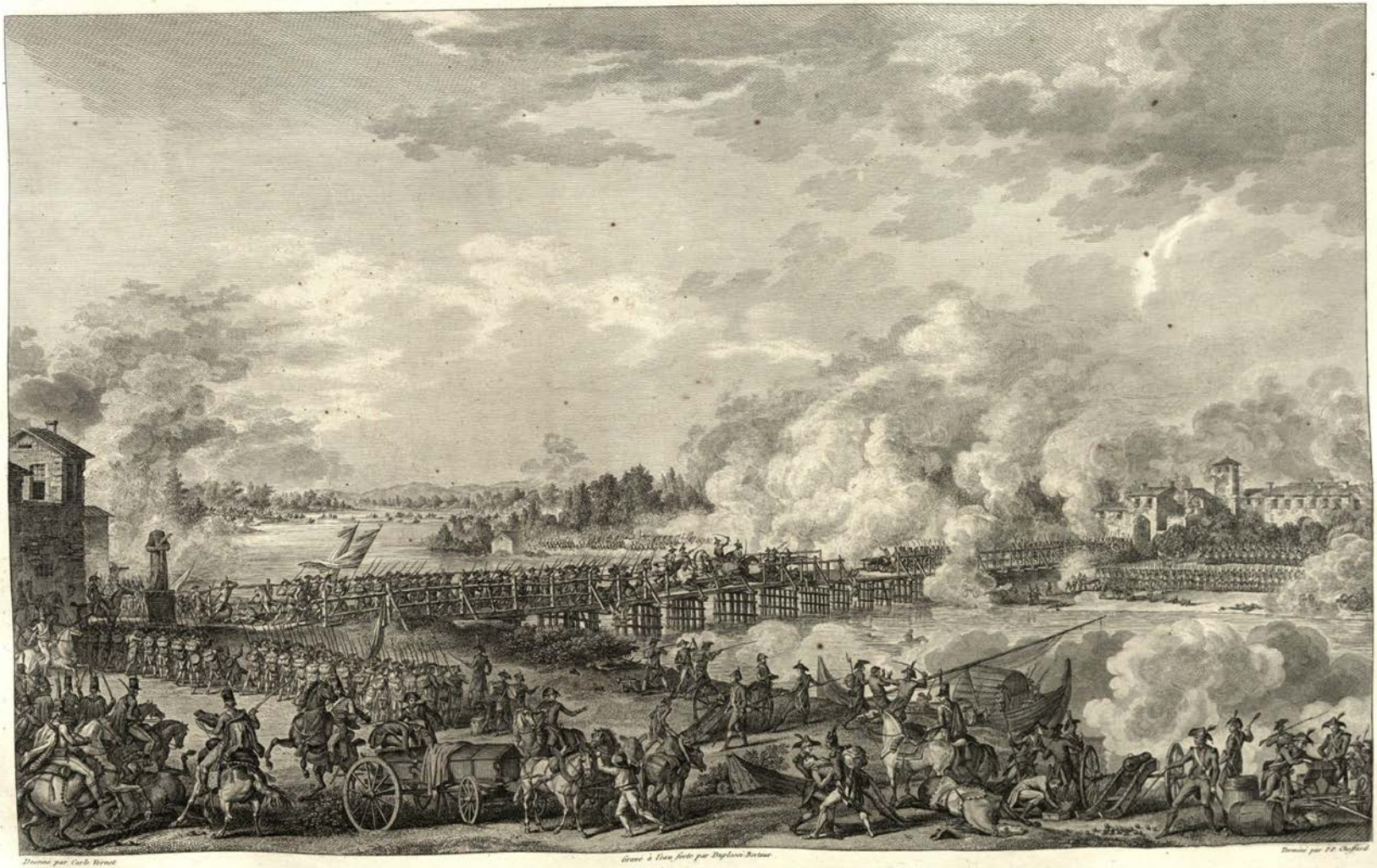
La victoire de Lodi était décisive pour la campagne. L'armée autrichienne, désormais trop faible pour résister à la nôtre, était obligée de se retirer dans les marais de Mantoue pour y attendre des renforts et se remettre en état de reprendre l'offensive. Elle abandonnait donc le château de Milan à sa fortune, et la Lombardie tout entière à la discrétion du vainqueur. Bonaparte, pour mieux s'en assurer la conquête, voulut s'emparer de toutes les places qui pouvaient présenter quelques points d'appui. La forteresse de Pizzighitone, sur l'Adda, fut obligée de se rendre le 23, après avoir essuyé la veille une vive canonnade; et Beaulieu, qui comptait qu'elle servirait à couvrir sa retraite sur le Mantouan, le long de la rive gauche du fleuve, apprit chemin faisant qu'elle était déjà occupée par les Français. Il ne lui resta plus d'autre route que celle du Crémasque et du Brescian pour regagner les environs de Mantoue. Crémone n'opposa aucune résistance aux vainqueurs. Pavie, qui avait été pendant quelque temps le séjour du quartier-général de Beaulieu, se soumit pareillement; et l'on trouva dans ses murs la plupart des immenses magasins de l'armée impériale.

[1] Cette journée ne coûta aux Français qu'environ deux cents hommes.

« Parmi les traits brillants de valeur qui signalèrent l'audacieuse attaque « du pont de Lodi, en voici un, écrivait Berthier, qui rend d'une manière « aussi simple que vive tout le mérite de cette action. Après le combat, « le général en chef a demandé les noms des carabiniers qui composaient « la première section de la colonne : on lui a envoyé le contrôle du « bataillon. On y a joint un autre trait de la plus rare valeur. Un grenadier, « nommé *Laforge*, de la vingt-unième demi-brigade, après s'être élancé « jusque dans les retranchements des ennemis, y a tué, seul, cinq hullans, « et a décidé la déroute entière de l'escadron. »

Le même général avait transmis au Directoire le récit de plusieurs autres actes de courage non moins éclatants qu'il avait recueillis depuis le commencement de la campagne. A *Mondovi*, un capitaine de grenadiers de la dix-neuvième demi-brigade, nommé *Paoli*, ne cesse de marcher pendant toute l'action à la tête de sa troupe, quoique blessé d'un coup de feu. Au passage du *Pô*, c'est notre infanterie légère qui ose attaquer la cavalerie napolitaine, qui la presse, la harcèle et l'oblige à fuir. Dans la même action, *Adam*, *Amelin*, *Bertran*, *Clairandeau*, *Almari*, *Dubois*, *Baudot*, des première et deuxième compagnies de carabiniers du premier bataillon, sont entourés par vingt hussards ennemis; ils se forment en peloton, les attendent à demi-portée, font feu, les mettent en désordre, se jettent dans les haies, et font deux prisonniers.

Chaque pas de notre armée en Italie fournissait des traits pareils, que nous regrettons de ne pouvoir consigner ici; à chaque pas aussi le génie du chef, secondé par la valeur des soldats, procurait de nouveaux triomphes à la République.



Dessiné par Carle Vernet. Gravé à l'eau forte par Duplessis-Bertaux. Terminé par Ed. Chaffard.

PASSAGE DU PONT DE LODI,
le 21 Floréal, An 4.

Imprimé par Bailly

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS MILAN.

25 *Floréal an IV.*

CÉSAR écrivait au sénat ces trois mots si célèbres, *Veni, vidi, vici.* Cette rapidité des expéditions est un des caractères de la guerre des peuples libres; et les Français ont prouvé plus d'une fois qu'ils pouvaient rivaliser de célérité avec les Romains. Après la bataille de Lodi, Beaulieu, fuyant vers Mantoue, fut poursuivi dans sa retraite : Pizzighitone, couvert par l'Adda qui en avait retardé la prise, fut investi le 22 floréal, et pris le lendemain par l'armée française, après une vive canonnade : Crémone se rendit sans essayer d'opposer aux vainqueurs une résistance inutile. Cependant l'avant-garde, commandée par Masséna, se dirigeait sur Milan : Bonaparte y entra le 26 au milieu des cris de joie d'une foule immense, reçut en passant la soumission de Pavie, où il trouva presque tous les magasins de l'armée impériale, et, de ce moment, put regarder comme terminée la conquête de la Lombardie.

Le 27 il y eut illumination; le 28 on mit les scellés sur toutes les caisses, tant archiducales que de la ville, et il fut arrêté qu'elles seraient versées dans les caisses françaises. On ne laissa que les armes nécessaires pour une garde limitée qui fit le service : Milan s'obligea à entretenir quinze mille hommes pour cerner la citadelle. Une contribution provisoire de vingt millions fut demandée à la ville; et, afin de la rendre moins onéreuse au peuple, on consacra au paiement l'argenterie des églises et les fonds des monts-de-piété.

Une colonne française, s'approchant de Modène, avait fait fuir à Venise le duc souverain de cette contrée. Prévoyant que les Français exigeraient des contributions, il constitua pendant son absence une régence pour gouverner ses états, et ne lui laissa pas trente mille livres pour faire face aux circonstances critiques qui les menaçaient : dans un manifeste qu'il publia le lendemain de son départ, il promit à ses chers et fidèles sujets de revenir aussitôt que l'orage serait dissipé. De son asile de Venise il

envoya, au général Bonaparte, son frère, le commandeur d'Est, en qualité de plénipotentiaire, pour obtenir une suspension d'armes : l'armistice fut conclu le premier prairial.

Les conditions de cet armistice étaient, 1 que le duc de Modène paierait à la République française sept millions cinq cent mille livres, monnaie de France, dont trois millions seraient versés sur-le-champ dans la caisse du payeur de l'armée; deux millions, dans le délai de quinze jours, entre les mains de M. *Balbi*, banquier de la République française à Gênes; et le restant entre les mains du même banquier, dans le délai d'un mois; 2° qu'il serait fourni en outre deux millions cinq cent mille livres en denrées, poudres, et autres munitions de guerre désignées par le général; 3° que le duc de Modène serait tenu de livrer vingt tableaux, à prendre dans sa galerie ou dans ses états, au choix des citoyens commis à cet effet; et que, moyennant ces conditions, les Français, en passant par les états du duc, ne feraient aucune réquisition, et que les vivres qui leur seraient fournis seraient payés de gré à gré.

Les écrivains partiaux ou mal informés ont présenté la conduite des Français envers les ducs de Parme et de Modène comme un abus de la force; ils ignoraient sans doute la part très active que ces princes avaient prise à la coalition, et les secours qu'ils lui avaient fournis en hommes, en vivres, en argent et en munitions : leur éloignement, et l'idée qu'ils pouvaient servir sans danger les ennemis de la France, et suivre les mouvements naturels de leur haine contre le système républicain, les ont cruellement trompés.

Tandis que des chants de victoire retentissaient dans toutes les communes de la République, Bonaparte, fidèle à son plan d'activité, disposait l'attaque du château de Milan, s'apprêtait à poursuivre les restes de l'armée autrichienne, méditait l'invasion des états de Rome et de Naples, et s'adressait à ses frères d'armes par ce discours, publié en forme de proclamation :

SOLDATS,

Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche.

Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France.

Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité.

L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage : le Pô, le Tésin, l'Adda, n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevarts vantés de l'Italie ont été insuffisants, vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin.

Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie; vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la République : là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos succès, et se vantent avec orgueil de vous appartenir.

Oui, soldats, vous avez beaucoup fait..... Mais ne vous reste-t-il plus rien à faire? Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? la postérité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie?.... Mais je vous vois déjà courir aux armes; un lâche repos vous fatigue; les journées perdues pour la gloire le sont pour votre bonheur..... Eh bien! partons, nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger.

Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent..... l'heure de la vengeance a sonné.

Mais que les peuples soient sans inquiétude; nous sommes amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants des *Brutus*, des *Scipions*, et des grands hommes que nous avons pris pour modèles.

Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage; tel sera le fruit de vos victoires : elles feront époque dans la postérité; vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe.

Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans; vous rentrerez alors dans vos foyers; et vos concitoyens diront en vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie*.....

Non content de disposer le courage des troupes à de nouveaux succès, le général Bonaparte songea encore à embellir la France des chefs-d'œuvre les plus rares qui faisaient l'ornement de tous les états d'Italie, et qui attiraient dans cette contrée tous les savants, les riches et les curieux de l'Europe. Il regrettait sans doute de n'avoir pas eu cette heureuse idée après la victoire de Millesimo; car les chefs-d'œuvre du musée de Turin seraient devenus au musée français de dignes trophées des batailles de Montenotte et de Mondovi. Il fit partir de Milan pour Paris, outre une collection de tableaux des plus célèbres peintres, un manuscrit écrit sur le papyrus d'Égypte, ayant environ onze cents ans, sur les Antiquités de Josephe, par Rufin; un Virgile manuscrit, ayant appartenu à Pétrarque, avec des notes de sa main; un manuscrit très curieux sur l'histoire des papes, etc.

Elle mérite assurément une mention particulière dans nos annales cette conduite d'un général qui, après avoir exigé des pays soumis des contributions pécuniaires, des vivres, etc., les oblige aussi à livrer quelques uns de ces monuments des arts que l'or ne paie point, de ces chefs-d'œuvre que jadis les Romains allaient conquérir dans la Grèce : elle répond victorieusement aux diatribes ridicules de nos ennemis qui, dans leurs écrits, représentaient toujours les Français comme un peuple de barbares, chez qui il n'existe ni civilisation, ni industrie, ni goût pour les arts. Voilà des *barbares* bien extraordinaires! ils respectent les propriétés particulières de ceux qu'ils soumettent, et parmi les *dépouilles des souverains*, celles qu'ils semblent affectionner davantage, ce sont des tableaux, des statues, des livres [1]! N'est-ce pas par une conduite semblable que les Fabius, les Marcellus et les Scipions honorèrent à jamais leur patrie?

[1] État des objets de sciences et arts transportés à Paris.

Bibliothèque ambroisienne a Milan. Le carton de l'École d'Athènes, par *Raphaël*. — Un tableau de *Luini*, représentant une Vierge. — *Idem*, de *Rubens*, une Vierge et des Fleurs. — *Idem*, de *Giorgion*, représentant un Concert. — *Idem*, de *Lucas*, de Hollande, représentant une Vierge. — *Idem*, une Tête de femme, de *Leonardo de Vinci*. — Un Soldat et un Vieillard, du *Calabrèse*. — Un Vase étrusque représentant diverses figures avec ornements. — Un Manuscrit écrit sur le papyrus d'Égypte, sur les Antiquités de Josephe, par *Rufin*. — Un Virgile manuscrit ayant appartenu à Pétrarque, avec des notes de sa main. — Un Manuscrit très curieux sur l'histoire des papes.

Alle Grazie. Un tableau peint par *Le Titien*, représentant un Couronnement d'épines. — *Idem*. Un saint Paul, de *Gondenzo Ferrari*.

Alla Vittoria. Un tableau de *Salvator Rosa*, représentant une Assomption.

A l'Académie de Parme. La Vierge de Saint-Jérôme, par *Le Corrège*. — Un Tableau de *Schidone*. — Une Adoration, par *Majolla*.

Aux Capucins. Un Chien du *Guerchin*. — Une Vierge et plusieurs Saints, par *Le Carrache*. — Un tabelau de *Guerchin*, représentant la Vierge et saint François.

Saint Paul. Jésus-Christ, saint Paul, sainte Catherine, par *Raphaël*. — Une Vierge d'*Augustin Carrache*.

La Stenata. Le Mariage de la Vierge, par *Procaccini*.

Saint-Gio. Une Descente de croix, par *Le Corrège*.

Saint-Sépulcre. La Madona della scodella, du *Corrège*.

Saint-Roch. Un tableau de l'*Espagnolet*, représentant divers Saints. — *Idem*, de *Paul Véronèse*, représentant saint Roch, etc.

Saint-Quintino. Un tableau de *Fraimingo*, représentant un Baptême. — Une Assomption, par l'*Espagnolet*. — Un tableau de *Lanfranc*, représentant saint Benoît.

Saint-André. Un tableau de l'*Espagnolet*.

Saint-Michel. Un tableau d'un élève du *Corrège*, représentant une Vierge.

Au Dôme de Plaisance. Deux Tableaux de *Louis Carrache*. — Un de *Procaccini*.

Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau forte par Duplessi-Bertaux — Terminé par Masquelier

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS MILAN
le 25 Floreal An 4.

RÉVOLTE DE PAVIE.

7 Prairial an IV.

L'armée française, en entrant dans la Lombardie par la défaite des Autrichiens, n'aurait pas dû s'attendre à y être forcée de réprimer le peuple lui-même; les témoignages d'allégresse qu'elle avait reçus devaient lui faire concevoir d'autres espérances : elle fut cependant réduite à cette triste position. Le clergé et la noblesse, qui redoutaient encore plus les opinions des républicains que leurs baïonnettes, unis par leurs intérêts, leurs craintes et leur haine, suscitèrent des soulèvements, des troubles intérieurs, et employèrent à cet effet les moyens qui leur avaient presque toujours réussi dans les précédentes invasions. Des attroupements séditieux se manifestèrent dans les faubourgs de Milan : les rebelles voulurent désarmer la troupe envoyée pour les dissiper; plusieurs furent blessés, et le reste prit la fuite. Cependant on sonnait le tocsin dans les campagnes; les prêtres et les nobles excitaient au massacre des Français; les paysans assassinaient sur les routes leurs ordonnances et les employés de l'administration; et la garnison laissée à Pavie, surprise chez ses hôtes, avait été désarmée. Le mouvement combiné avait eu lieu au même moment à Varèze, à Pavie et à Lodi. Sans un prompt remède, le mal pouvait s'étendre et devenir très dangereux. Voici comment Bonaparte lui-même rend compte de cet évènement et de ses résultats :

Je partis de Milan le 5 prairial pour me rendre à Lodi : je ne laissai à Milan que les troupes nécessaires pour le blocus du château. Je sortis de cette ville comme j'y étais entré, au milieu des applaudissements et de l'allégresse de tout un peuple réuni. J'étais bien loin de penser que cette allégresse était feinte, que déjà les trames étaient ourdies, et une lâche trahison sur le point d'éclater.

J'étais à peine arrivé à Lodi, que le général Despinoy, commandant à Milan, m'apprit que, trois heures après mon départ, on avait sonné le tocsin dans une partie de la Lombardie; que l'on avait publié que Nice était pris par les Anglais, que l'armée de Condé était arrivée par la Suisse sur les confins du Milanais, et que Beaulieu, renforcé de soixante mille hommes, marchait sur Milan. Les prêtres, les moines, le poignard et

le crucifix à la main, excitaient à la révolte et provoquaient l'assassinat : de tous côtés, et par tous les moyens, on sollicitait le peuple à marcher contre l'armée. Les nobles avaient renvoyé leurs domestiques, disant que l'égalité ne permettait pas d'en tenir : tous les affidés de la maison d'Autriche, les sbires, les agents des douanes, se montrèrent au premier rang.

Le peuple de Pavie, renforcé de cinq à six mille paysans, investit les trois cents hommes que j'avais laissés dans le château : à Milan on essaie d'abattre l'arbre de la liberté, on déchire et on foule aux pieds la cocarde tricolore. Le général Despinoy, commandant de la place, monte à cheval; quelques patrouilles mettent en fuite cette populace aussi lâche qu'effrénée. Cependant la porte qui conduit à Pavie est encore occupée par les rebelles, qui attendent à chaque instant les paysans pour les y introduire : il fallut, pour les soumettre, battre le terrible pas de charge; mais, à la vue de la mort, tout rentra dans l'ordre.

A peine instruit de ce mouvement, je rebroussai chemin avec trois cents chevaux et un bataillon de grenadiers. Je fis arrêter à Milan une grande quantité d'otages; j'ordonnai que l'on fusillât ceux qui avaient été pris les armes à la main; je déclarai à l'archevêque, au chapitre, aux moines et aux nobles, qu'ils me répondraient de la tranquillité publique.

La municipalité taxa à trois livres d'amende par domestique qui avait été licencié. La tranquillité consolidée à Milan, je continuai mon chemin sur Pavie. Le chef de brigade Lasnes, commandant la colonne mobile, attaqua Binasco, où sept à huit cents paysans armés paraissaient vouloir se défendre; il les chargea, en tua une centaine, et éparpilla le reste. Je fis sur-le-champ mettre le feu au village. Quoique nécessaire, ce spectacle n'en était pas moins horrible : j'en fus douloureusement affecté. Mais je prévoyais que des malheurs plus grands menaçaient encore la ville de Pavie. Je fis appeler l'archevêque de Milan, et je l'envoyai de ma part porter au peuple insensé de Pavie la proclamation ci-jointe [1], mais en vain.

Je me portai, à la pointe du jour, sur Pavie; les avant-postes des rebelles furent culbutés. La ville paraissait garnie de beaucoup de monde et en état de défense; le château avait été pris, et nos troupes prisonnières. Je fis avancer l'artillerie; et, après quelques coups de canon, je sommai les misérables de poser les armes, et d'avoir recours à la générosité française : ils répondirent que, tant que Pavie aurait des murailles, ils ne se rendraient pas. Le général Dammartin fit placer de suite le sixième bataillon des grenadiers en colonne serrée, la hache à la main, avec deux pièces de huit en tête; les portes furent enfoncées : cette foule immense se dispersa, se réfugia dans les caves et sur les toits, essayant en vain, en jetant des tuiles, de nous disputer l'entrée des rues. Trois fois l'ordre de mettre le feu à la ville expira sur mes lèvres, lorsque je vis arriver la garnison du château, qui avait brisé ses fers, et venait, avec des cris d'allégresse,

[1] PROCLAMATION DU GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'ITALIE.

Du 6 prairial.

Une multitude égarée, sans moyens réels de résistance, se porte aux derniers excès dans plusieurs communes, méconnaît la République et brave l'armée triomphante de plusieurs rois. Ce délire inconcevable est digne de pitié : on égare ce pauvre peuple pour le conduire à sa perte. Le général en chef, fidèle aux principes qu'a adoptés la nation française, qui ne fait pas la guerre aux peuples, veut bien laisser une porte ouverte au repentir; mais ceux qui, sous vingt-quatre heures, n'auront pas posé les armes, n'auront pas prêté de nouveau serment d'obéissance à la République, seront traités comme rebelles; leurs villages seront brûlés. Que l'exemple terrible de Binasco leur fasse ouvrir les yeux; son sort sera celui de toutes les villes et villages qui s'obstineront à la révolte.

embrasser ses libérateurs. Je fis faire l'appel; il se trouva qu'il n'en manquait aucun. Si le sang d'un seul Français eût été versé, je voulais faire élever, des ruines de Pavie, une colonne sur laquelle j'aurais fait écrire : *Ici était la ville de Pavie.* J'ai fait fusiller la municipalité, arrêter deux cents otages, que j'ai fait passer en France. Tout est aujourd'hui parfaitement tranquille; et je ne doute pas que cette leçon ne serve de règle aux peuples de l'Italie.

Bonaparte, pour prévenir efficacement le retour de mouvements qui pouvaient trop bien seconder les Autrichiens, déclara rebelles tous les villages qui ne s'étaient pas conformés à sa proclamation du 6 prairial. Les généraux eurent ordre de faire marcher contre eux les forces nécessaires pour les réprimer, d'y mettre le feu, et de faire fusiller tous ceux qui seraient trouvés les armes à la main. Les prêtres, nobles ou riches, qui furent convaincus d'avoir excité le peuple à la révolte, soit en congédiant leurs domestiques, soit par des propos contre les Français, ou qui étaient restés dans les communes rebelles, furent arrêtés comme otages et transférés en France.

Le général Despinoy, commandant du Milanais, seconda cette mesure générale par une proclamation particulière qui ordonna le désarmement de tous les habitants de Milan et de l'arrondissement, à l'exception des gardes civiques, dans le nombre précédemment arrêté; la sortie de tous les étrangers et des gens sans aveu; la dissolution par la force armée de tout rassemblement et attroupement quelconque, et la clôture provisoire de toute société, club ou agrégation politique, sous quelque dénomination que ce pût être.

Cette proclamation fut suivie d'une autre de M. Salicetti, commissaire du gouvernement, au peuple de la Lombardie :

Vous témoignez à présent du repentir, *leur dit-il;* vous demandez grace : jugez-vous vous-mêmes, et voyez si vous en êtes dignes?..... Les Français veulent cependant encore vous pardonner; rentrez dans vos foyers; reprenez vos propriétés, elles seront respectées; retournez à votre industrie; vivez tranquilles; repoussez les perfides insinuations du fanatisme, qui voudrait vous séduire au nom d'une religion que nous respectons et qu'il outrage; et celles du despotisme, qui ne s'agite que parcequ'il regrette la servitude dont il vous opprimait. Si vous savez apprécier ce nouveau bienfait, les Français consentent encore à devenir vos amis..... Mais si vous devenez encore une fois ingrats et assassins, nous vous le déclarons, la vengeance sera terrible; la mort et le ravage sont réservés pour la punition des nouveaux forfaits.

Toutes ces précautions et la célérité de l'exécution faite à Binasco et à Pavie, où Bonaparte avait déployé autant de vigueur que de clémence,

répandirent une terreur salutaire parmi les rebelles, et assurèrent momentanément la tranquillité; mais un vaste incendie était allumé, et l'on avait toujours à craindre quelque nouvelle explosion. Nous verrons bientôt jusqu'à quel point le fanatisme et l'esprit de révolte portèrent l'oubli de l'honneur et des principes éternels de l'humanité.

Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau forte par J. J. Coiny. — Terminé par Dambrun

RÉVOLTE DE PAVIE
le 7 Prairial An 4.

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS LIVOURNE.

11 *Messidor an IV.*

Après la bataille de Lodi, les débris de l'armée autrichienne, commandée par Beaulieu, s'étaient retirés au-delà du Mincio : l'armée française passa pour les poursuivre sur le territoire de la république de Venise, et, selon la promesse de Bonaparte, elle fut fidèle dans le chemin de l'honneur comme dans celui de la victoire. Le 10 prairial nous passâmes le Mincio à Borghetto, à la suite d'un combat très vif. Le 12, nous nous portâmes à Rivoli; mais déjà l'ennemi avait passé l'Adige et enlevé presque tous ses ponts. Le 13, la division de Masséna s'empara de Vérone, où Bonaparte porta, le 15, son quartier-général, et d'où il partit le lendemain, après y avoir laissé une bonne garnison. « Je n'ai pas caché aux habitants, dit-il dans une lettre au Directoire, que si le roi de France n'eût évacué leur ville avant mon passage du Pô, j'aurais mis le feu à une ville assez audacieuse pour se croire la capitale de l'empire français. » Le 16, Mantoue fut investie, et les ennemis obligés de se retirer dans le corps de la place. Bonaparte, dans le dessein de pousser les Autrichiens au-delà du Tirol, et d'y pénétrer lui-même, voulut s'y faire précéder par un manifeste qui lui procurât des partisans dans ce pays difficile. C'est aussi là une manière de battre ses ennemis, et peu de généraux ont manié l'arme des proclamations avec autant d'adresse que lui : on en peut remarquer beaucoup dans celle qu'il envoya aux peuples guerriers de ces montagnes.

Au quartier-général, à Tortonne, 26 prairial an 4.

Je vais passer sur votre territoire, braves Tiroliens, pour obliger la cour de Vienne à une paix nécessaire à l'Europe comme à ses sujets. C'est votre propre cause que je vais défendre. Depuis assez long-temps vous êtes vexés et fatigués des horreurs d'une guerre entreprise, non pour l'intérêt du peuple allemand, mais pour les passions d'une seule famille.

L'armée française respecte et aime tous les peuples, plus particulièrement les habitants simples et vertueux des montagnes. Votre religion, vos usages seront par-tout respectés. Nos troupes maintiendront une discipline sévère, et rien ne sera pris dans le pays sans qu'il soit payé en argent.

Vous nous recevrez avec hospitalité, et nous vous traiterons avec fraternité et amitié

Mais, s'il en était qui connussent assez peu leurs véritables intérêts pour prendre les armes et nous traiter en ennemis, nous serons terribles comme le feu du ciel; nous brûlerons les maisons et dévasterons les territoires des villages qui prendront part à une guerre qui leur est étrangère.

Ne vous laissez pas induire en erreur par les agents de l'Autriche. Garantissez votre patrie, déjà vexée par cinq ans de guerre, des malheurs qui l'affligeraient. Sous peu la cour de Vienne, obligée à la paix, rendra aux peuples ses privilèges qu'elle a usurpés, et à l'Europe la tranquillité qu'elle trouble.

De nouveaux troubles commençaient à s'élever dans les fiefs impériaux qui confinent aux états de Gênes, de Toscane et de Piémont, et ils appelaient l'attention de Bonaparte. Les communications de son armée avec la rivière de Gênes étaient menacées; on attaquait ses convois; on assassinait ses courriers; la politique et le fanatisme s'unissaient pour lui susciter des embarras sur ses derrières, afin de retarder sa marche vers le Tirol. Il lui fallait d'ailleurs terminer les différents de la France avec Modène, Rome et Naples, détruire l'empire que les Anglais s'étaient arrogé à Livourne et en Toscane, et, en les chassant de ces ports, établir avec les Corses des communications qui les rappelassent à leurs devoirs, et les réunir dans le désir de chasser les Anglais de ce département de la République. Au milieu de tant d'occupations, il ne devait pas perdre de vue le château de Milan, ni négliger de s'occuper du siège de Mantoue. Le général Lasnes entra dans les fiefs impériaux avec douze cents hommes, arrêta et fit fusiller les chefs de la révolte, fit brûler leurs maisons, et sur-tout le fief d'Arquata, qui s'était signalé par les plus grands excès. La même promptitude et la même sévérité furent déployées dans les environs de Tortone; et l'ordre suivant du général en chef, dont l'exécution fut maintenue, rétablit bientôt le calme dont on avait besoin.

Au quartier-général de Tortone, le 26 prairial an 4.

Les habitants des fiefs impériaux, à l'instigation de plusieurs de leurs seigneurs et des agents de l'empereur à Gênes, ont violé le serment d'obéissance qu'ils avaient prêté à la République française; ils ont assassiné plusieurs détachements français, et ont assiégé dans Arquata les troupes qui y étaient. Il n'est point de crimes dont ils ne se soient rendus coupables; il n'est point d'horreurs qu'ils n'aient commises. Les insensés comptaient sur l'impunité; ils croyaient l'armée éloignée : ils ne savaient pas que les phalanges de l'armée d'Italie sont par-tout où il y a des ennemis de la République à punir. Ils ne savent pas encore, leurs instigateurs, qu'ils n'est point de refuge qui puisse les soustraire au courroux du peuple français : qu'ils apprennent, par le spectacle terrible d'Arquata, le sort qui les attend, s'ils ne changent de conduite, et s'ils ne profitent de la porte que la clémence nationale laisse encore ouverte au repentir.

En conséquence, le général en chef ordonne :

ARTICLE PREMIER. Toutes les communes des fiefs impériaux en Italie enverront sur-le-champ trois députés au quartier-général à Tortone, avec les procès-verbaux de la prestation de serment d'obéissance qu'elles font à la République française, et les armes qui existent dans leurs communes.

II. Toutes les communes enverront deux otages pour être garants de leur fidélité.

III. Tous les seigneurs possédant fiefs impériaux seront tenus de se rendre à Tortone, pour prêter leur serment d'obéissance à la République; et, si cinq jours après la publication du présent ordre ils ne l'ont pas fait, leurs biens seront confisqués.

IV. Vingt-quatre heures après la publication du présent ordre, les communes porteront à l'agent militaire, à Tortone, le montant de la contribution militaire, qui sera augmentée d'un dixième par journée de retard qu'elles mettront dans le paiement.

V. Ceux qui, quarante-huit heures après la publication du présent ordre, seront trouvés avec des armes ou munitions, seront fusillés.

VI. Toutes les cloches qui ont servi à sonner le tocsin seront descendues du clocher et brisées, vingt-quatre heures après le reçu du présent ordre; ceux qui ne l'auront pas fait seront réputés rebelles, et le feu sera mis à leurs villages. Les municipalités et les curés sont responsables de l'exécution du présent article.

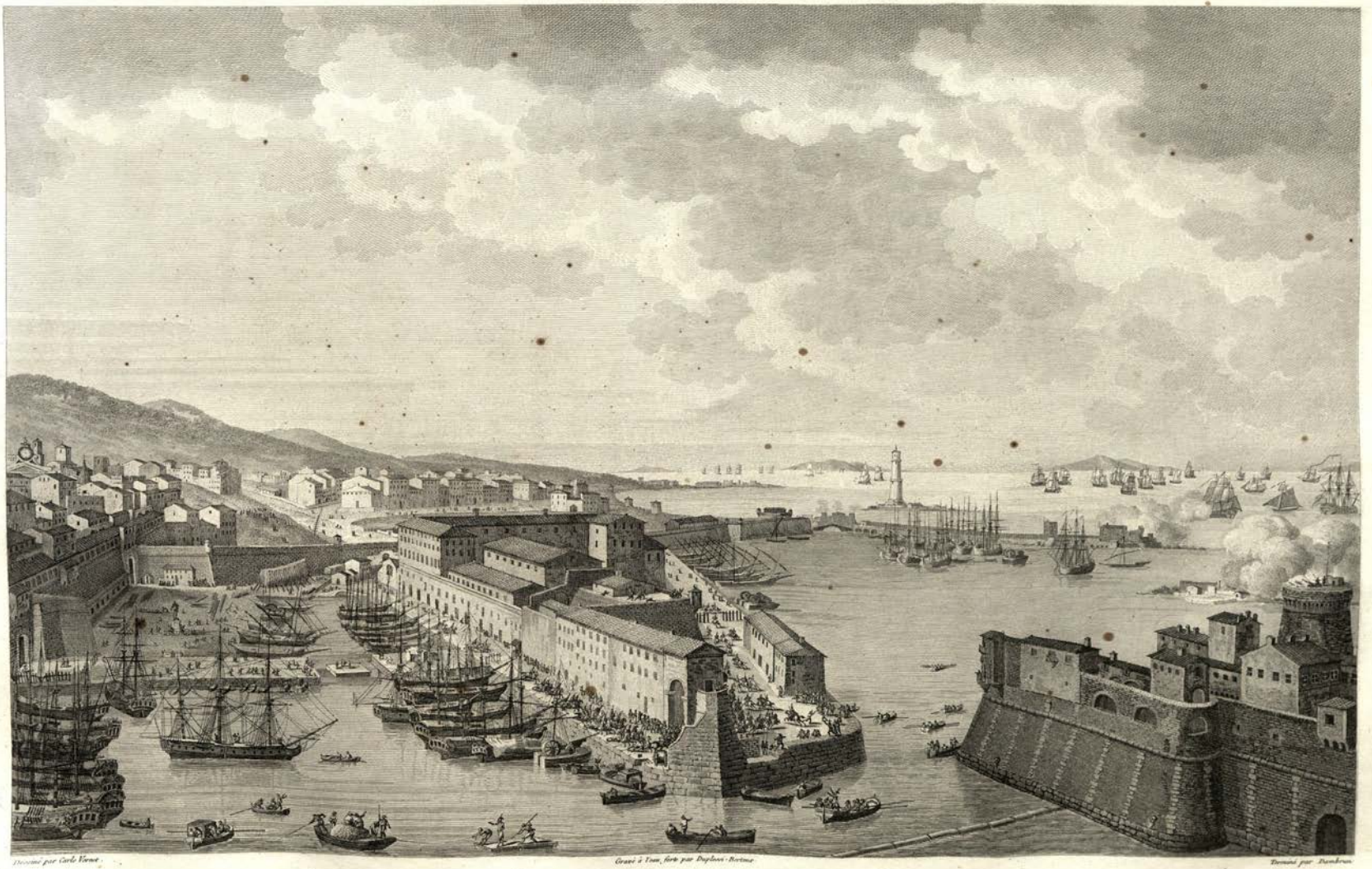
Pendant ce temps une colonne française marchait sur le lac de Côme, s'emparait du fort Fuentes, qui en défend l'entrée et commande celle du pays des Grisons, et faisait démolir cette forteresse. La division du général Augereau avait l'ordre de se porter sur Bologne; elle y arriva le 1er messidor, après avoir passé le Pô à Borgoforte, tandis que le général Vignolles s'emparait du fort Urbin. Une division française se porta ensuite sur Ferrare et Faënza, dont la soumission présageait celle de la Romagne; et le général Vaubois se porta de Reggio, à travers les Apennins, sur Pistoie, paraissant se rendre à Rome par Florence. Son arrivée fut prévenue; les succès des Français engagèrent enfin le pape à conclure un armistice le 5 messidor. On ne négligea pas les circonstances de frayeur qui pouvaient rendre avantageuse cette suspension : les ports des états du pape furent fermés aux bâtiments des puissances en guerre avec la République, et ouverts aux bâtiments français; nous continuâmes de rester en possession des légations de Bologne et de Ferrare; nous évacuâmes celle de Faënza, et nous devions être mis en possession de la citadelle d'Ancône, qui donnait la supériorité sur le Golfe Adriatique.

Cependant le pavillon de la République française était constamment insulté dans le port de Livourne par les Anglais, et il n'était pas au pouvoir du grand-duc de les réprimer et de maintenir sa neutralité. Le Directoire exécutif sentit dès-lors qu'il était de son devoir de repousser la force par la

force, de faire respecter son commerce; et il donna l'ordre de prendre possession de Livourne. Bonaparte prévint le grand-duc de cette mesure, dont il lui représenta la justice et la nécessité; et, le 10 messidor, il entra dans Livourne avec les généraux Murat et Vaubois. Quelques heures auparavant, plus de quarante bâtiments anglais, chargés, étaient sortis de ce port. Le gouverneur Spannochi, qui leur avait laissé enlever, sous le feu de ses batteries, deux bâtiments français valant 500,000 liv., fut arrêté et conduit par ses propres soldats à Florence, où le général Bonaparte se rendit le 12, et fut accueilli par le grand-duc, avec lequel il dîna. Lorsqu'on était au dessert, il apprit que, la veille, le château de Milan avait été obligé de se rendre au général Despinoy; et cette nouvelle fut reçue à la cour du grand-duc avec les dehors de l'impassibilité.

Lors de la marche des Français sur Livourne, le grand-duc avait été vivement sollicité de s'en aller; mais il ne prêta point l'oreille à ses perfides conseillers, et il resta ferme dans sa capitale, environné de nos troupes, mais se reposant sur la loyauté française. « Cette conduite, écrivait le général Bonaparte au Directoire, lui a mérité une part dans mon estime. »

Pour faire procurer à l'armée française ce qui lui était nécessaire, le grand-duc préposa le général Strasoldo, qui s'acquitta des ordres qu'il avait reçus avec autant d'empressement que de succès. Il fut enjoint au consul Belleville de faire les recherches de tous les objets, de toutes les marchandises appartenant aux Anglais, à l'empereur, à l'impératrice de Russie, et généralement à tous les princes ou sujets des états avec lesquels nous étions en guerre. Les scellés furent aussitôt mis sur leurs effets. Les déclarations exigées en conséquence de cette mesure, si elles étaient négligées ou incomplètes, devaient exposer à des recherches sévères et à des résultats fâcheux. L'instruction du général en chef était que toutes les propriétés ennemies fussent remises au pouvoir de la République, comme prises faites en mer, attribuées, pour le contentieux, à la juridiction consulaire. Les négociants, et sur-tout les juifs, ayant proposé aux Français de se désister de toutes leurs prétentions, moyennant une somme dont on conviendrait, les Français y consentirent pour six millions, et cet accommodement passa pour avantageux aux deux partis. L'épouvante n'avait été que momentanée à Livourne; la bonne conduite des Français avait parfaitement rassuré les habitants. On y laissa une forte garnison, et le général Vaubois pour y commander.



Dessiné par Carle Vernet. Gravé à l'eau forte par Duplessi-Bertaux Terminé par Dambrun

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS LIVOURNE.
le 11 Messidor An 4.

BATAILLE DE CASTIGLIONE.

16 Thermidor an IV.

Les bruits les plus alarmants sur le sort de l'armée d'Italie circulaient en France depuis quelques jours. On savait que le nouveau général des Autrichiens, Wurmser, avait reçu de nombreux renforts; on savait qu'il voulait en profiter pour débloquer Mantoue, et que son dessein était de reporter le théâtre de la guerre dans le Milanais. On avait appris que, le 11 thermidor, ce général avait fait avancer une forte colonne sur Salo, qu'il avait enlevé aux Français, ainsi que Brescia, et qu'une autre colonne de son armée, ayant forcé le poste de la Corona, avait passé entre le lac de Garda et l'Adige, et, par ce mouvement, contraint l'armée française d'évacuer Vérone. L'inquiétude était grande; mais la confiance dans les talents de Bonaparte l'était encore davantage, et elle ne fut point trompée. En effet, il trouva en lui-même des ressources non seulement pour arrêter les progrès de l'ennemi, mais encore pour anéantir ses forces. Dans ces circonstances difficiles, pressé par une armée nombreuse que des avantages devaient nécessairement enhardir, ce général sentit qu'il fallait adopter un plan vaste. L'ennemi, en descendant du Tirol par Brescia et l'Adige, le mettait au milieu. Si l'armée française était trop faible pour faire face aux deux divisions, elle pouvait battre chacune d'elles séparément, et, par sa position, Bonaparte se trouvait entre elles. Il lui était donc possible, en rétrogradant rapidement, d'envelopper la division ennemie descendue à Brescia, de la prendre prisonnière ou la battre complètement, et de là revenir sur le Mincio attaquer Wurmser, et l'obliger à repasser dans le Tirol. Mais, pour y réussir, il fallait dans vingt-quatre heures lever le siège de Mantoue, repasser sur-le-champ le Mincio, et ne pas donner aux deux divisions ennemies le temps de nous envelopper. La fortune sourit à ce projet; et le combat de Desenzano, les deux combats de Salo, la bataille de Lonado, celle de Castiglione, en sont les résultats.

Le 12 au soir, toutes les divisions se mirent en marche. Le 13, le général de brigade Soret défit les Autrichiens à Salo, leur prit deux drapeaux, deux pièces de canon et deux cents prisonniers, et délivra le général Guieux qui y était cerné depuis quarante-huit heures, sans pain, après avoir fait la plus belle défense. Le général Dallemagne, chargé d'attaquer et de reprendre

Lonado, fut attaqué lui-même. Un combat des plus opiniâtres s'engagea, et fut long-temps indécis. Enfin l'ennemi, complètement battu, laissa sur le champ de bataille six cents hommes tués ou blessés, et six cents prisonniers.

Le 14 à midi, Augereau entra dans Brescia: nous y trouvâmes nos malades et nos magasins, que l'ennemi avait abandonnés en fuyant dans la montagne.

Le 15, l'armée est rassemblée et se porte en avant. L'ennemi fait marcher un corps considérable à Castiglione, qui était occupé par une demi-brigade que nous y avions laissée, et qui se reploya par la faute du chef, le général Valette, auquel avait été confiée la défense de cette position importante. Le général Soret avait été obligé d'abandonner Salo; le général Guieux reçoit ordre de le reprendre. On apprend en même temps que toute l'armée du général Wurmser passait le Mincio pour venir attaquer les Français.

Le 16, à la pointe du jour, on se trouve en présence. La division du général Augereau attaque les ennemis à Castiglione, fait deux mille prisonniers, tue cinq cents hommes et enlève dix-huit pièces de canon. La division de Masséna les rencontre à Lonado: nous commençons par perdre trois pièces d'artillerie; le général Pigeon est fait prisonnier avec une partie de la dix-huitième demi-brigade formant l'avant-garde, et qui s'était portée avec audace pour s'emparer d'un poste important. La division où étaient le général en chef Bonaparte et Berthier arrive, attaque l'ennemi avec intrépidité, reprend le général Pigeon et sa troupe. Les Autrichiens sont poursuivis sur Desenzano; le général Masséna les cerne, leur coupe la retraite et les rejette sur le lac: alors ce corps désespéré laisse près de deux mille prisonniers et cinq à six cents hommes tués, sept pièces de canon et trois généraux. Notre colonne sur Salo attaque l'ennemi, le bat, lui prend cent cinquante chevaux d'artillerie, cent hulans, dix-huit cents prisonniers. Des ordres sont envoyés pour occuper les défilés qui vont de Brescia sur Trente, et couper toute retraite à la division autrichienne de Salo et Gavardo. Nous perdîmes dans cette journée le général Beyrand, les chefs de brigade Pourailler, Bougon et Marmet. L'aide-de-camp, chef de brigade Junot, à la tête de la compagnie des guides, chargea le régiment de hulans, blessa son commandant, le colonel Bender, qu'il voulait faire prisonnier; et, se voyant lui-même entouré, en tua six de sa propre main, et reçut six blessures, dont aucune ne fut dangereuse.

Le 17, nous prenons position sur la ligne de Lonado et de Monte-Chiaro. L'ennemi marche avec toutes ses forces, et se porte en arrière de

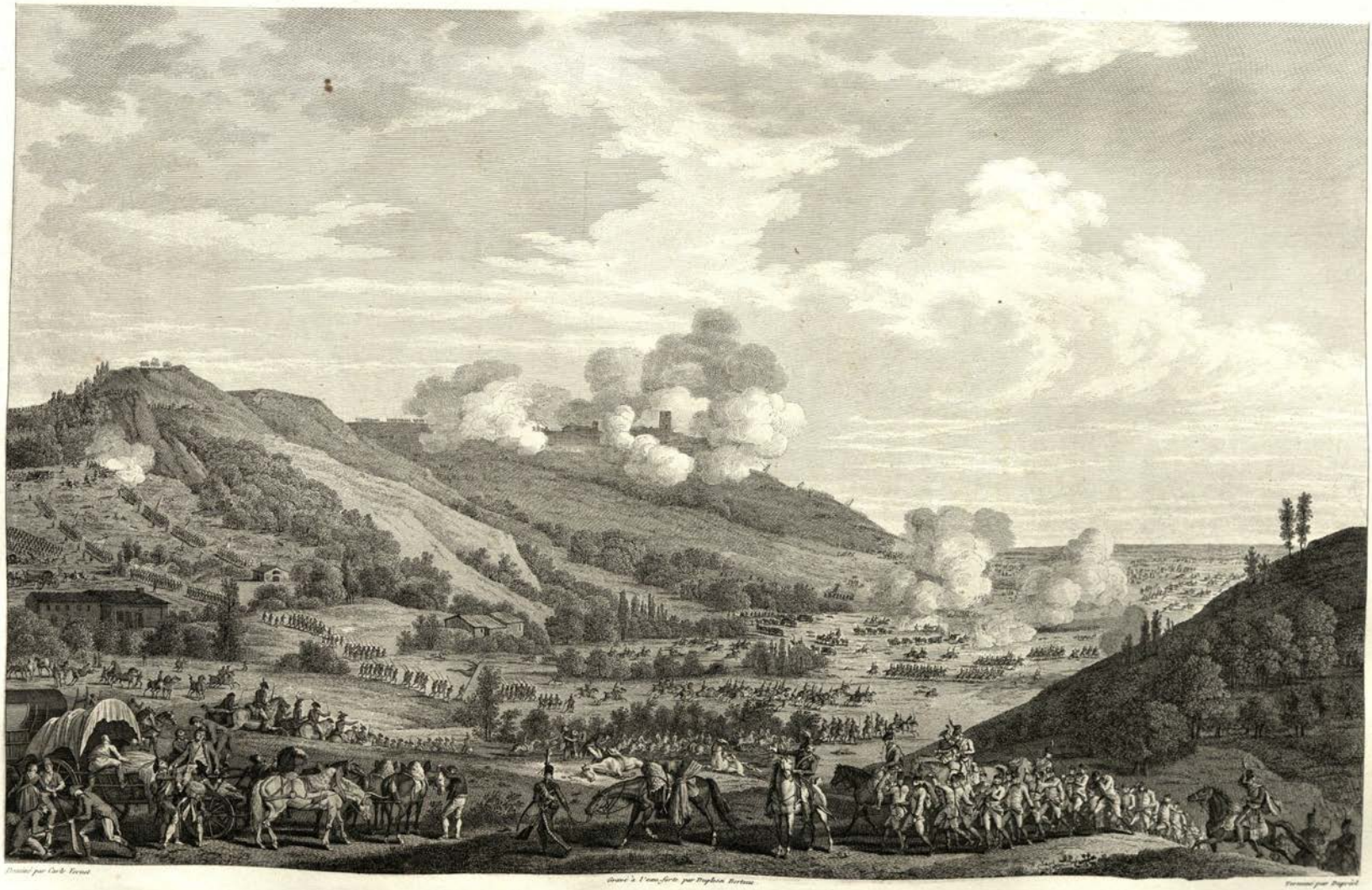
Castiglione, prolongeant sa droite vers le Mincio et sa gauche sur la Chiésa; il rassemble tous ses moyens pour nous livrer bataille : il était important de le prévenir. Le général en chef sentant qu'il fallait, avant tout, détruire la division ennemie à Salo et à Gavardo, se portait sur ces points, lorsqu'il est arrêté à Lonado par un parlementaire, qui vient dire que la gauche de notre armée est cernée, que son général fait demander si les Français veulent se rendre. La circonstance était critique; il y avait à peine douze cents hommes dans Lonado, et les ennemis paraissaient en avoir au moins quatre mille, deux pièces de canon et de la cavalerie. Bonaparte ne voit qu'un moyen, il le saisit, et répond : « Allez dire à votre général que s'il a « voulu insulter l'armée française, je suis ici; que c'est lui-même et son « corps qui est prisonnier; qu'il est une des colonnes coupées par nos « troupes à Salo, et par le passage de Brescia à Trente; que si, dans huit « minutes, il n'a pas mis bas les armes, que s'il fait tirer un seul coup de « fusil, je fais tout fusiller. Débandez, dit-il, les yeux à Monsieur : voyez « le général Bonaparte, son état-major au milieu de la brave armée répu- « blicaine; dites à votre général qu'il peut faire une bonne prise : allez. » On redemande à parlementer. Pendant ce temps, tout se dispose pour l'attaque; le chef de la colonne ennemie obtient d'être entendu; il propose de se rendre, il veut capituler. « Non, répond le général : vous êtes « prisonniers de guerre. » Ils veulent demander à se consulter. Bonaparte donne ordre au général Berthier de faire avancer les grenadiers, l'artillerie légère, et d'attaquer. Il quitte le général ennemi, qui aussitôt crie : *Nous sommes tous rendus.* Trois bataillons autrichiens, forts de quatre mille hommes, vingt hulans, quatre pièces de canon, trois drapeaux, rangés en bataille, déposent les armes, et sont aussitôt mis en route pour les dépôts.

Certain que tous les corps ennemis de Gavardo et de Salo étaient détruits, le général en chef ordonne un mouvement général sur Castiglione de Stivère : on marche pendant la nuit; au jour, presque toute l'armée se trouve en présence de celle de Wurmser, forte de vingt-cinq mille hommes. La colonne du général Serrurier a ordre de marcher sur Castiglione; sa position la dirigeait sur les derrières de la ligne autrichienne. Tout est combiné pour qu'elle se trouve près de l'ennemi à l'instant où l'attaque doit commencer.

Les deux armées étant en présence le 18 thermidor, à la pointe du jour, et aucun mouvement n'ayant encore été fait de part ni d'autre, à six heures

du matin, Bonaparte fait faire un mouvement rétrograde à l'armée française, pour attirer l'ennemi, dans le temps que la division du général Serrurier, venant de Marcaria, tournait toute la gauche du général Wurmser. Dans le même moment, notre centre et notre gauche marchent sur le déploiement de plus d'une lieue et demie, et les avant-postes des Autrichiens sont culbutés. L'adjudant-général Verdière attaque une redoute que les ennemis avaient faite au milieu de la plaine pour soutenir leur gauche; et l'aide-de-camp du général Bonaparte, Marmont, chef de bataillon, chargé de diriger vingt pièces d'artillerie légère, oblige, par ce seul feu, l'ennemi à abandonner ce poste intéressant. Le général Augereau attaque le centre de l'armée autrichienne, appuyé à la tour de Scaguello; le général Masséna attaque la droite; toute la cavalerie, aux ordres du général Beaumont, marche pour soutenir l'artillerie légère et l'infanterie. Par-tout on est victorieux, par-tout on obtient les succès les plus complets. Le général Wurmser, voyant la colonne du général Serrurier le prendre à revers, ordonne la retraite : il est poursuivi jusqu'au Mincio. On prit à l'ennemi dix-huit pièces de canon et cent vingt caissons; sa perte monta à deux mille hommes, tant tués que prisonniers.

Ainsi cette seconde campagne de la même année fut terminée dans l'espace de cinq jours. Le général Wurmser perdit soixante-dix pièces de canon de campagne, tous ses caissons d'infanterie, quinze mille prisonniers, six mille tués ou blessés, presque tous des troupes venant du Rhin, et parmi lesquelles il y avait plusieurs escadrons de cavalerie. Tous les soldats français, officiers et généraux, déployèrent dans cette circonstance difficile un grand caractère de prudence et de bravoure. L'armée était depuis huit jours à cheval; Bonaparte n'avait pas dormi depuis le 11 thermidor, et le 18 il ne s'était pas encore débotté. Il serait impossible de retracer ici toutes les circonstances des exploits militaires qui rendent éternelle la gloire de l'armée d'Italie et de son général, et pour lesquels les batailles d'Annibal peuvent seules fournir des objets de comparaison. Lorsque les nouvelles de ces étonnants succès parvinrent à Paris, l'enthousiasme fut général, et un décret unanime du Corps législatif déclara que l'armée d'Italie n'avait cessé de bien mériter de la patrie. Nous citerons à cette occasion les expressions d'un orateur du Conseil des cinq-cents (Emmanuel Pastoret), qui regrettait de ne pouvoir lui donner un témoignage plus éclatant de la reconnaissance nationale : « Nous sommes condamnés, dit-il, à nous servir « de formules usées; mais il est beau de les avoir usées par la victoire. »



Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau-forte par Duplessi Bertaux — Terminé par Duprel

BATAILLE DE CASTIGLIONE
le 16 Thermidor An 4.

BATAILLE DE ROVEREDO.

18 *Fructidor an IV.*

Les prodiges opérés par les armées françaises ont donné de la vraisemblance à ceux qu'on nous raconte de l'antiquité, puisqu'ils les ont surpassés. Le général autrichien Wurmser, qui menaçait depuis six semaines d'envahir l'Italie, chassé du Mantouan, était obligé de fuir au loin dans le Tirol, et nous étions retournés dans nos anciennes positions. Montebaldo, Preabolo, la Corona, la Roque-Danfonce et Lodron, que l'ennemi avait occupés après sa retraite, et où il paraissait vouloir tenir, étaient en notre pouvoir : les exploits des Français se succédaient avec la rapidité de l'éclair.

Le général de division Sahuguet bloquait Mantoue. Le 7 fructidor, à trois heures du matin, les Français attaquèrent le pont de Governolo et Borgoforte, pour faire rentrer la garnison dans ses murs. Après une vive canonnade, le général Sahuguet, en personne, s'empara du pont de Governolo, dans le temps que le général Dallemagne s'emparait de Borgoforte.

L'armée autrichienne, malgré ses échecs, ayant derrière elle un pays rempli de positions extrêmement fortes, s'apprêtait à venger ses défaites; mais sa bravoure et les bonnes dispositions de son général devaient céder au génie de la République.

Bonaparte annonçait de Trente, le 20 fructidor, de ce quartier-général de Wurmser, les combats qui le lui avaient fait abandonner.

La division du général Masséna a passé l'Adige le 16, au pont de Golo : suivant le grand chemin du Tirol, elle est arrivée à Alla le 17. Le même jour, à deux heures après-midi, notre cavalerie a sabré les avant-postes ennemis, et leur a pris six chevaux.

La division du général Augereau est partie de Vérone dans le même temps, et s'est portée sur les hauteurs qui séparent les états de Venise du Tirol.

La division du général Vaubois est partie dans le même temps de Storo. A la gauche du lac de Garda, son avant-garde est arrivée à Torbole, où elle a été jointe par la brigade du général Guieux, qui s'était embarquée à Salo, sur le lac de Garda; son avant-garde, commandée par le général de brigade Saint-Hilaire, a culbuté l'ennemi, qu'il a rencontré au pont de la Sarca, et lui a fait cinquante prisonniers.

Le 17 au soir, le général Pigeon, commandant l'infanterie légère de la division du général Masséna, me donne avis que l'ennemi tient en force le village de Serravalle; il reçoit et exécute l'ordre d'attaquer : il force l'ennemi, et lui fait trois cents prisonniers.

Le 18, à la pointe du jour, nous nous trouvons en présence : une division de l'ennemi gardait les défilés inexpugnables de Marco; une autre division, au-delà de l'Adige, gardait le camp retranché de Mori. Le général Pigeon, avec une partie de l'infanterie légère, gagne les hauteurs de la gauche de Marco : l'adjudant-général Sornet, à la tête de la dix-huitième demi-brigade d'infanterie légère, attaque l'ennemi en tirailleurs; le général de brigade Victor, à la tête de la dix-huitième demi-brigade d'infanterie de bataille, en colonne serrée par bataillons, perce par le grand chemin. La résistance de l'ennemi est long-temps opiniâtre : au même instant le général Vaubois attaque le camp retranché de Mori. Après deux heures de combat très vif, l'ennemi plie par-tout. Le citoyen Marois, mon aide-de-camp, capitaine, porte l'ordre au général Dubois de faire avancer le premier régiment de hussards, et de poursuivre vivement l'ennemi. Ce brave général se met lui-même à la tête, et décide de l'affaire; mais il reçoit trois balles qui le blessent mortellement. Un de ses aides-de-camp venait d'être tué à ses côtés. Je trouve, un instant après, le général expirant : *Je meurs pour la République, faites que j'aie le temps de savoir si la victoire est complète.* (Il est mort.)

L'ennemi se retire à Roveredo; j'ordonne au général de brigade Rampon de passer avec la trente-deuxième entre cette ville et l'Adige. Le général Victor, pendant ce temps, entre, au pas de charge, dans la grande rue; l'ennemi se replie encore, en laissant une grande quantité de morts et de prisonniers. Cependant le général Vaubois force le camp retranché de Mori, et poursuit l'ennemi sur l'autre rive de l'Adige. Il était une heure après-midi : l'ennemi, battu par-tout, profitait des difficultés du pays, nous tenait tête à tous les défilés, et exécutait sa retraite sur Trente : nous n'avions encore pris que trois pièces de canon et fait mille prisonniers.

Le général Masséna fait rallier toutes les demi-brigades, donne un moment de repos à sa division. Pendant ce temps, nous allons, avec deux escadrons de cavalerie, reconnaître les mouvements de retraite de l'ennemi : il s'est rallié en avant de Calliano pour couvrir Trente, et donner le temps à son quartier-général d'évacuer cette ville. S'il a été battu toute la journée, il a devant Calliano une position inexpugnable. L'Adige touche presque à des montagnes à pic, et forme une gorge qui n'a pas quarante toises de largeur, fermée par un village, un château élevé, une bonne muraille qui joint l'Adige à la montagne, et où il a placé toute son artillerie. Il faut de nouvelles dispositions : le général Dammartin fait avancer huit pièces d'artillerie légère pour commencer la canonnade; il trouve une bonne position, d'où il prend la gorge en écharpe. Le général Pigeon passe avec l'infanterie légère sur la droite; trois cents tirailleurs se jettent sur les bords de l'Adige pour commencer la fusillade; et trois demi-brigades, en colonne serrée et par bataillons, l'arme au bras, passent le défilé. L'ennemi ébranlé par le feu vif de l'artillerie, par la hardiesse des tirailleurs, ne résiste pas à la masse de nos colonnes; il abandonne l'entrée de la gorge. La terreur se communique dans toute sa ligne : notre cavalerie le poursuit. Le citoyen Marois, mon aide-de-camp, capitaine, à la tête de cinquante hussards, veut gagner la tête et arrêter toute la colonne ennemie; il la traverse, et est lui-même enveloppé, jeté par terre, et blessé de plusieurs coups : une partie de l'armée ennemie lui a marché sur le corps; il a plusieurs blessures, dont aucune n'est mortelle. Le chef de brigade du premier régiment de hussards est tué. Le citoyen Beyssière, capitaine de ma compagnie des guides, voit deux pièces de canon sur le point de s'échapper : il s'élance avec cinq ou six guides, et, malgré les efforts des ennemis, arrête les pièces.

Six ou sept mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, cinquante caissons, sept drapeaux; tel est le fruit de la bataille de Roveredo, une des plus heureuses de la campagne. La perte de l'ennemi doit avoir été considérable.

Le 19, à huit heures du matin, le général Masséna est entré dans Trente. Wurmser a quitté cette ville la veille, pour se réfugier du côté de Bassano.....

Le général Bonaparte donna dans cette affaire de nouvelles preuves de cette audace réfléchie, de cette précision de tact militaire qui, dans toutes les circonstances importantes, ont décidé nos grands succès. Suivant son usage, il avait fait précéder son entrée dans le Tirol d'un manifeste adressé aux Tiroliens.

Au quartier-général de Brescia, le 13 fructidor an 4.

Vous sollicitez la protection de l'armée française, il faut vous en rendre dignes. Puisque la majorité d'entre vous est bien intentionnée, contraignez ce petit nombre d'hommes opiniâtres à se soumettre : leur conduite insensée tend à attirer sur leur patrie les fureurs de la guerre.

La supériorité des armes françaises est aujourd'hui constatée. Les ministres de l'empereur, achetés par l'or de l'Angleterre, le trahissent; ce malheureux prince ne fait pas un pas qui ne soit une faute.

Vous voulez la paix! les Français combattent pour elle. Nous ne passons sur votre territoire que pour obliger la cour de Vienne de se rendre au vœu de l'Europe désolée, et d'entendre les cris de ses peuples. Nous ne venons pas ici pour nous agrandir : la nature a tracé nos limites au Rhin et aux Alpes, dans le même temps qu'elle a posé au Tirol les limites de la maison d'Autriche.

Tiroliens, quelle qu'ait été votre conduite passée, rentrez dans vos foyers; quittez les drapeaux tant de fois battus et impuissants pour les défendre. Ce n'est pas quelques ennemis de plus que peuvent redouter les vainqueurs des Alpes et d'Italie; mais c'est quelques victimes de moins que la générosité de ma nation m'ordonne de chercher à épargner.

Nous nous sommes rendus redoutables dans les combats; mais nous sommes les amis de ceux qui nous reçoivent avec hospitalité!

La religion, les habitudes, les propriétés des communes qui se soumettront, seront respectées.

Les communes dont les compagnies de Tiroliens ne seraient pas rentrées à notre arrivée seront incendiées; les habitants seront pris en otage et envoyés en France.

Lorsqu'une commune sera soumise, les syndics seront tenus de donner à l'heure même la note de ceux de ses habitants qui seraient à la solde de l'empereur; et s'ils font partie des compagnies tiroliennes, on incendiera sur-le-champ leurs maisons, et on arrêtera leurs parents jusqu'au troisième degré, lesquels seront envoyés en otage.

Tout Tirolien faisant partie des compagnies franches, pris les armes à la main, sera sur-le-champ fusillé.

Les généraux de division sont chargés de la stricte exécution du présent arrêté.

Arrivé dans leur capitale, Bonaparte organisa son gouvernement par un arrêté dont voici les dispositions :

Article premier. Le conseil de Trente, appelé ci-devant conseil aulique, continuera

toutes les fonctions civiles, juridiques et politiques que lui accordent les usages et le gouvernement du pays.

II. Toutes les attributions que l'empereur conservait sur la principauté de Trente seront conférées au conseil de Trente.

III. Les receveurs du prince, de quelque nom que ce soit, et de quelque nature que soit l'imposition directe ou indirecte, rendront compte au conseil de Trente.

IV. Le conseil de Trente rendra compte à la République de tous les revenus du prince et de l'empereur; il veillera en conséquence à ce que rien ne soit distrait.

V. Tous les actes se feront au nom de la République française.

VI. Le conseil de Trente prêtera serment d'obéissance à la République, et le fera prêter à toutes les autorités civiles et politiques du pays.

VII. Tous les étrangers, de quelque pays qu'ils soient, qui auraient des emplois publics, seront obligés de quitter les états trentins dans les vingt-quatre heures. Le conseil de Trente les remplacera par des naturels du pays.

VIII. Tous les chanoines de Trente qui ne sont pas natifs de Trente sortiront sur-le-champ de son territoire. Les chanoines de Trente se réuniront, et nommeront aux places vacantes par une liste triple, qui sera présentée au général en chef, qui choisira.

IX. Le général commandant la place tiendra lieu de capitaine de la ville.

X. Le conseil de Trente est chargé de l'exécution du présent ordre, sur sa responsabilité.

Si le dessein de Wurmser et ses instructions l'obligeaient à empêcher que le théâtre de la guerre ne se transférât de l'Italie sur le Danube, on ne peut nier qu'il n'eût manœuvré avec habileté au moment où, après la bataille de Roveredo, il songea à diviser ses forces et à en jeter brusquement la majeure partie sur la gauche. Dans la suite de revers qu'il éprouvait, c'était beaucoup que d'essayer de ramener son ennemi en plaine, de l'obliger à revenir sur ses pas, malgré ses victoires, et d'augmenter, par l'espérance, la résistance des défenseurs de Mantoue, dont la prise seule pouvait terminer le destin du Milanais et décider les résolutions du cabinet de Vienne sur l'Italie.

BATAILLE DE ROVEREDO,

Le 18 Fructidor, An 4.

Dessiné par Carle Vernet

Gravé à l'eau forte par Stephen Bertaux

Terminé par A.D. St Aubin

BATAILLE DE ROVEREDO,

Le 18 Fructidor, An 4.

BATAILLE DE SAINT-GEORGES.

29 *Fructidor an IV.*

TOUT ce que la prudence, la vigilance et l'activité pouvaient tenter pour cerner Wurmser et le forcer à se rendre prisonnier avec le reste de son armée, fut entrepris par Bonaparte. Ses infatigables divisions n'eurent pas un instant de repos, et les dix jours qui suivirent la bataille de Roveredo ne furent qu'une suite perpétuelle de mouvements et de combats. Nous allons donner l'extrait des rapports officiels sur ces différentes actions, dont la plus brillante et la plus heureuse a été la bataille de Saint-Georges, livrée par Masséna et Augereau le 29 fructidor.

Le 21 au matin, l'infanterie légère faisant l'avant-garde du général Augereau, commandée par le général Lanus, rencontre l'ennemi qui s'est retranché dans le village de Priemolan, la gauche appuyée à la Brenta, et la droite à des montagnes à pic : le général Augereau fait sur-le-champ ses dispositions, et bientôt le village est emporté. L'ennemi, mis en fuite, se rallie dans le fort de Covelo, qu'il est forcé d'évacuer après une résistance assez vive. La cavalerie française le poursuit et atteint la tête de la colonne, qui est faite prisonnière. Un grand nombre d'ennemis tués ou blessés, quatre mille prisonniers, dix pièces de canon, quinze caissons et neuf drapeaux enlevés : tels sont pour nous les résultats de cette journée.

Chassé de la rive droite de la Brenta, l'ennemi se retire à Bassano. Le 22, à sept heures du matin, les Français lui livrent bataille en avant de la ville, le mettent en déroute, et le poursuivent jusqu'à Citadella. Wurmser et son quartier-général étaient encore à Bassano : nous marchons aussitôt sur cette ville; le général Augereau y entrait par la gauche, au pas de charge, dans le temps que le général Masséna y entra par la droite, à la tête de la quatrième demi-brigade, dont une partie à la course et une partie en colonnes serrées, fonce sur les pièces qui défendent le pont de la Brenta, les enlève, passe le pont et pénètre dans la ville, malgré les efforts des bataillons de grenadiers, élite de l'armée autrichienne, chargés de protéger la retraite du quartier-général. Nous avons, dans cette journée, fait cinq mille prisonniers, enlevé trente-cinq pièces de canon tout attelées avec leurs caissons, deux équipages de pont de trente-deux bateaux tout attelés, plus de deux cents fourgons, également tout attelés, portant une partie des bagages de l'ennemi, et cinq drapeaux. Le général Wurmser et le trésor de l'armée n'ont été manqués que d'un instant.

Le 23, la division du général Masséna devait sortir de Vicence pour se porter sur l'Adige et la passer, à Ronco, à un bac dont nous étions assurés; la division du général

Augereau marchait sur Padoue pour couper la retraite à Wurmser sur Trieste. Ces dispositions ne laissaient plus à l'ennemi d'autre espoir que de passer l'Adige à Porto-Legnago pour se jeter dans la place de Mantoue. Wurmser prit donc ce parti, et sauva, par une marche forcée, la colonne qu'il avait portée, tant devant Vérone, où elle avait été repoussée, qu'à Montebello, en se jetant dans Porto-Legnago, dont il s'empara. Le général en chef ordonna en conséquence au général Augereau, qui était à Padoue, où il avait déjà enlevé cinquante voitures de bagages à l'ennemi, de marcher sur Porto-Legnago pour cerner la place par la rive gauche, et en même temps de porter un corps sur Castel-Baldo, dans le cas où l'ennemi voulût filer le long de l'Adige pour s'échapper du côté de Venise, en tournant Padoue.

La division du général Masséna, quoiqu'ayant fait une marche forcée, reçut l'ordre de passer l'Adige pendant toute la nuit du 23 au 24, pour se porter dans la journée à Sanguinetto, couper la route de Porto-Legnago à Mantoue, mettre l'ennemi entre deux feux, et enlever Wurmser avec toute son armée. Des ordres avaient été expédiés à la division du général Sahuguet, qui était devant Mantoue, de détacher cinq mille hommes pour s'emparer, 1° de Governolo, point par où l'ennemi aurait pu encore échapper, en laissant Sanguinetto sur sa droite; 2° pour occuper Castellaro, avec ordre de faire couper tous les ponts sur la rivière Tayone, qui y passe, jusqu'à Ponte-Molino. Ce corps arriva au poste qui lui était ordonné par marche forcée.

L'ennemi, qui ne pouvait présumer que le corps d'armée qui l'avait battu à Trente et à Bassano les 18 et 22 fructidor fût en mesure de lui couper la route de Porto-Legnago à Mantoue, après avoir passé l'Adige dans les bateaux, se mit en route le 25 pour s'évader sur cette place. La division du général Masséna, excédée de fatigues, n'exécuta pas moins l'ordre qui lui avait été donné de se porter sur Sanguinetto; mais le guide qui la conduisait la mena sur Cerea, où la tête de l'avant-garde se trouva en même temps que celle de l'ennemi; et l'attaque commença sans que l'avant-garde ait eu le temps d'attendre la queue de la colonne. Le combat fut vif, et ne se termina qu'au moment où la queue de la colonne rejoignit. L'ennemi profita de la nuit qui survint pour passer avec tous ses équipages, laissant une garnison assez forte à Porto-Legnago.

Le 26 au matin, la division de Masséna marcha sur Cerea pour suivre l'ennemi et l'attaquer par derrière, tandis qu'il serait arrêté sur le Tartaro et la Tayone. Deux demi-brigades furent portées sur la partie de Legnago qui est à la rive droite de l'Adige, tandis que la division du général Augereau l'entourait par la partie de la rive gauche. La colonne de Masséna marcha toute la journée jusqu'à deux milles de Mogara, sans pouvoir joindre l'arrière-garde de l'ennemi; ce qui nous fit présumer qu'il avait passé le Tartaro. Effectivement, nous apprîmes qu'ayant trouvé le pont de Castellaro coupé et occupé, il s'était jeté sur celui de Villa-Impenta, au moment où le général Charton y arrivait avec un corps pour s'en emparer et le couper. Il s'engagea un combat très vif, dans lequel le général Charton ayant été tué, ses troupes se replièrent sur Castellaro, et Wurmser continua sa marche sur Mantoue. Le général Augereau, qui pendant ce temps avait sommé la garnison de Porto-Legnago de se rendre, la fit prisonnière de guerre le 27, après quelques coups de canon. Nous trouvâmes dans cette place dix-sept cents hommes, vingt-trois pièces de canon et leurs caissons, trois drapeaux, et cinq cents Français que le général Wurmser avait fait prisonniers au combat de Cerea, et qui furent délivrés par ce moyen.

Le 28, la division de Masséna partit à la pointe du jour de Castellaro, et se porta sur Mantoue par la route de Due-Castelli, afin d'obliger l'ennemi à rentrer dans la place, en s'emparant du faubourg Saint-Georges. Le combat s'engagea à midi. Il fut encore

engagé trop promptement. La cinquième demi-brigade se trompa de chemin, et n'arriva pas à temps. La nombreuse cavalerie ennemie étonna notre infanterie légère; mais la brave trente-deuxième soutint le combat jusqu'à la nuit, et nous restâmes maîtres du champ de bataille, éloigné de deux milles du faubourg Saint-Georges. Le général Sahuguet, après avoir investi la citadelle, se porta sur la Favorite : déjà il avait obtenu les plus grands succès; il avait pris à l'ennemi trois pièces de canon; mais il fut obligé de prendre une position en arrière et de les abandonner.

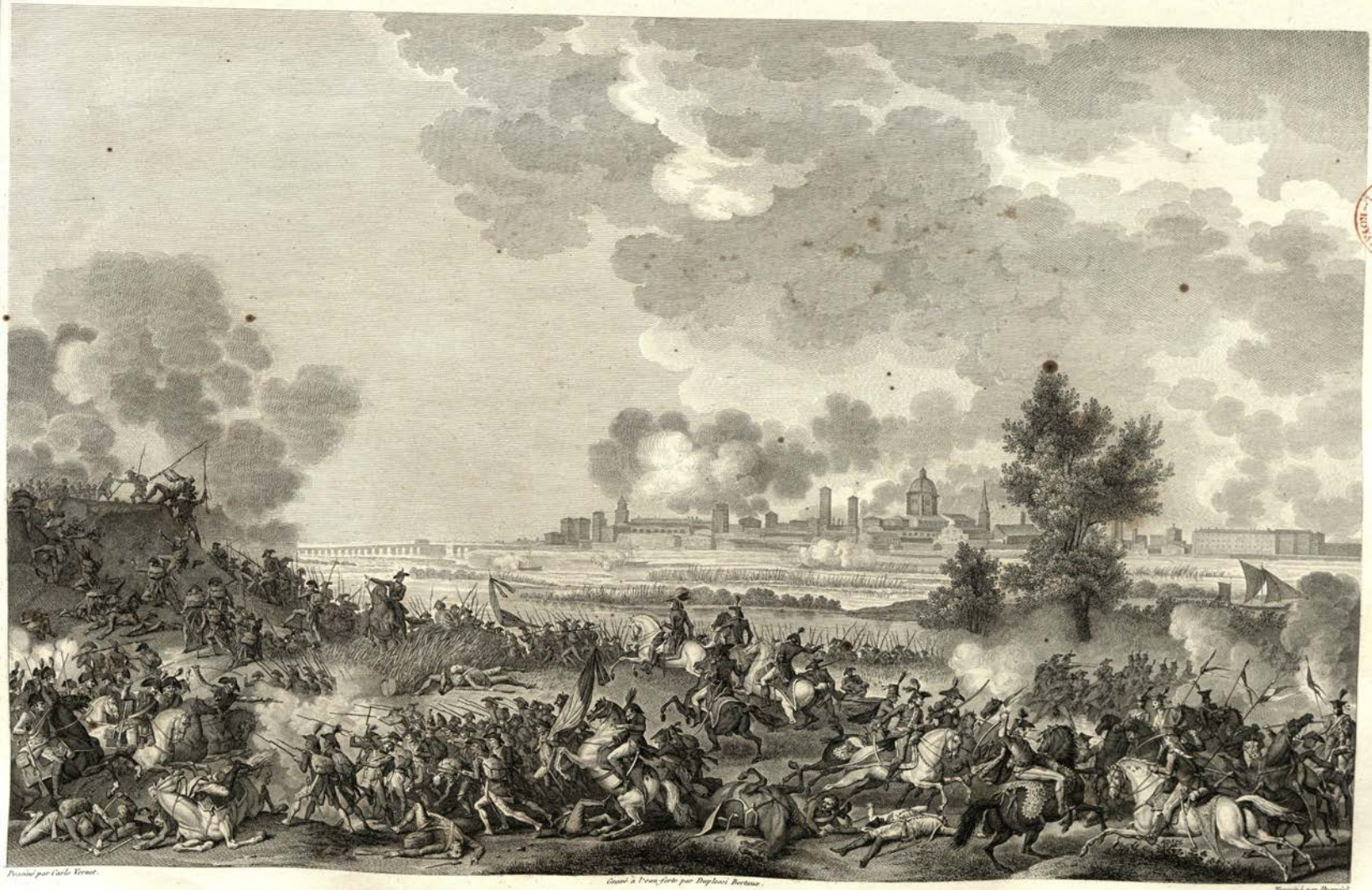
Cependant les hulans, les hussards et les cuirassiers ennemis, fiers de ces petits succès, inondaient la campagne : le général Masséna leur fit tendre des embuscades qui obtinrent un succès d'autant plus heureux qu'elles mirent aux prises notre infanterie légère avec eux. Nous en tuâmes ou prîmes environ cent cinquante, et il y en eut au moins trois cents de blessés. Le général Kilmaine, à la tête du vingtième de dragons, a contenu l'ennemi, et par là a rendu un grand service. Ces combats qui, dans la réalité, n'étaient que des échauffourées, donnèrent beaucoup de confiance à nos ennemis. Il fallait l'accroître par tous les moyens possibles; car nous ne pouvions pas avoir de plus grand bonheur que de porter l'ennemi à engager une affaire sérieuse hors de ses remparts.

Le général Masséna prit, la nuit du 28 au 29, une position en arrière; le lendemain, à la pointe du jour, nous apprîmes que les ennemis avaient fait sortir presque toute leur garnison pour défendre la Favorite et Saint-Georges, et par là se conserver les moyens d'avoir des fourrages pour nourrir leur nombreuse cavalerie. A deux heures après midi, le général Bon, commandant provisoirement la division d'Augereau, qui est malade, arriva de Governolo, longeant le Mincio, et attaqua l'ennemi, placé en avant de Saint-Georges, sur notre gauche; le général Lasalcette se porta pour couper la communication de la Favorite à la citadelle; le général Pigeon, passant par Villa-Nova, alla pour tourner une plaine où la cavalerie ennemie pouvait manœuvrer, et pour couper les communications de la Favorite à Saint-Georges. Lorsque ces différentes attaques furent commencées, le général Victor, avec la dix-huitième demi-brigade de bataille, en colonne serrée par bataillon et à hauteur de division, marcha droit à l'ennemi; la trente-deuxième demi-brigade, soutenue par le général Kilmaine, à la tête de deux régiments de cavalerie, marcha par la droite pour acculer les ennemis et les pousser du côté où était le général Pigeon. Le combat s'engagea de tous côtés avec beaucoup de vivacité; l'ennemi fut culbuté de poste en poste, et nous enlevâmes Saint-Georges. Nous avons fait dans cette bataille deux mille prisonniers, parmi lesquels un régiment entier de cuirassiers et une division de hulans. L'ennemi doit avoir au moins deux mille cinq cents hommes tués ou blessés : nous avons pris vingt-cinq pièces de canon avec leurs caissons tout attelés. Parmi nos blessés dans les journées du 28 et du 29, sont les officiers généraux Victor, Bertin, Saint-Hilaire, Mayer, Murat, Lasnes, Tailand, Leclerc et Suchet; mais aucun d'eux ne l'est dangereusement.

Ainsi, si la garnison de Mantoue a été renforcée à peu près de cinq mille hommes d'infanterie, la bataille de Saint-Georges doit à peu près les lui avoir fait perdre. Quant à la cavalerie, c'est un surcroît d'embarras et de consommation; et l'on ne doute pas que Wurmser ne tente toute espèce de moyens pour sortir de Mantoue avec elle. Depuis le 16 de ce mois, nous sommes toujours nous battant, et toujours les mêmes hommes contre de nouvelles troupes. L'armée que nous venons presque de détruire était encore très formidable; aussi il paraît qu'elle avait des projets hostiles : mais nous l'avons prévenue et surprise dans le temps où elle faisait son mouvement.

Le bonheur qu'eut Wurmser d'échapper et de se jeter dans Mantoue

rendit encore pour quelque temps équivoque le sort de l'Italie, et força Bonaparte d'éprouver de nouvelles difficultés qui augmenteront sa gloire. On l'eût jugée arrivée au comble, s'il avait pris Wurmser avant sa fuite et son entrée dans Mantoue; et les tableaux suivants vont prouver qu'elle pouvait s'accroître par les obstacles nouveaux que cet évènement fera naître et qu'il saura surmonter.



Peint par Carle Vernet.

Gravé à l'eau forte par Duplessi Bertaux.

Terminé par Dupréel

BATAILLE DE S.T GEORGE, PRÈS MANTOUE,
le 29 Fructidor An 4.

DÉLIVRANCE DE LA CORSE.

29 Vendémiaire an v.

Bonaparte, en mettant garnison française à Livourne, eut pour but non seulement d'interdire ce port au commerce anglais, mais de s'ouvrir un moyen de communication avec les habitants de l'île de Corse. Tous ceux qui, fidèles à la France, avaient cherché en Italie un asile contre la tyrannie des Anglais et des Paolistes, se réunirent bientôt à Livourne, et commencèrent, par de fréquentes communications avec leurs concitoyens du Liamone, à organiser dans ce département les moyens de le délivrer de la domination britannique, sous laquelle l'avait mis Paoli, perdant en un jour le fruit d'une vie laborieuse, et qui n'avait pas toujours été sans gloire.

Malgré les appuis qu'il y avait ménagés aux Anglais, ce n'était cependant pas sans combat qu'ils s'y étaient établis : le général Lacombe-Saint-Michel, alors représentant du peuple, y avait déployé toute l'énergie républicaine, et des talents militaires qui les avaient long-temps arrêtés devant des places, dont son courage et son habileté étaient la principale et presque la seule défense. Calvi ne s'était rendu qu'après être devenu un monceau de ruines; Bastia avait opposé une longue et vigoureuse résistance. Ces efforts des bons citoyens ne les avaient pas tous fait disparaître; et, après la soumission de l'île, les exactions des Anglais, leur avarice et l'insolente hauteur de leur domination, ne tardèrent pas de ramener aux Français beaucoup de ceux même d'entre les Corses qui s'étaient momentanément tournés du côté de leurs ennemis. A ce nombre d'amis de leur pays se joignit bientôt la foule de ceux qui croyaient voir rejaillir sur eux une partie de l'éclat que répandait au loin la vaillance du vainqueur de l'Italie. Bonaparte était né à Ajaccio; chacun de ses triomphes y affaiblissait le parti anglais, et l'on peut dire qu'il les battait en Corse toutes les fois qu'il battait leurs alliés sur le continent.

Depuis plusieurs mois les garnisons anglaises étaient réduites à n'oser sortir de leurs quartiers. Le vice-roi, dans une tournée de l'île, avait été arrêté et renvoyé, à condition de retirer ses troupes de l'intérieur, et l'on avait cessé d'y payer les contributions et d'y reconnaître l'autorité britannique. Les républicains qui y passaient successivement de Livourne y portaient des secours et des instructions, et l'on n'attendait que le moment d'une explosion générale, que l'annonce faite par les Anglais de leur prochain embarquement put seule empêcher d'avoir lieu.

La correspondance suivante apprend comment la Corse rentra dans le sein de la République.

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au Directoire exécutif.

Modène, le 26 vendémiaire an 5.

Vous trouverez ci-jointe, citoyens Directeurs, la lettre que je viens de recevoir du général Gentili. Il paraît, d'après elle, que la Méditerranée va devenir libre. La Corse, restituée à la République, offrira des ressources à notre marine, et même un moyen de recrutement à notre infanterie légère. Le commissaire du gouvernement, Salicetti, part ce soir pour Livourne, pour se rendre en Corse.

Le général Gentili va commander provisoirement les troupes. Je l'autorise à mettre en réquisition plusieurs colonnes mobiles, pour pouvoir donner force au commissaire du gouvernement et occuper les forteresses jusqu'à l'arrivée des troupes françaises. J'y envoie un officier d'artillerie et de génie pour y organiser la direction.

L'expulsion des Anglais de la Méditerranée a une grande influence sur le succès de nos opérations militaires en Italie.

Gentili, général de division, commandant l'expédition, au général Bonaparte, commandant en chef l'armée d'Italie.

Livourne, le 24 vendémiaire an 5.

CITOYEN GÉNÉRAL,

Vive la République! notre pays est rendu à la liberté!

Le vice-roi ayant annoncé qu'il allait évacuer la Corse, la commune de Bastia a formé de suite un comité qui a fait mettre en liberté tous les prisonniers républicains, et a nommé une députation qui vient d'arriver avec celle de Casinca et d'autres cantons, pour renouveler, au nom de tous nos concitoyens, le serment de fidélité à la République.

Je n'attendais, pour mettre à la voile, que le vent favorable, et je profiterai du premier qu'il fera pour aller assurer à la République les places les plus intéressantes de l'île.

Bastia, ses forts, et Saint-Florent sont déjà gardés par leurs habitants, conjointement aux Anglais, qui vont en partir dans trois jours.

On me flatte que nous trouverons de l'artillerie et des magasins. Je m'emparerai du tout, et je vous rendrai des comptes détaillés.

Les commissaires du Directoire exécutif près l'armée d'Italie, au Directoire exécutif.

Au quartier-général à Modène, le 26 vendémiaire an 5.

CITOYENS DIRECTEURS,

Nous vous avons rendu compte, il y a quelques jours, de l'arrivée en Corse d'une partie des patriotes destinés à l'expédition que vous avez ordonnée, des mouvements que les républicains de l'intérieur faisaient, et du prochain départ du général Gentili avec le restant des Corses réfugiés qui s'étaient réunis à Livourne.

Nous nous empressons aujourd'hui de vous apprendre l'heureuse nouvelle que les Anglais, dans l'impossibilité de tenir plus long-temps, ont évacué l'île. Déjà des députés de la ville de Bastia sont arrivés à Livourne pour prêter, entre les mains de vos commissaires, le serment de fidélité à la République.

Le général en chef va donner des ordres pour y faire passer des troupes, et le citoyen Salicetti, l'un de nous, va s'y rendre pour faire procéder à la convocation des assemblées primaires, et à l'acceptation de la constitution.

Nous regardons l'évacuation de la Corse comme l'avant-coureur de la délivrance de la Méditerranée; et cet évènement, auquel ont concouru le traité avec l'Espagne, l'occupation de Livourne, la clôture des ports de Gênes aux Anglais, et l'énergie des républicains qui se sont jetés dans l'île, va rendre au commerce de Marseille son premier éclat, et la prospérité au midi de la République.

Que ceux des habitants de Corse qui ont eu le malheur de se laisser séduire par les Anglais servent d'exemple aux hommes qui seraient encore tentés de se fier à la parole de ces insulaires!

Le commissaire du Directoire exécutif près les armées d'Italie et des Alpes, au Directoire exécutif.

Livourne, le 10 brumaire an 5.

CITOYENS DIRECTEURS,

Aussitôt qu'on eut connoissance des dispositions que faisaient les Anglais pour évacuer la Corse, le général Gentili prit le parti d'y faire passer le général de brigade Casatta avec la vingt-huitième division de la gendarmerie nationale. Il partit le 26 vendémiaire par un gros temps; et, malgré la croisière très serrée que les Anglais tenaient près de Livourne et sur les parages de la Corse, il parvint à se jeter dans l'île le 27.

Le lendemain, il fut joint par un nombre assez considérable de patriotes du pays, et, avec cette force, il se porta rapidement sur Bastia, où il arriva le 29 au matin.

Maître des hauteurs, et fortement appuyé par les citoyens de la ville, il somma les Anglais, qui tenaient encore le fort, de se rendre dans le délai d'une heure. Ils étaient au nombre de trois mille; ils avaient sur la rade quelques vaisseaux qui menaçaient de foudroyer la ville: mais la peur de voir couper le passage qui les conduisait à la mer précipita leur fuite; ils se jetaient en désordre sur leurs vaisseaux, lorsque le général Casatta fondit sur eux avec les forces qu'il avait réunies; il parvint à leur faire huit à

neuf cents prisonniers, parmi lesquels presque tout le régiment de Dillon, composé d'émigrés. Il leur a pris une très grande partie de leurs magasins, qu'ils n'ont pas eu le temps d'embarquer.

Maître de Bastia, il a marché, le jour d'après, avec deux pièces de canon, sur Saint-Florent, que les Anglais occupaient encore. Il a trouvé les gorges de San-Germano gardées par l'ennemi, qui, après une résistance assez vive, a été forcé; et, malgré le feu de deux vaisseaux embossés donnant sur le chemin qui conduit à la ville, les républicains sont parvenus à s'en emparer; ils y ont fait prisonnière une partie de la garnison, et pris quelques mortiers et des pièces de canon que l'ennemi n'a pu enclouer.

L'escadre, qui se trouve encore dans la baie de Saint-Florent, s'est retirée hors de la portée du canon, et le vice-roi, avec les troupes qu'il a sauvées de Bastia, s'est réfugié à Porto-Ferrajo.

La garnison de Boniface a été faite prisonnière par les républicains.

Je sais que le chef de bataillon Bonelli, avec un grand nombre de patriotes, a marché sur Ajaccio; mais je n'ai pas encore reçu le rapport des évènements qui ont pu avoir lieu dans cette partie.

Le général Gentili, avec tous les réfugiés Corses qui restaient encore sur le continent, a mis à la voile hier au soir; et quoique les Anglais aient beaucoup de bâtiments en croisière pour nous empêcher de passer, j'espère qu'il parviendra heureusement à sa destination.

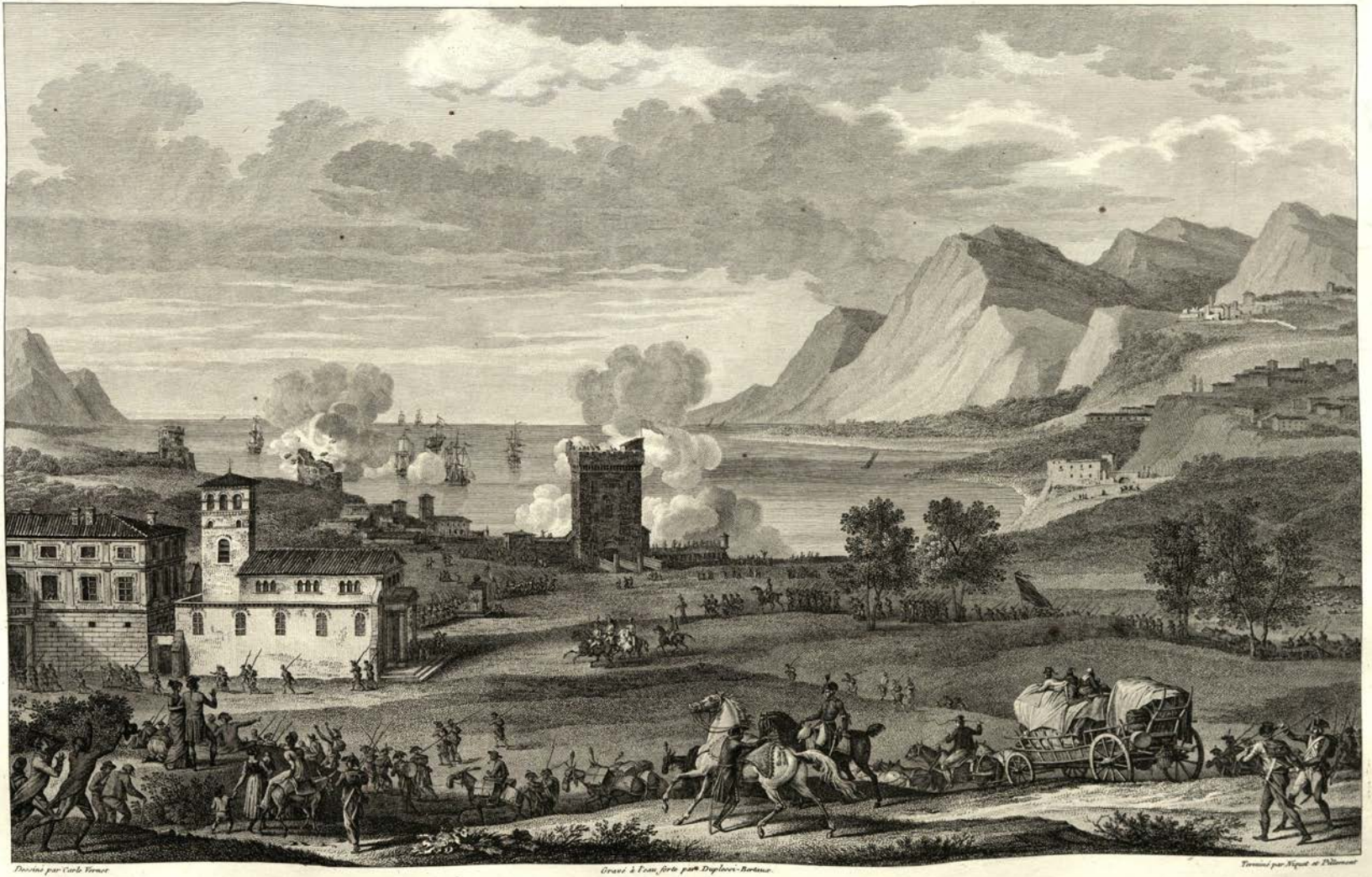
Dans trois jours je compte partir pour me rendre à Bastia : dès mon arrivée j'aurai soin de vous rendre compte plus en détail de la situation du pays, ainsi que des mesures que je serai dans le cas de prendre pour le maintien de l'ordre.

Il est certain que les Anglais manquent de vivres, que leurs vaisseaux sont mal équipés, et que toute leur armée se trouve dans le dénûment le plus complet.

Je viens d'apprendre à l'instant qu'une frégate anglaise, qui croisait sur les côtes de la Corse, a échoué au Cap-Corse. Je n'ai pas encore de détails pour pouvoir vous instruire si l'équipage est tombé au pouvoir des républicains.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées, lorsque les Anglais se virent totalement chassés de la Corse et forcés d'abandonner le golfe de Saint-Florent, station d'où ils avaient fait beaucoup de mal à la France. Ils ne purent même sauver quelques bâtiments de guerre qu'on brûla dans le port d'Ajaccio. Un ministre de la République s'y transporta ensuite pour y organiser le gouvernement constitutionnel.

C'est à cette époque de l'évacuation de la Corse, que le roi de Naples, entraîné par les Anglais dans une coalition qui ne pouvait jamais lui être utile, et qui l'a exposé aux plus grands dangers, se hâta de signer avec la République française son traité de paix, dont la rupture entraîna par la suite l'envahissement de ses états, et faillit abolir pour jamais l'autorité royale dans les Deux-Siciles.



Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau forte par Duplessi-Bertaux — Terminé par Niquet au Pillement

DÉLIVRANCE DE LA CORSE,
le 29 Vendémiaire An 5.

BATAILLE D'ARCOLE.

25, 26 *et* 27 *Brumaire an* V.

Les Autrichiens profitaient de la résistance qu'opposait Mantoue, et de l'obligation où les Français se trouvaient de tenir la majeure partie de leurs forces devant cette place, pour refaire une nouvelle armée et renforcer les débris de celle de Wurmser, cantonnés au-delà de Lavisio et de la Piave. Venise leur donnait sur son territoire toutes les facilités qui pouvaient ne pas paraître une protection éclatante et décidée, et suffire cependant à leurs besoins. L'infériorité des Français ne tarda pas de les forcer à se concentrer et à abandonner Trente, Roveredo, Bassano, Vicence, et à se reporter sur l'Adige. Jamais la brave armée d'Italie ne s'était trouvée dans une position aussi critique : l'ennemi avait fait les plus grands efforts; il avait enlevé de l'intérieur de ses états tout ce qui lui restait de forces disponibles; il les avait fait passer en poste, et il était parvenu à se former, comme nous l'avons dit, une armée nouvelle, plus considérable que les deux premières, déjà exterminées, avant que les secours envoyés de l'intérieur de la France au général en chef Bonaparte eussent pu joindre l'armée d'Italie. Il ne fallait pas moins que le génie de cet intrépide guerrier, les talents des officiers généraux et particuliers qui l'ont secondé au prix de leur sang, le dévouement et la constance de tous nos braves frères d'armes, pour avoir triomphé de tant d'obstacles préparés par le désespoir des ennemis. Arcole vit se renouveler les prodiges de Lodi, et les surpassa peut-être. Voici le compte que Bonaparte rendit au Directoire de cette mémorable affaire.

Au quartier-général de Vérone, le 29 brumaire an 5.

Je suis si harassé de fatigue, citoyens Directeurs, qu'il ne m'est pas possible de vous faire connaître tous les mouvements militaires qui ont précédé la bataille d'Arcole, qui vient de décider du sort de l'Italie.

Informé que le feld-maréchal Alvinzy, commandant l'armée de l'empereur, s'approchait de Vérone, afin d'opérer sa jonction avec les divisions de son armée qui sont dans

le Tirol, je filai le long de l'Adige avec les divisions d'Augereau et de Masséna; je fis jeter, pendant la nuit du 24 au 25, un pont de bateaux à Ronco, où nous passâmes cette rivière. J'espérais arriver dans la matinée à Villa-Nova, et par-là enlever les parcs d'artillerie de l'ennemi, ses bagages, et attaquer l'armée ennemie par le flanc et ses derrières. Le quartier-général du général Alvinzy était à Caldero Cependant l'ennemi, qui avait eu avis de quelques mouvements, avait envoyé un régiment de croates et quelques régiments hongrois dans le village d'Arcole, extrêmement fort par sa position au milieu des marais et des canaux.

Ce village arrêta l'avant-garde de l'armée pendant toute la journée. Ce fut en vain que tous les généraux, sentant l'importance du temps, se précipitèrent à la tête pour obliger nos colonnes à passer le petit pont d'Arcole : trop de courage nuisit, ils furent presque tous blessés; les généraux Verdier, Bon, Verne, Lasnes, furent mis hors de combat. Augereau, empoignant un drapeau, le porta jusqu'à l'extrémité du pont; il resta là plusieurs minutes sans produire aucun effet. Cependant il fallait passer ce pont, ou faire un détour de plusieurs lieues, qui nous aurait fait manquer toute notre opération. Je m'y portai moi-même : je demandai aux soldats s'ils étaient encore les vainqueurs de Lodi. Ma présence produisit sur les troupes un mouvement qui me décida encore à tenter le passage [1]. Le général Lasnes, blessé déjà de deux coups de feu, retourna, et reçut une troisième blessure plus dangereuse : le général Vignolle fut également blessé. Il fallut renoncer à forcer le village de front, et attendre qu'une colonne, commandée par le général Guieux, que j'avais envoyé par Albaredo, fût arrivée. Il n'arriva qu'à la nuit; il s'empara du village, prit quatre pièces de canon, et fit quelques centaines de prisonniers. Pendant ce temps-là, le général Masséna attaquait une division que l'ennemi faisait filer de son quartier-général sur notre gauche; il la culbuta, et la mit dans une déroute complète.

On avait jugé, pendant la nuit, d'évacuer le village d'Arcole, et nous nous attendions, à la pointe du jour, d'être attaqués par toute l'armée ennemie, qui se trouvait avoir eu le temps de faire filer ses bagages, ses parcs d'artillerie, et de se porter en arrière pour nous recevoir.

A la pointe du jour, le combat s'engagea de par-tout avec la plus grande vivacité. Masséna, qui était sur la gauche, mit en déroute l'ennemi, et le poursuivit jusqu'aux portes de Caldero. Le général Robert, qui était sur la chaussée du centre avec la soixante-quinzième, culbuta l'ennemi à la baïonnette, et couvrit le champ de bataille de cadavres. J'ordonnai à l'adjudant-général Vial de longer l'Adige avec une demi-brigade, pour tourner toute la gauche de l'ennemi. Mais le pays offrait des obstacles invincibles. C'est en vain que ce brave adjudant-général se précipita dans l'eau jusqu'au cou; il ne put faire une diversion conséquente. Je fis, pendant la nuit du 26 au 27, jeter des ponts

[1] Le général Berthier rapporte ainsi le fait : « En vain le général Augereau, un drapeau à la main, s'était avancé à la tête de la colonne pour forcer Arcole..... Le général en chef se porta avec tout son état-major à la tête de la division d'Augereau; il rappela à nos frères d'armes qu'ils étaient les mêmes qui avaient forcé le pont de Lodi. Il crut s'apercevoir d'un mouvement d'enthousiasme, et voulut en profiter. Il se jeta en bas de son cheval, saisit un drapeau, s'élance à la tête des grenadiers, et court sur le pont, en criant : *Suivez votre général.* La colonne s'ébranle un instant, et l'on était à trente pas du pont, lorsque le feu terrible de l'ennemi frappa la colonne, la fit reculer au moment même où l'ennemi allait prendre la fuite. C'est dans cet instant que les généraux Vignolles et Lasnes sont blessés, et que l'aide-de-camp du général en chef, Muiron, fut tué. Le général en chef et son état-major sont culbutés; le général en chef lui-même est renversé avec son cheval dans un marais, d'où, sous le feu de l'ennemi, il est retiré avec peine; il remonte à cheval, la colonne se rallie, et l'ennemi n'ose sortir de ses retranchements. » — Le Corps législatif décréta que les drapeaux tricolors portés à la bataille d'Arcole contre les bataillons ennemis par les généraux Bonaparte et Augereau leur étaient donnés, à titre de récompense, par la nation.

sur les canaux et les marais : le général Augereau y passa avec sa division. A dix heures du matin nous fûmes en présence; le général Masséna à la gauche, le général Robert au centre, le général Augereau à la droite. L'ennemi attaqua vigoureusement le centre, qu'il fit plier. Je retirai alors la trente-deuxième de la gauche, je la plaçai en embuscade dans des bois; et à l'instant où l'ennemi, poussant le centre, était sur le point de tourner notre droite, le général Gardanne, à la tête de la trente-deuxième, sortit de son embuscade, prit l'ennemi en flanc, et en fit un carnage horrible. La gauche de l'ennemi était appuyée à des marais, et, par la supériorité du nombre, en imposait à notre droite. J'ordonnai au citoyen Hercule, officier de mes guides, de choisir vingt-cinq hommes de sa compagnie, de longer l'Adige une demi-lieue, de tourner tous les marais qui appuyaient la gauche des ennemis, et de tomber ensuite au grand galop sur le dos de l'ennemi, en faisant sonner plusieurs trompettes. Cette manœuvre réussit parfaitement; l'infanterie ennemie se trouva ébranlée : le général Augereau sut profiter du moment. Cependant elle résiste encore, quoique battant en retraite, lorsqu'une petite colonne de huit à neuf cents hommes, avec quatre pièces de canon, que j'avais fait filer par Porto-Legnago, pour prendre une position en arrière de l'ennemi, et lui tomber sur le dos pendant le combat, acheva de le mettre en déroute. Le général Masséna, qui s'était reporté au centre, marcha droit au village d'Arcole, dont il s'empara, et poursuivit l'ennemi jusqu'auprès du village de San-Bonifacio; mais la nuit nous empêcha d'aller plus avant.

Le fruit de la bataille d'Arcole est quatre à cinq mille prisonniers, quatre drapeaux, dix-huit pièces de canon. L'ennemi a perdu au moins quatre mille morts et autant de blessés. Outre les généraux que j'ai nommés, les généraux Robert et Gardanne ont été blessés. L'adjudant-général Vaudelin a été tué. J'ai eu deux de mes aides-de-camp tués, les citoyens Elliot et Muiron, officiers de la plus grande distinction : jeunes encore, ils promettaient d'arriver un jour avec gloire aux premiers postes militaires. Notre perte, quoique peu considérable, a été très sensible, en ce que c'est presque tous officiers de distinction [1].

Cependant le général Vaubois a été attaqué et forcé à Rivoli, position importante qui mettait à découvert le blocus de Mantoue. Nous partîmes, à la pointe du jour, d'Arcole. J'envoyai la cavalerie sur Vicence, à la poursuite des ennemis, et je me rendis à Vérone, où j'avais laissé le général Kilmaine avec trois mille hommes.

Dans ce moment-ci j'ai rallié la division de Vaubois, je l'ai renforcée, et elle est à Castel-Novo. Augereau est à Vérone, Masséna sur Villa-Nova. Demain j'attaque la division qui

[1] C'est après cette sanglante journée d'Arcole, que Bonaparte écrivit, de Vérone, les lettres suivantes :

Au général Clarcke. « Votre neveu Elliot a été tué sur le champ de bataille d'Arcole. Ce jeune homme s'était familiarisé avec les armes : il a plusieurs fois marché à la tête des colonnes; il aurait été un jour un officier estimable. Il est mort avec gloire et en face de l'ennemi; il n'a pas souffert un instant. Quel est l'homme raisonnable qui n'envierait pas une telle mort? Quel est celui qui, dans les vicissitudes de la vie, ne s'abonnerait pas pour sortir de cette manière d'un monde si souvent méprisable? Quel est celui d'entre nous qui n'a pas regretté cent fois de ne pas être ainsi soustrait aux effets puissants de la calomnie, de l'envie et de toutes les passions haineuses qui semblent presque exclusivement diriger la conduite des hommes? » — On sent, par la teneur de ce billet, que la gloire avait éveillé l'envie, et que l'envie ne l'avait pas laissé sans quelques atteintes.

A la citoyenne Muiron. « Muiron est mort à mes côtés sur le champ de bataille d'Arcole. Vous avez perdu un mari qui vous était cher; j'ai perdu un ami auquel j'étais depuis long-temps attaché : mais la patrie perd plus que nous deux, en perdant un officier distingué autant par ses talents que par son rare courage. Si je vous puis être bon à quelque chose, à vous ou à son enfant, je vous prie de compter entièrement sur moi. » — Effectivement, il écrivit à ce sujet au Directoire exécutif; et l'on aime à trouver dans le vainqueur d'Arcole l'intérêt qu'il met à faire valoir les services d'un ami. La jeune veuve et l'enfant de Muiron, qu'elle portait dans son sein, ne profitèrent point des faveurs que cet intérêt pouvait leur procurer; dans peu de mois, l'un et l'autre suivirent leur père et leur époux : car les champs de bataille n'ont pas seuls le funeste privilège d'ouvrir les tombeaux qui nous attendent.

a battu Vaubois. Je la poursuis jusque dans le Tirol, et j'attendrai alors la reddition de Mantoue, qui ne doit pas tarder quinze jours. L'artillerie s'est comblée de gloire.

Les généraux et officiers de l'état-major ont montré une activité et une bravoure sans exemple. Douze ou quinze ont été tués : c'était vraiment un combat à mort; pas un d'eux qui n'ait ses habits criblés de balles.....

Quelque considérable que fût la perte faite par Alvinzy, son armée était loin d'être détruite : repoussée dans les montagnes, il devenait difficile de l'y forcer, et Bonaparte ne pouvait guère oublier que derrière lui Mantoue tenait encore, et que Wurmser y avait une forte garnison. Le point important était de contenir Alvinzy, de lui fermer la vallée de l'Adige, ainsi que toutes les voies qui pouvaient l'approcher de Mantoue. Il fut donc suivi dans sa retraite.

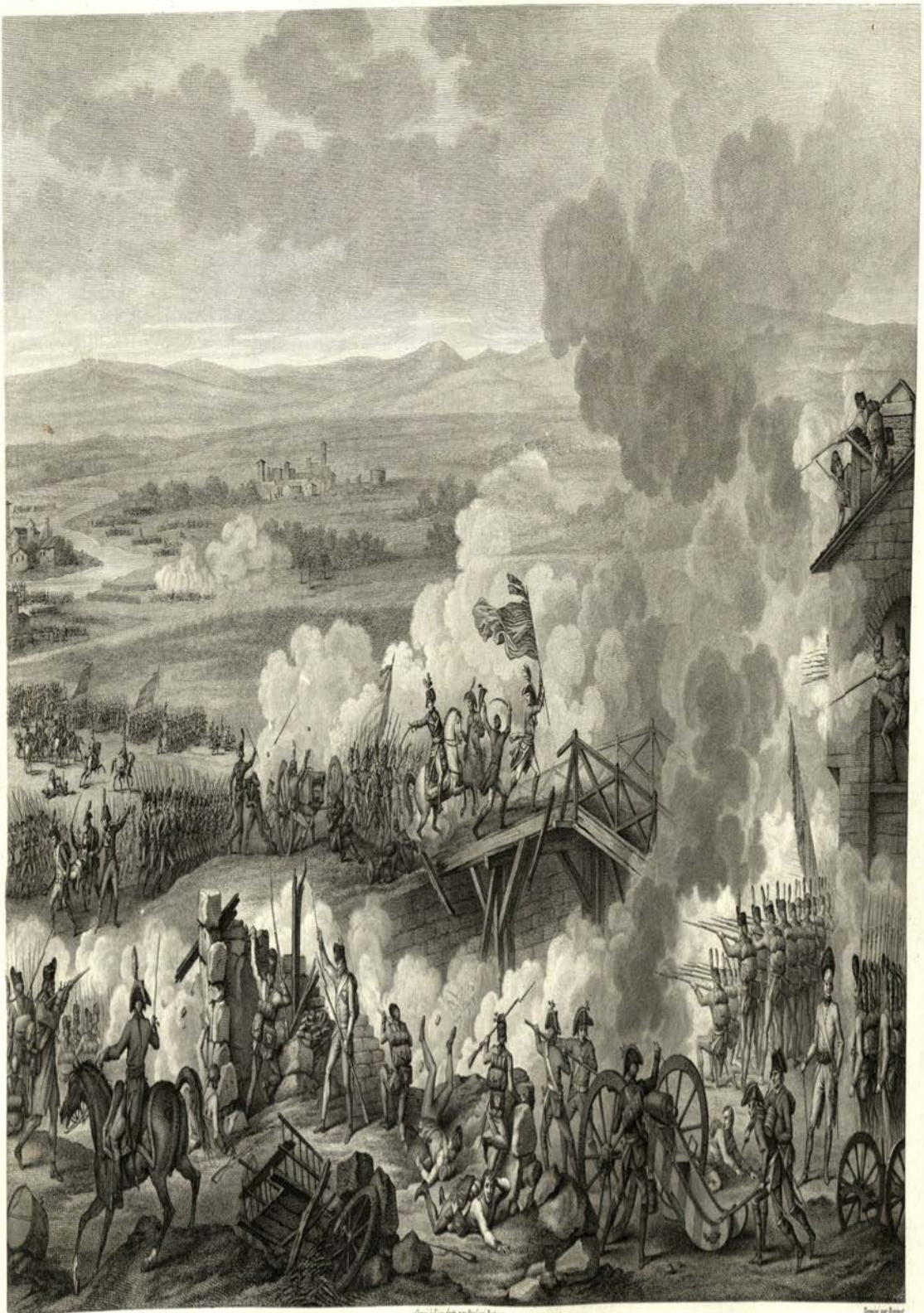
Je vous ai instruit, écrivait Bonaparte au Directoire, le 4 frimaire, que le général Vaubois avait été obligé d'abandonner la position de Rivoli, et que l'ennemi était déjà arrivé à Castel-Novo. Je profitai de la déroute de l'ennemi à Arcole pour faire repasser sur-le-champ l'Adige à la division du général Masséna, qui opéra sa jonction à Villa-Franca avec celle du général Vaubois; et réunies, elles marchèrent à Castel-Novo le 1er frimaire, tandis que la division du général Augereau se portait sur les hauteurs de Sainte-Anne, afin de couper la vallée de l'Adige à Dolce, et par ce moyen ôter la retraite à l'ennemi.

Le général Joubert, commandant l'avant-garde des divisions Masséna et Vaubois réunies, atteignit l'ennemi sur les hauteurs de Campara : après un combat assez léger, nous parvînmes à entourer un corps de l'arrière-garde ennemie, et à lui faire douze cents prisonniers, parmi lesquels le colonel du régiment de Berbach. Un corps de trois à quatre cents hommes ennemis, voulant se sauver, se noya dans l'Adige.

Nous ne nous contentâmes pas d'avoir repris la position de Rivoli et de la Corona, nous poursuivîmes l'ennemi jusqu'à Preabocco. Augereau, pendant ce temps-là, avait rencontré un corps ennemi sur les hauteurs de Sainte-Anne, et l'avait dispersé, lui avait fait trois cents prisonniers, était arrivé à Dolce, avait brûlé deux équipages de pontons sur la Queta, et enlevé quelques bagages.

Le général Wurmser a fait une sortie de Mantoue hier 3, à sept heures du matin : la canonnade a duré toute la journée. Le général Kilmaine l'a fait rentrer, comme à l'ordinaire, plus vite qu'il n'était sorti, et lui a fait deux cents prisonniers, pris un obusier et deux pièces de canon. Wurmser était en personne à cette sortie. Voilà la troisième fois, m'écrit le général Kilmaine, que Wurmser tente de faire des sorties, toutes les fois avec aussi peu de succès. Wurmser n'est heureux que dans les journaux que les ennemis de la République soldent à Paris.

Ainsi, toujours fidèle à sa cause sainte, la victoire n'abandonne point nos drapeaux. La gratitude de la patrie et l'admiration de l'Europe sont la récompense des héros qui ont soutenu avec tant de dignité l'impérissable gloire du nom français.



Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau forte par Duplessis Bertaux — Terminé par Bertaux

BATAILLE D'ARCOLE, LES 25, 26 ET 27 BRUMAIRE AN 5.

BATAILLE DE RIVOLI.

25 et 26 Nivôse an v.

Le long repos dont le général Alvinzy avait joui après ses défaites lui avait donné le temps de rétablir ses forces et de recréer une nouvelle armée. Le plan du cabinet de Vienne était toujours le même : il consistait à forcer la ligne de défense de Bonaparte, à pénétrer par quelque point, à se jeter vers Mantoue, à débloquer cette ville, à porter du secours à Wurmser, à changer le théâtre de la guerre, et à rendre inutiles par ce moyen nos avantages précédents. Le gain d'une bataille ne décide pas toujours du sort d'une campagne; mais, dans les circonstances où se trouvait Bonaparte, un seul revers pouvait lui enlever tous les succès qui avaient déjà coûté quatre armées à l'empereur d'Allemagne. Il trouvait dans les efforts de l'Autriche l'hydre de Lerne, dont les têtes renaissaient à mesure qu'elles étaient coupées; mais Bonaparte était un autre Hercule. Le moment qui devait enfin décider cette lutte opiniâtre et sanglante approchait, et il fallut s'occuper de le rendre décisif.

Une armée de près de cinquante mille hommes, une artillerie formidable, ne laissaient aux ennemis aucun doute sur la défaite totale des Français et sur la délivrance de Mantoue. Les correspondances surprises annonçaient les intentions de l'empereur pour que Wurmser, dans le cas où il ne pourrait pas être secouru à temps, cherchât à s'évader avec sa garnison, en se jetant soit dans le Ferrarais, soit dans les états du pape. Bonaparte fit ses dispositions en conséquence : il laissa dans les quatre provinces cispadanes les forces nécessaires; il fit passer sur l'Adige, par une marche forcée, deux mille hommes qui l'avaient suivi à Bologne, pour renforcer la division du général Augereau, et s'opposer à toutes les entreprises de l'ennemi sur le Bas-Adige; il partit ensuite pour le blocus de Mantoue, d'où, après avoir donné tous les ordres nécessaires, il se rendit à Vérone, où il arriva le 23 nivôse au matin.

Ce même jour, le général Masséna battit l'ennemi au village de Saint-Michel, en avant de Vérone, et lui fit sept cents prisonniers. Pendant ce temps le général Joubert remportait d'autres avantages à la Corona.

L'ennemi, désespérant de nous forcer sur ce point, tourna le Montebaldo pour tomber sur les derrières de l'avant-garde. Le général Vial, qui la commandait, se vit forcé à se replier sur la Corona, et ensuite sur San-Marco, qu'il abandonna, et que le général en chef fit reprendre dans la nuit. L'armée se mit en bataille sur le rideau qui fait face aux hauteurs du village de Saint-Martin.

A la pointe du jour, l'infanterie légère rencontra l'ennemi en avant de San-Marco; on combattit avec acharnement. L'ennemi porta sur ce point des forces considérables. Plusieurs pièces d'artillerie placées à Saint-Martin gênaient beaucoup nos troupes qui s'avançaient sur le flanc de la montagne; ce qui engagea le général Vial à s'attacher plus particulièrement aux crêtes, se réservant de tomber sur le flanc de l'ennemi, s'il s'avisait de vouloir percer par le bas, qu'il faisait dégarnir, autant pour faire un effort sur les hauteurs, que pour ne pas exposer trop de monde au feu de cette artillerie. Effectivement, un gros corps de troupes ne tarda pas de s'avancer sur ce point, protégé par le canon et couvert par les bois. Il fut reçu par le général Joubert, à la tête de la trente-troisième demi-brigade de ligne, bientôt pris en flanc par les troupes du général Vial, et obligé de rétrograder, après avoir essuyé une perte considérable.

Dans ce même moment, l'aile gauche de l'armée était vivement attaquée et forcée de plier. L'ennemi se porta sur le centre, où il fut reçu avec vigueur par la quatorzième de ligne, qui le contint quelque temps, et sauva son artillerie, qu'il était sur le point de lui enlever. Par suite de ce mouvement, l'infanterie légère, se trouvant compromise sur les hauteurs de San-Marco, reçut l'ordre d'en descendre. Cet ordre s'exécutait, quand la colonne ennemie qui était sur les bords de l'Adige fit un effort et se jeta dans nos batteries. Le général en chef fait aussitôt charger la cavalerie par la route qui descend sur l'Adige, dans un défilé étroit, et l'on profita de l'avantage du terrain, pour arrêter, avec très peu de monde, une masse énorme de troupes de toutes armes.

Cependant notre gauche avait non seulement repris toutes ses positions, mais gagné encore du terrain, lorsque les localités obligèrent notre droite à prendre une position en arrière sur Rivoli; ce qui se fit avec quelque

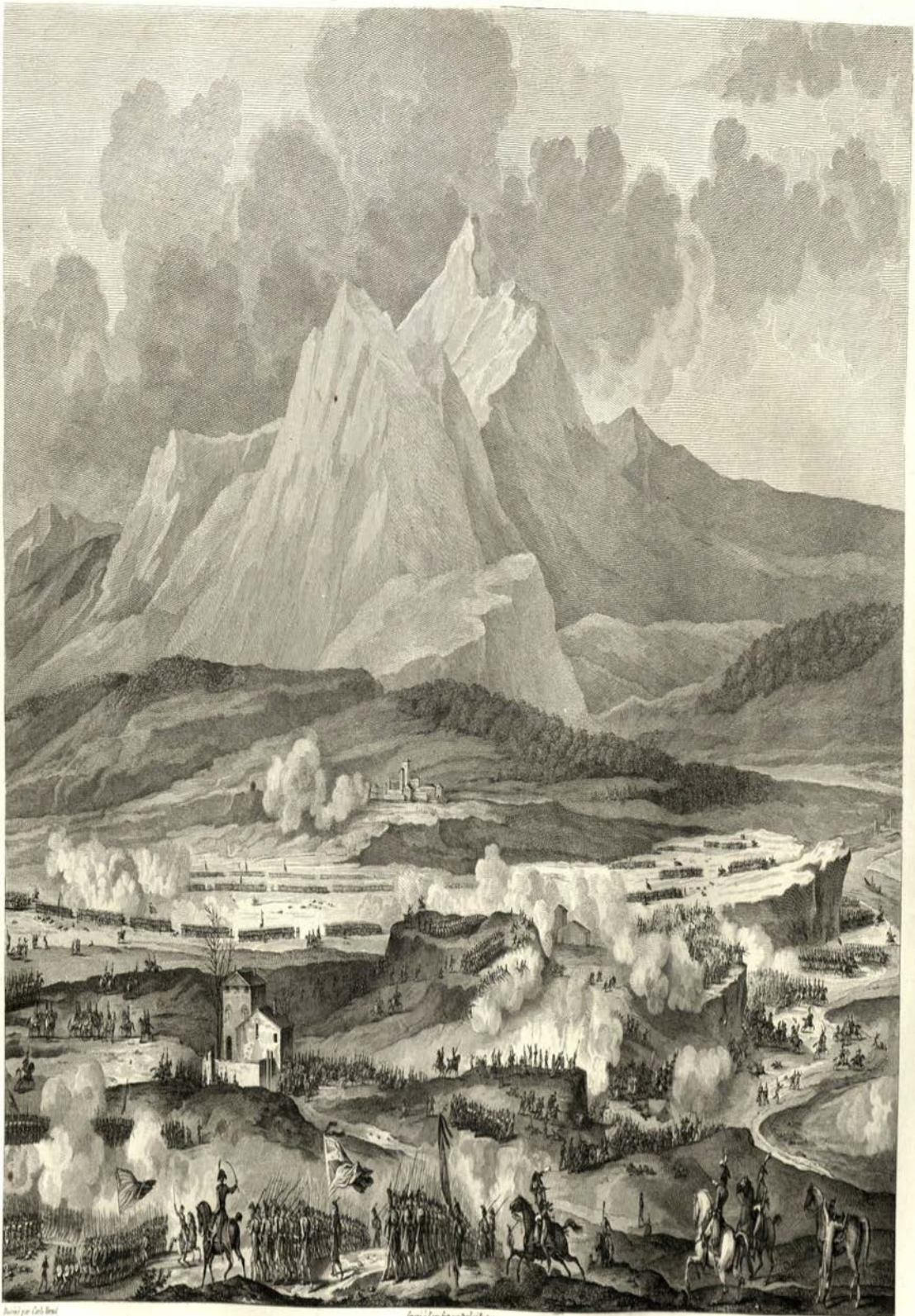
désordre, par le tiraillement d'un certain nombre d'Autrichiens qui avaient gagné les hauteurs qui dominent le plateau. L'ennemi chercha à en profiter; mais il n'observa pas qu'en s'abandonnant par sa gauche, il se faisait couper par les succès de la nôtre, si la sienne essuyait le moindre échec.

Effectivement, l'ennemi s'était répandu en descendant des rochers sur la petite plaine de l'autre côté du ravin que domine le plateau de Rivoli, et sur ce plateau même, la clef de notre position, où il avait déjà cinq cents hommes. Le général en chef, qui avait l'œil par-tout, et qui avait jugé utile d'employer un corps de cavalerie, envoya le chef d'escadron Lasalle, avec un détachement de cette arme. Le général de division Joubert, qui avait eu son cheval blessé, et qui donnait l'exemple aux grenadiers, en ralliant ses troupes, se jeta, un fusil à la main, sur le petit plateau de Rivoli, qu'il réattaqua avec fureur, tandis que le général Berthier dirigeait le petit corps de cavalerie dans la plaine que commande ce plateau de l'autre côté du ravin. La charge de la cavalerie obtint les plus brillants succès. L'infanterie du centre suivit ses avantages. Joubert reprend le plateau de Rivoli, culbute l'ennemi dans le bas de l'Adige, et lui enlève plusieurs pièces de canon. Dans le même moment, Masséna, profitant du mouvement rétrograde que fait l'ennemi, qu'il se trouvait avoir dépassé, et de tous les avantages que lui donnait sa position, fait dix-huit cents prisonniers. Le général en chef, après avoir ordonné toutes les dispositions qui assuraient la victoire sur sa ligne de bataille, fut instruit que l'ennemi, qui ne doutait pas de nous battre, avait fait marcher un corps de quatre mille hommes qui se trouvait en bataille derrière Rivoli, et couronnait toutes les crêtes entre l'Adige et le lac de Garda; de manière que nous étions entièrement tournés par ce corps, et que toutes communications étaient coupées avec Vérone et Peschiera. Il avait disposé deux bataillons de la soixante-quinzième demi-brigade, pour faire face à la colonne ennemie. La dix-huitième, qui avait dû se rapprocher de la gauche, arriva, et fut disposée à la gauche de la soixante-quinzième. On s'observait de part et d'autre. Les Autrichiens criaient à nos gens : *Nous les tenons;* et ils se partageaient déjà nos dépouilles. On était assez près pour s'entendre. Un feu de file part de toute leur ligne : c'était un signal. Aussitôt les troupes autrichiennes, sortant par le bas de l'Adige, se portent avec fureur pour emporter le retranchement de Rivoli. Elles attaquent à trois reprises différentes; elles ne trouvent que la mort, ou fuient

épouvantées. Pendant ce temps, Bonaparte avait fait établir quatre pièces d'artillerie légère, qui canonnaient la droite de la ligne du corps ennemi, qui nous avait tournés. La dix-huitième et quelques troupes de la soixante-quinzième demi-brigade, commandées par les généraux Brune et Monnier, reçoivent l'ordre de se porter sur trois colonnes pour attaquer l'aile droite, qui occupait une hauteur avantageuse : elles partent l'arme au bras, et en chantant l'hymne du *Chant du départ;* elles fondent sur l'ennemi par plusieurs points : l'attaque et la déroute se firent dans le même instant. Toute cette ligne fut en désordre; nos éclaireurs la poursuivent : une centaine de nos tirailleurs arrivent en même temps qu'elle sur le lac de Garda, lui font mettre bas les armes, et ramènent près de trois mille prisonniers. Le général Rey, qui, par les longueurs de sa route, ne put arriver que tard, se trouva arrêté par ce corps ennemi, qui avait, de son côté, des avant-postes avec lesquels ses troupes s'engagèrent; il ne put prendre une part décisive à l'action, parcequ'il était trop éloigné.

Bonaparte s'étant rendu à Rivoli donna des ordres au général Joubert pour attaquer l'ennemi le lendemain 26, s'il tenait encore la Corona. Cette attaque eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. L'ennemi, sur la fin du 24, avait maintenu un poste à San-Marco. Le général Joubert donna l'ordre au général Vial de le reprendre pendant la nuit du 25 au 26; ce qui engagea encore l'affaire deux heures avant le jour. La division du centre, commandée par le général Baraguey-d'Hilliers, se porta à Saint-Martin, d'où elle chassa l'ennemi et lui prit ses canons. La colonne de droite, commandée par le général Vial, disputa les crêtes presque toute la journée avec l'ennemi; mais le général Joubert, qui avait dirigé une colonne commandée par le général Vaux, pour tourner l'ennemi et le prévenir sur la Corona, en suivant le revers de Montebaldo, y arriva avant lui. Alors, voyant sa retraite coupée, il se mit en déroute : il fut entouré, et six mille hommes mirent bas les armes. Tout ce qui était sur le bord de l'Adige se retira en désordre vers le Tirol.

Dans ces deux journées nous fîmes treize mille prisonniers; nous prîmes neuf pièces de canon, plusieurs drapeaux; et le général Alvinzy, presque seul, eut beaucoup de peine à se sauver. Mais le résultat des dispositions du général Bonaparte était encore incomplet; et nous allons voir, dans le tableau suivant, comment, en quelques jours, il parvint à détruire entièrement la cinquième armée de l'empereur.



BATAILLE DE RIVOLI, LES 25 ET 26 NIVOSE AN 5.

BATAILLE DE LA FAVORITE.

27 Nivôse an v.

BONAPARTE avait enchaîné la victoire aux enseignes tricolores : annoncer de nouveaux combats en Italie, c'est annoncer ses nouveaux triomphes. Écoutons-le lui-même rendre compte des suites de la bataille de Rivoli et des actions qui précédèrent la bataille de la Favorite.

Vérone, le 29 nivôse an 5.

M. le général Provera, à la tête de six mille hommes, arriva le 26, à midi, au faubourg Saint-Georges; il l'attaqua pendant toute la journée, mais inutilement : le général de brigade Miolis défendait ce faubourg; le chef de bataillon du génie, Samson, l'avait fait retrancher avec soin. Le général Miolis, aussi actif qu'intrépide, loin d'être intimidé des menaces de l'ennemi, lui répondit avec du canon, et gagna ainsi la nuit du 26 au 27, pendant laquelle j'ordonnai au général Serrurier d'occuper la Favorite avec la cinquante-septième et la dix-huitième demi-brigade de ligne, et toutes les forces disponibles que l'on put tirer des divisions du blocus. Mais avant de vous rendre compte de la bataille de la Favorite, qui a eu lieu le 27, je dois vous parler des deux combats d'Anguiari.

La division du général Provera, forte de six mille hommes, avait forcé le passage d'Anguiari; le général de division Guieux avait aussitôt réuni toutes les forces qu'il avait trouvées, et avait marché à l'ennemi : n'ayant que quinze cents hommes, il ne put pas parvenir à faire repasser la rivière à l'ennemi; mais il l'arrêta une partie de la journée, et lui fit trois cents prisonniers.

Le général Provera ne perdit pas un instant; il fila sur-le-champ sur Castellara. Le général Augereau tomba sur l'arrière-garde de sa division, et, après un combat assez vif, enleva toute l'arrière-garde de l'ennemi, lui prit seize pièces de canon, et lui fit deux mille prisonniers. L'adjudant-général Duphot s'y est particulièrement distingué par son courage. Les neuvième et dix-huitième régiments de dragons, et le vingt-cinquième régiment de chasseurs, s'y sont particulièrement distingués. Le commandant des hussards se présente devant un escadron du neuvième régiment de dragons; et, par une de ces fanfaronnades communes aux Autrichiens, *Rendez-vous,* crie-t-il au régiment. Le citoyen Duvivier fait arrêter son escadron : *Si tu es brave, viens me prendre,* crie-t-il au commandant ennemi. Les deux corps s'arrêtent, et les deux chefs donnèrent un exemple de ces combats que nous décrit Le Tasse avec tant d'agrément. Le commandant des hulans fut blessé de deux coups de sabre : les troupes alors se chargèrent, et les hulans furent faits prisonniers.

Le général Provera fila toute la nuit, arriva, comme j'ai eu l'honneur de vous le

dire, à Saint-Georges, et l'attaqua le 26. N'ayant pas pu y entrer, il projeta de forcer la Favorite, de percer les lignes du blocus, et, secondé par une sortie que devait faire Wurmser, se jeter dans Mantoue.

Le 27, une heure avant le jour, les ennemis attaquèrent la Favorite, dans le temps que Wurmser fit une sortie et attaqua les lignes du blocus par Saint-Antoine. Le général Victor, à la tête de la cinquante-septième demi-brigade, culbuta tout ce qui se trouva devant lui : Wurmser fut obligé de rentrer dans Mantoue presque aussitôt qu'il en était sorti, et laissa le champ de bataille couvert de morts et de prisonniers. Le général Serrurier fit avancer alors le général Victor avec la cinquante-septième demi-brigade, afin d'acculer Provera au faubourg Saint-Georges, et par-là le tenir bloqué. Effectivement, la confusion et le désordre étaient dans les rangs ennemis; cavalerie, infanterie, artillerie, tout était pêle-mêle. La terrible cinquante-septième demi-brigade n'était arrêtée par rien : d'un côté, elle prenait trois pièces de canon; d'un autre, elle mettait à pied le régiment des hussards de Herdendy. Dans ce moment, le respectable général Provera demanda à capituler; il compta sur notre générosité, et ne se trompa pas. Nous lui accordâmes la capitulation dont vous trouverez ci-joints les articles [1]. Six mille prisonniers, parmi lesquels tous les volontaires de Vienne, vingt pièces de canon, furent le fruit de cette journée mémorable.

L'armée de la République a donc, en quatre jours, remporté deux batailles rangées et six combats, fait près de vingt-cinq mille prisonniers, parmi lesquels un lieutenant-général et deux généraux, douze à quinze colonels, etc.; pris vingt drapeaux, soixante pièces de canon, et tué ou blessé au moins six mille hommes.

Je vous demande le grade de général de division pour le général Victor; celui de général de brigade pour l'adjudant-général Vaux. Toutes les demi-brigades se sont couvertes de gloire, et spécialement la trente-deuxième, la cinquante-septième et la dix-huitième de ligne, que commandait le général Masséna, et qui, en trois jours, ont battu l'ennemi à Saint-Michel, à Rivoli et à Roverbella. Les légions romaines faisaient, dit-on, vingt-quatre milles par jour; nos brigades en font trente, et se battent dans l'intervalle.

Les citoyens Dessain, chef de la quatrième demi-brigade d'infanterie légère; Marquis, chef de la vingt-neuvième; Fournesy, chef de la dix-septième, ont été blessés. Les généraux de brigade Vial, Brune, Bon, et l'adjudant-général Argod, se sont particulièrement distingués.

Les traits particuliers de bravoure sont trop nombreux pour être tous cités ici.

Les destinées de l'Italie devenaient tous les jours moins douteuses. Les petits combats d'Avio et de Carpenedolo décidèrent la jonction des divisions de Masséna et de Joubert; et cette dernière occupant la ligne du

[1] *Capitulation faite par les troupes impériales, sous les murs de Saint-Georges, le 27 nivôse an 5.*

ARTICLE PREMIER. Les honneurs de la guerre accordés, et toute la troupe prisonnière de guerre.

II. Les officiers garderont leurs épées, leurs effets et équipages, et les soldats leurs sacs.

III. Les officiers généraux et autres officiers particuliers pourront aller chez eux, si le général en chef y consent. J'engage ma parole d'honneur de dire au général en chef que j'avais promis ledit article.

IV. Il sera donné connaissance au maréchal comte Wurmser de la présente capitulation.

V. Les malades et blessés seront soignés avec tous les sentiments d'humanité inséparables des républicains.

Lavisio qui couvre Trente, on devait être tranquille sur le sort futur de Mantoue. En effet, cette place ne tarda pas à capituler : le 14 pluviôse, à dix heures du soir, elle se rendit, et la garnison tout entière resta prisonnière de guerre, à l'exception du maréchal comte de Wurmser et de sa suite. Bonaparte s'attacha à montrer la générosité française vis-à-vis de ce général, âgé de soixante-dix ans, envers qui la fortune avait été très cruelle pendant toute cette campagne, mais qui n'avait pas cessé de montrer une constance et un courage qui seront remarqués par l'histoire.

Cependant la cour de Rome semblait ne pouvoir se déterminer à une paix que tout lui commandait. La prise d'Imola, de Faënza, de Forli, de Derumbano, d'Ancône et de Loretto, après la rupture de l'armistice dont elle avait refusé d'exécuter les conditions, lui ouvrirent les yeux sur ses véritables intérêts, et, le 1er ventôse, le traité de paix fut signé à Tolentino.

En voici les principales dispositions :

ARTICLE PREMIER. Il y aura paix, amitié et bonne intelligence entre la République française et le pape Pie VI.

II. Le pape révoque toute adhésion, consentement et accession, par écrit ou secret, par lui donnés à la coalition armée contre la République française; à tout traité d'alliance offensive ou défensive avec quelque puissance ou état que ce soit. Il s'engage à ne fournir, tant pour la guerre actuelle que pour la guerre à venir, à aucune des puissances armées contre la République, aucun secours en hommes, vaisseaux, armes, munitions de guerre, vivres et argent, à quelque titre et sous quelque dénomination que ce puisse être.

V. La République française continuera à jouir, comme avant la guerre, de tous les droits et prérogatives que la France avait à Rome, et sera en tout traitée comme les puissances les plus considérées, et spécialement à l'égard de son ambassadeur ou ministre, et des consuls et vice-consuls.

VI. Le pape renonce purement et simplement à tous les droits qu'il pourrait prétendre sur les villes et territoire d'Avignon, le comtat Vénaissin et ses dépendances, et transporte, cède et abandonne lesdits droits à la République française.

VII. Le pape renonce également à perpétuité, cède et transporte à la République française tous ses droits sur les territoires connus sous les noms de légations de *Bologne*, *Ferrare* et *la Romagne*. Il ne sera porté aucune atteinte à la religion catholique dans les susdites légations.

IX. Le pape s'oblige, pour lui et ceux qui lui succèderont, de ne transporter à personne le titre de seigneurie attaché au territoire par lui cédé à la République française.

X. Sa Sainteté s'engage à faire payer et délivrer à Foligno, aux trésoriers de l'armée française, avant le 15 du mois de ventôse courant (mars 1797, vieux style), la somme de quinze millions de livres tournois de France, dont dix millions en numéraire, et

cinq en diamants et autres effets précieux, sur celle d'environ seize millions qui restent dus, suivant l'article IX de l'armistice signé à Bologne le 3 messidor an 4, et ratifié par Sa Sainteté le 27 juin.

XVIII. Sa Sainteté fera désavouer, par un ministre à Paris, l'assassinat commis sur la personne du secrétaire de légation Basseville. Il sera payé par Sa Sainteté, et par elle mis à la disposition du gouvenement français, la somme de trois cent mille livres, pour être répartie entre ceux qui ont souffért de cet attentat.

XXI. En attendant qu'il soit conclu un traité de commerce entre la République française et le pape, le commerce de la République sera rétabli et maintenu dans les états de Sa Sainteté sur le pied de la nation la plus favorisée.

XXII. Conformément à l'article VI du traité conclu à la Haye le 27 floréal de l'an 3, la paix conclue par le présent traité entre la République française et Sa Sainteté est déclarée commune à la République batave.

XXIV. L'école des arts, instituée à Rome pour tous les Français, y sera rétablie, et continuera d'être dirigée comme avant la guerre. Le palais appartenant à la République, où cette école était placée, sera rendu sans dégradation.

XXV. Tous les articles, clauses et conditions du présent traité, sans exception, sont obligatoires à perpétuité, tant pour Sa Sainteté le pape Pie VI que pour ses successeurs.

BATAILLE DE LA FAVORITE, LE 25 NIVOSE AN 5.

BATAILLE

ET

PASSAGE DU TAGLIAMENTO.

26 Ventôse an v.

Pénétré d'une juste admiration pour le génie de Bonaparte, et plein de confiance dans les talents de cet illustre général, le Directoire avait secondé toutes les mesures qui devaient lui assurer de nouveaux succès, et procurer une paix glorieuse à la République française. Des divisions entières avaient été tirées des armées du Rhin et dirigées vers l'Italie : c'est des bords de ce fleuve, qu'en traversant la République, elles franchirent, dans la plus rigoureuse saison, cette barrière des Alpes, jusque-là réputée insurmontable, dont le général Kellermann, à force de travaux et de vigilance, et luttant contre le climat, les éléments et la saison, avait su leur maintenir le passage libre. Cette marche, la plus longue, la plus difficile que dans l'hiver eût jamais exécutée sur ce continent un corps d'armée, n'ayant éprouvé aucun retard, et n'ayant pu être soupçonnée ni peut-être crue par les ennemis, leur donnait à combattre en Carinthie les mêmes hommes qui les avaient tant de fois battus au-delà du Rhin. Réunis à leurs frères d'armes d'Italie, Bonaparte, qu'on aurait pu croire encore devant Rome, leur faisait passer le Tagliamento, mettait sous leurs yeux, du sommet des Alpes noriques, barrière qu'aucun peuple moderne n'avait encore franchie, le bassin de l'Adriatique et celui du Danube, au milieu duquel Vienne semblait leur montrer le terme ou le but de leurs exploits. Ainsi Annibal avait autrefois, du haut des Alpes, montré à ses Carthaginois les plaines de cette Italie qu'il sut vaincre et non pas conquérir.

Voici comment Bonaparte lui-même rend compte de cette action :

Depuis la bataille de Rivoli, l'armée d'Italie occupait les bords de la Piave et du Lavisio; l'armée de l'empereur, commandée par le prince Charles, occupait l'autre rive

de la Piave, avait son centre placé derrière le Cordevole, et appuyait sa droite à l'Adige du côté de Salurn.

Le 20 ventôse au matin, la division du général Masséna se rend à Feltre : l'ennemi, à son approche, évacue la ligne de Cordevole, et se porte sur Bellurn.

La division du général Serrurier se porte à Asolo : elle est assaillie par un temps horrible; mais le vent et la pluie, à la veille d'une bataille, ont toujours été, pour l'armée d'Italie, un présage de bonheur.

Le 22, à la pointe du jour, la division passe la Piave vis-à-vis le village de Vidor : malgré la rapidité et la profondeur de l'eau, nous ne perdons qu'un jeune tambour. Le chef d'escadron Lasalle, à la tête d'un détachement de cavalerie, et l'adjudant-général Leclerc, à la tête de la vingt-unième d'infanterie légère, culbutent le corps ennemi qui voulait s'opposer à notre passage, et se portent rapidement à Saint-Salvador. Mais l'ennemi, au premier avis du passage, a craint d'être cerné, et a évacué son camp de la Campana.

Le général Guieux, à deux heures après-midi, passe la Piave à l'Ospedaletto, et arrive le soir à Conegliano. Un soldat, entraîné par le courant, est sur le point de se noyer; une femme de la cinquante-unième se jette à la nage, et le sauve : je lui ai fait présent d'un collier d'or, auquel sera suspendue une couronne civique avec le nom du soldat qu'elle a sauvé.

Notre cavalerie, dans cette journée, rencontre plusieurs fois celle de l'ennemi, et a toujours l'avantage; nous prenons quatre-vingts hussards.

Le 23, le général Guieux avec sa division arrive à Sacile, tombe sur l'arrière-garde ennemie, et, malgré l'obscurité de la nuit, lui fait cent prisonniers. Un corps de hulans demande à capituler : le citoyen Siabeck, chef d'escadron, s'avance, et reste mort; le général Dugua, commandant la réserve, est légèrement blessé.

Cependant la division du général Masséna, arrivée à Bellurn, poursuit l'ennemi qui s'est retiré du côté de Cador, enveloppe son arrière-garde, fait sept cents prisonniers, parmi lesquels cent hussards, un colonel, et le général Lusignan, qui commandait tout le centre. Le dixième de chasseurs se distingue comme à son ordinaire. M. de Lusignan s'est couvert d'opprobre par la conduite qu'il tint à Brescia envers nos malades : j'ordonne qu'il soit conduit en France, sans pouvoir être échangé.

Le 26, la division du général Guieux part de Pordenone à cinq heures du matin; celle du général Bernadotte part de Sacile à trois heures du matin; celle du général Serrurier part de Pasiano à quatre heures du matin : toutes se dirigent sur Valvasone.

La division du général Guieux dépasse Valvasone, et arrive sur le bord du Tagliamento à onze heures du matin. L'armée ennemie est retranchée de l'autre côté de la rivière, dont elle prétend nous disputer le passage. Mon aide-de-camp, chef d'escadron, Croisier, va, à la tête de vingt-cinq guides, la reconnaître jusqu'aux retranchements : il est accueilli par la mitraille.

La division du général Bernadotte arrive à midi : j'ordonne sur-le-champ au général Guieux de se porter sur la gauche pour passer la rivière à la droite des retranchements ennemis, sous la protection de douze pièces d'artillerie; le général Bernadotte doit la passer sur la droite. L'une et l'autre de ces divisions forment leurs bataillons de grenadiers, se rangent en bataille, ayant chacune une demi-brigade d'infanterie légère en avant, soutenue par deux bataillons de grenadiers, et flanquée par la cavalerie. L'infanterie légère se met en tirailleurs. Le général Dammartin à la gauche, et le général Lespinasse à la droite, font avancer leur artillerie, et la canonnade s'engage avec la plus grande vivacité. J'ordonne que chaque demi-brigade ploie en colonne serrée, sur les ailes de son second bataillon, ses premier et troisième bataillons.

Le général Duphot, à la tête de la vingt-septième d'infanterie légère, se jette dans la rivière; il est bientôt de l'autre côté : le général Bon le soutient avec les grenadiers de la division Guieux. Le général Murat fait le même mouvement sur la droite, et est également soutenu par les grenadiers de la division Bernadotte. Toute la ligne se met en mouvement, chaque demi-brigade par échelons, des escadrons de cavalerie en arrière des intervalles. La cavalerie ennemie veut plusieurs fois charger notre infanterie, mais sans succès; la rivière est passée, et l'ennemi par-tout en déroute. Il cherche à déborder notre droite avec sa cavalerie, et notre gauche avec son infanterie. J'envoie le général Dugua et l'adjudant-général Kellermann à la tête de la cavalerie de réserve; aidés par notre infanterie, commandée par l'adjudant-général Mireur, ils culbutent la cavalerie ennemie, et font prisonnier le général qui la commande.

Le général Guieux fait attaquer le village de Gradisca, et, malgré les ombres de la nuit, s'en empare, et met l'ennemi dans une déroute complète; le prince Charles n'a eu que le temps de se sauver.

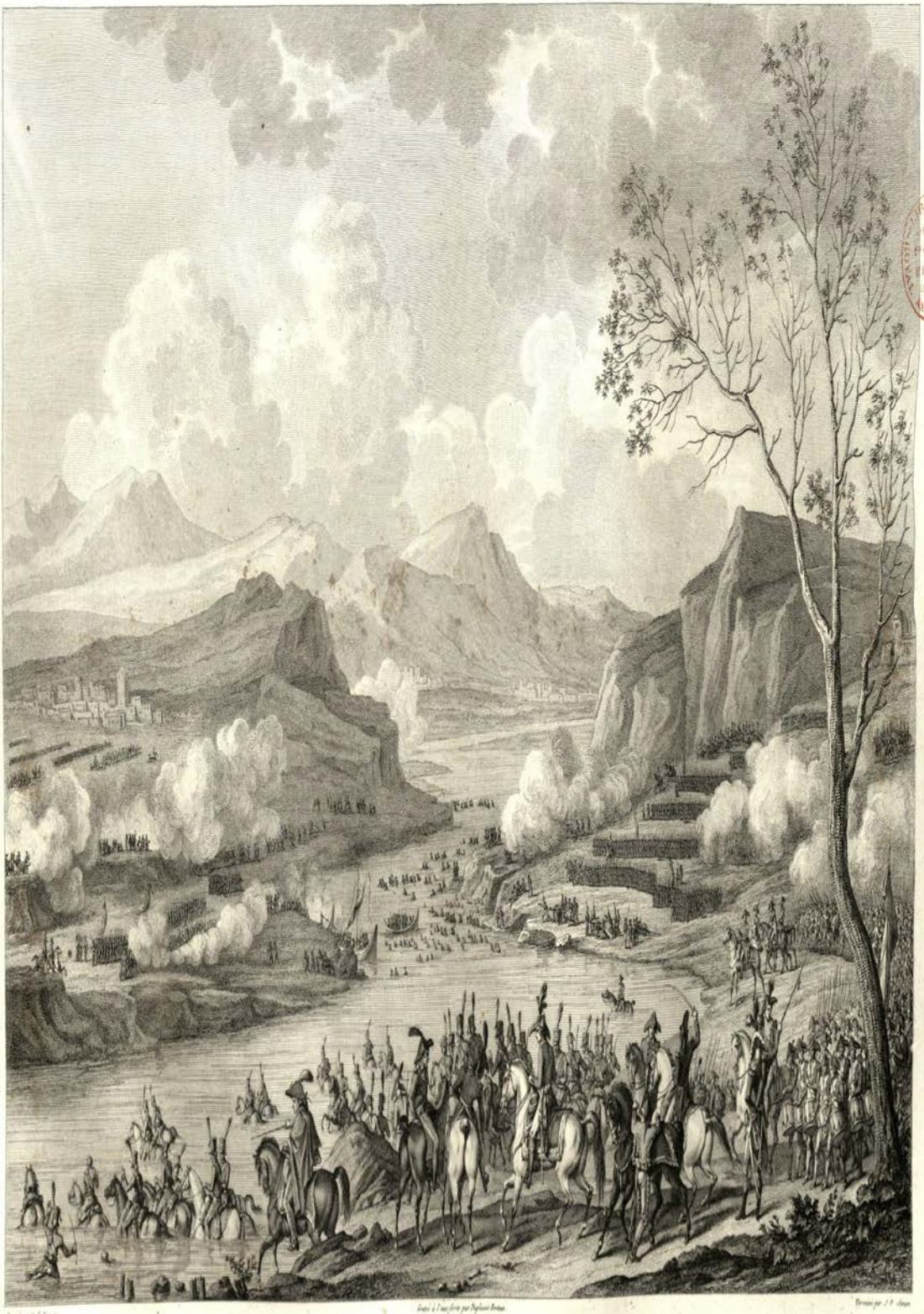
La division du général Serrurier, à mesure qu'elle arrive, passe la rivière, et se met en bataille pour servir de réserve.

Nous avons pris à l'ennemi, dans cette journée, six pièces de canon, un général, plusieurs officiers supérieurs, et fait quatre ou cinq cents prisonniers : la promptitude de notre déploiement et de notre manœuvre, la supériorité de notre artillerie, épouvantèrent tellement l'armée ennemie, qu'elle ne tint pas, et profita de la nuit pour fuir.

L'adjudant-général Kellermann a reçu plusieurs coups de sabre en chargeant, à la tête de la cavalerie, avec son courage ordinaire.

A peine la campagne était-elle commencée, à peine en des climats plus doux eût-on songé à l'ouvrir, et déjà Bonaparte menaçait le cœur des états de l'Autriche. La nature était encore morte dans ces âpres contrées, devenues le théâtre de la guerre, et les montagnes du Tirol et de la Carinthie étaient escaladées. Le 28, l'ennemi, à notre approche, évacue Palma-Nova, où nous trouvons trente mille rations de pain et mille quintaux de farine en magasin. Il y avait dix jours que le prince Charles s'était emparé de cette place, appartenante aux Vénitiens : il voulait l'occuper, mais il n'avait pas eu le temps de s'y établir. Le 29, le général Bernadotte s'avance, et bloque Gradisca; le général Serrurier passe le Lisonzo vis-à-vis San-Pietro, et se porte de là sur Gradisca, en suivant les crêtes supérieures qui dominent cette ville. Pour amuser pendant ce temps-là l'ennemi, et l'empêcher de s'apercevoir de sa manœuvre, le général Bernadotte fait attaquer les retranchements par des tirailleurs; mais, emportés par leur ardeur naturelle, nos soldats s'avancent, la baïonnette en avant, jusque sous les murs de Gradisca : ils y sont reçus par une forte fusillade et de la mitraille. Le général Bernadotte, obligé de les soutenir, fait avancer quatre pièces de canon pour enfoncer les portes; mais elles sont couvertes par une flèche bien retranchée. Cependant le

général Serrurier arrive sur les hauteurs qui maîtrisent Gradisca, et rend toute retraite impossible à la garnison. L'ennemi n'a donc plus ni probabilité de se défendre, ni espoir de s'échapper. Le général Bernadotte lui fait une sommation, et il capitule. Trois mille prisonniers, l'élite de l'armée du prince Charles, dix pièces de canon et huit drapeaux sont le fruit de cette manœuvre. Le passage du Tagliamento et du Lisonzo, et la prise de Gradisca procuraient au général Bonaparte des avantages dont il se hâta de profiter : Goritz, Trieste, Neumarck, etc., furent bientôt en notre pouvoir. Près d'arriver sous les murs de Vienne, la modération devint son caractère, et ce fut elle qui dicta les préliminaires de paix signés à Léoben dans les derniers jours de germinal.



BATAILLE ET PASSAGE DU TAGLIAMENTO, LE 26 VENTOSE AN 5.

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS VENISE.

Floréal an v.

Après la signature des préliminaires de la paix, Bonaparte prit des dispositions pour faire refluer une grande partie de son armée dans l'état vénitien, dont le gouvernement avait montré une conduite plus que suspecte envers les Français, avant qu'ils quittassent le pays pour se rendre en Allemagne; et pendant qu'ils y étaient, un évènement compléta la preuve des mauvaises intentions de ce gouvernement, et en précipita la ruine.

Pressé dans le Tirol par deux colonnes autrichiennes, le général Joubert avait pris le parti d'en tourner une, pour les avoir toutes deux en tête. Cette manœuvre, qu'il exécuta avec le plus grand soin, eut pendant quelque temps l'apparence d'une retraite; et l'une des colonnes autrichiennes s'avança en effet sur lui, et le poursuivit avec quelque avantage. Bientôt on répandit en Italie que ce général était battu; de là la nouvelle d'un échec considérable dans lequel il aurait perdu quatre mille hommes. Cette nouvelle, accueillie avidement par nos ennemis, fit croire à quelques Vénitiens que le moment était venu de pouvoir assouvir impunément leur vengeance dans le sang français; mais, incapables d'attaquer en face nos braves défenseurs, ils se portèrent à un excès de barbarie dont l'histoire offre peu d'exemples. Il n'était resté qu'une faible garnison dans les forts de Vérone. Une colonne principalement composée de légionnaires se fit jour à travers les Esclavons et les paysans armés, et alla renforcer la garnison. Cependant les Vénitiens attaquèrent les forts, mais ils furent repoussés avec perte. Furieux de leurs mauvais succès, c'est dans les hôpitaux qu'ils vont chercher des ennemis. La seconde fête de Pâques, au son de la cloche, tous les Français sont assassinés dans Vérone : l'on ne respecte ni les malades ni les convalescents; plus de quatre cents sont jetés dans l'Adige, où ils meurent percés de mille coups de stylets. Cette atroce conduite fut à peine connue, que le général Augereau détacha de son armée une colonne, qui, jointe à une colonne lombarde, se porta sur Vérone pour punir cet attentat; et, le 3 floréal, cette ville fut en notre pouvoir. Il envoya en même temps au doge de Venise les conditions de

la juste satisfaction que la République exigeait, le menaçant d'aller, en cas de refus, les faire agréer à Venise à la tête de son armée. Bonaparte lui avait écrit antérieurement la lettre suivante, qui mérite d'être connue :

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, au sérénissime doge de la république de Venise.

Au quartier-général de Judembourg, le 20 germinal an 5.

Dans toute la Terre-Ferme les sujets de la sérénissime république sont sous les armes : le cri de ralliement est : *Mort aux Français.*

Le nombre des soldats de l'armée d'Italie, qui en ont été les victimes, se monte déjà à plusieurs centaines. Vous affectez en vain de désavouer les attroupements que vous-même avez préparés. Croyez-vous que, quand j'ai pu porter nos armes au cœur de l'Allemagne, je n'aurai pas la force de faire respecter le premier peuple du monde? Pensez-vous que les légions d'Italie puissent souffrir les massacres que vous excitez? Le sang de nos frères d'armes sera vengé, et il n'est pas un seul bataillon français qui, chargé de cette mission généreuse, ne se sente trois fois plus de courage et de moyens qu'il ne lui en faut pour vous punir. Le sénat de Venise a répondu par la plus noire perfidie à notre générosité soutenue à son égard.

Je prends le parti de vous envoyer mes propositions par l'un de mes aides-de-camp et chef de brigade : *La guerre, ou la paix.* Si vous ne prenez sur-le-champ toutes les mesures pour dissiper les attroupements; si vous ne faites au plus tôt arrêter et remettre en mes mains les auteurs des meurtres qui se commettent, la guerre est déclarée.

Le Turc n'est pas sur vos frontières, aucun ennemi ne vous menace, et cependant vous avez fait arrêter, de dessein prémédité, des prêtres pour faire naître un attroupement, et le tourner contre l'armée. Je vous donne vingt-quatre heures pour le dissiper; les temps de Charles VIII sont passés.

Si, malgré la bienveillance que vous a montrée le gouvernement français, vous me réduisez à vous faire la guerre, ne pensez pas que le soldat français, comme les brigands que vous avez armés, aille ravager les champs du peuple innocent et malheureux de la Terre-Ferme : non, je le protégerai, et il bénira jusqu'aux forfaits qui auront obligé l'armée française de l'arracher à votre tyrannique gouvernement.

En réponse à cette lettre, le sénat proteste de la sincérité de ses sentiments envers la République française, prend l'engagement de rechercher et livrer, pour être punis, les auteurs des massacres contre les Français; prie le général d'interposer sa médiation pour faire rentrer dans l'ordre les villes au-delà du Mincio, et désavoue une proclamation attribuée au provéditeur général Battaglia, contenant des expressions offensantes envers la nation française. Cette déclaration est en date du 12 avril, et c'est le 17 que les massacres ont eu lieu à Vérone! Bonaparte en étant instruit vit combien peu il devait compter sur la bonne foi du gouvernement de Venise; il prit en conséquence un parti décisif, et publia, en date du quartier-général de Palma-Nuova, le 14 floréal, un manifeste,

dans lequel, après avoir exposé les griefs du gouvernement de Venise, au nombre de quinze, il requérait le ministre de France près cette république de sortir de ladite ville; ordonnait aux différents agents vénitiens dans la Lombardie et la Terre-Ferme de l'évacuer dans vingt-quatre heures; enjoignait enfin aux différents généraux de division de traiter en ennemies les troupes de la république de Venise, et de faire abattre dans toutes les villes de la Terre-Ferme le Lion de Saint-Marc. Nous allons voir bientôt quel fut le résultat de ces mesures, et si, avec le courage du crime, le gouvernement vénitien eut celui d'en affronter toutes les conséquences.

Le manifeste de Bonaparte n'était pas encore arrivé à Paris, où il ne fut connu que le 27 floréal, et déjà la renommée, dont on ne peut comprimer l'essor, avait semé par-tout le bruit de nos conquêtes sur les Vénitiens, et de la révolution étonnante qui les a couronnées; nos troupes sont dans leur capitale, leur marine nous est livrée, le plus ancien gouvernement de l'Europe est anéanti; il reparaît, en un clin d'œil, sous des formes démocratiques; nos soldats enfin bravent les fureurs de la mer Adriatique, et sont transportés à Corfou pour activer ce nouvel ordre de choses. Venise s'était mise en agression contre la France : bientôt les bataillons victorieux et pacificateurs descendent des montagnes du Tirol et des gorges de la Stirie; les agresseurs pâlissent; une multitude opprimée se soulève; plusieurs combats sont livrés; la fortune seconde le courage et les droits de la nature; et le gouvernement vénitien, qui avait ouvert les tombeaux aux Français, ne trouve de ressource qu'en abattant de ses propres mains l'antique édifice d'une puissance à laquelle il venait de donner pour étais la perfidie, la trahison et l'assassinat. Justement effrayé des suites de tant d'attentats, il cherche les moyens de se soustraire au ressentiment des Français, et à l'indignation d'une portion considérable de ses propres sujets. Le doge déclare, dans une assemblée extraordinaire, que le gouvernement actuel est à charge au peuple, et qu'il ne peut plus faire le bien. Il invite, en conséquence, tous les sénateurs à se démettre volontairement de leurs pouvoirs, et à les remettre entre les mains d'une commission qui sera nommée de l'agrément du général Bonaparte. Cet avis est adopté à une majorité de sept cent vingt contre cinq. Que de réflexions naissent de cet évènement! Quelle énorme distance entre Venise, dictant des lois dans Constantinople, maîtresse de l'Archipel, faisant trembler la France lors de la ligue de Cambrai, et ce même gouvernement prononçant lui-même sa soudaine dissolution!

Les écrits relatifs au nouvel ordre de choses furent préparés, et l'esprit public fit, en vingt-quatre heures, des progrès considérables dans toutes les classes de citoyens. Le 12 mai 1797 (23 floréal an 5), la réforme du gouvernement, avec les autres déterminations de la zunte, fut approuvée provisoirement; mais ce qu'on craignait arriva. Une troupe de Barcaroles, d'Esclavons et de Dalmatiens parcourait la ville avec un drapeau de Saint-Marc, insultant et forçant les passants à crier : *Vive Saint-Marc!* Le vieux gouvernement resta tranquille spectateur du désordre. Cette bande devint plus hardie et plus nombreuse, parcequ'elle était protégée et qu'elle ne trouvait pas de résistance : bientôt elle répandit l'alarme et la consternation dans la ville; on se porta aux maisons de ceux qui avaient été désignés pour le nouveau gouvernement provisoire : elles furent pillées, incendiées, et ceux qui n'avaient pu s'échapper furent massacrés. Les citoyens sans armes, et dans l'impossibilité d'en trouver, cherchèrent un asile dans leurs propres maisons. Une population de cent cinquante mille ames fut, pendant seize heures, exposée aux outrages et aux violences de quatre à cinq cents brigands. Un brave officier, dont on ignore le nom, pensa de lui-même à réparer la négligence du gouvernement, ou plutôt à résister à sa trahison. Deux pièces de canon qu'il plaça sur le pont de Viallo, et dont il fit plusieurs décharges, commencèrent à disperser les rebelles, qui s'étaient accrus au nombre de huit à neuf cents, et qui, le lendemain, furent totalement dispersés : un corps de troupes françaises, commandées par le général Baraguey-d'Hilliers, acheva de rétablir l'ordre.

Le gouvernement demeura provisoire jusqu'à ce que le sort de Venise fût arrêté. Cette ville, par le traité de Campo-Formio, fut cédée à l'empereur, avec les provinces qui bordent ses états, du côté de l'Allemagne.

Les Français, maîtres de Venise, s'emparèrent de divers monuments des arts, précieux par leur antiquité, notamment des quatre chevaux de bronze placés au-dessus de la principale porte de l'église de Saint-Marc. Ces chevaux, faits par Lysippe, célèbre sculpteur, natif de Sicyone, et qui vivait du temps d'Alexandre-le-Grand, avaient d'abord été attelés au char du Soleil, à Corinthe. De là, transportés à Rome, où ils servirent à l'arc de triomphe de Néron, victorieux des Parthes, ils passèrent à Constantinople, d'où les Vénitiens les enlevèrent au commencement du treizième siècle. Devenus la conquête de la brave armée d'Italie, ils furent amenés à Paris, où ils firent leur entrée triomphale le 9 thermidor an 6. Ils ornent maintenant la superbe place du palais impérial des Tuileries.

ENTRÉE DES FRANÇAIS A VENISE, EN FLORÉAL, AN 5.

FÊTE DE VIRGILE A MANTOUE.

15 *Octobre* 1797 (24 *Vendémiaire an* VI.)

La fête Virgilienne, célébrée pour la première fois à Mantoue, sous les auspices des Français, ne présente pas moins de pompe dans son ensemble, que de goût dans les détails de son exécution. Le général Miolis, désirant que la mémoire du prince des poëtes latins fût honorée dans les lieux qui l'avaient vu naître, avait invité les Mantouans à lui élever un obélisque, et cette proposition fut accueillie avec enthousiasme.

Les trois académies s'étaient réunies pour former un concert de louanges en l'honneur du grand poëte qui est en possession, depuis dix-huit siècles, de charmer toutes les ames sensibles à la description des mœurs champêtres, à la peinture la plus animée des passions du cœur humain, et au spectacle des combats où elles nous entraînent.

Le lendemain, la fête fut célébrée par le public. Les palais, les grandes maisons offraient, dans l'enfoncement de leurs portiques, et à travers leurs nombreuses colonnes entourées de feuillages, des temples de verdure décorés avec goût, présentant sur leurs parois des inscriptions tirées de *Tacite, Properce, Horace, Silius Italicus,* etc.

A onze heures du matin, la garnison, rangée en bataille sur la place du gouvernement, assista, avec un peuple nombreux, au tirage de la loterie qui devait fournir des dots aux jeunes filles choisies dans toutes les communes du Mantouan. Cette cérémonie, qui inspirait un vif intérêt, fut accompagnée de chants civiques, français et italiens.

Le cortège dirigea ses pas vers le port, où il fut reçu dans plusieurs barques qui portaient la statue de la liberté et le buste de Virgile. Les Barcaroles, vêtus en blanc, ceints en rouge, couronnés de feuillages, conduisant ces jeunes bergères en habit de fête; les magistrats du peuple, dont la joie tempérait la gravité; les citoyens de tous les rangs, mais si unanimes dans l'expression de leurs sentiments : tout ce cortège enfin s'avançant sur le lac, au son des airs patriotiques et des cris de joie des navigateurs, rappelait les voyages des Argonautes, ces promenades d'Amphitrite sur les mers, que nous avons lus dans les poëtes, et que nous ne pouvions guère espérer de voir se renouveler sous nos yeux.

Bientôt arrive la flotte joyeuse escortée par les canonnières qui sont établies sur le lac. Alors cette troupe innombrable de femmes, de jeunes filles, de citoyens, se réunissant à celle déjà fort nombreuse qui remplissait la *Virgiliana*, offrit le coup d'œil le plus animé, le plus piquant; des chants, des danses se faisaient entendre et voir de tous les côtés; au milieu, la pyramide, surmontée du buste de Virgile, était entourée des plus zélés partisans du grand poëte, qui déposaient des couronnes devant son image. Une fort belle ode fut chantée alors, accompagnée de cent instruments, et entonnée par dix mille voix : le plus parfait accord régnait dans ce chœur nombreux, qui était inspiré par le sentiment, et réglé par un goût exquis de musique, si commun chez les Italiens. Cependant les courses des barques, des piétons et des cavaliers, s'exécutaient au bruit du canon, qui annonçait leur départ et leur arrivée. Un feu d'artifice, dont la disposition était fort ingénieuse, et dans lequel on représenta Virgile environné de gloire, succéda avec la nuit aux divertissements que le jour avait éclairés.

Le cortège à cheval se remit en marche vers Mantoue, tandis que le reste de l'assemblée se réunit sur les barques qui voguèrent éclairées par des flambeaux, et escortées par les chaloupes canonnières exécutant entre elles un combat naval. La ville était illuminée en entier, la joie brillait sur toutes les figures. La fête de Virgile était préparée par l'amour des lumières et de la liberté : c'était une fête française.

Virgile chanta les louanges d'Auguste, et les Césars qui ont hérité du nom, et succédé à l'empire des Augustes, ont négligé avec ingratitude la mémoire du chantre de Mantoue. Il semble que le sort des grands hommes soit toujours d'être célébrés sous un système de gouvernement qui fût contraire à leurs principes. Sixte V fit restaurer les statues de Cassius et de Brutus. Les Mantouans libres ont érigé un obélisque à Virgile. On a eu tort de censurer leur conduite. Virgile, en son genre, était au premier rang : l'histoire nous le montre vertueux; et les gouvernements, quels qu'ils soient, doivent toujours honorer les talents et les vertus.

La *Virgiliana*, exécutée d'après les dessins du célèbre Zanni, réunissait tous les genres de beauté et d'agrément. L'obélisque de marbre sur lequel reposait le cygne mantouan, prenant son essor vers le temple de l'Immortalité; ce temple, de forme antique, celui d'Apollon, le vestibule qui conduisait à ces temples, la grotte de Didon, le Parnasse, le passage de Caron, les cabanes des Mélibées et des Tityres, l'Élysée, tous ces monuments et une infinité d'autres qu'il serait trop long de décrire, placés au

milieu de jardins dessinés par les plus habiles artistes, présentaient un spectacle enchanteur, et rappelaient à l'imagination les jardins d'Armide célébrés par Le Tasse. Tout inspirait dans ces lieux un sentiment de respect et de vénération pour le grand homme à qui ils étaient consacrés; tout devait faire espérer que ce monument superbe durerait autant que sa mémoire. Lorsqu'après avoir défait les Austro-Toscans à Arezzo, à Cortona et à Sienne, le général Miolis revint en l'an 9 dans Mantoue-la-Forte, pour faire arborer l'étendard tricolor dans cette place importante, dont le commandement supérieur venait de lui être confié, il se porta avec empressement à la *Virgiliana :* elle avait disparu; l'ignorance et le vandalisme s'étaient ligués pour la détruire de fond en comble; les marbres, les colonnes, les statues avaient été enlevés par les Tiroliens, qui les avaient mutilés ou vendus à vil prix; et pour qu'il ne restât aucun vestige de ce beau monument, les barbares avaient promené la charrue sur ses ruines: semblables à l'assassin qui enterre sa victime, pour qu'il ne reste aucun vestige du meurtre qu'il a commis.

Cependant il fallait apaiser les mânes du prince des poëtes latins; sa gloire remplissait l'univers, et sa patrie n'en retraçait le souvenir par aucun monument durable. Une longue et pénible guerre avait tari les sources du trésor public, et le rétablissement de la *Virgiliana* ne pouvait entrer dans l'esprit d'un homme qui concilie l'amour des arts avec les principes d'une sage économie. Le général Miolis se contenta d'écrire à l'administration centrale du Mincio, pour l'inviter à placer dans les murs de Mantoue le buste de Virgile. Le 30 ventôse an 9, les administrateurs firent célébrer l'inauguration de la colonne sur laquelle devait reposer ce buste; un grand nombre de vers furent récités, et plusieurs discours furent prononcés à cette occasion, dans la salle académique, par le général Miolis et les plus célèbres académiciens, entre autres Gaëtano Arrivabene. Les principales rues de Mantoue étaient tendues de tapisseries, et la plupart des maisons ornées de guirlandes et de bustes ou gravures de Virgile, avec des inscriptions analogues. Le monument en marbre, élevé au milieu de la place de l'Argine, qui depuis lors a pris le nom de place de Virgile, présentait un piédestal de deux mètres environ de largeur, surmonté d'un socle orné dans les quatre angles d'autant de cygnes, ayant les ailes déployées, et ombrageant des têtes de Méduse placées sur les quatre façades. Du milieu du socle s'élevait une colonne cannelée d'ordre composite. Sur les chantournements du chapiteau on voyait quatre sphynx soutenant le piédestal

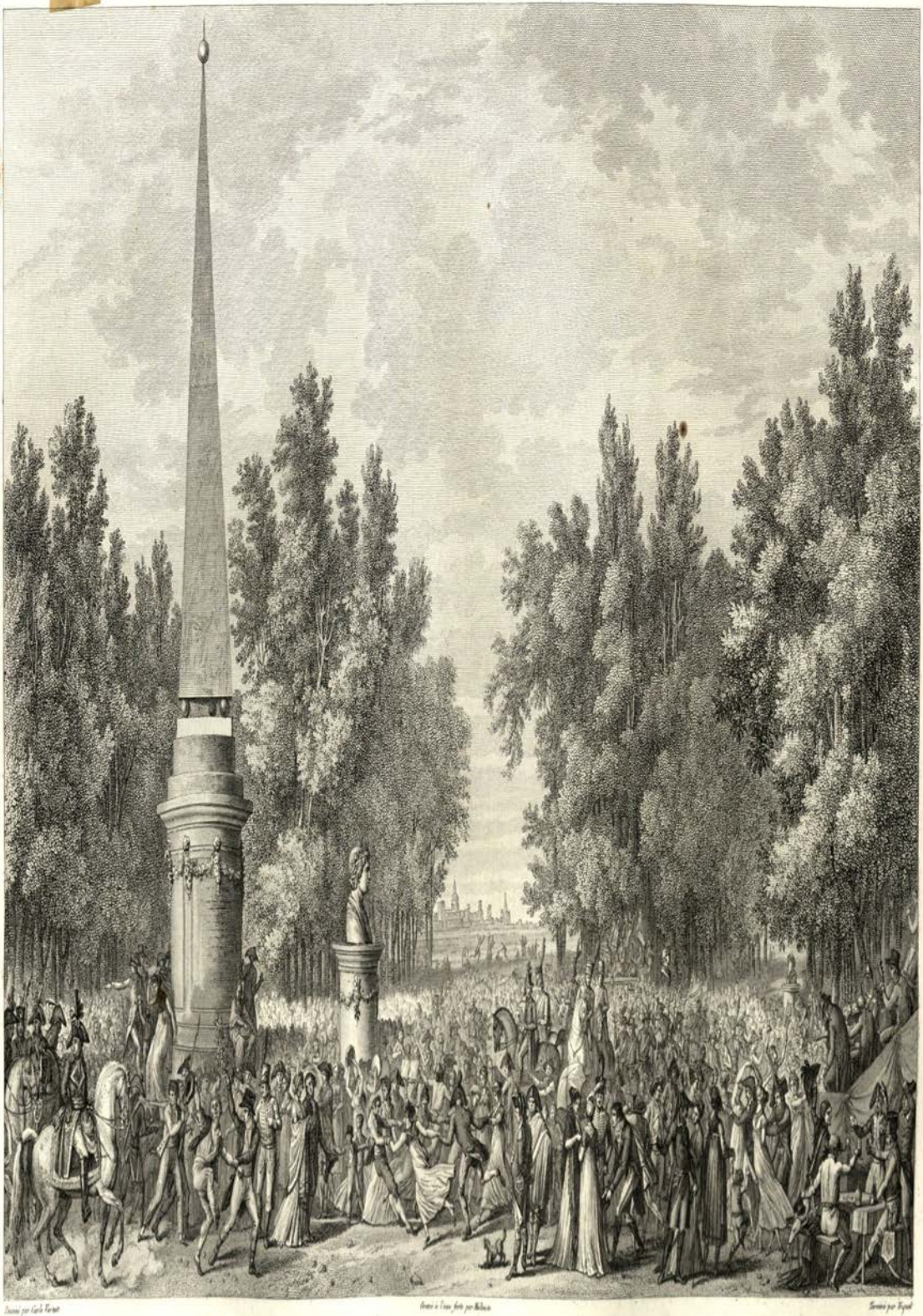
ou acrotère sur lequel devait reposer le buste de Virgile. Quatre bas-reliefs ornaient cet acrotère; l'un représentait Hercule, symbole de la force du style du chantre mantouan; l'autre, un Apollon, père de la poésie; le troisième, l'épouse de Vulcain, emblème des amours de Didon; et le quatrième enfin, la muse Calliope, faisant allusion aux vers sublimes du poëte mantouan. Le buste fut porté, au milieu d'un cortège pompeux et de la musique militaire, sur un char triomphal, de forme antique, traîné par quatre chevaux blancs. De jeunes personnes de la plus grande beauté, vêtues de tuniques légères, retroussées avec grace par une ceinture, et dont le corps était couvert par des ailes argentines et azurées, figuraient les génies des arts, des sciences et de l'immortalité. Ces génies entouraient le buste qu'on avait placé dans l'endroit le plus éminent du char. Pour arriver sur la place, le cortège défila sous un arc de triomphe d'ordre corinthien, décoré de statues et orné de bas-reliefs, dont les sujets étaient tirés de l'Énéide. Bientôt le buste sacré fut élevé dans les airs au milieu des cris d'allégresse, des accords les plus harmonieux et des salves d'artillerie. La fête fut terminée par un feu d'artifice de la plus grande beauté, auquel succédèrent de brillantes illuminations, et un repas civique donné par le général Miolis dans la salle de l'académie.

Avant de terminer ce tableau, dans lequel nous avons été obligés d'anticiper sur les évènements, pour réunir sous le même point de vue la description de tous les honneurs rendus à la mémoire de Virgile, nous devons dire quelques mots de deux autres fêtes du même genre données par le même général.

Le 12 octobre (20 vendémiaire an IX), d'après les ordres du général Miolis, un monument de marbre figuré fut élevé au-devant de la maison où naquit l'Arioste, à Reggio; la pierre fondamentale de ce monument fut posée au Champ-de-Mars, hors la porte du château, par les autorités civiles et militaires; des réjouissances publiques et des danses eurent lieu à cette occasion, et le soir la ville fut entièrement illuminée.

Le 25 novembre 1800, les mêmes honneurs furent rendus, à Florence, à la célèbre improvisatrice *Corilla*, surnommée *Olympica*, née à Pistoie, et qui avait été de son vivant couronnée au Capitole.

Les amis des arts et de la patrie n'auront pas vu sans émotion des militaires français s'arrêtant un moment au milieu de leurs triomphes, pour offrir un hommage solennel aux plus illustres poëtes de l'Italie. Quelle plus belle et plus grande alliance que celle des lettres et de la victoire!



FÊTE DE VIRGILE À MANTOUE, LE 24 VENDEMIAIRE AN VI.

PROCLAMATION

DE

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

27 Pluviôse an VI.

La République française avait, en quelque sorte, oublié l'attentat affreux commis sur la personne d'Hugon-Basseville, ambassadeur de France à la cour de Rome. Elle avait signé le traité de Tolentino. Mais à peine les troupes françaises s'étaient-elles retirées des frontières de l'état ecclésiastique, que les assassinats avaient recommencé. L'un de nos plus estimables généraux, le brave Duphot, victime désignée, venait d'être massacré dans l'intérieur même de la maison de notre ambassadeur, Joseph Bonaparte.... La mesure s'est vue comblée; c'était à la République française à sécher les larmes de l'humanité. Le Directoire exécutif ordonna à l'armée d'Italie de marcher sur Rome, et de prendre vengeance de tant d'outrages.

Depuis le 22 pluviôse, les troupes françaises occupaient le château Saint-Ange et le Capitole. Jusqu'au 27, le général Berthier, arrivé sous les murs de Rome, n'y était point entré lui-même; il était resté dans son camp.

Le matin du 27, époque anniversaire de la vingt-troisième année du règne de Pie VI, le peuple romain se porta au *Campo Vaccino*, où il rédigea un acte solennel de la reprise de son droit de souveraineté. Dans cette proclamation, intitulée *Atto del Popolo sovrano*, et datée du 15 février, il est dit, en substance, que le peuple romain, opprimé depuis très long-temps, a tenté plusieurs fois en vain de secouer le joug; qu'une magie secrète de superstition, d'intérêt et de force armée, combinés contre ses efforts, avait rendu jusqu'alors ses tentatives inutiles: mais qu'enfin ce gouvernement venait de s'écrouler de lui-même par ses alternatives de faiblesse et d'insulte, de bassesse et d'orgueil; que le peuple romain,

craignant de lui voir succéder ou l'horrible anarchie, ou une pire tyrannie, avait rassemblé son courage et recueilli toutes ses forces pour se soustraire aux résultats de cette dissolution; qu'il s'était, en conséquence, décidé à revendiquer ses droits de souveraineté. Le peuple réuni déclare ensuite qu'il n'a eu aucune part aux attentats affreux et aux assassinats par lesquels son gouvernement a si gravement offensé la nation française et sa République invincible, et que l'infamie en doit retomber sur la tête de leurs auteurs. En supprimant, abolissant et anéantissant les autorités politiques, économiques et civiles, auxquelles il était soumis, le peuple se constitue lui-même en souverain libre et indépendant; il investit cinq consuls des pouvoirs que remplissait auparavant la congrégation d'état; il nomme des préfets, édiles, officiers du gouvernement provisoire, etc., et se place sous la protection immédiate de la nation française.

Après la proclamation, des arbres de la liberté furent plantés devant le Capitole et en d'autres places publiques. A midi, la députation, portant les couleurs de la république romaine (blanche, noire et rouge), vint présenter au général Berthier le vœu du peuple et le gouvernement provisoire. Le général se rendit lui-même au Capitole; il harangua l'assemblée avec toute la dignité et l'éloquence qu'inspirait ce grand évènement, et, au nom de la République française, reconnut l'indépendance de la république romaine, formée de tout le territoire qui était resté sous l'autorité temporelle du pape après le traité de Campo-Formio. Il fut accueilli au milieu des plus vifs transports d'allégresse.

Le 16 pluviôse, les droits d'asile dans les églises, les juridictions civiles et criminelles des ambassadeurs, et les franchises de leurs palais, ainsi que leurs postes particuliers furent supprimés; il fut enjoint à tout émigré français de quitter Rome et tout le territoire de la nouvelle république dans les vingt-quatre heures; tous les citoyens romains prirent la cocarde nationale; les armoiries du gouvernement aboli furent abattues, et tous les ordres de chevalerie, les clefs d'or, les titres de noblesse et de prééminence furent prohibés comme contraires à l'égalité. Le soir et le lendemain, tous les édifices publics et particuliers furent illuminés. Une fête touchante et funèbre fut ordonnée en mémoire du brave et malheureux Duphot.

Le 30 pluviôse, les églises retentirent d'un *Te Deum*, pour célébrer le jour où Rome avait reconquis sa liberté et proclamé sa république. Quatorze cardinaux chantèrent eux-mêmes cette hymne dans S.-Pierre.

Une garde civique, une municipalité furent organisées, et des arbres de la liberté furent plantés dans toutes les communes du ci-devant état de l'église. Une fête d'un caractère antique et noble, dédiée à la gloire de la République française, eut lieu quelque temps après dans le forum romain, sous les arcs de triomphe des empereurs Titus et Septime-Sévère.

A l'approche de l'armée française, le pape avait député une congrégation extraordinaire, composée des cardinaux Borgia, Rimiccini et Rovarella, avec des pleins pouvoirs sur les tribunaux et sur les troupes; il avait en même temps publié un édit, par lequel il déclarait aux Romains qu'il resterait parmi eux, leur annonçait que les Français ne venaient pas comme ennemis, les exhortait à les traiter avec urbanité, et à montrer et confirmer par leur conduite cette harmonie, cette amitié que Sa Sainteté voulait, disait-elle, conserver avec la République. Ces mesures étaient bonnes assurément, mais elles étaient un peu tardives. Le succès n'en eût pas été douteux, si elles n'eussent été commandées en quelque sorte par les proclamations et la marche de l'armée française. Le gouvernement papal ne dut sa perte qu'à son inaction trop prolongée. Trois députations successives furent envoyées au général Berthier; mais les choses étaient trop avancées, il refusa de les entendre, et répondit au pape qu'il ne lui appartenait point de prononcer entre le peuple et lui, et qu'il devait se borner à exécuter les ordres de son gouvernement.

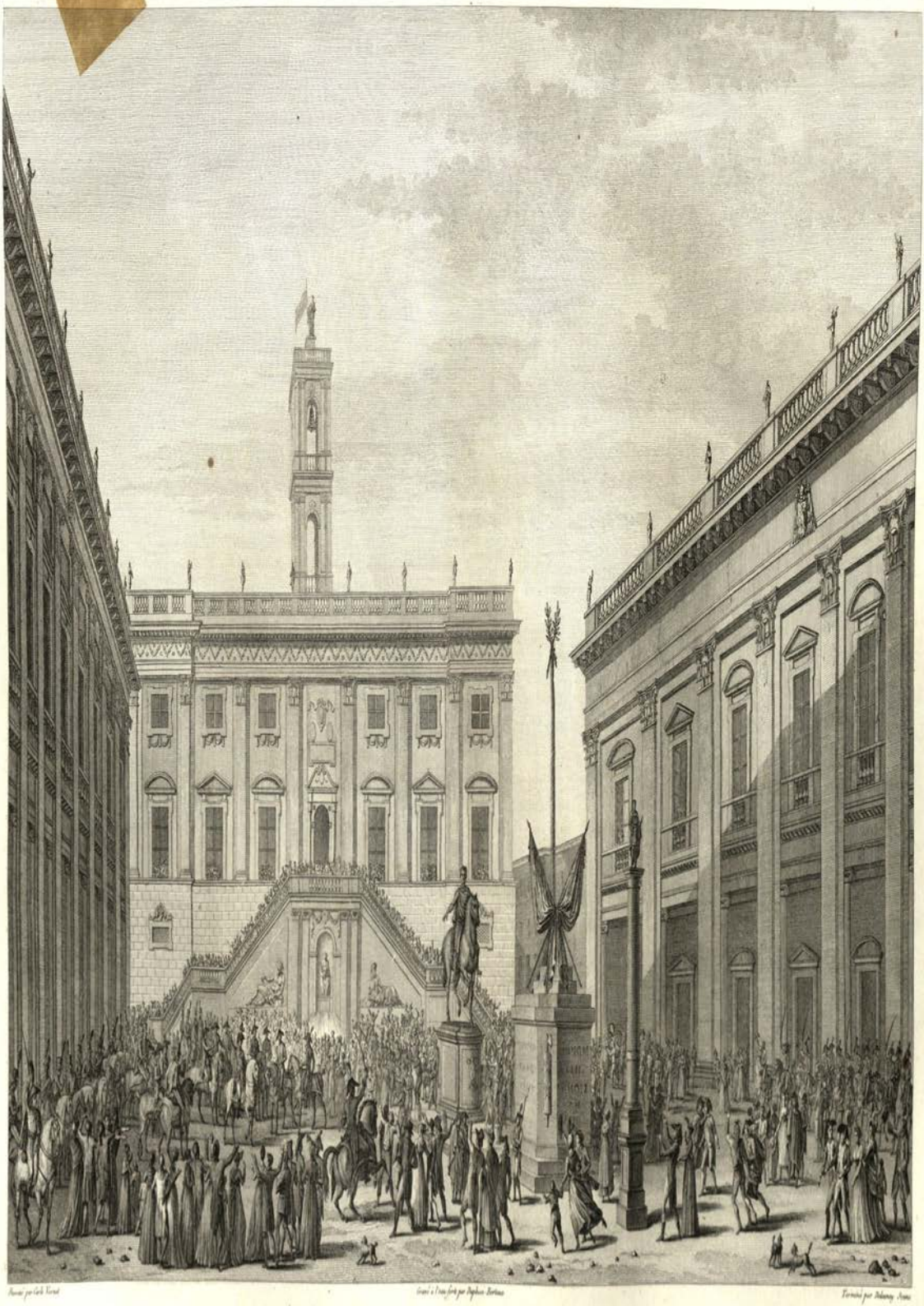
Les évènements que nous venons de raconter firent sentir au pape qu'il ne pouvait plus long-temps rester à Rome, et qu'il devait se résigner à son sort. Il quitta donc ses états le 2 ventôse, et obtint du général Berthier deux officiers français qui lui servirent de sauvegarde. Ce général ne crut pas devoir le retenir prisonnier, puisqu'il s'était abandonné à la loyauté française; il n'oublia pas non plus les égards dus à son grand âge; il protégea sa retraite, qu'aucun obstacle ne troubla. Nous devons ajouter que le peuple romain, en changeant la forme de son gouvernement, déclara que sa volonté était de conserver la religion qu'il vénère et observe, et de laisser intactes la dignité et l'autorité spirituelles du pape.

Le 3 ventôse, le gouvernement provisoire nomma un ambassadeur près la République française. Quel trait dans l'histoire de Rome que l'envoi d'un ministre des consuls romains, pour remercier les enfants des Gaulois de l'appui généreux qu'ils donnent à la délivrance de leur pays!

Cette immortelle armée d'Italie a égalé l'éclat de ses armes par la sagesse

de sa conduite, par la force de sa discipline. Elle avait conquis le territoire, elle conquit encore les cœurs : plus douce et non moins honorable victoire, qui ne laisse pas à l'humanité une seule larme à répandre! Nos héros, et Berthier, leur illustre chef, avaient été devancés non moins par le récit de leurs exploits que par les traits empoisonnés de la calomnie. Le peuple romain, disaient ses ennemis, va recevoir des brigands qui trafiqueront de son indépendance : le peuple romain fut détrompé; il ne put voir en nous que des libérateurs et des frères. Heureux si la sagesse qui avait présidé à cette restauration ne l'eût jamais abandonné, s'il ne se fût point livré aux factions qui l'agitèrent bientôt en tout sens, et l'amenèrent au point de regretter les fers qu'il avait brisés! Un faux enthousiasme avait égaré les Romains, et leur avait imposé la noble idée de reprendre leur antique grandeur; mais ils n'avaient pas les vertus de leurs pères!.....

Pie VI, retiré à Valence, venait d'achever sa longue et douloureuse carrière. Le conclave s'ouvrit à Venise, et le 18 mars 1800, Grégoire-Barnabé Chiaramonti fut élu pape par le sacré collège, sous le nom de Pie VII, son parent, dont il voulut ainsi honorer la mémoire. Le 21 mars, la cérémonie de son couronnement se fit à Venise; et le 3 juillet suivant, il fit son entrée solennelle à Rome. Cependant les Napolitains occupaient le château Saint-Ange et tout le territoire romain; ils l'évacuèrent bientôt en vertu de l'armistice conclu à Soligno. Les généraux Murat et Berthier se rendirent à Rome, et donnèrent à Sa Sainteté la preuve de la confiance la plus amicale. Le 15 juillet 1802, il fut conclu à Paris un traité entre le gouvernement de la République française et le pape, au sujet des affaires ecclésiastiques et des affaires temporelles. Depuis son glorieux avènement, ses vertus, son zèle apostolique, son désintéressement, sa modération l'ont rendu cher à son peuple, dont il est à la fois l'ami et le père.



PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE, LE 27 PLUVIOSE, AN VI.

ENTRÉE DES FRANÇAIS DANS TURIN.

20 *Frimaire an VII.*

L'Italie passait pour le tombeau des Français; elle est devenue le théâtre de leur gloire. La victoire leur en a ouvert l'entrée, et sans inconstance, sans caprices, les a pris à la descente des Alpes, pour les mener toujours triomphants sur les bords de l'Adriatique, et de là aux rives du Tibre. Après avoir franchi les éternels remparts de glace qui protègent cette superbe contrée, le premier ennemi qu'ils eurent à combattre, mais qu'ils eurent bientôt vaincu, fut le roi de Sardaigne. Ce prince, qu'on avait surnommé le *Portier de l'Italie,* avait appelé à son secours l'Autriche, non moins intéressée que lui à s'opposer au torrent qui menaçait d'engloutir tout ce qui se trouverait sur son passage. Le soldat français, sans souliers, sans habits, presque sans pain, est assailli par des troupes nombreuses, fraîches, bien nourries, bien armées. Il avance, combat, triomphe : Sardes, Autrichiens, tout a disparu. On ne voit plus d'armée dans le Piémont que celle des républicains français.

Cependant la cour de Turin, tremblante à l'approche du vainqueur, espère qu'elle trouvera dans sa clémence un abri plus sûr pour elle que celui des murailles dans lesquelles elle se tient cachée. Son espoir n'est pas trompé : elle demande, elle obtient la paix. Le front ceint de lauriers, la branche d'olivier à la main, le Français traverse comme ami cette terre que naguère il semblait devoir dévorer. Ce fut aux étonnants et rapides progrès de Bonaparte, dans la première campagne d'Italie, que nous dûmes l'avantage de détacher de la coalition un des princes qui s'y étaient engagés les premiers, d'occuper plusieurs places fortes en Piémont, et de poursuivre les Autrichiens jusqu'aux portes de Vienne.

Depuis long-temps le traité de paix était conclu, et cependant en frimaire an 7 il n'était point encore publié dans les états du roi de Sardaigne. Vainement les agents de la République avaient consenti à en solliciter ce gouvernement; la résistance de la cour de Turin fut invincible, et les plus futiles moyens furent allégués pour colorer ses retards ou plutôt ses refus.

C'est qu'en effet l'accord le plus intime contre la République existait entre Naples et Turin; les préparatifs hostiles s'y multipliaient en même temps; les milices piémontaises étaient mises sur pied; trente mille armes venaient de leur être délivrées; les troupes piémontaises marchaient vers Loano et Oneilla, au même moment où l'armée napolitaine attaquait l'armée française sur le territoire de la république romaine, où six mille Napolitains débarquaient à Livourne, et où un nouveau débarquement menaçait les côtes de la Ligurie; l'ordre de marcher au premier signal était déjà donné; Turin était rempli de troupes; quinze cents poignards avaient été distribués; la citadelle était presque assiégée; les hauteurs qui la dominaient étaient extraordinairement garnies de canons; et c'était dans ce moment-là même que le gouvernement sarde avait osé nous demander l'évacuation de la citadelle, et la diminution de nos troupes dans le Piémont.

Dans cet état de choses, la guerre fut déclarée. Le général Joubert, commandant en chef l'armée d'Italie, publia ce qui suit, à l'ordre du jour du 15 frimaire :

Enfin la cour de Turin a comblé la mesure : elle vient de se démasquer. Depuis longtemps de grands crimes ont été commis : le sang des républicains français et piémontais se versait à grands flots par les ordres de cette cour atroce. Le gouvernement français, ami de la paix, croyait la ramener par des voies conciliatrices; son désir prononcé était de cicatriser toutes les plaies d'une longue guerre, et de rendre la tranquillité au Piémont, en resserrant de jour en jour son alliance avec lui; mais son espoir a été lâchement trahi, et il ordonne aujourd'hui à son général de venger l'honneur de la grande nation, de ne plus croire à une cour infidèle à ses traités, et d'assurer au Piémont la paix et le bonheur.

Tels sont les motifs de l'armée française en Piémont. Tous les amis de la liberté sont mis sous la sauvegarde de l'armée française, et invités de s'unir à elle. Les propriétés, les personnes et le culte seront respectés.

L'armée piémontaise fait partie de l'armée française d'Italie : l'avancement ne sera dû à l'avenir qu'au patriotisme. Ceux qui s'opposeront à main armée à l'entrée des Français seront poursuivis *à outrance*.

Cette résolution suggérée par le besoin d'assurer les derrières de l'armée, et de réduire à l'impuissance une cour perfide et parjure aux traités, devait être exécutée aussitôt que conçue. Dès le 15 frimaire, la division du Modénais, commandée par le général Victor, et la réserve de Milan, commandée par le général Dessolle, étaient réunies à Pavie, à Abbiategrasso et Buffalora, sur les bords du Tésin. Le 16 au matin ces forces marchèrent sur Novare; tandis que l'adjudant-général Louis à Suze, le

général Casabianca à Coni, et le général Montrichard à Alexandrie, s'assuraient au même instant de ces places et de la personne des gouverneurs. L'adjudant-général Musnier surprit Novare, dont la garnison piémontaise et suisse fut aussitôt dirigée sur Milan. Le général Montrichard exécuta la même chose à Alexandrie. Trois cents hommes, partis de la citadelle de Turin, s'emparèrent de Chivasso et de sa garnison.

Les ministres du roi, informés de ce mouvement, se méprenaient d'abord sur sa nature, et voulaient organiser une défense générale; ils ne tardèrent pas à se convaincre qu'ils avaient affaire, non à un détachement, mais à un corps d'armée, lorsqu'ils virent, le 17, une colonne commandée par le général Montrichard se porter d'Alexandrie, par Asti, sur Turin; la colonne du général Victor, avec la réserve, sur Verceil et en avant, et le général en chef lui-même se rendre à Novare. Il y prit rapidement quelques mesures d'administration pour organiser le pays et assurer la subsistance des troupes; il envoya occuper le château d'Arone, sur le lac Majeur, et se porta à Verceil; à Chivasso il reçut l'acte de renonciation du roi, il accéléra sa marche, et arriva le 19, à deux heures du matin, dans la citadelle de Turin. Dans la journée, la renonciation [1] fut acceptée et signée de part et d'autre. Les colonnes des généraux Montrichard et Victor arrivèrent, l'une sur les hauteurs de la Superga, qui dominent la ville, et l'autre aux portes, et jusque dans la citadelle. Le roi prépara et exécuta

[1] Voici le texte de cette renonciation du roi de Sardaigne :

1° Sa majesté déclare renoncer à l'exercice de tout pouvoir; et avant tout, elle ordonne à tous ses sujets quels qu'ils puissent être, d'obéir au gouvernement provisoire qui va être établi par le général français.

2° Sa majesté ordonne à l'armée piémontaise de se regarder comme partie intégrante de l'armée française en Italie, et d'obéir à son général en chef comme à elle-même.

3° Sa majesté désavoue la publication de la proclamation répandue par son ministre, et ordonne à M. le chevalier Damian de se rendre à la citadelle de Turin, comme garant de sa foi et de sa ferme intention qu'aucun recours quelconque ne puisse être porté contre le présent acte émané de sa propre volonté.

4° Sa majesté ordonne au gouverneur de la ville de Turin de recevoir et faire exécuter exactement tous les ordres que le général français, commandant de la citadelle, jugera à propos de lui donner pour le maintien de la tranquillité publique.

5° Il ne sera rien changé à tout ce qui a rapport au culte catholique et à la sûreté des individus et des propriétés. Les Piémontais qui voudront transporter leur domicile ailleurs auront la faculté de sortir avec leurs effets mobiliers dûment constatés, de vendre et de liquider leurs biens et créances, pour en exporter le prix. Les Piémontais absents pourront librement revenir en Piémont, et y jouir des mêmes droits dont jouiront leurs concitoyens. Les Piémontais ne pourront, sous aucun prétexte, être accusés ni recherchés pour propos, écrits ou faits politiques antérieurs au présent acte.

6° Le roi et toute la famille royale pourront se rendre en Sardaigne, en passant par Parme. En attendant, il ne sera rien changé aux dispositions qui regardent la sûreté de sa personne. Jusqu'à son départ, ses palais et maisons de campagne ne seront point occupés par les troupes françaises; rien ne sera distrait de ce qui existe, et la garde continuera à en être confiée à ceux qui y sont maintenant employés.

7° Les passe-ports et les ordres nécessaires seront donnés pour que sa majesté et toute sa famille arrivent sûrement

son départ dans la nuit. Le 20 au matin, les troupes françaises entrèrent dans la ville et y établirent garnison. Par cette expédition rapide et hardie, terminée en trois jours de marches forcées de plus de trente milles, l'armée se vit maîtresse de tout le Piémont; les derrières et les communications avec les républiques alliées se trouvèrent assurés; une armée d'auxiliaires, un des plus beaux arsenaux de l'Europe, dix-huit cents pièces de canon à Turin seul, cent mille fusils, des munitions et des approvisionnements en tout genre furent dès-lors à sa disposition.

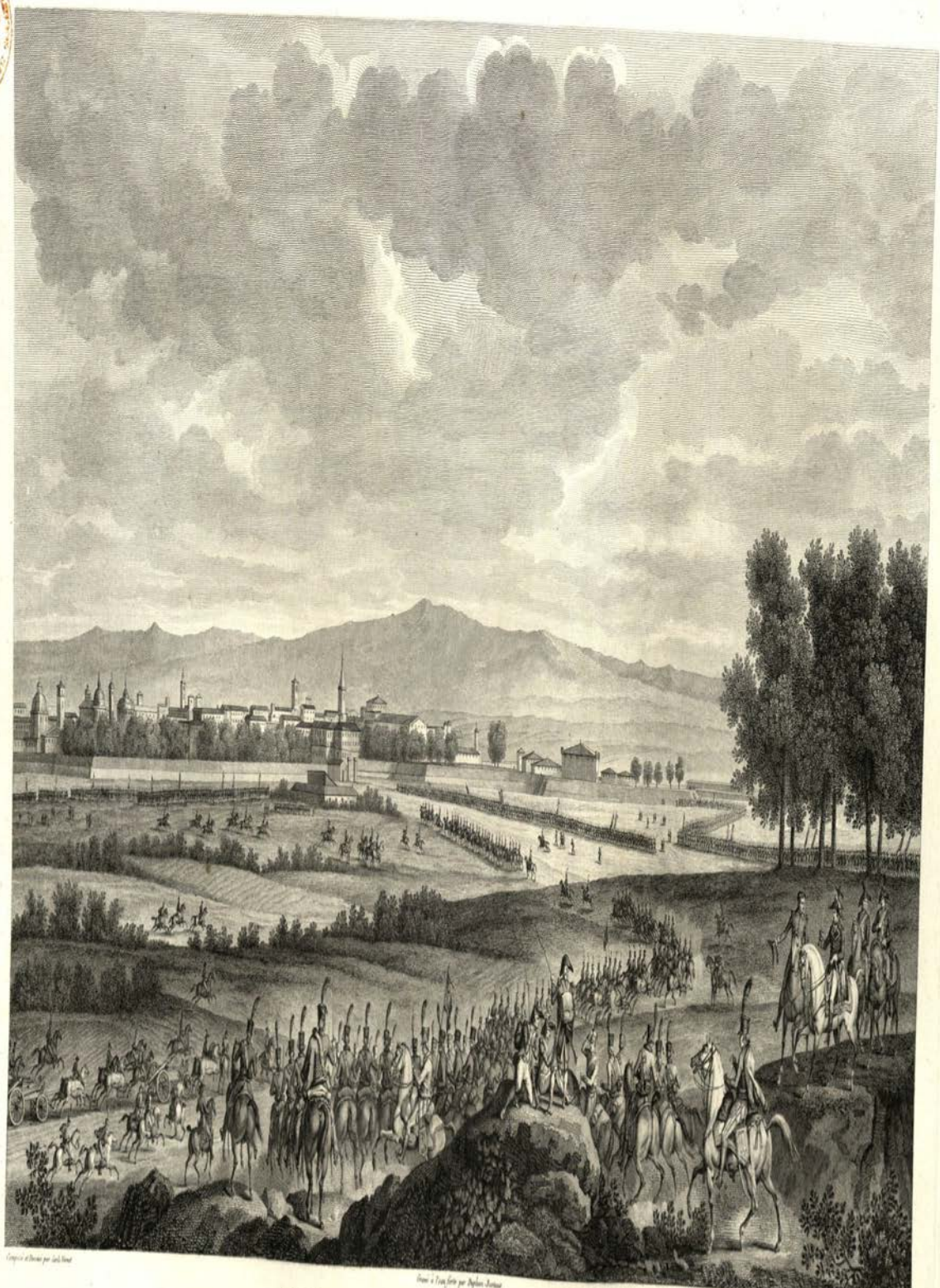
Le 19 au soir, le roi était parti avec toute sa famille. Les Français furent reçus à Turin au milieu des plus vives acclamations. Le 21, le gouvernement provisoire y fut installé; l'enthousiasme fut général, et la ville fut illuminée pendant toute la nuit. Les troupes piémontaises, fières d'être associées aux glorieux travaux de l'armée française, jurèrent de se rendre dignes d'elle; une tranquillité parfaite et une satisfaction générale régnèrent bientôt dans l'intérieur du Piémont; et cette province dut une nouvelle existence aux triomphes et à la générosité de la nation libératrice.

au lieu où elle se retire. Elle sera accompagnée par des détachements, d'égale force, de ses gardes et des troupes françaises.

8° Dans le cas où le prince de Carignan resterait en Piémont, il y jouira de ses biens, maisons et autres propriétés; il pourra toujours en sortir, ainsi qu'il est réservé par l'article 5 pour les habitants du Piémont.

9° L'état des caisses publiques et l'inventaire des archives seront remis sur-le-champ, et les scellés apposés sur les caisses.

10° Les vaisseaux des puissances qui sont ou seront en guerre avec la République française ne pourront jamais être reçus dans les ports de l'île de Sardaigne.



ENTRÉE DES FRANÇAIS A TURIN, LE 20 FRIMAIRE AN VII.

PRISE DE NAPLES.

2 *Pluviôse an* VII.

L'EXPÉDITION d'Égypte et la campagne de Naples seront de brillants épisodes à l'histoire de la guerre vers la fin du dix-huitième siècle. Depuis la paix de Campo-Formio, dictée par le génie de Napoléon, dont nos ennemis étaient loin de prévoir alors les hautes destinées, et qu'ils croyaient à jamais séparé du continent par l'immensité des mers et les déserts dangereux de l'Afrique, la cour de Naples n'avait cessé de montrer des dispositions constamment hostiles; depuis long-temps elle s'était constituée en hostilité effective, puisqu'elle avait prodigué ouvertement, et au fort de la guerre, les secours de tous les genres à notre plus cruel ennemi; qu'elle avait accueilli dans ses ports la flotte de Nelson, et qu'elle avait fait à cet amiral une réception triomphale. En résultat, elle était devenue l'auxiliaire de la Grande-Bretagne, la plus utile pour elle, la plus funeste pour nous; et le gouvernement français, fidèle à son devoir de conserver la paix, même avec Naples, s'efforçait encore à croire à la possibilité d'un repentir. Le gouvernement napolitain détruisit bientôt cette honorable illusion; il mit le comble à ses longues perfidies, en osant attaquer inopinément l'armée française, et accompagner cette agression des plus insolentes menaces [1]. Dès-lors la guerre fut déclarée à la cour de Naples; et le 17 frimaire an 7, le gouvernement adressa aux armées de la République une proclamation pour leur annoncer que la volonté nationale les rappelait aux combats. « Nous avons tout fait pour la paix, leur dit-il, « vous ferez tout pour l'honneur et pour la gloire de votre patrie. Songez « que trente millions de vos frères vous suivent de l'œil et du cœur dans « votre glorieuse carrière..... Marchez!..... »

Le général Championnet, obligé d'abord d'abandonner *Rome* aux

[1] Le général *Bourcard*, au nom du général *Mack*, qui signa lui-même copie de cette déclaration, écrivit le 28 novembre 1798 au commandant du château Saint-Ange : « Tous les Français malades aux hôpitaux de Rome, « ainsi que les gardes que le général Championnet y a laissés, et qui ont été retenus, sont regardés comme otages; « et chaque coup que l'on osera tirer dès ce moment sur les troupes napolitaines sera marqué par la mort d'un « soldat français, qu'on livrera à la juste indignation des habitants. » Cette étrange sommation n'a pas besoin de commentaire.

Napolitains, malgré l'avantage remporté à *Terni,* s'était replié en arrière de cette ville pour y réunir sa petite armée; il avait repris l'offensive, et sa droite, commandée par Macdonald, avait gagné les batailles de *Nepi,* d'*Otricoli* et de *Civita-Castellana.* Il était rentré dans *Rome,* avait chassé les Napolitains des états romains, et poursuivait ses succès le long de la Méditerranée en envahissant les états de Naples.

La place forte de *Gaëta* était au pouvoir des Français; l'armée napolitaine, battue dans toutes les rencontres, s'était retirée derrière le *Wolturno,* position protégée par la place de *Capoue* que ce fleuve partage. Le corps du général Lemoine, qui avait pris *Acquilla* en passant par le sommet des Apennins, s'était rejoint à l'armée.

L'aile gauche, d'abord repoussée d'*Ascoli,* avait gagné la bataille de *Fermo,* et, continuant ses succès, s'était emparée de la forteresse de *Civitella;* elle avait battu la droite des Napolitains sur le *Wuomano,* pris *Pescara,* et passé cette rivière derrière laquelle ce corps découragé avait perdu le reste de son artillerie, et fini par se dissiper entièrement.

Le général Duhesme, qui commandait cette aile, ne laissant que quelques garnisons dans les Abbruzes, s'était dirigé sur le général Championnet, et franchissant les Apennins à travers une horde de paysans armés et organisés, il avait pris d'assaut *Sulmona* et *Isernia,* qui lui barraient le passage, et se trouvait en mesure de traverser le *Wolturno* et de tourner la droite des Napolitains, lorsque ceux-ci proposèrent une trêve qui, livrant aux Français *Capoue,* la moitié du royaume et huit millions, donnait le temps au général Championnet de rouvrir ses communications, que les paysans armés sur ses derrières avaient coupées, et de réorganiser ses munitions dont ils avaient brûlé les convois.

Cette capitulation consentie par le roi lui-même, qui avait passé en Sicile, s'exécutait déjà. Les Français, en possession de *Capoue,* avaient passé le *Wolturno.* Le quartier-général de l'armée était à *Caserte,* maison de plaisance des rois de Naples, lorsqu'une révolution aussi soudaine qu'extraordinaire les força de reprendre les armes, et de marcher sur Naples.

Les lazaronis se soulèvent à l'aspect du commissaire-ordonnateur français qui était venu à Naples hâter la rentrée de l'argent promis par le traité; ils attaquent les troupes royales qu'ils accusent de trahison, les désarment, pillent les arsenaux, s'emparent des fusils, des canons, et

préludent par une attaque furieuse contre le camp des Français. Cet exemple fut imité par les villes et bourgades des environs où le reste de l'armée napolitaine était cantonné. Les nationaux se retirent chez eux ou se mêlent à la populace; les étrangers passèrent en partie dans le camp des Français.

Le roi de Naples s'était enfui en Sicile sur une simple nacelle, et le général Mack, ne trouvant plus de sûreté dans ce chaos de frénésie, fut obligé de venir implorer la générosité du général en chef français, et de se réfugier à son quartier-général. Dès ce moment, Naples ne fut plus qu'un théâtre sanglant de meurtres et de proscriptions. L'anarchie populaire et le fanatisme religieux marchaient ensemble et promenaient leurs glaives et leurs torches réunis contre les familles les plus honnêtes et les plus considérées. Le général Championnet ne pouvait se dispenser d'attaquer promptement cette ville, dont l'exemple était contagieux. Le 2 pluviôse, à la pointe du jour, le général Kellermann étant parvenu à se joindre au château de Saint-Elme, continua à faire des progrès en longeant la mer. Les généraux Rusca et Dufresne, ayant forcé les faubourgs du côté du couchant, vinrent faire jonction avec la division qui venait de forcer la porte Capouanne; mais les lazaronis, resserrés dans leurs quartiers, n'en opposèrent que plus de résistance. Chaque rue, chaque bâtiment un peu considérable exigèrent une attaque nouvelle et un siège, et les progrès, malgré l'ardeur du soldat, furent peu rapides. Le combat fut ralenti la nuit, mais ne cessa pas; on la passa de part et d'autre sur le terrain conquis et défendu. Le général Duhesme profita de son obscurité pour faire sauter une maison qui avait arrêté les troupes pendant le jour; quelques braves armés de leviers pénétrèrent dans le bas, y déposèrent plusieurs barils de poudre pris aux rebelles, et se retirèrent après avoir laissé une mèche allumée. Plus de deux cents hommes y périrent, et cependant le lendemain la maison suivante était occupée et défendue : nos troupes furent même attaquées sur plusieurs points pendant cette nuit; mais avisées par le redoublement du tocsin, qui semblait préluder, elles repoussèrent avec sang-froid la furie des assaillants.

Cependant il était nécessaire de terminer cette lutte sanglante; déjà des bourgades s'ébranlaient pour venir prendre les assiégeants à dos. Le général Broussier longea le pied du Vésuve, et tourna par le chemin de la mer du levant le quartier *Del-Carmine*, qui était comme le quartier-général des

lazaronis; les autres colonnes devaient y pénétrer des autres côtés. Effectivement, le général Kellermann, continuant à longer la mer, s'empara du fort de *Leuf* et du fort *Neuf,* tandis que le général Rusca marchait sous les ordres du général Duhesme au fort *Del-Carmine.* Au même instant, Broussier ayant rompu deux bataillons de gardes-suisses qui défendaient avec cinq pièces d'artillerie le pont de la *Madeleine* et la porte de *Salerne,* au devant de la ville, les lazaronis, qui, de tous côtés faisaient un feu meurtrier sur nos troupes, ne rendirent plus de combat. Quand ils se virent tournés, ils se dissipèrent et se tinrent cachés. Le seul fort *Del-Carmine,* défendu par quinze cents Albanais, tenait encore et faisait un feu terrible; mais entouré par nos colonnes, il allait être escaladé. Déjà des échelles, des tables, des meubles étaient dressés sous les murailles, et des soldats avaient déjà pénétré par des embrasures, quand les Albanais posèrent les armes et se rendirent avec deux généraux et trente officiers à discrétion. Alors tout fut soumis; et aux cris de *Viva il rè!* succédèrent ceux de *Viva la libertà!*

Les habitants paisibles et la classe des honnêtes gens accueillirent les Français comme les libérateurs du joug de la plus terrible anarchie; même, pendant le combat, ceux-ci furent reçus dans les quartiers des gens aisés, où ils pénétraient aux acclamations générales.

La prise de cette ville coûta du sang aux Français; on y perdit plusieurs braves officiers; mais le carnage des rebelles fut incalculable. On fut longtemps à déblayer les rues et les maisons de leurs cadavres. Les Français prirent dans cette attaque mémorable et singulière plus de soixante pièces d'artillerie, toutes mises successivement en batterie, trois forts bien pourvus et armés, six drapeaux et quatre mille hommes de troupes réglées.

Cette conquête donna lieu à l'organisation d'une république dans les états d'un roi qui, deux mois auparavant, comptait chasser les Français de l'Italie. Mais les factions sans cesse renaissantes déterminèrent bientôt la rentrée du monarque fugitif; et la magnanimité du vainqueur de Marengo l'a rétabli entièrement depuis dans la possession de ses états.

PRISE DE NAPLES, LE 2 PLUVIOSE, AN VII.

PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD.

30 *Floréal an VIII.*

Le passage du Rhin, dans le siècle dernier, fut célébré comme un des faits militaires les plus hardis que l'on pût tenter; aujourd'hui c'est pour les Français un voyage ordinaire, une promenade sur l'eau. Un autre passage célèbre, à plus juste titre, est celui des Alpes par Annibal. Pendant deux mille ans on a eu peine à concevoir comment le général carthaginois avait pu conduire ses hommes, ses chevaux, et sur-tout ses éléphants, à travers des rochers couverts de neiges, des glaces aussi vieilles que la terre qui les porte, des précipices dont la vue fait pâlir celui qui ose en mesurer de l'œil la profondeur, et des torrents dont le fracas porte l'épouvante dans l'ame la plus intrépide. Ce prodige, qui a été le sujet de tant de commentaires, s'est renouvelé de nos jours, et la France peut montrer son Annibal à l'Europe étonnée.

Bonaparte, de retour de sa brillante expédition d'Égypte, au commencement de l'an 8, et appelé, d'un vœu unanime, à la tête du gouvernement de la nation française, tourna ses regards vers l'Italie qui avait été le premier théâtre de sa gloire militaire et politique : il la vit au pouvoir des ennemis qu'il avait tant de fois vaincus; il résolut de la soustraire à leur joug et de la reconquérir à l'indépendance.

Le général Berthier, parti de Paris avec l'ordre d'aller réorganiser la victoire comme il avait réorganisé son ministère, ne tarda pas à s'apercevoir que la plupart des moyens qui devaient assurer le succès de cette mission avaient été paralysés par l'inexécution des ordres du gouvernement. Les conscrits étaient sans armes, les vieux soldats sans habits, tous les magasins sans approvisionnements; l'armée était en quelque sorte à créer. L'ennemi, qui n'ignorait aucun de ces détails, arrivait et publiait par-tout que l'armée de réserve ne pouvait entrer en campagne avant le mois d'août. Cette fois encore ses calculs furent trompés. Tandis que

Bonaparte activait tout à Paris, et remettait, de sa propre main, deux moules à balles à un courrier qu'il expédiait, le général en chef Berthier visitait, à Dijon, tous les magasins, envoyait par-tout des agents pour accélérer la marche des troupes, épurait les administrations, démasquait les fournisseurs infidèles, encourageait les fournisseurs honnêtes, et faisait naître par-tout la confiance. En moins de vingt jours, une armée de cinquante mille hommes put être dirigée sur Genève, où le premier Consul passa en revue plusieurs corps dès le 19 floréal.

L'armée de réserve n'était entrée que depuis quelques jours en campagne, et déjà elle s'était signalée par des traits de courage et de dévouement que l'histoire doit s'empresser de recueillir. Elle s'avançait à marches forcées vers les Alpes; son général arrive au pied du Saint-Bernard le jour où plusieurs corps devaient le franchir. Les troupes, après cinq heures de marche, parvinrent, le 30 floréal, harassées de fatigues, sur le sommet de la montagne, à l'endroit même où de vertueux cénobites, renonçant pour jamais à la verdure, et s'isolant de la nature entière, sont venus, au milieu des rochers, des neiges et des frimas, se consacrer au service de l'humanité, et soulager gratuitement tous les voyageurs.

Le hameau de Saint-Pierre, situé auprès du mont, nous servait depuis deux mois d'entrepôt pour l'artillerie, et ses habitants furent nos guides. L'avant-garde, commandée par le général Lasnes, vit l'ennemi à S.-Remy, village à six lieues du couvent. Quoiqu'inférieur en nombre, celui-ci qui ne pouvait pas craindre d'être coupé, et dont le pays escarpé protégeait la résistance et la retraite, se défendit pied à pied et ne disparut qu'au moment où il s'aperçut qu'un corps de nos troupes, descendant du petit Saint-Bernard, menaçait ses derrières et pouvait arriver avant lui à la vallée d'Aoste. Toutes les divisions suivaient le mouvement de l'avant-garde. L'artillerie et les munitions s'amoncelaient à Saint-Pierre, où le parc s'établissait. Pour les transporter au-delà du mont, les canonniers démontent canons, caissons, forges, etc., pièce par pièce; on creuse des arbres dans lesquels on fait glisser les pièces de canon, et cinq à six cents hommes traînent ce fardeau. Les roues sont portées à bras sur des perches. Des traîneaux amènent les essieus et les caissons vides; les mulets sont chargés des munitions enfermées dans des caisses de sapin. On marchait un à un. L'armée descendit ainsi pendant trois heures, sans autre accident que la perte de quatre ou cinq chevaux tombés dans des précipices.

Quelques soldats d'infanterie imaginèrent un singulier moyen d'abréger le voyage. Ils se laissèrent glisser sur une neige polie, le long d'une pente extrêmement rapide, qui conduisait en quelques secondes au même point où l'on ne pouvait arriver qu'après quelques heures en suivant le sentier. Bonaparte, qui connaît mieux que personne le prix du temps, n'a pas négligé ce moyen d'arriver deux heures plus tôt en Italie.

De plus grands obstacles et une gloire nouvelle attendaient l'armée devant le château de Bard. Vingt-deux pièces de canon, cinq cents hommes de garnison, plusieurs mortiers, plusieurs ouvrages avancés, en défendaient l'approche. Cependant il était de la plus grande importance pour Bonaparte de s'en emparer sur-le-champ, parcequ'il arrêtait son armée dans une gorge où quatre jours suffisaient pour épuiser toutes ses ressources; parceque le moindre retard donnait au général Mélas le temps de venir s'opposer à sa sortie, et lui découvrait des desseins dont il pouvait alors prévenir l'exécution. Pour réduire le fort plus promptement, on pratiqua à la hâte un chemin sur la hauteur d'Albaredo qui le domine et le voit à revers, et l'on y établit avec peine une pièce de quatre qui facilita le passage de l'avant-garde. L'artillerie se vit réduite à traverser la ville basse; mais afin de tromper l'ennemi, le parc fut couvert de fumier, les roues des équipages furent enveloppées avec du foin, et trente hommes, attelés à la prolonge d'une pièce ou d'un caisson, saisirent chaque moment favorable pour passer sans faire de bruit. Cette manœuvre eut un grand succès. Bonaparte et Berthier avaient aussi gravi le rocher; leur présence et leur exemple ne contribuèrent pas peu à faire surmonter aux troupes les difficultés effrayantes de ce passage, qui exigeaient la constance et l'ardeur la plus soutenue.

Le 12 prairial, l'armée française se rendit maîtresse du fort de Bard, dont toute la garnison demeura prisonnière de guerre. Cette prise importante assura ses communications avec la France par la vallée d'Aoste, le Simplon et le Gothard.

Dans le même moment où le fort de Bard capitulait, le général Murat recevait les clefs de Milan; et déjà la république cisalpine était réorganisée comme nation libre et indépendante. Les Autrichiens avaient commis tant de vexations dans la Lombardie, que leur expulsion de ce pays fut regardée comme un nouveau bienfait des Français. De son côté, le général Lasnes se portait sur Pavie, que l'ennemi avait abandonné en nous laissant deux

cents bouches à feu qu'il n'avait pas eu le temps d'embarquer sur le Pô, dix-huit mille fusils, deux mille barils de poudre, des magasins immenses et un million de cartouches. Lodi, Cassano furent pris. Mais tous ces avantages ne pouvaient pas encore fixer le sort de l'Italie : il fallait une bataille décisive; les deux armées la désiraient.

Le 17 prairial, le premier consul Bonaparte publia la proclamation suivante à l'armée de réserve à Milan :

SOLDATS,

Un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi : la consternation était dans tout le midi de la France. La plus grande partie du territoire du peuple ligurien, le plus fidèle ami de la République, était envahie. La république cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal. Soldats! vous marchez..... et déjà le territoire français est délivré! la joie et l'espérance succèdent dans notre patrie à la consternation et à la crainte. Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes. Il sera pour toujours délivré de ses éternels ennemis. — Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine! L'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner ses frontières. Vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve. Le premier acte de la campagne est terminé. — Des millions d'hommes, vous l'entendez tous les jours, vous adressent des actes de reconnaissance. Mais aura-t-on donc impunément violé le territoire français? Laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles? Vous courez aux armes!..... Eh bien! marchez à sa rencontre, opposez-vous à sa retraite, arrachez-lui les lauriers dont elle s'est parée, et, par-là, apprenez au monde que la malédiction est sur les insensés qui osent insulter le territoire du grand peuple! — Le résultat de tous nos efforts sera *gloire sans nuage* et *paix solide*.

Cette proclamation redoubla l'enthousiasme et l'ardeur de l'armée française en Italie; elle répondit au vœu de son illustre chef par une suite non interrompue de victoires.

PASSAGE DU MONT SAINT BERNARD, LE 30 FLORÉAL AN VIII.

BATAILLE

DE

MONTEBELLO ET DE CASTEGGIO.

20 Prairial an VIII.

L'ENTHOUSIASME et l'ardeur des chefs de l'armée d'Italie avaient passé dans le cœur de tous les soldats; ils étaient décidés à vaincre ou à s'illustrer par une mort glorieuse. La bataille de Montebello fut sanglante, mais elle fut décisive; elle porta l'épouvante parmi les coalisés, à qui les succès progressifs et simultanés de nos armes durent faire présager leur prochaine expulsion de l'Italie. Mais avant d'arriver à cette illustre journée, reprenons la série des évènements militaires qui l'ont précédée.

Le 15 prairial, la division Boudet, réunie à la cavalerie aux ordres du général Murat, se porta sur la tête du pont de Plaisance, tandis que la division Loison marchait sur Crema, Orsinovi et Brescia. Quinze cents hommes avaient été détachés de cette division pour être dirigés par le général Broussier sur Pizzighitone. Le général Loison arriva le 17 à Lograd, où il apprit que le général autrichien Laudon cherchait à soulever les habitants de Brescia contre les Français. Il marcha sur cette ville et s'en rendit maître. Le général Laudon ne dut son salut qu'au courage de son escorte, qui fut exterminée. On trouva dans la place trente milliers de poudre et beaucoup de magasins.

Le 17, le général Murat s'empara de la tête du pont de Plaisance, défendu par cinq à six cents hommes et une vingtaine de pièces de canon. Mais l'ennemi ayant coupé, du côté de la ville, quelques bateaux du pont, et défendant ce passage avec dix-huit pièces de canon, le général Murat l'amuse sur ce point, et, à l'aide de quelques barques, fait passer deux brigades à Noretto, d'où il marche sur Plaisance, qu'il prend le 18. Il y trouva des magasins considérables et fit six cents prisonniers; une partie de la cavalerie ennemie n'eut que le temps de se jeter dans le fort. Ce n'était là qu'un coup de main pour un général qui avait remporté récemment en Égypte les batailles les plus mémorables. Mais à peine avions-nous

pris position à Plaisance, que la grand'garde fut attaquée du côte de Parme par un corps d'environ mille hommes qui venaient former la garnison de la citadelle de cette ville. Murat se met aussitôt à la tête de deux bataillons de la cinquante-neuvième, commandée par le général Boudet, et précédée des grenadiers commandés par l'adjudant-général Dalton. L'ennemi est bientôt chargé à la baïonnette et culbuté. Tous ceux qui ont échappé à la mort sont faits prisonniers; de ce nombre sont vingt-neuf officiers et un major.

Dans le même temps le général Lasnes s'était porté sur le Pô et cherchait à effectuer son passage vis-à-vis de Stradella. Tous les ponts volants avaient été détruits; mais il parvint à rassembler quelques bateaux sur lesquels il commença à traverser le Pô, le 17, à trois heures du matin. Le corps de troupes aux ordres du général Mainoni avait pris position le long des digues et des marais, en arrière de San-Cypriano. A trois heures du soir, les régiments de Reiski et Cravattes, forts de plus de deux mille hommes, soutenus par quelques pièces d'artillerie, attaquent avec impétuosité les troupes débarquées, qui s'élevaient à quinze cents hommes environ. Déjà notre centre ployait, quand l'ordre de battre la charge fut donné. Le combat fut opiniâtre; mais l'ennemi fut enfin culbuté et mis en déroute. Il laissa sur le champ de bataille plus de trois cents hommes tués ou blessés, deux cents prisonniers et deux caissons chargés de munitions.

Le 19, à trois heures du matin, la division du général Lasnes passa avec son artillerie, se porta sur Bronni, chargea avec audace l'infanterie et la cavalerie ennemies, et fit deux cents prisonniers.

Le général Lecci avait reçu l'ordre de s'emparer de Lecco le 18; il en avait trouvé le passage défendu par de l'artillerie et des barques canonnières. Il se détermina à transporter des barques sur des chariots, pour traverser l'Adda à la sortie du lac; il fit passer ensuite une colonne de trois cents hommes qui tourna l'ennemi, tandis qu'un autre corps soutenait le feu des barques canonnières de Lecco. L'ennemi se voyant tourné prit la fuite, en nous abandonnant un grand nombre de prisonniers, ses canons, ses barques, ses magasins et munitions de guerre.

Le 20, le premier Consul partit de Milan pour se rendre à Pavie. Il n'y resta qu'une heure, monta à cheval et passa le Pô pour rejoindre l'avant-garde qui déjà était aux prises avec l'ennemi. Le général Ott, dans l'intention de rouvrir la communication avec Plaisance, était arrivé de Gênes à Voghera, en trois marches forcées, avec un corps de quinze mille hommes

qui bloquaient cette place. Il avait été renforcé par un corps de cinq mille hommes, qui avait été destiné par le général Mélas à défendre le Pô.

Nous n'avions encore au-delà de ce fleuve que les corps des généraux Lasnes et Victor, trois cents chevaux et quelques pièces d'artillerie; mais il était important, pour remplir les intentions de Bonaparte, d'attaquer sans délai l'ennemi fatigué d'une marche pénible. Les généraux Chambarlac, Monnier et Gardanne eurent ordre de faire les mouvements de l'avant-garde et d'effectuer promptement le passage du Pô avec leurs divisions. Les avant-postes autrichiens furent rencontrés à San-Giuletta et repoussés jusqu'à Rivetta, qu'ils occupaient en force avec beaucoup d'artillerie. Deux bataillons français se portent sur la droite pour tourner l'artillerie ennemie, tandis que deux autres s'emparent des hauteurs de Casteggio, afin de tourner le bourg. La droite de l'ennemi cherche à déborder ces corps. Le général Watrin s'en aperçoit et détache sur-le-champ un autre bataillon avec ordre de gagner les hauteurs. Des forces supérieures pressent ce bataillon de tous côtés et l'obligent à un mouvement rétrograde; mais au même instant la division du général Watrin arrive, tourne Casteggio, parvient à chasser l'ennemi et à lui enlever tous ses avantages. Tandis que ce mouvement s'exécutait, le général Lasnes s'emparait du bourg par la grande route, et le général Gency était aux prises avec les Autrichiens qui tenaient opiniâtrément dans la position qu'occupait leur gauche.

Notre avant-garde se battait depuis quatre heures; les baïonnettes se croisaient, le terrain était disputé pied à pied, les positions importantes étaient tour à tour prises et reprises; jamais combat ne fut plus opiniâtre. La réserve, commandée par le général Victor, reçoit l'ordre d'appuyer l'avant-garde; la vingt-quatrième et un bataillon de cinq cents hommes, commandés par le général Delpech, se portent sur la droite, tandis que le général Herbin, à la tête de trois compagnies de carabiniers, charge avec vigueur la gauche de l'ennemi. Les quarante-troisième et quatre-vingt-seizième, commandées par le général Rivaud, s'ébranlent à leur tour et marchent au pas de charge. La vingt-quatrième tourne l'ennemi par sa gauche et fait un grand nombre de prisonniers. La quatre-vingt-seizième charge avec impétuosité le centre sur la grande route, et parvient à le percer au milieu d'une grêle de mitraille. Bientôt plusieurs parties de la ligne ennemie commencent à plier. Les généraux Victor et Lasnes profitent de ce moment. L'ordre est donné à tous les corps de charger à la fois. L'ennemi cède sur tous les points : le désordre et l'épouvante sont

dans tous ses rangs; sa déroute est complète; il est poursuivi dans sa fuite au-delà de Montebello jusqu'à Voghera.

Cette bataille a duré depuis onze heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Les conscrits y ont rivalisé d'ardeur avec les vieux soldats; l'artillerie et les troupes de toutes armes y ont fait des prodiges de valeur. Cinq mille prisonniers, deux mille hommes tués ou blessés, six pièces de canon avec leurs caissons; voilà quels ont été pour nous les résultats de cette journée. Nous avons à regretter soixante hommes tués et quatre cents blessés.

Bonaparte avait à peine mis le pied sur le sol de l'Italie, et déjà elle renaissait à la gloire. Des chants de triomphe, des actions de graces célébraient, dans toutes les villes, le retour inespéré des Français et la fuite précipitée des Autrichiens. Cependant le plan du vainqueur n'avait point reçu son entière exécution. Il avait beaucoup fait sans doute; mais il lui restait encore beaucoup à faire. On avait appris, par des prisonniers, la reddition de Gênes et sa capitulation honorable par le général Masséna, au moment même où l'ordre de lever le blocus arrivait au général Ott; et cette malheureuse nouvelle fit sensation. Mais les succès que nous venions d'obtenir en adoucissaient un peu l'amertume; et, ce qui, pour le moment, fut à nos yeux une véritable calamité, deux jours après augmenta l'éclat de notre triomphe, puisque nous eûmes la gloire de combattre toutes les forces autrichiennes réunies, et de gagner une victoire à jamais mémorable.

Malgré la reddition de Gênes [1], le général Mélas avait une position extraordinaire avant la bataille de Montebello; elle devint encore bien plus mauvaise après cette journée, puisque, n'occupant plus Stradella, il avait perdu un de ses meilleurs moyens de retraite. L'armée française, de Voghera s'était portée le lendemain sur Tortone, où elle prit position en colonne par divisions; l'avant-garde cerna la place fort tranquillement. La journée se passa sans évènement remarquable; on acquit seulement la certitude que l'armée ennemie était arrivée de Gênes, et que son quartier-général s'établissait dans Alexandrie. Nous ne devons pas oublier de dire ici que le brave Desaix, de retour d'Égypte, pensa arriver sur le champ de bataille de Montebello; toute l'armée l'accueillit avec joie, et le premier Consul le nomma sur-le-champ lieutenant-général. Que pouvait-il arriver de plus heureux à l'armée d'Italie que de gagner une bataille et de recevoir dans ses rangs le modèle des guerriers?

[1] La mortalité causée par la famine (dit Masséna) était à son comble dans le peuple et dans les troupes, et il ne restait plus que des squelettes ambulants.

BATAILLE DE MONTEBELLO ET CASTEGGIO, LE 20 PRAIRIAL AN VIII.

BATAILLE DE MARENGO.

25 *Prairial an VIII.*

Il est prêt enfin à s'accomplir ce vœu solennel de la nation française, lors du départ de Bonaparte pour l'armée d'Italie : *Qu'il revienne vainqueur et pacificateur!* Une seule bataille va rassembler les vicissitudes, les désastres et les triomphes d'une campagne entière; et le récit des actions mémorables qui l'ont illustrée, quelque rapide qu'il soit, sera moins rapide encore que le cours de nos victoires. La journée de Marengo, en elle-même si pleine de gloire, fut plus belle encore par les effets qu'elle produisit; elle affermit la puissance du gouvernement qu'elle honora; elle éloigna de plus en plus la crainte de voir jamais renaître les institutions féodales; elle fixa le sort de l'Italie, sauva d'une invasion le midi de la France, et fut un nouveau gage de la paix intérieure.

L'armée française, profitant de ses avantages, s'était portée sur Alexandrie. Le général Mélas ne pouvait se porter sur Gênes ni sur Mantoue, et encore moins s'enfermer dans Turin. Sa ligne de communication était coupée; il avait à craindre d'être attaqué de front pendant que le général Masséna marcherait sur ses derrières pour l'enfermer entre le Pô, le Tanaro et les deux armées. Bonaparte pensa avec raison qu'il se déciderait encore à tenter le sort d'une bataille générale pour se frayer la route de Plaisance; en conséquence, il fit toutes ses dispositions pour qu'elle fût décisive et fatale aux Autrichiens.

La jonction de toutes les forces du général Mélas s'était opérée le 24, à Alexandrie, et, le 25, il passa la Bormida sur trois ponts, dont l'un fut jeté pendant la nuit.

Les divisions des généraux Gardanne et Chambarlac étaient placées dès la veille en avant de Marengo; le corps du général Lasnes se porta à leur hauteur à droite; la cavalerie, aux ordres du lieutenant-général Murat, fut placée sur les ailes et dans les intervalles. C'est dans cet ordre que se

donna la célèbre bataille qui fait le sujet de ce tableau. La supériorité numérique de l'ennemi dans toutes les armes était considérable; mais l'audace et le talent fixèrent la fortune sous nos drapeaux. Nous ne pouvons mieux faire que de rapporter les détails officiels qui furent publiés à cette époque par les Consuls de la République.

Torre di Garofola, 26 prairial an 8.

Après la bataille de Montebello, l'armée fut mise en marche pour passer la Scrivia. L'avant-garde, commandée par le général Gardanne, a, le 24, rencontré l'ennemi qui défendait les approches de la Bormida et les trois ponts qu'il avait près d'Alexandrie, l'a culbuté, lui a pris deux pièces de canon et fait cent prisonniers.

La division du général Chabran arrivait en même temps le long du Pô, vis-à-vis Valence, pour empêcher l'ennemi de passer ce fleuve. Ainsi M. Mélas se trouvait cerné entre la Bormida et le Pô. La seule retraite de Gênes, qui lui restait après la bataille de Montebello, se trouvait interceptée. L'ennemi paraissait n'avoir aucun projet et très incertain de ses mouvements.

Le 25, à la pointe du jour, l'ennemi passa la Bormida sur ses trois ponts, résolu de faire une trouée, déboucha en force, surprit notre avant-garde, et commença, avec la plus grande vivacité, la célèbre bataille de Marengo, qui décide enfin du sort de l'Italie et de l'armée autrichienne.

Quatre fois, pendant la bataille, nous avons été en retraite, et quatre fois nous avons été en avant. Plus de soixante pièces de canon ont été, de part et d'autre, sur différents points et à différentes heures, prises et reprises. Il y a eu plus de douze charges de cavalerie et avec différents succès.

Il était trois heures après midi. Dix mille hommes de cavalerie débordaient notre droite dans la superbe plaine de Saint-Julien; ils étaient soutenus par une ligne d'infanterie et beaucoup d'artillerie. Les grenadiers de la garde furent placés comme une redoute de granit au milieu de cette immense plaine. Rien ne put l'entamer; cavalerie, infanterie, artillerie, tout fut dirigé contre ce bataillon, mais en vain : ce fut alors que vraiment l'on vit ce que peut une poignée de gens de cœur.

Par une résistance opiniâtre, la gauche de l'ennemi se trouva contenue, et notre droite appuyée jusqu'à l'arrivée du général Monnier, qui enleva, à la baïonnette, le village de Castel-Cariolo.

La cavalerie ennemie fit alors un mouvement rapide sur notre gauche, qui déjà se trouvait ébranlée. Ce mouvement précipita sa retraite.

L'ennemi avançait sur toute la ligne, faisant un feu de mitraille avec plus de cent pièces de canon; les routes étaient couvertes de fuyards, de blessés, de débris; la bataille paraissait perdue. On laissa l'ennemi s'avancer jusqu'à une portée de fusil du village de Saint-Julien, où était en bataille la division Desaix avec huit pièces d'artillerie légère en avant et deux bataillons en potence, en colonnes serrées sur les ailes. Tous les fuyards se rallient derrière. Déjà l'ennemi faisait des fautes qui présageaient sa catastrophe; il étendait trop ses ailes.

La présence du premier Consul ranimait le moral des troupes. *Enfants*, leur disait-il, *souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille.*

Aux cris de *vive la République! vive le premier Consul!* Desaix aborda au pas de charge et par le centre. Dans un instant l'ennemi fut culbuté. Le général Kellermann qui, avec sa brigade de grosse cavalerie, avait, toute la journée, protégé la retraite de

notre gauche, exécuta une charge avec tant de vigueur et si à propos, que six mille grenadiers et le général Zach, chef de l'état-major-général, furent faits prisonniers, et plusieurs généraux ennemis tués.

Toute l'armée suivit ce mouvement; la droite de l'ennemi se trouva coupée. La consternation et l'épouvante se mirent dans ses rangs.

La cavalerie autrichienne s'était portée au centre pour protéger la retraite. Le chef de brigade Beyssière, à la tête des *casses-cols* et des grenadiers de la garde, exécuta une charge avec autant d'activité que de valeur, perça la ligne de cavalerie ennemie, ce qui acheva l'entière déroute de l'armée. Nous avons pris quinze drapeaux, quarante pièces de canon et fait six à huit mille prisonniers. Plus de six mille ennemis sont restés sur le champ de bataille.

La neuvième légère a mérité le titre d'*incomparable;* la grosse cavalerie et le huitième de dragons se sont couverts de gloire. Notre perte est aussi considérable. Nous avons eu six cents hommes tués, quinze cents blessés et neuf cents prisonniers.

Les généraux Boudet, Champeaux et Mainoni sont blessés.

Le général en chef Berthier a eu ses habits criblés de balles. Plusieurs de ses aides-de-camp ont été démontés; mais une perte vivement sentie par l'armée, et qui le sera par toute la République, ferme notre cœur à la joie. Desaix a été frappé d'une balle au commencement de la charge de sa division; il est mort sur le coup. Il n'a eu que le temps de dire au jeune Lebrun, qui était avec lui : *Allez dire au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour vivre dans la postérité.*

Dans le cours de sa vie, le général Desaix a eu quatre chevaux tués sous lui, et a reçu trois blessures. Il n'avait rejoint le quartier-général que depuis trois jours; il brûlait de se battre, et avait dit deux ou trois fois la veille à ses aides-de-camp : *Voilà long-temps que je ne me bats plus en Europe. Les boulets ne nous connaissent plus; il nous arrivera quelque chose.* Lorsqu'on vint, au plus fort du feu, annoncer au premier Consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot : *Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer?* Son corps a été transporté en poste à Milan pour y être embaumé [1].

[1] Desaix était âgé de trente-huit ans. Élève de l'École militaire, il avait servi pendant dix-huit ans en qualité d'officier sous la monarchie. Depuis le commencement de la guerre de la révolution, il a été constamment employé dans des grades supérieurs. Il était d'une simplicité de caractère admirable. Il aimait la guerre comme art; il s'échauffait en racontant les actions où il s'était trouvé; ses yeux alors devenaient étincelants de génie. Ceux qui conversaient familièrement avec lui éprouvaient une surprise agréable en l'entendant passer subitement du récit d'une bataille à des sujets d'histoire naturelle. Jamais il ne s'est mêlé d'aucune de ces intrigues qui ont souillé la révolution. Il a combattu uniquement pour la gloire du nom français; il ignorait jusqu'aux dénominations de ces époques trop multipliées dont se glorifiait chaque parti; il souriait aux prétentions de ces sectes, dont chacune attachait à son triomphe passager le salut de la République; il connaissait en revanche tous les champs de bataille, toutes les belles manœuvres, tous les actes d'héroïsme qui illustrèrent les premières années de la République. Après l'armistice de Léoben, le général Desaix partit de l'armée du Rhin et se rendit auprès du vainqueur de l'Italie pour visiter les lieux où trois armées autrichiennes avaient été ensevelies. A son arrivée, Bonaparte fit mettre à l'ordre de l'armée ces deux lignes : *Le général en chef avertit l'armée d'Italie que le général Desaix est arrivé de l'armée du Rhin, et qu'il va reconnaître les positions où les Français se sont immortalisés.* L'expédition d'Égypte n'avait pas eu lieu lorsqu'il recevait cet honorable suffrage; et c'est après avoir acquis dans cette autre carrière tant de nouveaux droits à la considération des braves, que ce guerrier mourant regrettait *de n'avoir point assez fait pour vivre dans la postérité.* Ses dernières paroles ne furent sans doute qu'une erreur; mais cette erreur même fait encore son éloge. L'histoire, loin de les confirmer, les recueillera pour relever, par ce témoignage d'une rare modestie, un talent supérieur, un caractère sans tache, une bravoure réunie à tous les dons du génie. Desaix s'est élevé du champ de l'honneur dans le sein de l'immortalité. Six cents braves sont morts avec lui, comme jadis Léonidas et les siens; ou plutôt, Desaix, mourant à Marengo les regards tournés vers la postérité, rappelle si parfaitement Épaminondas mourant à Mantinée et léguant ses deux filles à l'histoire, qu'il est impossible de n'en pas saisir la ressemblance.

Le lendemain de la bataille de Marengo, le général Mélas, pour sauver les débris de son armée, fit demander aux avant-postes qu'il lui fût permis d'envoyer le général *Skal* au premier Consul. On arrêta, dans la journée, une convention [1], qui fut signée dans la nuit par le général Berthier et le général Mélas. *J'espère,* écrivait Bonaparte en la transmettant aux Consuls, *que le peuple français sera content de son armée.*

Dans le même moment que les batailles de Montebello et de Marengo donnaient lieu à l'armistice, le château de Plaisance, pressé de tous côtés, capitulait, et les douze cents hommes qui formaient la garnison se rendaient prisonniers de guerre.

[1] *Convention entre les généraux en chef des armées française et impériale en Italie.*

ARTICLE PREMIER. Il y aura armistice et suspension d'hostilités entre l'armée de S. M. I. et celle de la République française en Italie, jusqu'à la réponse de la cour de Vienne.

II. L'armée de S. M. I. occupera tous les pays compris entre le Mincio, la Fossa Maëstra et le Pô, c'est-à-dire, Peschiera, Mantoue, Borgoforte, et depuis là, la rive gauche du Pô, et sur la rive droite seulement la forteresse de Ferrare.

III. L'armée de S. M. I. occupera également la Toscane et Ancône.

IV. L'armée française occupera les pays compris entre la Chiesa, l'Oglio et le Pô.

V. Le pays entre la Chiesa et le Mincio ne sera occupé par aucune des deux armées. L'armée de S. M. I. pourra tirer des vivres des parties de ce pays qui faisaient partie du duché de Mantoue. L'armée française tirera des vivres des pays qui faisaient partie de la province de Brescia.

VI. Les châteaux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Pizzighitone, d'Atona, de Plaisance, seront remis à l'armée française, du 27 prairial au 1er messidor.

VII. Les châteaux de Coni, de Ceva, de Savone, la ville de Gênes, du 1er au 4 messidor.

VIII. Le fort Urbin, du 4 au 6.

IX. L'artillerie des places sera classée de la manière suivante : 1° Toute l'artillerie des fonderies et calibres autrichiens appartiendra à l'armée autrichienne; 2° celle des fonderies et calibres italiens, piémontais et français, à l'armée française; 3° les approvisionnements de bouche seront partagés. Moitié sera à la disposition du commissaire-ordonnateur de l'armée autrichienne, moitié à celle de l'ordonnateur de l'armée française.

X. Les garnisons sortiront avec les honneurs militaires, et se rendront, avec armes et bagages, par le plus court chemin, à Mantoue.

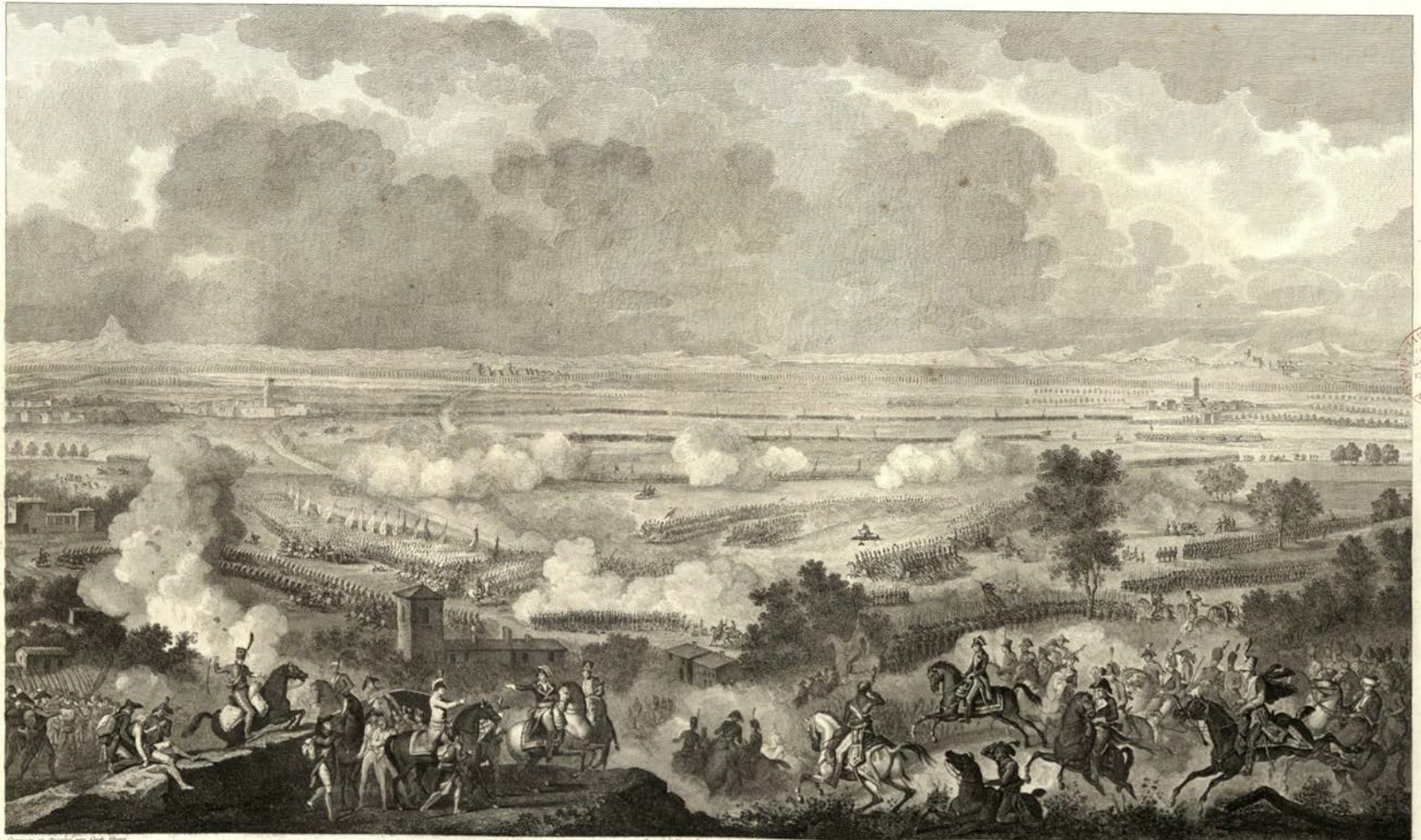
XI. L'armée autrichienne se rendra à Mantoue par Plaisance, en trois colonnes. La première, du 27 prairial au 1er messidor; la deuxième, du 1er au 4 messidor; la troisième, du 4 au 6 messidor.

XII. (Nomination de commissaires pour l'exécution de la présente convention.)

XIII. Aucun individu ne pourra être maltraité pour raison de services rendus à l'armée autrichienne ou pour opinion politique. Le général en chef de l'armée autrichienne fera relâcher les individus qui auraient été arrêtés dans la république cisalpine pour opinion politique, et qui se trouveraient dans les forteresses sous son commandement.

XIV. Quelle que soit la réponse de la cour de Vienne, aucune des deux armées ne pourra attaquer l'autre qu'en se prévenant dix jours d'avance.

Alexandrie, le 27 prairial an 8 de la République française.



Composé et Dessiné par Carle Vernet — Gravé à l'eau forte par Duplessis-Bertaux — Terminé par Pouce

VICTOIRE MÉMORABLE REMPORTÉE À MARENGO, PAR **BONAPARTE**, COMMANDANT EN PERSONNE L'ARMÉE FRANÇAISE, LE 25 PRAIRIAL AN VIII.

SITUATION DE L'ARMÉE DE RÉSERVE, LE 25 PRAIRIAL AN VIII.

BONAPARTE, premier Consul, commandant en personne.

ALEXANDRE BERTHIER, général en chef.

Pannetier, Stabenrath, } adjudans-généraux.

Marescot, général de division, commandant le Génie.

Marmont, général de brigade, commandant l'Artillerie.

DUPONT, général de division, chef de l'état-major.

Pamphyle Lacroix, Dampierre, } Adjudans-généraux.

EN LIGNE A MARENGO.

INFANTERIE.

Lieutenans généraux.	Généraux commandant les divisions.	Adjudans généraux.	Généraux de brigade.	Commandans des corps.	Numéros des corps et désignation de l'arme.	Nombre des bataillons ou escadrons.	Force des corps.	Totaux par division.
	Gardanne			Saundeur	44e de ligne	3	1748	
				Cardenau	101 de ligne	3	1890	3691
Victor					102 de ligne	»	53	
	Chambarlhac	Delort	Herbin	Ferey	24 légère	3	1801	
				Bisson	43 de ligne	3	1901	5287
			Rivaud	Lepreux	96 de ligne	3	1586	
Lasnes père	Watrin	Noguez		Macon	6 légère	3	1114	
			Malher	Legendre	40 de ligne	3	1716	5085
			Gency	Schreiber	22 de ligne	3	1255	
			Maimony	Valhubert	28 de ligne	3	998	
			Carra-St.-Cyr	Bourgeois	19 légère	2	914	
	Monnier	Girard	Schilt	Rouyer	70 de ligne	3	1460	3614
Desaix				Mercier	72 de ligne	3	1240	
			Musnier	Labassée	9 légère	3	2014	
	Boudet	Dalton		Lajeunesse	30 de ligne	3	1430	5316
			Guesnéau	Bourdois	59 de ligne	3	1872	
				Soules	Grenad. et Chas. de la garde	1	800	800
					Total de l'infanterie.	45		25791

CAVALERIE.

			Kellermann	Ywendorff	2e de cavalerie	3	120	
				Gerard	20 de cavalerie	3	300	470
				Rouff	21 de cavalerie	»	50	
			Champeaux	Vialannes	1er de dragons	4	450	
		Cés. Berthier.		Milet	8 de dragons	4	528	998
					9 de dragons	3	220	
Murat				Levreault	6 de dragons	4	300	
				Defrance	12 de chasseurs	4	500	800
				Ismert	11 de hussards	2	200	
			Rivaud	Dupré	21 de chasseurs	4	559	
				Fournier	12 de hussards	4	400	759
				Romagni	3 de cavalerie	2	150	
				Juniac	1er de hussards	1	151	301
				Beyssière	Grenadiers de la garde	1	560	
					Chasseurs, *idem*	1		560
					Total de la cavalerie.	40		3688

ARTILLERIE ET GÉNIE.

Artillerie à pied et à cheval	618	690
Artillerie légère de la garde consulaire	72	

Récapitulation { Infanterie 25791; Cavalerie 3688; Artillerie 690; Total 28169

Récapitulation générale { En ligne à Marengo 28169; Devant les places 28565; Total 56734

Aperçu des forces Autrichiennes en Italie { A Alexandrie, sous le général en chef Mélas, environ 45000, dont 8 à 10000 de cavalerie; A Mantoue et sur le Mincio, sous le général Wucassovitsch 6000; Sur le Haut-Adige, sous le général Dedovitsch 4000; Dans les places, environ 15000; Total 70000

DEVANT LES PLACES ET EN POSITION SUR LES DEUX RIVES DU PÔ.

INFANTERIE.

Lieutenans généraux.	Généraux commandant les divisions.	Adjudans généraux.	Généraux de brigade.	Commandans des corps.	Numéros des corps et désignation de l'arme.	Nombre des bataillons ou escadrons.	Force des corps.	Totaux par division d'infanterie et brigade de cavalerie.
Duhesme	Loison	Paulet	Broussier	Castillon	13e légère	3	1127	
			Gobert	Colomb	58 de ligne	3	2079	5304
					60 de ligne	3	2098	
	Lapoype			Caulois	1er légère	2	850	
				Paticier	29 de ligne	3	1052	3462
				Goury	91 de ligne	3	980	
Moncey				Chossat	67 de ligne	3	1600	4400
	Lorge	Rd. Delort	Lechy	Peyré	Légion italique	3	2600	
					12 légère	1	450	2250
	Gilly	Hullin, à Milan		Berthlot	1er de ligne	3	1800	
	Chabran				1 demi-brigades des bataillons complémentaires de l'armée d'Orient	2	811	2864
						2	1066	
						3	987	
					12 légère	1	450	
					15 légère	1	500	
				Praëfke	28 légère	3	1400	4880
			Davin	Mairesse	21 de ligne	1	580	
					96 de ligne	3	1400	
	Turreau	Liébault			180 de ligne	1	400	
					107 de ligne	1	450	
				Goiffon	102 de ligne	1	695	695
	Bethencourt				Total de l'infanterie.	44		25855

CAVALERIE.

	Harville		Dumoulin		1er de cavalerie	2	182	582
				Jacquemin	5 de cavalerie	2	200	
	Chabran			Michelon	7 de chasseurs	1	120	120
					14 de cavalerie	2	150	
				Poinsot	15 de cavalerie	3	300	930
					23 de cavalerie	2	200	
					25 de cavalerie	3	280	
Duhesme				Dommanget	5 de dragons	2	240	
	Loison		Broussier	Tainturier	15 de chasseurs	2	240	1180
			Gobert	Croutelle	2 de chasseurs	4	400	
				Avice	11 de hussards	2	300	
	Turreau	Liébault			21 de cavalerie	»	50	
				Boudet	14 de chasseurs	2	250	700
			Kister	Thulier	9 de chasseurs	4	400	
					Total de la cavalerie.	51		5512

ARTILLERIE ET GÉNIE.

Artillerie à pied et à cheval	1131	1400
Pontoniers, sapeurs, etc	269	

Récapitulation { Infanterie 25855; Cavalerie 3312; Artillerie et Génie 1400; Total 28565

Extrait du Rapport du Maréchal Berthier.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

Lorsque la nouvelle d'une victoire aussi décisive arriva à Paris, elle ranima parmi nous l'enthousiasme des plus beaux jours de gloire et de triomphes, et rendit à l'esprit national toute son énergie. Le canon d'allégresse retentit dans toute la ville, et le soir elle fut spontanément illuminée, ce que l'on n'avait pas encore vu depuis long-temps. Les cœurs s'ouvrirent à l'espérance plus que jamais, car, plus que jamais, il était probable que nos victoires allaient mettre un terme à l'effusion du sang qui durait depuis dix ans. L'auguste pensée de la paix se présenta à tous les esprits. La paix! les peuples épuisés, les familles en deuil, les ateliers déserts, et les champs dévastés, la réclamaient! Elle était aussi le plus ardent désir de Bonaparte. Les succès éclatants de l'armée du Rhin avaient forcé les Impériaux à conclure un armistice. Le comte de Saint-Julien, porteur des préliminaires de paix, venait d'arriver à Paris, et ces préliminaires, au bout de vingt-quatre heures, avaient été ratifiés par les Consuls; mais tant de belles espérances s'évanouirent en un instant. La cour de Vienne, cédant à l'influence de la faction qui voulait, à quelque prix que ce fût, la continuation de la guerre, refusa de ratifier les préliminaires signés à Paris, et motiva son refus sur une note du roi d'Angleterre, qui demandait l'admission de ses envoyés au congrès de Lunéville, conjointement avec ceux de l'Empereur. Tant de faiblesse fit craindre à Bonaparte que l'automne ne se passât en pourparlers, et que des négociations prolongées par l'intrigue et la mauvaise foi ne donnassent le temps à l'empereur d'Allemagne de rassembler de nouvelles forces; il ordonna à l'armée du Rhin de recommencer les hostilités, si les préliminaires n'étaient pas ratifiés dans les vingt-quatre heures. Quant aux explications ultérieures, il promit de s'entendre à cet égard avec l'empereur, pourvu qu'il remît, pour premier gage, à l'armée française les places d'Ulm, d'Ingolstadt et de Philisbourg. Cette détermination ne permettait aucune réplique; Vienne était menacée, et l'Empereur n'eut d'autre parti que celui de céder à la force des circonstances et à l'ascendant du génie et de la victoire. Les trois places furent remises; les négociations, présidées, d'une part, par M. le comte de Cobentzel, et de l'autre, par Joseph Bonaparte, furent rouvertes à Lunéville, et se terminèrent le 20 pluviôse an IX

(9 février 1801), par un traité qui consolida la bonne intelligence entre les deux nations [1].

[1] Voici les dispositions de ce traité, dont nous ne supprimons que le préambule.

ARTICLE PREMIER. Il y aura à l'avenir et pour toujours paix, amitié et bonne intelligence entre S. M. l'Empereur, Roi de Hongrie et de Bohême, stipulant tant en son nom qu'en celui de l'empire germanique, et la République française; s'engageant, Sadite Majesté, à faire donner par ledit empire sa ratification en bonne et due forme au présent traité. La plus grande attention sera portée de part et d'autre au maintien d'une parfaite harmonie, et à prévenir toutes sortes d'hostilités par terre ou par mer, pour quelque cause et sous quelque prétexte que ce puisse être, en s'attachant avec soin à entretenir l'union heureusement rétablie. Il ne sera donné aucun secours et protection, soit directement, soit indirectement, à ceux qui voudraient porter préjudice à l'une et à l'autre des parties contractantes.

II. La cession des ci-devant provinces belgiques à la République française, stipulée par l'article III du traité de Campo-Formio, est renouvelée ici de la manière la plus formelle; en sorte que S. M. Impériale et Royale, pour elle et pour ses successeurs, tant en son nom qu'en celui de l'empire germanique, renonce à tous ses droits et titres aux susdites provinces, lesquelles seront possédées à perpétuité, en toute souveraineté et propriété, par la République française, avec tous les biens territoriaux qui en dépendent. — Sont pareillement cédés à la République française, par S. M. Impériale et Royale, et du consentement de l'empire, 1° le comté de Falkenstein avec ses dépendances; 2° le Fricktal et tout ce qui appartient à la maison d'Autriche sur la rive gauche du Rhin, entre Zurzach et Bâle, la République française se réservant de céder ce dernier pays à la république helvétique.

III. De même, en renouvellement et confirmation de l'article VI du traité de Campo-Formio, S. M. l'Empereur et Roi possèdera en toute souveraineté et propriété les pays ci-dessous désignés, savoir : l'Istrie, la Dalmatie et les îles ci-devant vénitiennes de l'Adriatique en dépendant; les bouches du Cattaro, la ville de Venise, les lagunes et les pays compris entre les états héréditaires de S. M. l'Empereur et Roi, la mer Adriatique et l'Adige, depuis sa sortie du Tirol jusqu'à son embouchure dans ladite mer, le thalweg de l'Adige servant de ligne de limitation; et comme par cette ligne les villes de Vérone et de Porto-Lagnano se trouveront partagées, il sera établi, sur le milieu des ponts desdites villes, des ponts-levis qui marqueront la séparation.

IV. L'article XVIII du traité de Campo-Formio est pareillement renouvelé, en cela que S. M. l'Empereur et Roi s'oblige à céder au duc de Modène, en indemnité des pays que ce prince et ses héritiers avaient en Italie, le Brisgaw, qu'il possèdera aux mêmes conditions que celles en vertu desquelles il possédait le Modénois.

V. Il est en outre convenu que S. A. R. le grand-duc de Toscane renonce, pour elle et ses successeurs et ayant-causes, au grand-duché de Toscane et à la partie de l'île d'Elbe qui en dépend, ainsi qu'à tous droits et titres résultants de ses droits sur lesdits états, lesquels seront possédés désormais en toute souveraineté et propriété par S. A. R. l'infant duc de Parme. Le grand-duc obtiendra en Allemagne une indemnité pleine et entière de ses états d'Italie. — Le grand-duc disposera à sa volonté des biens et propriétés qu'il possède particulièrement en Toscane, soit par acquisition personnelle, soit par hérédité des acquisitions personnelles de feu S. M. l'Empereur Léopold II, son père, ou de feu S. M. l'Empereur François Ier, son aïeul. Il est aussi convenu que les créances, établissements et autres propriétés du grand-duché, aussi-bien que les dettes dûment hypothéquées sur ce pays, passeront au nouveau grand-duc.

VI. S. M. l'Empereur et Roi, tant en son nom qu'en celui de l'empire germanique, consent à ce que la République française possède désormais en toute souveraineté et propriété les pays et domaines situés à la rive gauche du Rhin, et qui faisaient partie de l'empire germanique; de manière qu'en conformité de ce qui avait été expressément consenti au congrès de Rastadt par la députation de l'empire et approuvé par l'Empereur, le thalweg du Rhin soit désormais la limite entre la République française et l'empire germanique, savoir : depuis l'endroit où le Rhin quitte le territoire helvétique, jusqu'à celui où il entre dans le territoire batave. — En conséquence de quoi la République française renonce formellement à toutes possessions quelconques sur la rive droite du Rhin, et consent à restituer à qui il appartient les places de Dusseldorf, Ehrenbreitstein, Philisbourg, le fort de Cassel et autres fortifications vis-à-vis de Mayence; à la rive droite, le fort de Kehl et le Vieux-Brissac, sous la condition expresse que ces places et forts continueront à rester dans l'état où ils se trouveront lors de l'évacuation.

VII. Et comme, par suite de la cession que fait l'empire à la République française, plusieurs princes et états de l'empire se trouvent particulièrement dépossédés en tout ou en partie, tandis que c'est à l'empire germanique collectivement à supporter les pertes résultantes des stipulations du présent traité, il est convenu entre S. M. l'Empereur et Roi, tant en son nom qu'au nom de l'empire germanique, et la République française, qu'en conformité des principes formellement établis au congrès de Rastadt, l'empire sera tenu de donner aux princes héréditaires qui se trouvent dépossédés à la rive gauche du Rhin un dédommagement qui sera pris dans le sein dudit empire, suivant les arrangements qui, d'après ces bases, seront ultérieurement déterminés.

VIII. Dans tous les pays cédés, acquis ou échangés par le présent traité, il est convenu, ainsi qu'il avait été fait par les articles IV et X du traité de Campo-Formio, que ceux auxquels ils appartiendront se chargeront des dettes hypothéquées sur le sol desdits pays; mais, attendu les difficultés qui sont survenues à cet égard sur l'interprétation des articles du traité de Campo-Formio, il est expressément entendu que la République française ne

Le 26 messidor suivant (15 juillet 1801), Bonaparte, intimement persuadé que la religion est le plus ferme soutien des états, conclut avec le pape Pie VII une convention qui rendit aux catholiques le libre exercice de leur religion, sans détruire cette tolérance religieuse qui permet à chacun d'adorer l'Être suprême suivant sa foi et l'instruction qu'il a reçue de ses pères.

prend à sa charge que les dettes résultantes d'emprunts formellement consentis par les états des pays cédés, ou dépenses faites pour l'administration effective desdits pays.

IX. Aussitôt après l'échange des ratifications du présent traité, il sera accordé dans tous les pays cédés, acquis ou échangés par ledit traité, à tous les habitants ou propriétaires quelconques, main-levée du séquestre mis sur leurs biens, effets ou revenus, à cause de la guerre qui a eu lieu. Les parties contractantes s'obligent à acquitter tout ce qu'elles peuvent devoir pour fonds à elles prêtés par lesdits particuliers, ainsi que par les établissements publics desdits pays, et à payer ou rembourser toutes rentes constituées à leur profit sur chacune d'elles. En conséquence, il est expressément reconnu que les propriétaires d'actions de la banque de Vienne, devenus Français, continueront à jouir du bénéfice de leurs actions, et en toucheront les intérêts échus et à échoir, nonobstant tout séquestre et toute dérogation résultant de ce que les propriétaires, devenus Français, n'ont pu fournir les trente et les cent pour cent demandés aux actionnaires de la banque de Vienne, par S. M. l'Empereur et Roi.

X. Les parties contractantes feront également lever tous séquestres qui auraient été mis, à cause de la guerre, sur les biens, droits et revenus des sujets de S. M. l'Empereur ou de l'empire, dans le territoire de la République française; et des citoyens français dans les états de sadite majesté ou de l'empire.

XI. Le présent traité de paix, notamment les articles VIII, IX, X et XV ci-après, est déclaré commun aux républiques batave, helvétique, cisalpine et ligurienne. — Les parties contractantes se garantiront mutuellement l'indépendance desdites républiques, et la faculté aux peuples qui les habitent d'adopter telle forme de gouvernement qu'ils jugeront convenable.

XII. S. M. Impériale et Royale renonce pour elle et ses successeurs, en faveur de la république cisalpine, à tous les droits et titres provenants de ses droits que S. M. pouvait prétendre sur les pays qu'elle possédait avant la guerre, et qui, aux termes de l'article VIII du traité de Campo-Formio, font maintenant partie de la république cisalpine, laquelle les possèdera en toute souveraineté et propriété, avec tous les biens territoriaux qui en dépendent.

XIII. S. M. Impériale et Royale, tant en son nom qu'en celui de l'empire germanique, confirme l'adhésion, déjà donnée par le traité de Campo-Formio, à la réunion des ci-devant fiefs impériaux à la république ligurienne, et renonce à tous droits et titres provenants de ces droits sur lesdits fiefs.

XIV. Conformément à l'article XI du traité de Campo-Formio, la navigation de l'Adige, servant de limite entre les états de S. M. Impériale et Royale et ceux de la république cisalpine, sera libre, sans que de part ni d'autre on puisse y établir aucun péage, ni tenir aucun bâtiment armé en guerre.

XV. Tous les prisonniers de guerre faits de part et d'autre, ainsi que les otages enlevés ou donnés pendant la guerre, qui n'auront pas été restitués, le seront dans quarante jours, à dater de la signature du présent traité.

XVI. Les biens fonciers et personnels non aliénés de S. A. R. l'archiduc Charles, et des héritiers de feue S. A. madame l'archiduchesse Christine, qui sont situés dans les pays cédés à la République française, leur seront restitués, à la charge de les vendre dans l'espace de trois ans. — Il en sera de même des biens fonciers et personnels de L. A. R. l'archiduc Ferdinand et madame l'archiduchesse Béatrix son épouse, dans le territoire de la république cisalpine.

XVII. Les articles XII, XIII, XV, XVI, XVII et XXIII du traité de Campo-Formio, sont particulièrement rappelés pour être exécutés suivant leur forme et teneur, comme s'ils étaient insérés mot à mot dans le présent traité.

XVIII. Les contributions, livraisons, fournitures et prestations quelconques de guerre, cesseront d'avoir lieu à dater du jour des ratifications données au présent traité, d'une part, par S. M. l'Empereur et par l'empire germanique; d'autre part, par la République française.

XIX. Le présent traité sera ratifié par S. M. l'Empereur et Roi, par l'empire, et par la République française, dans l'espace de trente jours, ou plus tôt si faire se peut; et il est convenu que les armées des deux puissances resteront dans la position où elles se trouvent, tant en Allemagne qu'en Italie, jusqu'à ce que lesdites ratifications de l'Empereur et Roi, de l'empire et de la République française aient été simultanément échangées à Lunéville entre les plénipotentiaires respectifs. — Il est aussi convenu que, les dix jours après l'échange desdites ratifications, les armées de S. M. Impériale et Royale seront rentrées sur ses possessions héréditaires, lesquelles seront évacuées dans le même espace de temps par les armées françaises; et que, trente jours après ledit échange, les armées françaises auront évacué la totalité du territoire dudit empire.

La paix conclue avec l'Autriche, Bonaparte fit tous ses efforts pour engager l'Angleterre à redevenir l'amie de la France. Ses propositions furent d'abord rejetées; mais un changement s'étant opéré dans le ministère britannique, de nouvelles ouvertures furent faites; et, à la suite de quelques explications, des préliminaires furent signés à Londres le 9 vendémiaire an X (1er octobre 1801). Le lord Cornwalis, d'une part, et le conseiller d'état Joseph Bonaparte, de l'autre, se rendirent à Amiens, investis de pleins pouvoirs de leur gouvernement respectif, pour y procéder à la rédaction du traité de paix définitif, de concert avec les alliés des puissances contractantes. Les négociations se terminèrent heureusement le 4 germinal an X (15 mars 1802), et le traité fut définitivement conclu le 6 messidor suivant (25 juin). Mais le calme heureux qui en fut le résultat eut une bien courte durée, et la guerre ne tarda pas à se rallumer entre la France et l'Angleterre, parceque cette dernière puissance, violant bientôt la parole qu'elle avait donnée, refusa d'exécuter les dispositions du traité qui contrariaient ses intérêts.

Cependant Bonaparte avait fait tout ce qui dépendait de lui pour procurer à son pays la paix continentale et maritime. Déjà la république cisalpine, qu'il avait fondée en l'an VI, et rétablie deux ans après, désirant obtenir une organisation définitive, l'avait nommé son Président. La France entière lui avait donné un témoignage de sa vive reconnaissance en votant unanimement pour que la première magistrature de l'état restât inamovible entre ses mains : une conjuration nouvelle, tramée contre ses jours par le gouvernement britannique, réveilla dans l'ame de tous les Français le sentiment de leur amour pour Bonaparte; et celui de la crainte des malheurs où les plongerait sa perte fit naître de toute part l'idée de rétablir la forme antique de l'ancien gouvernement et de lui en remettre les rênes. Le 28 floréal an XII (18 mai 1804), un sénatus-consulte organique le nomma EMPEREUR DES FRANÇAIS, et fixa l'hérédité de cette dignité dans sa famille; le sacre et le couronnement de Napoléon eurent lieu le 11 frimaire suivant (2 décembre). Le vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, le héros pacificateur pouvait seul régner sur les Français; sa gloire militaire et politique en imposait au dedans aux factieux, et au dehors aux puissances qui s'étaient armées contre nous. Tous nos ennemis redoutaient l'ascendant de son génie; et il lui était réservé de rétablir le calme dans un pays long-temps agité par la tourmente révolutionnaire, de mettre un frein à toutes les passions haineuses, de rapprocher tous les

cœurs, de faire refleurir le commerce et les arts, de faire respecter la France par ses voisins, de lui rendre sa splendeur et la considération dont elle jouissait en Europe et dans le monde habité. La reconnaissance publique l'avait élevé au trône impérial en France; le même sentiment lui fit bientôt décerner la couronne royale en Italie. Le premier théâtre de sa gloire, l'Italie, deux fois conquise par lui, ne pouvait choisir un plus illustre protecteur, un roi plus puissant et plus juste.

Le couronnement de S. M. l'Empereur comme Roi d'Italie eut lieu à Milan le 26 mai 1805 (6 prairial an XIII).

Le 30 juin suivant, S. M. Impériale et Royale se rendit à Gênes, et accédant au vœu émis par les habitants de la Ligurie, qui avaient réclamé l'intervention de la France pour protéger son pavillon contre les outrages des Barbaresques et des Anglais, y scella l'union contractée entre les deux peuples : le territoire de Gênes, divisé en trois départements, forma dès-lors la vingt-huitième division militaire, et fut placé sous la direction de S. A. l'Archi-Trésorier de l'Empire, investi de la même autorité que le gouverneur général établi pour les départements au-delà des Alpes.

La République de Lucques fut aussi réunie, à peu près à la même époque, à l'Empire français : le gouvernement de cette principauté fut confié à S. A. le prince de Piombino, et en cas de son prédécès, à S. A. I. la princesse Éliza son épouse, sœur de S. M. l'Empereur et Roi; de là à leurs descendants en ligne masculine, et, à défaut de ligne masculine, aux femmes, toujours dans l'ordre de la primogéniture.

S. A. S. le prince Eugène Beauharnais fut nommé Vice-Roi d'Italie; adopté ensuite par l'Empereur Napoléon, et désigné par lui comme devant lui succéder, au moment où les armées étrangères auraient évacué l'état de Naples, les îles Ioniennes et l'île de Malte. Ces dispositions eurent lieu en exécution du statut constitutionnel qui avait spécialement déterminé qu'à dater de cette époque, la couronne d'Italie ne pourrait plus être réunie à la couronne de France sur la même tête, et qu'elle serait héréditaire dans la descendance directe et légitime de Napoléon Bonaparte, soit naturelle, soit adoptive, de mâle en mâle, et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.

FIN DES CAMPAGNES D'ITALIE.

CARTE D'ITALIE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES CAMPAGNES
DE
NAPOLÉON LE GRAND
EMPEREUR DES FRANÇAIS
ET ROI D'ITALIE.
Par LORRAIN, Ingénieur-Géographe
RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE
EMPIRE
ROYAUME D'ITALIE
GOLFE DE VENISE
MER MÉDITERRANÉE
CORSE
DUCHÉ DE PARME
GOLFE DE GÊNES
Golfe de Trieste
Golfe de Manfredonia
Golfe de Naples
Golfe de Salerne
Bouches de Bonifacio
Lieues communes de France de 25 au Degré
Lieues Marines de 20 au Degré
Myriamètres
Longitude du Méridien de Paris
Gravé par Louvet, Rue des Neyers N° 14
Ecrit par Dien, Rue St Jacques, N° 41

PRÉCIS HISTORIQUE

DE

L'EXPÉDITION D'EGYPTE.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Nous n'avons pu faire entrer dans nos Tableaux historiques *le récit des triomphes de Bonaparte en Égypte. Mais nous avons pensé que sa vie militaire serait incomplète, si nous n'offrions pas aux lecteurs, à la suite de l'ouvrage, une relation abrégée de cette célèbre expédition; et pour qu'il ne manquât rien au monument que nous élevons à sa gloire, nous y avons joint les détails des cérémonies du Sacre et du Couronnement de LL. MM. II. et RR.; la collection complète des Bulletins officiels de la Grande Armée et de l'armée d'Italie à la campagne de* 1806, *à jamais mémorable dans les fastes de l'empire français; et le traité de paix de Presbourg, qui fixe les nouvelles destinées des diverses puissances d'Allemagne.*

COMBAT ET VICTOIRE D'ABOUKIR, EN EGYPTE.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE

L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

BONAPARTE, général en chef de l'armée d'Angleterre, s'embarque à Toulon le 30 floréal an VI, avec une des ailes de cette armée qui depuis s'illustra sous le nom d'Armée d'Orient. Huit jours lui avaient suffi pour prendre possession de l'île de Malte, y organiser un gouvernement

provisoire, se ravitailler, faire de l'eau, et régler toutes les dispositions militaires et administratives. Il avait paru devant cette île le 22 prairial; il la quitte le 1er messidor, après en avoir laissé le commandement au général Vaubois. Le 7 messidor, la flotte est à la vue de l'île de Candie; le 11, elle est sur les côtes d'Afrique; le 12, au matin, elle découvre la tour des Arabes; le soir, elle est devant Alexandrie. La ville et les forts paraissaient disposés à se défendre contre ceux qui tenteraient un débarquement, de quelque nation qu'ils fussent. Tout devait faire craindre que l'escadre anglaise, paraissant d'un moment à l'autre, ne vînt attaquer la flotte et le convoi dans une position défavorable. Il n'y avait pas un instant à perdre. Le 13 au soir, le général en chef donne aux généraux Desaix, Regnier et Menou, l'ordre d'effectuer leur débarquement sur trois colonnes, vers le Marabou; et dans la nuit il débarque lui-même à la tête des premières troupes qui se forment successivement dans le désert, à trois lieues d'Alexandrie, et marchent ensuite sur cette ville.

Désirant prévenir l'effusion du sang, Bonaparte fait arrêter les colonnes à la portée du canon, et se dispose à parlementer. Des hurlements effroyables, et une canonnade qui démasque quelques pièces, font connaître les intentions de l'ennemi. Réduits à la nécessité de vaincre, les Français escaladent l'enceinte de la vieille ville des Arabes, malgré le feu des assiégés et une grêle de pierres qu'on fait pleuvoir sur eux. La terreur devient générale, les assiégés fuient dans la ville; mais ceux qui sont dans les vieilles tours continuent leur feu, et refusent obstinément de se rendre. Les Français ne devaient point entrer dans la ville; ils avaient ordre seulement de se former sur les hauteurs du port qui la dominent. L'intention du général en chef était de la forcer à capituler. Mais, furieux de la résistance qu'ils éprouvaient, nos soldats s'étaient laissé emporter à leur ardeur. Déjà une grande partie se trouvait engagée dans les rues de la ville, où il s'établissait une fusillade meurtrière. Bonaparte fait battre à l'instant la générale, mande le capitaine d'une caravelle turque qui était dans le port vieux, le charge de porter aux habitants d'Alexandrie des paroles de paix, et de les rassurer sur les intentions de la République française. Bientôt les imans, les cheiks, les chérifs se présentent à lui; il leur renouvelle les mêmes assurances; les forts du Phare sont remis le 17 messidor aux Français, qui prennent en même temps possession de la ville et des deux ports. Cette journée mémorable assurait aux Français la principale entrée de l'Égypte;

mais il fallait profiter de la terreur qu'ils inspiraient et marcher contre les Mamelucks avant qu'ils eussent le temps de disposer un plan de défense ou d'attaque. Dès le 18, l'armée se mit en marche pour le Caire, et, ce jour-là même, le général Desaix arrivait à Demenhour, après avoir traversé quinze lieues de désert.

Bonaparte était convenu avec l'amiral Brueys que la flotte irait mouiller à Abouckir, où la rade est bonne et le débarquement facile, et d'où l'on peut également communiquer avec Rosette et Alexandrie; son intention était que l'escadre entrât dans le vieux port d'Alexandrie, s'il était possible, ou, dans le cas contraire, qu'elle se rendît à Corfou, et fût ainsi indépendante de l'armée : il avait pris toutes les mesures civiles et militaires pour assurer la défense et la tranquillité de la ville, dont il laissa, en partant, le commandement au général Kléber. Le 20, toutes les divisions arrivent à Demenhour et suivent leur route par Rahmanié, où elles attendent la flottille qui avait remonté le Nil, et qui arrive enfin dans la nuit du 24. Le 25, avant le jour, l'armée est en marche pour livrer bataille à l'ennemi par-tout où elle pourra le rencontrer. Notre flottille, contrariée par les vents, avait gagné une lieue sur la gauche de l'armée qu'elle devait appuyer, et bientôt elle se vit obligée d'engager un combat d'autant plus inégal, qu'elle avait à la fois à soutenir le feu des Mamelucks, des Fellhas et des Arabes, et à se défendre contre leur flottille. D'abord elle perdit quelques bâtiments, mais bientôt elle les reprit et parvint même à brûler les chaloupes canonnières de l'ennemi. Cependant Bonaparte fait marcher l'armée au pas de charge, et aperçoit les Mamelucks rangés en bataille en avant de Chebréïsse : on les attend de pied ferme, et plus de six cents d'entre eux sont tués ou blessés par le feu de la mousqueterie et par la baïonnette; le village est emporté après une faible résistance : la déroute des ennemis est complète, ils fuient en désordre vers le Caire; leur flottille prend également la fuite en remontant le Nil. Le 1er thermidor, l'armée française prend position à la pointe du Delta. Le 2, elle emporte le village retranché d'Embabeh; quinze cents Mamelucks qui refusent de se rendre sont tous passés au fil de l'épée ou noyés dans le fleuve; un grand nombre sont blessés, entre autres leur chef Mourad-Bey; quarante pièces de canon, quatre cents chameaux, une immense quantité de bagages et de vivres tombent entre les mains du vainqueur. Cette bataille fut appelée la bataille des Pyramides. Le 3, la division Desaix occupe Gizeh, et la division Menou

s'empare de l'île de Roda. L'ennemi dans sa fuite brûlait tous les bâtiments qui ne pouvaient remonter le Nil. Toute la ville était en feu. Le 4, les grands du Caire se présentèrent sur le Nil, offrant de remettre la ville au pouvoir des Français, demandant protection pour elle, et protestant de sa soumission. Le 7, Bonaparte y porta son quartier-général. Au moment où les Français y étaient entrés, l'armée des Mamelucks s'était séparée en deux corps; l'un, commandé par Mourad-Bey, suivait la route de la Haute-Égypte; l'autre, sous les ordres d'Ibrahim-Bey, avait pris la route de Syrie. Les divisions Bon, Regnier et Menou, poursuivent ce dernier dans l'intention de lui livrer bataille, de détruire son corps et de le chasser de l'Égypte. Le 24 ils arrivent en vue de Salêhié; mais, au moment où la tête de l'avant-garde entrait dans le village, Ibrahim-Bey surpris fuyait à la hâte vers la Syrie, emmenant avec lui tous ses équipages et ses trésors. Bonaparte apprit qu'il avait reçu le plus favorable accueil d'Ahmet-Dgezzar, pacha d'Acre, regardé comme un monstre de férocité par les barbares les plus sanguinaires de l'Orient, qui continuait d'accorder asile et protection aux Mamelucks, et menaçait encore les frontières de l'Égypte par des dispositions hostiles.

L'armée ne recevait aucune nouvelle d'Europe. Depuis le funeste combat d'Abouckir, du 14 thermidor, où l'amiral Brueys périt glorieusement au moment où il s'apprêtait à retourner en Europe avec son escadre, les ports de l'Égypte étaient bloqués par les Anglais. Bonaparte jugea que le gouvernement britannique ne manquerait pas de profiter de cette circonstance pour engager la Porte et la Russie dans une expédition combinée contre l'Égypte, et qu'il serait attaqué par mer et par la Syrie. Il n'y avait pas de temps à perdre pour prendre un parti : Bonaparte se décide. Marcher en Syrie, châtier Dgezzar, détruire les préparatifs de l'expédition contre l'Égypte, dans le cas où la Porte se serait unie aux ennemis de la France; lui rendre, au contraire, la nomination du pacha de Syrie, et son autorité primitive dans cette province, si elle restait l'amie de la République; revenir en Égypte aussitôt après pour battre l'expédition par mer; expédition qui, vu les obstacles qu'opposait la saison, ne pouvait avoir lieu avant dix mois, tel est le plan auquel Bonaparte s'arrête, et qu'il va exécuter. Il avait envoyé précédemment contre l'armée de Mourad-Bey, qui se tenait dans la Haute-Égypte, le général Desaix et sa division, qui obtenaient chaque jour de nouveaux succès.

Quand l'armée française eut terminé sa marche pénible à travers le désert, et qu'elle eut découvert la plaine cultivée de Gaza, elle s'empara de cette place, où elle trouva des magasins considérables que les Turcs n'eurent pas le temps d'évacuer. Ce fut à Jaffa que Bonaparte éprouva la première résistance. Il fit livrer l'assaut, le combat fut sanglant : enfin les Français furent maîtres du fort, et la plus grande partie de la garnison fut passée au fil de l'épée. Alors Bonaparte marcha sur Saint-Jean d'Acre avec les trois divisions de Kléber, Bon et Lasnes; celle de Regnier, qui avait ouvert la marche dans le désert, faisait l'arrière-garde, à deux marches après l'armée, qu'elle avait ordre de joindre à Saint-Jean d'Acre, en suivant la route de la mer par Césarée et Cantoura.

Le 25 ventôse an VII, l'avant-garde française découvrit, en approchant de Zetta, un corps de cavalerie ennemie, commandé par Abdalla-pacha. Pendant que les généraux Kléber, Bon et Murat se dirigèrent sur cette cavalerie, la division du général Lasnes eut ordre de se porter sur la droite, et de couper les Naplousains qui étaient postés sur la montagne de Naplouse. Ceux-ci prirent la fuite. Deux jours après, le général Kléber occupa Caïffa au pied du Mont-Carmel, ville fermée de bonnes murailles et flanquée de tours, et que Dgezzar avait fait évacuer, après avoir désarmé le château qui défend le port et la rade.

L'avant-garde de cette division découvrit, en arrivant sur Caïffa, la division de l'escadre anglaise, qui y avait mouillé le 24 ventôse. Déjà Sidney-Smith avait relevé le courage et accru les moyens de résistance du pacha de Saint-Jean d'Acre, en lui envoyant un ancien ingénieur français, très habile, et au dévouement duquel il devait sa délivrance de la prison du Temple à Paris, et son retour en Angleterre. Phélippeaux (c'est le nom de cet ingénieur) avait fait réparer la place de Saint-Jean d'Acre, fortifiée, à la manière du douzième siècle, avec des courtines flanquées de tours carrées. Cependant ces travaux et ces premiers secours n'eussent vraisemblablement pas suffi pour soutenir Dgezzar-pacha contre les attaques des Français, si, au moment même où Bonaparte achevait l'investissement de Saint-Jean d'Acre, la flottille qui portait la plus grande partie de son artillerie et de ses munitions n'était tombée entre les mains des Anglais : cette flottille doublait le Mont-Carmel, lorsqu'elle fut aperçue, poursuivie et bientôt atteinte par le canon des vaisseaux anglais. Sept des bâtiments qui la composaient amenèrent leur pavillon; une corvette et deux petits bâtiments s'échappèrent.

On peut dire que cette perte, irréparable pour les Français dans la situation où ils étaient, décida du sort de Saint-Jean d'Acre : peut-être que, malgré l'état de défense où le colonel Phélippeaux avait mis cette place, l'audace et l'intrépidité dans les attaques eussent pu suppléer les machines de guerre et le manque de grosse artillerie et de tous les approvisionnements nécessaires pour presser un siège; mais il est évident que ces objets précieux, non pas seulement détruits et perdus, mais pris et transportés à la défense de cette même place, devaient, s'ils étaient bien employés, faire pencher la balance des moyens du côté des assiégés.

La tranchée fut ouverte le 30 ventôse an VII. Le commodore Sidney-Smith quitta la rade de Caïffa, et vint mouiller sous les murs de S.-Jean d'Acre. Les Français poussèrent d'abord les travaux avec tant d'activité, qu'au bout de neuf jours les batteries de brèche et les contre-batteries avaient percé la tour, pendant qu'on avait poussé un rameau de mine pour faire sauter la contrescarpe. La mine joua, mais elle ne fit qu'un entonnoir sur le glacis : on crut la contrescarpe dégradée; le fossé, mal reconnu, paraissait peu profond; l'ardeur des grenadiers ne permit pas de les retenir. Cependant, au lieu de trouver ces obstacles aplanis, ils furent arrêtés par un fossé de quinze pieds; ils y descendirent, placèrent des échelles, gravirent la brèche, mais se trouvèrent séparés par la contrescarpe d'avec les troupes qui devaient les soutenir. Les officiers qui conduisaient l'attaque y périrent; les Turcs, qui avaient déjà abandonné la tour, y rentrèrent, et les Français se retirèrent dans leurs tranchées.

Le mauvais succès de ce premier assaut ne rebuta point Bonaparte : il n'avait pas encore reçu d'artillerie de siège. Il fit de nouveau battre en brèche cette même tour; les obus y mirent le feu, mais on tenta vainement de s'y loger.

Après tant de pertes multipliées et irréparables, il devenait presque impossible de réduire une place défendue avec tant de valeur, sans cesse ravitaillée et secourue du côté de la mer, protégée par l'escadre du commodore Sidney, qui, n'ayant point à craindre d'être attaqué, pouvait disposer de ses équipages, de son artillerie, de ses munitions.

Néanmoins Bonaparte ne pouvait se résoudre à renoncer à cette conquête : il voyait la place ouverte et la brèche plus large; il voulut donc tenter une dernière fois le sort des armes, mais ce fut inutilement. Les grenadiers ayant demandé à remonter à l'assaut, le combat recommença

le soir même avec une nouvelle fureur, et avec aussi peu de succès. Alors Bonaparte fit la levée du siège en très bon ordre, et crut, avec raison, avoir rempli le but principal de son expédition, puisqu'il avait détruit et dispersé la plus grande partie des forces du pacha, et prévenu la réunion de l'armée du grand-visir. Il repassa donc le désert et revint en Égypte.

Seid-Mustapha-pacha rassemblait dans les divers ports de l'île de Rhodes les troupes destinées à l'attaque d'Alexandrie. Ce fut aux pyramides de Giseh que Bonaparte reçut l'avis qu'une flotte turque de cent voiles avait mouillé, le 23 messidor, dans la rade d'Abouckir. Il se disposa aussitôt à attaquer cette nouvelle armée : ce fut le 7 thermidor suivant qu'on se trouva en présence. Bonaparte forma ses colonnes d'attaque; le général d'Estaing enleva à la baïonnette la hauteur retranchée qui formait l'appui de la droite des Turcs : en même temps, la division Lasnes se porta sur la gauche de cette première ligne, et le général Murat marcha droit au centre avec le reste de sa cavalerie, après avoir fait couper par des escadrons détachés la retraite des deux ailes attaquées.

Presque toute la première ligne turque (environ deux mille hommes), dépostée et enveloppée par cette manœuvre, périt par le feu, ou se noya. Les Turcs furent poursuivis jusqu'à leur seconde position, moins étendue et beaucoup plus forte que la première. Une redoute flanquait la tête de cette position, que le pacha, qui n'avait plus d'autre retraite, s'était préparé à défendre avec obstination. Il lui restait encore huit à neuf mille hommes. Bonaparte, voyant que la principale force des Turcs était au centre, changea sa disposition d'après la nature du terrain; il fit passer sa cavalerie à sa droite, pour engager et enfoncer la gauche des Turcs le long de la plage; il dirigea des attaques d'infanterie sur les retranchements de leur droite, entre la redoute et la mer, et disposa une réserve pour attaquer la redoute au moment où les attaques par les ailes auraient réussi.

Après avoir fait vivement canonner la position et la redoute, ainsi que les retranchements qui la liaient au bord de la mer, Bonaparte fit commencer l'attaque. Les Turcs, voyant les Français s'approcher des retranchements, sortirent et attaquèrent eux-mêmes la colonne; ils furent repoussés : les Français les suivirent, et se précipitèrent sur les retranchements; mais ils furent arrêtés par le feu de la redoute qui les prenait en flanc et de haut en bas, et forcés de se retirer sur le village.

La cavalerie, arrivée à la hauteur de la redoute, avait chargé plusieurs

fois avec impétuosité, et fait plier les troupes qui se trouvaient devant elles; mais elle ne put se porter plus avant, ni se soutenir contre le feu meurtrier de la redoute et celui des chaloupes canonnières. Pour décider l'action, Bonaparte fait marcher droit à la redoute le général Lasnes, à la tête de deux bataillons : il saisit le moment où les Turcs s'abandonnent hors de leurs retranchements, fait attaquer la redoute par la face gauche et par la gorge; les bataillons de la vingt-deuxième et de la soixante-neuvième demi-brigade sautent dans le fossé, gravissent le parapet, et emportent l'ouvrage. Mustapha-pacha fait de vains efforts pour rallier ses troupes; elles sont forcées sur tous les points : tout fuit et se précipite dans la mer. La plupart des fuyards ne peuvent atteindre les vaisseaux trop éloignés; et le reste de ce corps d'armée, si l'on en excepte la garnison du fort d'Abouckir, est enveloppé et pris avec Mustapha-pacha.

Le fort d'Abouckir, sommé le lendemain de la bataille, fut défendu avec la fureur du désespoir; enfin, après huit jours d'un bombardement très vif, le fils du pacha, son kyaia, et deux mille hommes, jetèrent leurs armes et se rendirent prisonniers. Autant le combat naval d'Abouckir avait été funeste aux Français, autant la bataille livrée sur la presqu'île leur fut profitable; et comme s'il était de la destinée de Bonaparte d'avoir toujours à réparer les malheurs de la France, avant de quitter l'Égypte, il triomphe aux mêmes lieux où, l'année précédente, les Français avaient été vaincus; et le nom d'Abouckir, qui ne rappelait que le souvenir de leur défaite sur mer, retracera désormais le souvenir d'une de leurs plus célèbres victoires.

Dès le lendemain de cette éclatante victoire, Bonaparte retourna à Alexandrie, et ayant appris par des parlementaires des vaisseaux anglais les revers de la France en Italie et sur le Rhin, il se décida à revenir en Europe.

FIN DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.

CÉRÉMONIES DU SACRE

ET

DU COURONNEMENT

DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

NAPOLÉON-LE-GRAND.

FÊTES QUI ONT EU LIEU À PARIS

LE 11 FRIMAIRE AN XIII.

CÉRÉMONIES DU SACRE

ET

DU COURONNEMENT

DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

NAPOLÉON-LE-GRAND.

11 frimaire an XIII.

Le 15 brumaire an XIII, le Sénat-conservateur, délibérant sur le message de S. M. Impériale du 1er de ce mois, après avoir entendu le rapport de sa commission spéciale, chargée de vérifier les registres des votes émis par le peuple français, en exécution de l'article 142 de l'acte des constitutions de l'empire, en date du 28 floréal an XII; vu le procès-verbal fait par la commission spéciale, et qui constate que trois millions cinq cent vingt-quatre mille deux cent cinquante-quatre citoyens ont donné leurs suffrages, et que trois millions cinq cent vingt-un mille six cent soixante-quinze citoyens ont accepté ladite proposition, a déclaré la dignité impériale héréditaire dans la descendance directe, naturelle, adoptive et légitime de Napoléon Bonaparte, et dans la descendance directe, naturelle et légitime de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte, ainsi qu'il est réglé par le sénatus-consulte de ce jour 28 floréal an XII.

L'immense quantité de votes que cette mesure a réunis ne laissait aucun doute sur la volonté nationale; elle constituait réellement la totalité des citoyens formant le corps de l'état. Dans cette détermination, le peuple français n'a pas été mu uniquement par un sentiment de générosité et de reconnaissance pour les services éminents que Napoléon Bonaparte lui a rendus; il a été aussi entraîné par un intérêt bien plus puissant, celui de sa conservation, de sa gloire et de son bonheur. Après une expérience funeste des diverses natures de gouvernement, il a voulu reprendre son ancienne constitution, en l'alliant à un système représentatif sagement combiné, et tel que l'unité de pensée et d'action ne pût jamais en être altérée dans son essence.

Les cérémonies du sacre et du couronnement furent fixées au 11 frimaire suivant. Le 4, Sa Sainteté Pie VII, invitée par S. M. Impériale à venir fixer les bénédictions du ciel sur un trône devenu la plus ferme garantie de la paix de l'état, et consacrer les nouvelles destinées de la France, arriva à Fontainebleau : elle y fut reçue par l'Empereur avec affabilité et distinction. Le 5, elle arriva à Paris; le 9 et le 10, l'Empereur et le Pape

reçurent les félicitations des premières autorités constituées. Dans le nombre des discours qui furent prononcés à cette occasion, on remarque la réponse que S. M. l'Empereur adressa à S. E. M. François de Neufchâteau, président du Sénat.

Je monte au trône où m'ont appelé le vœu unanime du Sénat, du peuple et de l'armée, le cœur plein du sentiment des grandes destinées de ce peuple, que du milieu des camps j'ai le premier salué du nom de Grand. Depuis mon adolescence, mes pensées entières lui sont dévolues; et je dois le dire ici, mes plaisirs et mes peines ne se composent plus aujourd'hui que du bonheur ou du malheur de mon peuple..... Mes descendants conserveront long-temps ce trône. Dans les camps, ils seront les premiers soldats de l'armée, sacrifiant leur vie pour la défense de leur pays. Magistrats, ils ne perdront jamais de vue que le mépris des lois et l'ébranlement de l'ordre social ne sont que le résultat de la faiblesse et de l'incertitude des princes..... Vous, Sénateurs, dont les conseils et l'appui ne m'ont jamais manqué dans les circonstances les plus difficiles, votre esprit se transmettra à vos successeurs. Soyez toujours les soutiens et les premiers conseillers de ce trône si nécessaire au bonheur de ce vaste empire.

La cérémonie du sacre et du couronnement de leurs Majestés Impériales fut célébrée le 11 frimaire (dimanche 2 décembre 1804) avec tout l'éclat et la magnificence dignes d'une si belle fête : les plus grands et les plus brillants préparatifs avaient été, pour ainsi dire, improvisés dans toutes les parties de la capitale où le cortège devait passer. Jamais pompe n'a été aussi auguste; jamais le luxe n'a eu autant de dignité. Le trône français n'avait pas eu depuis long-temps autant de majesté : le héros de l'Europe le couvrait de gloire, et la victoire l'ornait de ses immortels souvenirs.

La plus belle journée d'hiver, l'horizon légèrement couvert de nuages, une gelée modérée, ont permis à l'immense population de Paris de participer à cette grande fête.

Le magnifique cortège est arrivé à l'église Notre-Dame au milieu des acclamations générales et unanimes du peuple et de l'armée. Elles ont retenti plus fortement encore dans le temple, qui était rempli des divers fonctionnaires de l'empire, soit militaires, soit civils; et les cris réitérés d'allégresse aux principales cérémonies du sacre et du couronnement formaient comme une sorte de sanction plus imposante et plus religieuse donnée au vœu du peuple, dont les millions de votes pour Napoléon et pour sa puissance héréditaire avaient été proclamés quelques jours auparavant.

L'auguste religion prit dans ce jour le même appareil qu'au siècle des Clovis et des Pepin. Jamais l'univers n'eut un spectacle plus imposant : le sacerdoce et l'empire se donnèrent la main pour repousser les doctrines funestes qui ont menacé l'Europe d'une subversion totale : elles cédèrent dès-lors à la double influence de la religion et de la politique réunies; car jamais en France la politique n'eut tant de génie, et jamais le trône pontifical n'offrit au monde chrétien un modèle plus respectable et plus touchant.

Nous laissons à l'histoire le soin de décrire avec détail cette immortelle journée qui consacre un nouvel ordre de choses et de biens pour les Français : c'est à elle qu'il appartient de raconter tous les faits mémorables de cette époque, rare dans l'immense cours des siècles; de peindre les démonstrations de l'opinion et de la joie publiques, et de dénombrer, pour ainsi dire, devant l'avenir, les nombreux et spontanés témoignages d'amour et de reconnaissance pour l'auteur de tant de victoires, de tant de traités de paix et de tant de projets d'ordre public et de prospérité nationale. L'Empereur a toujours senti fortement qu'il n'y a de véritable et de solide gloire que dans le bonheur du peuple.

Nous ne nous arrêterons ici que sur le serment de l'Empereur : Sa Majesté l'a prononcé de ce ton ferme et digne de l'homme dont le cœur confirme ce qu'exprime sa bouche. Mais lorsqu'il a prononcé ces mots qui terminent ce serment : *Je jure de gouverner dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français*, sa voix, jusqu'alors forte de la confiance de son génie et de sa vertu, a été altérée par un

sentiment profond d'attendrissement; mais elle n'en a que plus fortement pénétré jusqu'aux cœurs de tous les témoins de cette auguste cérémonie.

Le cortège, sorti de l'église de Notre-Dame vers les quatre heures, a été accompagné par les mêmes acclamations du peuple et de l'armée jusqu'aux Tuileries, où il n'est arrivé qu'à l'entrée de la nuit. Ce palais, le jardin, tous les édifices publics, toutes les maisons de la ville de Paris, étaient illuminés de la manière la plus brillante. On regrettait qu'une telle solennité n'eût pas eu lieu dans une des longues journées de la belle saison..... CHARLEMAGNE fut couronné aussi dans le mois de décembre.

La seconde des fêtes du couronnement (lundi 12 frimaire) ne pouvait avoir le caractère de celle à jamais mémorable qui l'avait précédée; mais elle a eu celui qui lui était propre, celui d'une réjouissance publique.

Le mouvement d'un peuple qui courait de plaisirs en plaisirs avait succédé à la pompe des solennités, l'habit de ville à l'éclat des costumes, les jeux populaires aux cérémonies; et, à la place des brillants cortèges de la veille, on avait le spectacle d'une immense population répandue sur les quais, les places publiques, les promenades et les boulevards de la ville, où toutes sortes de divertissements avaient été disposés.

Le temps le plus serein, le ciel le plus pur, et le plus beau soleil éclairaient cette réunion qui s'étendait sur les principaux points de cette grande cité, depuis le palais impérial jusqu'à l'extrémité du boulevard Saint-Antoine; l'affluence était par-tout; il n'y avait de foule nulle part. La multitude était attirée dans le même moment sur des points divers, et l'immense étendue des boulevards n'offrait, quelque fût le nombre des spectateurs, d'autre coup d'œil que celui d'une longue promenade, animée, riante et variée.

Voici quelle est la composition des médailles d'argent distribuées en quantité énorme sur les principales places. D'un côté, on voit la figure de l'empereur portant la couronne des Césars, avec la légende : *Napoléon, Empereur;* l'exergue, *an XIII.* Ces mots expliquent le sens du dessin allégorique gravé sur ce revers, où l'on voit une figure revêtue des ornements de la magistrature, et celle d'un guerrier élevant sur un bouclier un héros revêtu des attributs impériaux. L'empressement à rechercher ces médailles était extrême.

De la place de la Concorde jusqu'à l'extrémité du boulevard régnait un long et brillant cordon d'illuminations en guirlandes, en feux de couleurs. Les portes Saint-Denis et Saint-Martin, derrière lesquelles des illuminations brillantes terminaient le point de vue, offraient un très beau coup d'œil. La place de la Concorde, l'hôtel de la marine et les bâtiments parallèles, les palais du Corps législatif et de la Légion d'honneur étincelaient de feux.

Pendant toute la journée, des jeux de toute espèce, distribués sur toute la longueur du boulevard, avaient singulièrement amusé les spectateurs. Ici l'on rencontrait un nombreux corps de musiciens exécutant des fanfares et des marches militaires; là, des groupes de chanteurs se faisaient entendre; ailleurs, des réunions grotesques attiraient autour d'elles une foule nombreuse; plus loin, des mâts de Cocagne exerçaient de jeunes hommes souples et vigoureux; plus loin encore, des théâtres, placés de distance en distance, fixaient un moment les regards par des pantomimes et des lazzis bouffons. Ainsi, l'attention et la joie étaient par-tout excitées à la fois.

Le troisième jour des fêtes du couronnement (mercredi 14 frimaire) était consacré aux armes, à la valeur, à la fidélité. L'Empereur a distribué à l'armée et aux gardes nationales de l'empire les aigles qu'elles doivent toujours trouver sur le chemin de l'honneur.

Cette imposante et auguste cérémonie a eu lieu au Champ-de-Mars; nul autre lieu n'était préférable : ce vaste champ, couvert de députations qui représentaient la France et l'armée, offrait le spectacle d'une valeureuse famille réunie sous les yeux de son chef.

La façade principale de l'École militaire était décorée d'une grande tribune, représentant plusieurs tentes à la hauteur des appartements du premier étage du palais. Celle du milieu, fixée sur quatre colonnes qui portaient des figures de victoires exécutées en relief et dorées, couvrait le trône de l'Empereur et celui de l'Impératrice. Les princes, les dignitaires, les ministres, les maréchaux de l'empire, les grands-officiers de la couronne, les officiers civils, les princesses, les dames de la cour et le conseil d'état étaient placés à la droite du trône.

Les galeries qui occupaient la façade principale de l'édifice étaient divisées en huit parties de chaque côté; elles étaient décorées d'enseignes militaires, couronnées par des aigles. Elles représentaient les seize cohortes de la Légion d'honneur.

Le sénat, les officiers de la légion d'honneur, la cour de cassation et les chefs de la comptabilité nationale étaient à la droite. Le corps législatif et le tribunat étaient à la gauche.

La tribune impériale destinée aux princes étrangers occupait l'extrémité du côté de la ville.

Le corps diplomatique et les étrangers étaient placés dans l'autre tribune faisant pavillon à l'extrémité opposée.

Les présidents de canton, les préfets, les sous-préfets et le conseil municipal se trouvaient au-dessous des tribunes, sur le premier rang des gradins dans toute la façade.

On descendait au Champ-de-Mars par un grand escalier dont les gradins étaient occupés par les colonels des régiments et les présidents des collèges électoraux de département, qui portaient les aigles impériales. On voyait aux deux côtés de cet escalier les figures colossales de la France donnant la paix, et de la France faisant la guerre. Les armes de l'empire, répétées par-tout sous différentes formes, avaient fourni les motifs de tous les ornements.

A midi, le cortège de LL. MM. II., dans l'ordre observé pour la cérémonie du couronnement, s'est mis en marche du palais des Tuileries, précédé par les chasseurs de la garde, et l'escadron des Mamelucks, et suivi des grenadiers à cheval et de la Légion d'élite; il marchait entre deux haies de la garde, et de pelotons de la garde municipale.

Des décharges d'artillerie ont salué LL. MM. à leur départ, à leur passage devant les Invalides, à leur arrivée au Champ-de-Mars.

Les membres du corps diplomatique, introduits dans les grands appartements de l'École militaire, ont été admis à présenter leurs hommages à leurs Majestés.

Après cette audience, LL. MM. ont revêtu les ornements impériaux, et ont paru sur leur trône, au bruit des décharges réitérées de l'artillerie, et des acclamations unanimes des spectateurs et de l'armée.

Les députations de toutes les armes de l'armée, celles de la garde nationale étaient placées conformément au programme; les aigles, portés par les présidents des collèges électoraux pour les départements, et par les colonels pour les corps de l'armée, étaient rangés sur les degrés du trône.

Au signal donné, toutes les colonnes se sont mises en mouvement, se sont serrées, et se sont approchées au pied du trône.

Alors, se levant, l'Empereur a prononcé d'une voix forte, expressive et accentuée,

ces paroles qui ont porté dans toutes les ames la plus vive émotion et l'enthousiasme le plus noble.

SOLDATS,

Voilà vos drapeaux; ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement; ils seront par-tout où votre Empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple.

Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre, et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire : vous le jurez.

Nous le jurons! ont à la fin répété avec un cri unanime les présidents des collèges et tous les chefs de l'armée, en élevant dans les airs les aigles qu'ils allaient confier à leur vaillance.

Nous le jurons! ont répété l'armée entière par ses envoyés d'élite, et les départements par les députés de leurs gardes nationales, en agitant leurs armes et en confondant leurs acclamations avec le bruit des instruments et des fanfares militaires.

Après ce mouvement, qui s'était rapidement communiqué aux spectateurs pressés sur les gradins qui forment l'enceinte du Champ-de-Mars, les aigles ont été prendre la place qui leur était assignée; l'armée, formée par division, les députations, formées par pelotons, ont défilé devant le trône impérial.

Le cortège est rentré au palais à cinq heures, au milieu d'acclamations qui l'ont accompagné dans tous les lieux sur son passage.

Le temps, qui subitement avait tourné au dégel et à la pluie, a constamment été défavorable à cette cérémonie, à laquelle l'éclat d'un beau soleil eût donné une magnificence et une solennité inexprimables. Les troupes étaient sous les armes depuis six heures du matin, et un concours extraordinaire de spectateurs assiégeait toutes les issues, les avenues, les gradins du Champ-de-Mars et les terrasses des Tuileries, depuis l'heure du départ du cortège impérial jusqu'à celle de son retour. La situation des spectateurs était pénible, et il n'en est pas un qui ne trouvât un dédommagement dans le sentiment qui l'y faisait demeurer, et dans l'expression des vœux que ses acclamations manifestaient de la manière la plus éclatante.

Immédiatement après la fête de la distribution des drapeaux au Champ-de-Mars, il y a eu banquet aux Tuileries, dans la galerie de Diane. Les personnes invitées à ce banquet se sont réunies dans le salon du trône. Le grand-maréchal du palais ayant averti leurs Majestés qu'elles étaient servies, elles se sont rendues dans la galerie avec le Pape, l'électeur souverain de Ratisbonne, les princes, les princesses, les grands dignitaires, le corps diplomatique et toutes les personnes invitées.

Au milieu de la galerie, sur une estrade et sous un dais, la table de leurs Majestés était dressée.

L'Empereur était à la droite de l'Impératrice, et le Pape à sa gauche; au retour de la table était l'électeur de Ratisbonne : le colonel-général de la garde, le grand-chambellan et le grand-écuyer se tenaient debout derrière l'Empereur; à droite et en avant de la table, le grand-maréchal du palais, et plus bas, le premier préfet; vis-à-vis de lui, à gauche de la table, le grand-maître des cérémonies, et plus bas, un maître des cérémonies se tenaient aussi debout : les pages servaient.

Des deux côtés de la table de leurs Majestés étaient la table des princes et princesses; une table qui n'était occupée que par les membres du corps diplomatique, celle des ministres et grands officiers, et celle de la dame d'honneur, et des dames et officiers de leurs Majestés et des princes et princesses.

Le dîner fini, leurs Majestés se sont rendues dans la salle où se trouvaient les personnes invitées au cercle : elles ont été de là dans la salle du concert.

Le concert fini, Sa Sainteté s'est retirée chez elle, et a été reconduite par l'Empereur jusqu'à la galerie de Diane. Après le concert, on a exécuté un ballet; leurs Majestés sont ensuite rentrées dans le salon, et des parties de jeu ont terminé la soirée.

Le 22 frimaire, le sénat donna une fête très brillante, quoiqu'un peu contrariée par la pluie et le vent. Le palais et les quatre pavillons étaient illuminés de manière à représenter les dessins de sculpture qui décorent l'extérieur du château. Les grilles à hauteur d'appui qui ferment l'enceinte des parterres étaient couvertes de pots de feu; le bassin en forme de canal, au milieu des deux prairies, était aussi illuminé dans un genre nouveau, et présentait une île enflammée. Les hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre autour des parterres étaient garnies de pièces de menuiseries, figurant des orangers en caisse, distribués sur les terrasses dans le même ordre qu'occupent, dans la belle saison, les arbres qu'ils remplaçaient. Des salles de danses avaient été établies dans les allées du jardin, dont chaque arbre était éclairé par un cercle de lampions.

Devant la façade du palais, près de la grille qui sépare le jardin de l'ancien clos des Chartreux, était élevée une charpente d'une prodigieuse hauteur, représentant une montagne hérissée de rochers; au bas, de riantes prairies émaillées de fleurs et arrosées par des ruisseaux; en avant de cette décoration était le feu d'artifice, composé par Ruggieri.

A sept heures précises le feu a été tiré; et, répandant au loin une grande clarté, a laissé voir les rochers sourcilleux. Bientôt, à un signal donné, la montagne faisant éruption, les rochers volèrent en éclats, et aussitôt parut sur leurs débris l'effigie de Napoléon. Sur sa tête brillait une flamme caractéristique du génie qui lui a fait braver tous les obstacles; à sa gauche, la victoire lui offrant une palme; à sa droite, la paix lui présentant l'olivier; à ses pieds, les riches productions de la terre, et des groupes de villageois sur le front desquels se peignait le sentiment du bonheur. Tel est le tableau qu'a éclairé le bouquet du feu d'artifice tiré derrière les décorations, dans le champ même des Chartreux.

La fête donnée le 25, par la ville de Paris, à leurs Majestés Impériales, a été le digne complément de celles qui ont eu lieu pour le couronnement. Capitale de la France, capitale des sciences et des arts, Paris, centre du goût, et de tout temps l'arbitre de tout ce qui appartient aux convenances et à l'urbanité, a offert dans cette circonstance mémorable, et l'ensemble des plus belles dispositions, et la réunion brillante de ses principaux habitants, et le concours immense de sa population, et l'expression de ses vœux reconnaissants, et l'éclat de l'allégresse publique : spectacle magnifique, qui, lié aux plus grands souvenirs, éveillait toutes les imaginations et devait émouvoir tous les cœurs; journée solennelle, alliance touchante du monarque et d'une grande section du peuple, dans laquelle se sont confondus les sentiments qui tiennent à l'admiration, ceux qui naissent d'une affection profonde, ceux sur lesquels repose une immuable fidélité.

Le génie des arts avait conçu l'ensemble de la fête; une imagination fertile en avait calculé les dispositions : le goût le plus ingénieux, la politesse la plus délicate en avaient embelli tous les détails. Des invitations de deux sortes avaient été adressées au nom de la ville de Paris. L'une comprenait la journée entière et la cérémonie qui devait avoir lieu pour la réception de leurs Majestés, l'autre, le bal qui devait suivre cette cérémonie. Les avenues étaient libres, faciles, et l'ordre le plus parfait établi.

Vers midi, l'assemblée a commencé à se former dans la salle du trône. Chaque personne invitée était reçue au haut de l'escalier par un des maîtres des cérémonies, introduite

dans le vestibule, annoncée et admise dans la salle : une partie des fonctionnaires publics étaient revêtus de leur costume; les autres, ainsi que tous les hommes invités, portaient l'habit français et l'épée. Les femmes étaient toutes mises avec cette décence qui embellit les graces, cet éclat qui ne se sépare pas de l'élégance et de la richesse qui appartenaient à une telle circonstance et à une telle réunion. Elles portaient toutes de belles étoffes françaises, la plupart magnifiquement brodées; le costume le plus général se rapprochait beaucoup de celui des deux Médicis.

A une heure, les dames ont été conduites dans la salle du déjeûner; elles étaient au nombre de six cents, et seules assises; les honneurs de ce banquet étaient faits par MM. du corps municipal, et par les hommes invités qui pouvaient circuler derrière les dames, les servir, et prendre ensuite les places qu'elles avaient quittées, ou se réunir à des buffets préparés dans d'autres salles.

La salle destinée au festin offert à leurs Majestés était nommée la salle des Victoires, et la nature de ses décorations, des attributs et des inscriptions dont elle était chargée, justifiait moins encore cette dénomination que le nom des personnages appelés à y prendre place sous les yeux de l'Empereur.

Sa Majesté l'Empereur, accompagné de l'Impératrice, des princes et de toute la cour, s'est rendu à l'Hôtel-de-Ville vers quatre heures. Il a été reçu et harangué par M. Frochot, préfet du département de la Seine. Sa Majesté, dans sa réponse, a assuré le préfet de l'affection particulière qu'elle a toujours portée et qu'elle conserve pour sa bonne ville de Paris.

Les maires et adjoints des douze municipalités ont été présentés à l'Empereur. Sa Majesté, voulant leur donner un témoignage éclatant de satisfaction en la personne du plus âgé d'entre eux, a nommé sénateur M. Bevières, maire du quatrième arrondissement.

Le feu d'artifice a surpris par son effet. Un vaste amas de charpentes couvertes de toiles peintes, et placées les unes sur les autres, donnait une idée du mont Saint-Bernard, de ses sommets élevés, de ses affreux précipices, de ses routes difficiles et glacées.

On croyait voir un volcan vomissant des flammes du milieu d'une montagne de glace. Au moment du bouquet, l'effigie de l'Empereur a paru éclatante de lumière. Il était à cheval, franchissant le sommet escarpé du mont. Au même instant des flammes du Bengale éclairaient un vaisseau, emblème de la ville de Paris, qu'un artifice brillant dessinait régulièrement avec tous ses agrès.

Leurs Majestés rentrèrent, et permirent que le bal s'ouvrît en leur présence. Les salles de l'Hôtel-de-Ville présentaient toutes alors un coup d'œil ravissant. La foule y était innombrable; les parures les plus brillantes, les plus riches et les plus variées y étaient réunies. La satisfaction était sur tous les visages. On dansait dans deux salles; dans l'une, celle où était placé le trône, on lisait au-dessus de la porte cette inscription : *Fasti Napoleonei;* et les murs en présentaient une foule d'autres dont chacune rappelait un des hauts faits, monument de la gloire de l'Empereur. Après les avoir parcourues, on s'en allait en énumérant celles de ses actions que le défaut de place n'avait pas permis d'inscrire, et l'on finissait par cette réflexion, qu'une salle beaucoup plus grande n'aurait pu contenir celles omises. Dans d'autres salles on distribuait des rafraîchissements.

Les acclamations de l'assemblée et le bruit de l'artillerie ont annoncé le départ de leurs Majestés. Elles ont été reconduites, à neuf heures, jusqu'au-delà de la porte extérieure de l'Hôtel-de-Ville, par M. le maréchal gouverneur et par le corps municipal.

L'illumination de l'Hôtel-de-Ville et des bâtiments construits sur le même modèle dans tout le tour de la place était vraiment majestueuse par sa noble simplicité. Elle

dessinait en verres de couleurs l'architecture de ces bâtiments, qui semblaient décorés de colonnes et corniches de topaze, d'émeraude, de saphir et de rubis.

Les colonnes qui bordaient la rive de la Seine, depuis cette place jusqu'au palais impérial des Tuileries, métamorphosées en colonnes de feu, brillaient aussi de toutes les couleurs et offraient à l'œil charmé un spectacle aussi nouveau qu'élégant. Ce coup d'œil est devenu magnifique au retour du cortège; le mélange des voitures, des uniformes, la musique qui se mêlait aux acclamations des citoyens et des troupes, portaient à l'ame cette émotion délicieuse qui se sent et qui ne peut se peindre.

Sur les places de Beauveau, Vendôme, des Victoires, du Marché-des-Innocents, du Marché-Neuf, de la rotonde du Temple, de la Bastille, des Vosges, de la Fidélité (à Saint-Laurent), de l'Estrapade, de l'Odéon, du Corps législatif, il y eut des feux d'artifice, des jeux publics, des illuminations magnifiques, des danses, etc. Les fontaines faisaient jaillir des flots de vin, et des loteries donnaient pour lots des bons aux porteurs qui étaient acquittés par des restaurateurs dont les buffets étaient chargés.

Il y eut une grande quantité de belles illuminations particulières. La journée fut magnifique, et le temps le plus serein favorisa les danses et les amusements, qui continuèrent toute la nuit.

Ainsi se termina une suite de fêtes magnifiques, dont le souvenir occupera long-temps la mémoire des habitants de la capitale, et celle des habitants des départements qui en ont été les témoins.

FIN DES CÉRÉMONIES DU SACRE.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE

A CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

PRÉCIS HISTORIQUE

DE

LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.

L'Angleterre avait rompu le traité d'Amiens; mais la paix régnait encore sur le continent. Des flottes imposantes et une armée aguerrie s'apprêtaient à venger les outrages faits par le cabinet britannique à toutes les nations européennes, et le vainqueur de Marengo devait commander lui-même cette célèbre expédition. Tout à coup une coalition nouvelle se déclare; l'électorat de Bavière est envahi; l'Autriche et la Russie font cause commune avec l'Angleterre. L'empereur Napoléon suspend alors l'exécution de ses premiers desseins; son armée des côtes de l'Océan se transporte avec rapidité sur les bords de l'Inn, du Danube et du Rhin; en moins de six semaines l'électorat de Bavière est reconquis, et la coalition vaincue; l'empereur de Russie est contraint de se rembarquer avec les débris de son armée; l'empereur d'Allemagne, forcé dans sa capitale, réduit à fuir en Hongrie, signe la paix à Presbourg; et les électorats de Wirtemberg et de Bavière sont érigés en royaumes. Tant de prodiges attestent à la fois la bravoure de la grande armée, le génie et les vastes conceptions de son illustre chef. La précision historique ne pourrait qu'affaiblir des évènements aussi mémorables; ils méritent de passer à la postérité avec leurs moindres détails. Les pièces officielles qui ont été publiées à ce sujet complètent jusqu'à ce jour l'histoire des exploits militaires et des conquêtes du Grand Napoléon.

Le 1er vendémiaire an 14, Sa Majesté l'Empereur et Roi se rendit à la séance extraordinaire du sénat conservateur, et prononça le discours suivant :

Sénateurs,

Dans les circonstances présentes de l'Europe j'éprouve le besoin de me trouver au milieu de vous, et de vous faire connaître mes sentiments.

Je vais quitter ma capitale pour me mettre à la tête de l'armée, porter un prompt secours à mes alliés, et défendre les intérêts les plus chers de mes peuples.

Les vœux des éternels ennemis du continent sont accomplis : la guerre a commencé au milieu de l'Allemagne. L'Autriche et la Russie se sont réunies à l'Angleterre; et notre génération est entraînée de nouveau dans toutes les calamités de la guerre. Il y a peu de jours, j'espérais encore que la paix ne serait point troublée; les menaces et les outrages m'avaient trouvé impassible : mais l'armée autrichienne a passé l'Inn, Munich est envahie, l'électeur de Bavière est chassé de sa capitale; toutes mes espérances se sont évanouies.

C'est dans cet instant que s'est dévoilée la méchanceté des ennemis du continent. Ils craignaient encore la manifestation de mon profond amour pour la paix; ils craignaient que l'Autriche, à l'aspect du gouffre qu'ils avaient creusé sous ses pas, ne revînt à des sentiments de justice et de modération; ils l'ont précipitée dans la guerre. Je gémis du sang qu'il va en coûter à l'Europe; mais le nom français en obtiendra un nouveau lustre.

Sénateurs, quand à votre vœu, à la voix du peuple français tout entier, j'ai placé sur ma tête la couronne impériale, j'ai reçu de vous, de tous les citoyens, l'engagement de la maintenir pure et sans tache. Mon peuple m'a donné dans toutes les circonstances des preuves de sa confiance et de son amour. Il volera sous les drapeaux de son Empereur et de son armée, qui dans peu de jours auront dépassé les frontières.

Magistrats, soldats, citoyens, tous veulent maintenir la patrie hors de l'influence de l'Angleterre, qui, si elle prévalait, ne nous accorderait qu'une paix environnée d'ignominie et de honte, et dont les principales conditions seraient l'incendie de nos flottes, le comblement de nos ports, et l'anéantissement de notre industrie.

Toutes les promesses que j'ai faites au peuple français, je les ai tenues. Le peuple français, à son tour, n'a pris aucun engagement avec moi qu'il n'ait surpassé. Dans cette circonstance si importante pour sa gloire et la mienne, il continuera à mériter ce nom de Grand-Peuple dont je le saluai au milieu des champs de bataille.

Français, votre Empereur fera son devoir, mes soldats feront le leur; vous ferez le vôtre.

M. Talleyrand de Périgord, ministre des relations extérieures de Sa Majesté, fit ensuite l'exposé de la conduite réciproque de la France et de l'Autriche depuis la paix de Lunéville :

Toute l'Europe sait que, dans la guerre, au milieu même des succès les plus signalés et les plus décisifs, l'Empereur des Français n'a pas cessé de désirer la paix; qu'il l'a souvent offerte à ses ennemis; qu'après les avoir réduits à la recevoir comme un bienfait, il la leur a donnée à des conditions qu'ils n'auraient pas osé se promettre, et qui ont rendu sa modération non moins éclatante que ses victoires. Il sent tout le prix de la gloire acquise par les armes dans une guerre juste et nécessaire : mais il est une gloire plus douce et plus chère à son cœur; son premier vœu, le but constant de ses efforts ont toujours été la tranquillité de l'Europe, le repos et la félicité des peuples.

Ce but était atteint. Ce vœu se trouvait rempli par la paix d'Amiens. L'Empereur fit tout pour la rendre durable. Elle subsisterait encore si la prospérité croissante de la France n'en eût pas fixé le terme. D'abord, elle fut altérée par les démarches artificieuses et bientôt rompue par la perfidie ouverte du cabinet de Saint-James. Mais du moins la paix régnait sur le continent : à travers les prétextes mensongers et vains dont l'Angleterre cherchait à se couvrir, l'Europe démêlait aisément ses véritables motifs.

L'Angleterre craignait de voir se relever de leurs ruines, et comme renaître de leurs cendres, les colonies françaises qui avaient été et qui pouvaient redevenir si florissantes :

la jalousie voulait étouffer ou du moins arrêter, dans son essor, l'industrie française ranimée par la paix : elle nourrissait le désir insensé d'éloigner le pavillon français des mers où il parut jadis avec tant d'éclat, ou du moins de le réduire à ne plus s'y montrer que dans un état d'abaissement indigne du rang que la France tient entre les nations. Mais ce n'étaient pas là les seuls motifs de l'Angleterre : elle était encore poussée par cette insatiable avidité qui lui fait convoiter le monopole de tous les commerces et de toutes les industries, par cet orgueil démesuré qui lui persuade qu'elle est la souveraine des mers, et qui est l'unique fondement du despotisme monstrueux qu'elle y exerce.

La cause que la France avait à défendre était donc la cause de l'Europe, et il était naturel de penser que ni les intrigues de l'Angleterre, ni l'or qu'elle annonçait à tous ceux qui voudraient servir son ambition, ni ses promesses fallacieuses, ne pourraient engager dans son parti aucune des puissances continentales. Aucune, en effet, ne parut vouloir accueillir ses propositions et ses instances.

Tranquille sur les dispositions du continent, l'Empereur tourna toutes ses pensées vers la guerre maritime, pour laquelle il lui fallait tout créer. Des flottes furent construites; des ports furent creusés; des camps s'élevèrent sur les bords de l'Océan; l'Empereur y réunit toutes les forces de son empire; et ses troupes se formant, sous ses yeux, à des opérations toutes nouvelles, se préparèrent à de nouveaux triomphes.

L'Angleterre vit quels dangers la menaçaient. Elle crut les détourner par des crimes. Des assassins furent jetés sur les côtes de France. Les ministres anglais près les puissances neutres devinrent les agents d'une guerre infâme autant qu'atroce, d'une guerre de conspirations et d'assassinats.

L'Empereur vit ces misérables complots. Il les méprisa et n'en offrit pas moins la paix aux mêmes conditions auxquelles elle avait été précédemment faite.

Tant de générosité ne put calmer et sembla plutôt accroître les fureurs du cabinet de Saint-James. Sa réponse fit voir clairement qu'il ne penserait à la paix qu'après avoir perdu l'espoir de couvrir le continent de carnage et de sang. Mais il sentait que, pour venir à bout d'un tel dessein, il ne lui suffisait pas d'associer à ses vues une puissance, étrangère presqu'autant que l'Angleterre, par sa position, au système continental; que n'ayant rien à attendre de la Prusse dont les sentiments étaient trop connus, son espérance serait vaine tant que l'Autriche resterait fidèle à sa neutralité.

L'Autriche, après avoir éprouvé deux fois, à l'issue de deux guerres malheureuses, aux époques des traités de Campo-Formio et de Lunéville, jusqu'à quel point la France aimait à se montrer généreuse envers un ennemi vaincu, n'avait pas comme la France religieusement observé ses traités. Nonobstant leurs stipulations formelles, la dette de Venise n'était point acquittée; elle était même déclarée anéantie. L'Empereur savait que ses sujets de Milan et de Mantoue éprouvaient un déni de justice, et que la cour de Vienne n'en payait aucun, au mépris des engagements solennels qu'elle avait contractés.

Il savait que les relations de commerce de son royaume d'Italie avec les états héréditaires étaient entravées, et que ses sujets Français et Italiens ne trouvaient en Autriche qu'un accueil bien différent de celui auquel l'état de paix leur donnait le droit de s'attendre.

Dans le partage des indemnités en Allemagne, l'Autriche avait été traitée avec une faveur qui devait combler ses désirs et passer même ses espérances. Cependant ses démarches annonçaient que son ambition n'était pas satisfaite. Elle employait tour à tour la séduction et les menaces pour se faire céder, par de petits princes, des possessions à sa convenance. C'est ainsi qu'elle avait acquis, sur le lac de Constance, Lindau, et, dans

le lac même, l'île de Menau, ce qui mettait entre ses mains l'une des clefs de la Suisse. Elle s'était fait céder, par l'ordre teutonique, Altkousen, ce qui la rendait maîtresse d'un poste important, le poste de la Rhinau. Elle avait agrandi son territoire par une foule d'autres acquisitions. Elle en méditait de nouvelles.

Comme moyen d'agrandissement, elle ne craignait pas d'employer des usurpations évidentes qu'elle cherchait à voiler par des formes légales.

C'est ainsi que, sous le prétexte d'un droit d'épave (droit auquel elle avait expressément renoncé par un traité, et dont l'exercice était incompatible avec l'exécution du recès de l'empire germanique), elle s'appropriait des possessions qu'elle feignait de croire en déshérence et sans propriétaires légitimes, quoique le recès en eût formellement disposé pour la répartition des indemnités. Elle frustrait par-là plusieurs princes de celles qu'il avait été trouvé juste de leur assigner; sous prétexte de ce même droit d'épave que, relativement aux Suisses, elle appelait droit d'incamération, elle enlevait à l'Helvétie des capitaux considérables. Elle séquestrait en Bohême les fiefs appartenants à un prince voisin, sous le prétexte de compensations dues à l'électeur de Salzbourg, et dont elle prétendait, contre tout droit, se constituer seule l'arbitre. Elle insistait, avec menace, pour conserver des recruteurs dans les provinces bavaroises, en Franconie et en Souabe, et elle y entravait, de tout son pouvoir, la conscription pour l'armée électorale. Abusant de prérogatives autrefois données au chef de l'empire germanique, pour l'utilité commune des états qui le composent, et tombées en désuétude, elle les faisait revivre pour troubler l'exercice de la souveraineté des princes voisins sur les possessions qui leur étaient échues en partage, et pour les priver, dans les diètes, de l'accroissement d'influence qui devait résulter de ces possessions.

Le recès de l'empire, conséquence et complément du traité de Lunéville, avait pour objet, indépendamment de la répartition des indemnités, d'établir, par cette répartition même, dans le midi de l'Allemagne, un équilibre qui en assurât l'indépendance, et de prévenir les causes éventuelles de mésintelligence et de guerre qu'un contact immédiat des territoires de la France et de l'Autriche aurait pu fréquemment faire naître. Tel était le vœu des médiateurs et de l'empire germanique : c'était le vœu de la justice, de la raison, d'une politique humaine et conforme aux vrais intérêts de l'Autriche elle-même.

L'Autriche renversait donc ce que le recès avait établi si sagement, lorsque par ses acquisitions en Souabe elle affaiblissait la barrière qui devait la séparer de la France, lorsqu'elle tendait à s'interposer entre la France et les principaux états du midi de l'Allemagne, et lorsque par un système combiné de séquestres, de prétentions, de caresses et de menaces, elle tendait sans relâche à s'assurer une influence exclusive, universelle et arbitraire sur cette partie de l'empire germanique; elle violait donc évidemment les traités, et chacun de ses actes devait être considéré comme une infraction de la paix.

Depuis la rupture du traité d'Amiens, l'Autriche s'était plus d'une fois montrée partiale en faveur de l'Angleterre; elle avait reconnu par le fait ce prétendu droit de blocus que le cabinet de Saint-James a osé s'arroger, et suivant lequel une simple déclaration de l'amirauté anglaise suffit pour mettre en interdit toutes les côtes d'un vaste empire; elle avait souffert sans réclamer, et sans se plaindre, que la neutralité de son pavillon fût continuellement violée au détriment de la France, contre laquelle toutes les violences faites aux pavillons neutres étaient évidemment dirigées.

Tous ces faits étaient connus de l'Empereur : plusieurs excitèrent sa sollicitude. C'étaient de véritables griefs; ils auraient été de justes motifs de guerre; mais par amour

de la paix, l'Empereur même s'abstint de toute plainte, et la cour de Vienne ne reçut de lui que de nouveaux témoignages de déférence.

Il s'était fait une loi d'éviter tout ce qui aurait pu causer à l'Autriche le plus léger ombrage.

Lorsqu'appelé par les vœux de ses peuples d'Italie il se rendit à Milan, des troupes furent rassemblées, des camps furent formés, dans l'unique vue de mêler les pompes militaires aux solennités religieuses et politiques, et de présenter la majesté souveraine au milieu de cet appareil qui plaît aux yeux des peuples; l'Empereur conviendra qu'il avait aussi quelque plaisir à voir réunis ses compagnons d'armes dans des lieux et sur les terrains mêmes consacrés par la victoire : mais voulant prévenir les inquiétudes de la cour de Vienne, s'il était possible qu'elle en conçût aucune, il la fit assurer de ses intentions pacifiques, en déclarant que les camps qui avaient été formés seraient levés au bout de quelques jours, et cette promesse fut exactement remplie.

L'Autriche répondit par des protestations également amicales et pacifiques, et l'Empereur quitta l'Italie avec la douce persuasion que la paix du continent serait maintenue.

Quel fut son étonnement lorsqu'à peine de retour en France, étant à Boulogne, hâtant les préparatifs d'une expédition qu'il était enfin au moment d'effectuer, il reçut de toutes parts la nouvelle qu'un mouvement général était imprimé à toutes les forces de la monarchie autrichienne; qu'elles se portaient, à marches forcées, sur l'Adige, dans le Tirol et sur les rives de l'Inn; qu'on rappelait les semestriers; qu'on formait des magasins; qu'on fabriquait des armes; qu'on faisait des levées de chevaux; qu'on fortifiait les gorges du Tirol; qu'on fortifiait Venise; qu'on faisait enfin tout ce qui annonce et caractérise une guerre imminente?

L'Empereur ne put d'abord croire que l'Autriche voulût sérieusement la guerre, qu'elle voulût se commettre à de nouveaux hasards et condamner à de nouvelles calamités ses peuples fatigués par tant de revers, épuisés par tant de sacrifices.

Maître par deux fois de priver pour toujours la maison d'Autriche de la moitié de ses états héréditaires, loin de diminuer sa puissance, il l'avait accrue. S'il ne pouvait pas compter sur sa reconnaissance, il croyait pouvoir compter sur sa loyauté. Il lui avait donné la plus haute marque de confiance qu'il lui fût possible de donner, en laissant dégarnies et désarmées ses frontières continentales. Il la croyait incapable d'en abuser, parcequ'il l'aurait été lui-même. Il est des soupçons qui ne peuvent entrer dans les cœurs généreux, ni trouver place dans un esprit réfléchi.

L'Empereur se plaisait à s'affermir dans ces favorables présomptions, et il ne craignait pas de manifester à quel point il désirait de les voir fondées. La cour de Vienne ne négligea rien pour en prolonger l'illusion. Elle multiplia les déclarations pacifiques; elle protesta de son religieux attachement aux traités; elle autorisa son ambassadeur à faire les déclarations les plus rassurantes; elle chercha enfin, soit par des explications plausibles, soit par des dénégations formelles, à dissiper les soupçons que ses mesures pouvaient faire naître.

Cependant les préparatifs hostiles, redoublant tous les jours d'activité et d'étendue, devenaient plus difficiles à justifier. L'Empereur ordonna que M. le comte Philippe de Cobentzel, ambassadeur de la cour de Vienne, fût invité à de nouvelles conférences, et que la correspondance des agents diplomatiques et commerciaux de S. M. lui fût communiquée. Quatre jours consécutifs, M. de Cobentzel se rendit chez le ministre des relations extérieures, qui mit sous ses yeux les dépêches précédemment reçues et celles qui arrivaient successivement de tous les points de l'Allemagne et de l'Italie. Les cabinets

de l'Europe trouveront dans leurs archives peu d'exemples de communications semblables faites dans des circonstances où le soupçon était si naturel. L'Empereur ne pouvait donner une preuve plus convaincante de sa bonne foi. Il ne pouvait porter plus loin la loyauté et la délicatesse. L'ambassadeur de Vienne prenait connaissance des renseignements les plus positifs, les plus incontestables, qui, de toutes parts, annonçaient l'éclat prochain d'une guerre toujours préparée et si soigneusement dissimulée.

Que pouvait-il répondre? Jusqu'à ce moment la paix avait été hautement professée par sa cour à Paris et à Vienne. Mais sur toutes ses frontières, la guerre était enfin ouvertement organisée.

Toutefois l'Empereur ne voulut pas rejeter tout espoir de rapprochement : il se persuada que l'Autriche pouvait être entraînée par des suggestions étrangères : il résolut de tout faire pour la ramener au sentiment de ses véritables intérêts : il lui représenta que, si elle ne voulait pas la guerre, tous ses préparatifs étaient sans objet, puisque tous ses voisins étaient en paix; qu'elle servait alors, contre son intention et à son insçu, le parti de l'Angleterre, en faisant en sa faveur une diversion non moins puissante et plus nuisible à la France que ne le serait une guerre déclarée.

Si elle voulait la guerre, il lui en fit envisager les suites probables. Supérieur à toutes les considérations qui n'arrêtent que la faiblesse, il ne dissimula pas qu'il craignait la guerre; non qu'après tant de combats livrés dans les trois parties de l'ancien monde il puisse craindre des dangers bravés tant de fois et tant de fois surmontés; mais il craignait la guerre à cause du sang qu'elle fait verser, à cause des sacrifices sans nombre qu'elle devait coûter à l'Europe; et par suite d'un amour peut-être excessif pour la paix, il conjura l'Autriche de cesser des préparatifs qui, dans l'état présent de l'Europe, et dans la situation particulière de la France, ne pouvaient être considérés que comme une déclaration de guerre, comme le résultat d'un accord qu'elle aurait fait avec l'Angleterre.

Bien plus, il désira que des représentations semblables fussent adressées à la cour de Vienne par tous ses voisins qui, quoique étrangers à la cause de la guerre, quelle que puisse être cette cause, devaient craindre d'en être les victimes.

La conduite de la cour de Vienne affaiblissait chaque jour l'espérance. Loin de cesser ses préparatifs, elle les augmentait. Elle effrayait, par ses armements, les peuples de la Bavière et de la Souabe. Elle faisait craindre à ceux de l'Helvétie de se voir ravir le repos que l'acte de médiation leur a rendu. Tous invoquaient la France comme leur appui, comme le garant de leurs droits.

Cependant elle dissimulait encore, et, comme un gage de ses intentions pacifiques, elle offrait une sorte d'intervention qu'il est difficile de caractériser, mais qui, à ne considérer que son objet apparent, pouvait être regardée comme oiseuse et puérile. L'empereur de Russie avait fait demander des passe-ports pour l'un de ses chambellans qu'il était dans l'intention d'envoyer à Paris. L'Empereur ignorait quelles étaient les vues du cabinet de Pétersbourg. Elles ne lui furent jamais officiellement communiquées; mais toujours prêt à saisir tout ce qui pouvait conduire à un rapprochement, il avait accordé les passe-ports sans délai comme sans explication. Toute l'Europe sait quel était le prix de sa déférence; l'Empereur apprit ensuite, par des voies indirectes, et aussi par les bruits qui s'en sont répandus en Europe, que le dessein de la cour de Russie avait été d'essayer, par des pourparlers, de faire goûter à Paris un système de médiation fort étrange, d'après lequel elle aurait à la fois stipulé pour l'Angleterre, dont elle avait, disait-elle, les pleins pouvoirs (ce qui prouve jusqu'à quel point l'Angleterre était sûre d'elle), et négocié pour son propre compte; de sorte que, médiatrice de nom, elle aurait

été partie de fait, et à deux titres différents. Tel était le but de l'intervention que la Russie avait projetée, et à laquelle elle avait elle-même renoncé, sans doute parceque la réflexion lui en avait fait sentir l'inconvenance. Or, c'était précisément cette même intervention que les bons offices de l'Autriche auraient eu pour objet de reproduire. Il n'était pas vraisemblable que la France se laissât placer dans une situation où ses ennemis réels, sous le doux nom de médiateurs, osaient se flatter de lui imposer une loi dure et outrageante; mais le cabinet de Vienne, sans espérer peut-être que ses bons offices pussent être acceptés, trouvait un grand avantage à les offrir, celui d'abuser plus long-temps la France, de lui faire perdre du temps et d'en gagner lui-même.

Enfin, levant le masque, l'Autriche a, dans une réponse tardive, manifesté par son langage ce qu'elle avait annoncé par ses préparatifs; aux représentations de la France, elle a répondu par des accusations. Elle s'est faite l'apologiste de l'Angleterre; et, annonçant qu'elle ouvrait ses états à deux armées russes, elle a avoué hautement le concert dans lequel elle est entrée avec la Russie en faveur de l'Angleterre.

Cette réponse de la cour de Vienne, pleine à la fois d'allégations injurieuses, de menaces et d'astuce, avait dû naturellement exciter l'indignation de l'Empereur; mais, à travers ces injures et ces menaces, croyant entrevoir quelques idées qui semblaient permettre d'espérer qu'un arrangement serait encore possible, l'Empereur fit céder sa fierté naturelle à des considérations toutes puissantes sur son cœur.

L'intérêt de ses peuples, celui de ses alliés et de l'Allemagne qui allait devenir le théâtre de la guerre, le désir aussi de faire quelque chose d'agréable pour un prince qui, repoussant avec une honorable constance les insinuations, les instances, les offres tant de fois réitérées de l'Angleterre et de ceux qu'elle avait séduits, s'était montré toujours prêt à concourir par ses bons offices, soit au rétablissement, soit au maintien de la paix; tous ces motifs portèrent l'Empereur à faire taire ses justes ressentiments. Il se détermina à demander à la cour de Vienne des explications qui fissent connaître les bases sur lesquelles on pourrait négocier. Il ordonna au ministre des relations extérieures de préparer une note à cet effet : le courrier qui devait la porter était au moment de partir, lorsque l'Empereur apprit l'invasion de la Bavière.

L'électeur avait été sommé de joindre son armée à celle de l'Autriche; et comme si son refus prévu de faire cause commune avec l'Autriche, dont il n'a jamais reçu que du mal, contre la France, dont il n'a jamais reçu que du bien, eût été, pour la cour de Vienne, un juste motif de guerre, l'armée autrichienne, sans déclaration préalable, au mépris des devoirs qu'impose à l'empereur d'Autriche sa qualité d'empereur d'Allemagne, au mépris de la constitution germanique et de l'empire germanique lui-même, au mépris enfin de tous les droits les plus saints, avait passé l'Inn, et envahi la Bavière en pleine paix.

Après un tel acte de la cour de Vienne, l'Empereur ne pouvait plus rien avoir à lui demander. Il devenait évident que même ce congrès, proposé d'un ton si impérieux, et dans des vues si visiblement hostiles contre la France, n'était qu'un nouveau piège tendu à sa bonne foi; que l'Autriche, irrévocablement décidée à la guerre, ne reviendrait point à des idées pacifiques, et qu'elle n'était même plus libre d'y revenir. Les changes de toutes les places prouvaient, jusqu'à l'évidence, qu'une partie des sommes accordées au ministère anglais, pour servir à ses fins sur le continent, était arrivée à sa destination, et la puissance qui avait ainsi trafiqué de son alliance ne pouvait plus épargner le sang de ses peuples dont elle venait de recevoir le prix.

Toute explication ultérieure avec la cour de Vienne étant ainsi devenue impossible, la voie des armes est désormais la seule compatible avec l'honneur.

Que l'Angleterre s'applaudisse d'avoir enfin trouvé des alliés; qu'elle se réjouisse de ce que le sang va couler sur le continent; qu'elle se flatte que le sien sera épargné; qu'elle espère trouver sa sûreté dans les discordes des autres états, sa joie sera de courte durée, son espérance sera vaine, et le jour n'est pas éloigné où les droits des nations seront enfin vengés.

L'Empereur, obligé de repousser une agression injuste qu'il s'est vainement efforcé de prévenir, a dû suspendre l'exécution de ses premiers desseins. Il a retiré des bords de l'Océan ses vieilles bandes tant de fois victorieuses, et il marche à leur tête. Il ne posera les armes qu'après avoir obtenu satisfaction pleine et entière, et sécurité complète, tant pour ses propres états que pour ceux de ses alliés.

Le Sénat, dans cette séance, décréta la levée de quatre-vingt mille conscrits pour l'an 1806, et la réorganisation des gardes nationales.

Le 2 vendémiaire, Sa Majesté l'Empereur partit de Paris pour l'armée; arrivé le 4 à Strasbourg, il fit la proclamation suivante :

SOLDATS,

La guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié..... Vous-mêmes, vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà vous avez passé le Rhin : nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du corps germanique, secouru nos alliés, et confondu l'orgueil des injustes agresseurs. Nous ne ferons plus de paix sans garantie : notre générosité ne trompera plus notre politique.

Soldats, votre Empereur est au milieu de vous. Vous n'êtes que l'avant-garde du grand peuple; s'il est nécessaire, il se lèvera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont tissue la haine et l'or de l'Angleterre.

Mais, soldats, nous aurons des marches forcées à faire, des fatigues et des privations de toute espèce à endurer : quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous ne prendrons de repos que nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de nos ennemis.

Les bulletins officiels qui ont été publiés contiennent le précis historique et militaire des opérations de la grande armée et de l'armée d'Italie contre la troisième coalition : nous ne pouvons faire mieux que de les rapporter textuellement.

BULLETINS

DE

LA GRANDE ARMÉE.

PREMIER BULLETIN.

L'Empereur Napoléon est parti de Paris le 2 vendémiaire an XIV (24 septembre 1805), et est arrivé le 4 à Strasbourg.

Le maréchal Bernadotte, qui, au moment où l'armée était partie de Boulogne, s'était porté de Hanovre sur Gottingue, s'est mis en marche par Francfort, pour se rendre à Wurtzbourg, où il est arrivé le premier vendémiaire (23 septembre).

Le général Marmont, qui était arrivé à Mayence, a passé le Rhin sur le pont de Cassel, et s'est dirigé sur Wurtzbourg, où il a fait sa jonction avec l'armée bavaroise et le corps du maréchal Bernadotte.

Le corps du maréchal Davoust a passé le Rhin le 4 à Manheim, et s'est porté, par Heidelberg et Necker-Eltz, sur le Necker.

Le corps du maréchal Soult a passé le Rhin le même jour sur le pont qui a été jeté à Spire, et s'est porté sur Heilbronn.

Le corps du maréchal Ney a passé le Rhin le même jour sur le pont qui a été jeté vis-à-vis de Durlach, et s'est porté à Stuttgard.

Le corps du maréchal Lasnes a passé le Rhin à Kehl, le 3, et s'est rendu à Louisbourg.

Le prince Murat, avec la réserve de cavalerie, a passé le Rhin à Kehl, le 3, et est resté en position pendant plusieurs jours devant les débouchés de la Forêt-Noire; ses patrouilles, qui se montraient fréquemment aux patrouilles ennemies, leur ont fait croire que nous voulions pénétrer par ces débouchés.

Le grand parc de l'armée a passé le Rhin à Kehl, le 8, et s'est rendu à Heilbronn.

L'Empereur a passé le Rhin à Kehl, le 9, a couché à Ettlingen le même jour, y a reçu l'électeur et les princes de Bade, et s'est rendu à Louisbourg, chez l'électeur de Wirtemberg; dans le palais duquel il a logé.

Le 10, les corps du maréchal Bernadotte et du général Marmont, et les Bavarois qui étaient à Wurtzbourg, se sont réunis et se sont mis en marche pour se rendre sur le Danube.

Le corps du maréchal Davoust s'est mis en marche de Necker-Eltz, et a suivi la route de Meckmühl, Ingelfingen, Chreilsheim, Dunkelsbühl, Frembdingen, OEttingen, Haarburg et Donawerth.

Le corps du maréchal Soult s'est mis en marche d'Heilbronn, et a suivi la route d'Ochringen, Hall, Gaildorff, Abstgmund, Aalen et Nordlingen.

Le corps du maréchal Ney s'est mis en marche de Stuttgard, et a suivi la route de Esslingen, Goppingen, Weissenstein, Heydenheim, Nattheim et Nordlingen.

Le corps du maréchal Lasnes s'est mis en marche de Louisbourg, et a suivi la route de Gross-Beutelspach à Pludershausen, Gmünd, Aalen et Nordlingen.

Voici la position de l'armée au 14 :

Le corps du maréchal Bernadotte et les Bavarois étaient à Weissembourg.

Le corps du maréchal Davoust à OEttingen, à cheval, sur la Reinitz.

Le corps du maréchal Soult à Donawerth, maître du pont de Munster, et faisant rétablir celui de Donawerth.

Le corps du maréchal Ney à Kœssingen.

Le corps du maréchal Lasnes à Neresheim.

Le prince Murat avec ses dragons bordant le Danube.

L'armée est pleine de santé, et brûle du désir d'en venir aux mains.

L'ennemi s'était avancé jusqu'aux débouchés de la Forêt-Noire, où il paraît qu'il voulait se maintenir et nous empêcher de pénétrer.

Il avait fait fortifier Illler. Memmingen et Ulm se fortifiaient en grande hâte.

Les patrouilles qui battent la campagne assurent qu'il a contremandé ses projets, et qu'il paraît fort déconcerté par nos mouvements, aussi nouveaux qu'inattendus.

Les patrouilles françaises et ennemies se sont souvent rencontrées; dans ces rencontres, nous avons fait quarante prisonniers du régiment à cheval de Latour.

Ce grand et vaste mouvement nous a portés en peu de jours en Bavière, nous a fait éviter les montagnes Noires, la ligne de rivières parallèles qui se jettent dans la vallée du Danube, l'inconvénient attaché à un système d'opérations qui auraient toujours en flanc les débouchés du Tirol, et enfin nous a placés à plusieurs marches derrière l'ennemi, qui n'a pas de temps à perdre pour éviter sa perte entière.

Traduction d'une proclamation du lieutenant-général Deroy.

Soldats,

La patrie vous appelle à sa défense.

Au milieu de la paix, notre électeur a été attaqué par l'Autriche; la Bavière est inondée de ses troupes.

Votre prince désirait rester neutre, et vous vous êtes vus forcés d'éviter les armées autrichiennes pour prévenir un engagement.

Mais l'Autriche vous force à la rechercher! Elle exigeait votre incorporation dans son armée; elle voulait votre désarmement.

Vous savez de quelle manière vous avez été traités dans les dernières campagnes. Alors vous combattiez pour cette puissance; vous marchiez en corps, et l'on vous soumit à des fatigues inouies.

Quel eût été votre sort, lorsque, disséminés dans son armée, vous n'eussiez plus osé vous dire Bavarois, les fidèles sujets de Maximilien Joseph?

Vous n'avez pas voulu vous laisser désarmer, vous Bavarois, vous qui avez, aussitôt l'invasion de l'ennemi, traversé vec courage ses colonnes pour rejoindre vos drapeaux.

Vous, Souabes et Franconiens, qui, au premier signal, êtes enus trouver vos frères d'armes,

Vous ne souffrirez point que l'on vous déshonore; vengez prince que vous chérissez; vengez les injures non provouées que vous avez reçues; venez dans les camps conquérir a paix à votre patrie.

Le grand Empereur des Français se joint à nous avec toutes es forces.

Pleins de confiance dans la Providence et dans la justice de votre cause, ne souffrez pas que votre patrie soit opprimée.

Soldats, du courage, de la confiance, et nous serons victorieux.

Proclamation de l'Empereur des Français à l'armée bavaroise.

SOLDATS BAVAROIS,

Je me suis mis à la tête de mon armée pour délivrer votre patrie des plus injustes agresseurs.

La maison d'Autriche veut détruire votre indépendance, t vous incorporer à ses vastes états. Vous serez fidèles à la némoire de vos ancêtres, qui, quelquefois opprimés, ne urent jamais abattus, et conservèrent toujours cette indépendance, cette existence politique qui sont les premiers biens des nations, comme la fidélité à la maison palatine est le premier de vos devoirs.

En bon allié de votre souverain, j'ai été touché des marques d'amour que vous lui avez données dans cette circonstance importante. Je connais votre bravoure; je me flatte qu'après la première bataille, je pourrai dire à votre prince et à mon peuple, que vous êtes dignes de combattre dans les rangs de la grande armée.

DEUXIÈME BULLETIN.

Du 16 vendémiaire (8 octobre 1805.)

LES événements se pressent avec la plus grande rapidité. Le 14, la seconde division du corps d'armée du maréchal Soult, que commande le général Vandamme, a forcé de marche, ne s'est arrêtée à Nordlingen que deux heures, est arrivée à huit heures du soir à Donawerth, et s'est emparée du pont que défendait le régiment de Colloredo. Il y a eu quelques hommes tués et des prisonniers.

Le 15, à la pointe du jour, le prince Murat est arrivé avec ses dragons; le pont a été à l'heure même raccommodé, et le prince Murat, avec la division de dragons que commande le général Watter, s'est porté sur le Lech, a fait passer le colonel Watier à la tête de deux cents dragons du 4e régiment, qui, après une charge très brillante, s'est emparé du pont du Lech, et a culbuté l'ennemi qui était du double de sa force. Le même jour, le prince Murat a couché à Rain.

Le 16, le maréchal Soult est parti avec les deux divisions Vandamme et Legrand, pour se porter sur Ausbourg, dans le même temps que le général Saint-Hilaire, avec sa division, s'y portait par la rive gauche.

Le 16, à la pointe du jour, le prince Murat, à la tête des divisions de dragons, des généraux Beaumont et Klein, et de la division de carabiniers et de cuirassiers, commandée par le général Nansouty, s'est mis en marche pour couper la route d'Ulm à Ausbourg. Arrivé à Wertingen, il aperçut une division considérable d'infanterie ennemie, appuyée par quatre escadrons de cuirassiers d'Albert. Il enveloppe aussitôt tout ce corps. Le maréchal Lasnes, qui marchait derrière ces divisions de cavalerie, arrive avec la division Oudinot, et après un engagement de deux heures, drapeaux, canons, bagages, officiers et soldats, toute la division ennemie est prise. Il y avait douze bataillons de grenadiers qui venaient en grande hâte du Tirol au secours de l'armée de Bavière. Ce ne sera que dans la journée de demain qu'on connaîtra tous les détails de cette action vraiment brillante.

Le maréchal Soult, avec ses divisions, a manœuvré toute la journée du 15 et du 16 sur la rive gauche du Danube pour intercepter les débouchés d'Ulm, et observer le corps d'armée qui paraît encore réuni dans cette place.

Le corps du maréchal Davoust est arrivé seulement le 16 à Neubourg.

Le corps du général Marmont y est également arrivé.

Le corps du général Bernadotte et les Bavarois sont arrivés le 10 à Aichstett.

Par les renseignements qui ont été pris, il paraît que douze régiments autrichiens ont quitté l'Italie pour renforcer l'armée de Bavière.

TROISIÈME BULLETIN.

Zusmershausen, 18 vendémiaire an XIV (10 octobre.)

LE maréchal Soult a poursuivi la division autrichienne qui s'était réfugiée à Aicha, l'a chassée, et est entré, le 17, à midi, à Ausbourg, avec les divisions Vandamme, Saint-Hilaire et Legrand.

Le 17 au soir, le maréchal Davoust, qui a passé le Danube à Neubourg, est arrivé à Aicha avec ses trois divisions.

Le général Marmont, avec les divisions Boudet, Grouchy, et la division batave du général Dumonceau, a passé le Danube et pris position entre Aicha et Ausbourg.

Enfin, le corps d'armée du maréchal Bernadotte avec l'armée bavaroise, commandée par les généraux Deroy et Verden, a pris position à Ingolstadt; la garde impériale, commandée par le maréchal Beyssière, s'est rendue à Ausbourg, ainsi que la division de cuirassiers, aux ordres du général d'Hautpoult.

Le prince Murat avec les divisions de dragons de Klein et de Beaumont, et la division de carabiniers et de

cuirassiers du général Nansouty, s'est porté en toute diligence au village de Zusmershausen, pour intercepter la route d'Ulm à Ausbourg.

Le maréchal Lasnes, avec la division de grenadiers d'Oudinot, et avec la division Suchet, a pris poste le même jour au village de Zusmershausen.

L'Empereur a passé en revue les dragons au village de Zusmershausen; il s'est fait présenter le nommé Marente, dragon du 4e régiment, un des plus braves soldats de l'armée, qui, au passage du Lech, avait sauvé son capitaine qui, peu de jours auparavant, l'avait cassé de son grade de sous-officier. Sa Majesté lui a donné l'aigle de la Légion d'honneur. Ce brave soldat a répondu : « Je n'ai fait que mon devoir : mon capitaine m'avait cassé pour quelque faute de discipline; mais il sait que j'ai toujours été un bon soldat. »

L'Empereur a ensuite témoigné aux dragons sa satisfaction de la conduite qu'ils ont tenue au combat de Wertingen. Il s'est fait présenter par régiment un dragon, auquel il a également donné l'aigle de la Légion d'honneur.

Sa Majesté a témoigné sa satisfaction aux grenadiers de la division Oudinot. Il est impossible de voir une troupe plus belle, plus animée du désir de se mesurer avec l'ennemi, plus remplie d'honneur et de cet enthousiasme militaire qui est le présage des plus grands succès.

Jusqu'à ce que l'on puisse donner une relation détaillée du combat de Wertingen, il est convenable d'en dire quelques mots dans ce bulletin.

Le colonel Arrighi a chargé, avec son régiment de dragons, le régiment de cuirassiers du duc Albert. La mêlée a été très chaude. Le colonel Arrighi a eu son cheval tué sous lui : son régiment a redoublé d'audace pour le sauver. Le colonel Beaumont, du 10e de hussards, animé de cet esprit vraiment français, a saisi, au milieu des rangs ennemis, un capitaine de cuirassiers, qu'il a pris lui-même après avoir sabré un cavalier.

Le colonel Maupetit, à la tête du 9e de dragons, a chargé dans le village de Wertingen; blessé mortellement, son dernier mot a été : « que l'Empereur soit instruit que le 9e de dragons a été digne de sa réputation, et qu'il a chargé et vaincu aux cris de *vive l'Empereur!* »

Cette colonne de grenadiers, l'élite de l'armée ennemie, s'étant formée en carré de quatre bataillons, a été enfoncée et sabrée. Le 2e bataillon de dragons a chargé dans le bois.

La division Oudinot frémissait de l'éloignement qui l'empêchait encore de se mesurer avec l'ennemi; mais à sa vue seule, les Autrichiens accélérèrent leur retraite : une seule brigade a pu donner.

Tous les canons, tous les drapeaux, presque tous les officiers du corps ennemi qui a combattu à Wertingen, ont été pris; un grand nombre a été tué : deux lieutenants-colonels, six majors, soixante officiers, quatre mille soldats, sont restés en notre pouvoir; le reste a été éparpillé, et ce qui a pu échapper a dû son salut à un marais qui a arrêté une colonne qui tournait l'ennemi.

Le chef d'escadron Excelmans, aide-de-camp de S. A. S. le prince Murat, a eu deux chevaux tués. C'est lui qui a apporté les drapeaux à l'Empereur, qui lui a dit : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous; je vous fais officier de la Légion d'honneur. »

Le maréchal Ney, de son côté, avec les divisions Malher, Dupont et Loison, la division de dragons à pied du général Baraguey-d'Hilliers, et la division Gazan, ont remonté le Danube, et attaqué l'ennemi sur sa position de Grünberg. Il est cinq heures, le canon se fait entendre.

Il pleut beaucoup, mais cela ne ralentit pas les marches forcées de la grande armée. L'Empereur donne l'exemple : à cheval jour et nuit, il est toujours au milieu des troupes, et par-tout où sa présence est nécessaire. Il a fait hier quatorze lieues à cheval. Il a couché dans un petit village, sans domestiques et sans aucune espèce de bagage. Cependant l'évêque d'Ausbourg avait fait illuminer son palais, et attendu Sa Majesté une partie de la nuit.

QUATRIÈME BULLETIN.

Ausbourg, 19 vendémiaire an XIV (11 octobre).

Le combat de Wertingen a été suivi, à vingt-quatre heures de distance, du combat de Günzbourg. Le maréchal Ney a fait marcher son corps d'armée; la division Loison sur Langenau, et la division Malher sur Günzbourg. L'ennemi, qui a voulu s'opposer à cette marche, a été culbuté par-tout. C'est en vain que le prince Ferdinand est accouru en personne pour défendre Günzbourg : le général Malher l'a fait attaquer par le 59e régiment : le combat est devenu opiniâtre; corps à corps. Le colonel Lacuée a été tué à la tête de son régiment, qui, malgré la plus vigoureuse résistance, a emporté le pont de vive force; les pièces de canon qui le défendaient ont été enlevées, et la belle position de Günzbourg est restée en notre pouvoir. Les trois attaques de l'ennemi sont devenues inutiles; il s'est retiré avec précipitation; la réserve du prince Murat arrivait à Burgau et coupait l'ennemi dans la nuit.

Les détails circonstanciés du combat, qui ne peuvent être donnés que sous quelques jours, feront connaître les officiers qui se sont distingués.

L'Empereur a passé toute la nuit du 17 au 18, et une partie de la journée du 18, entre les corps des maréchaux Ney et Lasnes.

L'activité de l'armée française, l'étendue et la complication des combinaisons qui ont entièrement échappé à l'ennemi, le déconcertent au dernier point.

Les conscrits montrent autant de bravoure et de bonne volonté que les vieux soldats. Quand ils ont une fois été au feu, ils perdent le nom de conscrits; aussi tous aspirent-ils à l'honneur du titre de soldats. Le temps continue à être très mauvais depuis plusieurs jours. Il pleut encore beaucoup : l'armée cependant est pleine de santé.

L'ennemi a perdu plus de deux mille cinq cents hommes au combat de Günzbourg. Nous avons fait douze cents prisonniers et pris six pièces de canon. Nous avons eu quatre cents hommes tués ou blessés. Le général-major d'Aspre est au nombre des prisonniers.

L'Empereur est arrivé à Ausbourg le 18, à neuf heures du soir. La ville est occupée depuis deux jours.

La communication de l'armée ennemie est coupée à Ausbourg et Landsberg, et va l'être à Fuessen. Le prince Murat, avec les corps des maréchaux Ney et Lasnes, se

met à sa poursuite. Dix régiments ont été retirés de l'armée autrichienne d'Italie, et viennent en poste depuis le Tirol. Plusieurs ont déjà été pris. Quelques corps russes, qui voyagent aussi en poste, s'avancent vers l'Inn; mais les avantages de notre position sont tels que nous pouvons faire face à tout.

L'Empereur est logé à Ausbourg chez l'ancien électeur de Trèves, qui a traité avec magnificence la suite de Sa Majesté, pendant le temps que ses équipages ont mis à arriver.

CINQUIÈME BULLETIN.

Ausbourg, le 20 vendémiaire an XIV (12 octobre.)

Le maréchal Soult s'est porté avec son corps d'armée à Landsberg, et par-là a coupé une des grandes communications de l'ennemi. Il y est arrivé le 19 à quatre heures après midi, et y a rencontré le régiment de cuirassiers du prince Ferdinand, qui, avec six pièces de canon, se rendait à marches forcées à Ulm. Le maréchal Soult l'a fait charger par le 26e régiment de chasseurs : il s'est trouvé déconcerté à un tel point, et le 26e de chasseurs était animé d'une telle ardeur, que les cuirassiers ont pris la fuite dans la charge, et ont laissé cent vingt soldats prisonniers, un lieutenant-colonel, deux capitaines et deux pièces de canon. Le maréchal Soult, qui avait pensé qu'ils continueraient leur route sur Memmingen, avait envoyé plusieurs régiments pour les couper; mais ils s'étaient retirés dans les bois, où ils se sont ralliés pour se réfugier dans le Tirol.

Vingt pièces de canon et les équipages de pontons de l'ennemi étaient passés dans la journée du 18 par Landsberg. Le maréchal Soult a mis à leur poursuite le général Sébastiani avec une brigade de dragons. On espère qu'il sera parvenu à les atteindre.

Le 20, le maréchal Soult s'est dirigé sur Memmingen, où il arrivera le 21 à la pointe du jour.

Le maréchal Bernadotte a marché toute la journée du 19, et a porté son avant-garde jusqu'à deux lieues de Munich. Les bagages de plusieurs généraux autrichiens sont tombés au pouvoir de ses troupes légères. Il a fait une centaine de prisonniers de différents régiments.

Le maréchal Davoust s'est porté à Dachau. Son avant-garde est arrivée à Moisach. Les hussards de Blankenstein ont été mis en désordre par ses chasseurs, et, dans différents engagements, il a fait une soixantaine d'hommes à cheval prisonniers.

Le prince Murat, avec la réserve de cavalerie et les corps des maréchaux Ney et Lasnes, s'est placé vis-à-vis de l'armée ennemie, dont la gauche occupe Ulm, et la droite Memmingen.

Le maréchal Ney est à cheval sur le Danube, vis-à-vis Ulm.

Le maréchal Lasnes est à Weissenhorn.

Le général Marmont se met en marche forcée pour prendre position sur la hauteur d'Illersheim, et le maréchal Soult déborde de Memmingen la droite de l'ennemi.

La garde impériale est partie d'Ausbourg pour se rendre à Burgau, où l'Empereur sera probablement cette nuit.

Une affaire décisive va avoir lieu. L'armée autrichienne a presque toutes ses communications coupées. Elle se trouve à peu près dans la même position que l'armée de Mélas à Marengo.

L'Empereur était sur le pont du Lech, lorsque le corps d'armée du général Marmont a défilé. Il a fait former en cercle chaque régiment, leur a parlé de la situation de l'ennemi, de l'imminence d'une grande bataille, et de la confiance qu'il avait en eux. Cette harangue avait lieu pendant un temps affreux. Il tombait une neige abondante, et la troupe avait de la boue jusqu'aux genoux et éprouvait un froid assez vif; mais les paroles de l'Empereur étaient de flamme : en l'écoutant, le soldat oubliait ses fatigues et ses privations, et était impatient de voir arriver l'heure du combat.

Le maréchal Bernadotte est arrivé à Munich le 20 à six heures du matin; il a fait huit cents prisonniers, et s'est mis à la poursuite de l'ennemi. Le prince Ferdinand se trouvait à Munich. Il paraît que ce prince avait abandonné son armée de l'Iller.

Jamais plus d'évènements ne se décideront en moins de temps. Avant quinze jours, les destins de la campagne et des armées autrichiennes et russes seront fixés.

CINQUIÈME BULLETIN *bis*.

Elchingen, 25 vendémiaire an XIV (15 octobre.)

Aux combats de Wertingen et de Günzbourg ont succédé des faits d'une aussi haute importance, les combats d'Albeck, d'Elchingen, les prises d'Ulm et de Memmingen.

Le maréchal Soult arriva le 21 devant Memmingen, cerna sur-le-champ la place, et, après différents pourparlers, le commandant capitula.

Neuf bataillons, dont deux de grenadiers, faits prisonniers; un général-major, trois colonels, plusieurs officiers supérieurs, dix pièces de canon, beaucoup de bagages et beaucoup de munitions de toute espèce, ont été le résultat de cette affaire. Tous les prisonniers ont été au moment même dirigés sur le quartier-général.

Au même instant, le maréchal Soult s'est mis en marche pour Ochsenhausen, pour arriver sur Biberach et être en mesure de couper la seule retraite qui restait à l'archiduc Ferdinand.

D'un autre côté, le 19, l'ennemi fit une sortie du côté d'Ulm, et attaqua la division Dupont, qui occupait la position d'Albeck. Le combat fut des plus opiniâtres. Cernés par vingt-cinq mille hommes, ces six mille braves firent face à tout, et firent mille cinq cents prisonniers. Ces corps ne devaient s'étonner de rien : c'étaient les 9e légère, 32e, 69e et 76e de ligne.

Le 21, l'Empereur se porta de sa personne au camp devant Ulm, et ordonna l'investissement de l'armée ennemie. La première opération a été de s'emparer du pont et de la position d'Elchingen.

Le 22, à la pointe du jour, le maréchal Ney passa ce pont à la tête de la division Loison. L'ennemi lui disputait la possession d'Elchingen avec seize mille hommes; il fut culbuté par-tout, perdit trois mille hommes faits

prisonniers, un général-major, et fut poursuivi jusque dans ses retranchements.

Le maréchal Lasnes occupa les petites hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfoël. Les tirailleurs enlevèrent la tête du pont d'Ulm : le désordre fut extrême dans toute la place. Dans ce moment le prince Murat faisait manœuvrer les divisions Klein et Beaumont, qui par-tout mettaient en déroute la cavalerie ennemie.

Le 22, le général Marmont occupait les ponts de Unterkircher, d'Oberkirch, à l'embouchure de l'Iller dans le Danube, et toutes les communications de l'ennemi sur l'Iller.

Le 23, à la pointe du jour, l'Empereur se porta lui-même devant Ulm. Le corps du prince Murat, et ceux des maréchaux Lasnes et Ney, se placèrent en bataille pour donner l'assaut, et forcer les retranchements de l'ennemi.

Le général Marmont, avec la division de dragons à pied du général Baraguey-d'Hilliers, bloquait la ville sur la rive droite du Danube.

La journée est affreuse; le soldat est dans la boue jusqu'aux genoux. Il y a huit jours que l'Empereur ne s'est débotté.

Le prince Ferdinand avait filé la nuit sur Biberach, en laissant douze bataillons dans la ville et sur les hauteurs d'Ulm, lesquels ont été tous pris avec une assez grande quantité de canons.

Le maréchal Soult a occupé Biberach le 23 au matin.

Le prince Murat se met à la poursuite de l'armée ennemie, qui est dans un délabrement effroyable.

D'une armée de quatre-vingt mille hommes, il n'en reste que vingt-cinq mille, et on a lieu d'espérer que ces vingt-cinq mille ne nous échapperont pas.

Immédiatement après son entrée à Munich, le maréchal Bernadotte a poursuivi le corps du général Kienmayer, lui a pris des équipages et fait des prisonniers.

Le général Kienmayer a évacué le pays et repassé l'Inn. Ainsi la promesse de l'Empereur se trouve réalisée, et l'ennemi est chassé de toute la Bavière.

Depuis le commencement de la campagne, nous avons fait plus de vingt mille prisonniers, enlevé à l'ennemi trente pièces de canon et vingt drapeaux; nous avons, de notre côté, éprouvé peu de pertes. Si l'on joint à cela les désertions et les morts, on peut calculer que l'armée autrichienne est déjà réduite de moitié.

Tant de dévouement de la part du soldat, tant de preuves touchantes d'amour qu'il donne à l'Empereur, et tant de si hauts faits, mériteront des détails plus circonstanciés. Ils seront donnés du moment que ces premières opérations de la campagne seront terminées, et que l'on saura définitivement comment les débris de l'armée autrichienne se tireront de Biberach, et la position qu'ils prendront.

Au combat d'Elchingen, qui est un des plus beaux faits militaires qu'on puisse citer, se sont distingués le 18e régiment de dragons et son colonel Lefèvre, le colonel du 10e de chasseurs, Colbert, qui a eu un cheval tué sous lui, le colonel Lajonquières, du 76e, et un grand nombre d'autres officiers.

L'Empereur a aujourd'hui son quartier-général dans l'abbaye d'Elchingen.

SIXIÈME BULLETIN.

Elchingen, 26 vendémiaire an XIV (18 octobre.)

La journée d'Ulm a été une des plus belles journées de l'histoire de France. La capitulation de la place est ci-jointe, ainsi que l'état des régiments qui y sont enfermés. L'Empereur eût pu l'enlever d'assaut; mais vingt mille hommes, défendus par des ouvrages et par des fossés pleins d'eau, eussent opposé de la résistance; et le vif désir de Sa Majesté était d'épargner le sang. Le général Mack, général en chef de l'armée, était dans la ville : c'est la destinée des généraux opposés à l'Empereur d'être pris dans des places. On se souvient qu'après les belles manœuvres de la Brenta, le vieux feld-maréchal Wurmser fut fait prisonnier dans Mantoue; Mélas le fut dans Alexandrie, Mack l'est dans Ulm.

L'armée autrichienne était une des plus belles qu'ait eues l'Autriche : elle se composait de quatorze régiments d'infanterie, formant l'armée dite de Bavière, de treize régiments de l'armée du Tirol, et de cinq régiments venus en poste d'Italie, faisant trente-deux régiments d'infanterie, et de quinze régiments de cavalerie.

L'Empereur avait placé l'armée du prince Ferdinand dans la même situation où il plaça celle de Mélas. Après avoir hésité long-temps, Mélas prit la noble résolution de passer sur le corps de l'armée française; ce qui donna lieu à la bataille de Marengo. Mack a pris un autre parti. Ulm est l'aboutissant d'un grand nombre de routes : il a conçu le projet de faire échapper ses divisions par chacune de ces routes, et de les réunir en Tirol et en Bohême. Les divisions Hohenzollern et Werneck ont débouché par Heydenheim. Une petite division a débouché par Memmingen. Mais l'Empereur, dès le 20, accourut d'Ausbourg devant Ulm, déconcerta sur-le-champ les projets de l'ennemi, et fit enlever le pont et la position d'Elchingen; ce qui remédia à tout.

Le maréchal Soult, après avoir pris Memmingen, s'était mis à la poursuite des autres colonnes. Enfin, il ne restait plus au prince Ferdinand d'autre ressource que de se laisser enfermer dans Ulm, ou d'essayer, par des sentiers, de rejoindre la division de Hohenzollern : ce prince a pris ce dernier parti; il s'est rendu à Aalen avec quatre escadrons de cavalerie.

Cependant le prince Murat était à la poursuite du prince Ferdinand. La division Werneck a voulu l'arrêter à Langenau; il lui a fait trois mille prisonniers, dont un officier-général, et lui a enlevé deux drapeaux. Tandis qu'il manœuvrait par sa droite à Heydenheim, le maréchal Lasnes marchait par Aalen et Nordlingen. La marche de la division ennemie était embarrassée par cinq cents chariots, et affaiblie par le combat de Langenau. A ce combat le prince Murat a été très satisfait du général Klein. Le 20e régiment de dragons, le 9e d'infanterie légère et les chasseurs de la garde impériale, se sont particulièrement distingués. L'aide-de-camp Brunet a montré beaucoup de bravoure.

Ce combat n'a point retardé la marche du prince Murat. Il s'est porté rapidement sur Neresheim; et le 25, à cinq heures du soir, il est arrivé devant cette position. La division de dragons du général Klein a chargé l'ennemi. Deux drapeaux, un officier général et mille hommes ont été de

nouveau pris au combat de Neresheim. Le prince Ferdinand et sept de ses généraux n'ont eu que le temps de monter à cheval. On a trouvé leur dîner servi. Depuis deux jours ils n'ont aucun point pour se reposer. Il paraît que le prince Ferdinand ne pourra se soustraire à l'armée française qu'en se déguisant, ou en s'enfuyant avec quelques escadrons par quelque route détournée d'Allemagne.

L'Empereur traversant une foule de prisonniers ennemis, un colonel autrichien témoignait son étonnement de voir l'Empereur des Français trempé, couvert de boue, autant et plus fatigué que le dernier tambour de l'armée. Un de ses aides-de-camp lui ayant expliqué ce que disait l'officier autrichien, l'Empereur lui fit répondre : « Votre maître a voulu me faire ressouvenir que j'étais un soldat; j'espère qu'il conviendra que le trône et la pourpre impériale ne m'ont pas fait oublier mon premier métier. »

Le spectacle que l'armée offrait dans la journée du 23 était vraiment intéressant. Depuis deux jours la pluie tombait à seaux, tout le monde était trempé; le soldat n'avait point eu de distributions; il était dans la boue jusqu'aux genoux; mais la vue de l'Empereur lui rendait la gaieté, et du moment qu'il apercevait des colonnes entières dans le même état, il faisait retentir le cri de *vive l'Empereur!*

On rapporte aussi que l'Empereur répondit aux officiers qui l'entouraient et qui admiraient comment, dans le moment le plus pénible, les soldats oublient toutes les privations et ne se montrent sensibles qu'au plaisir de le voir : « Ils ont raison, car c'est pour épargner leur sang que je leur fais essuyer de si grandes fatigues. »

L'Empereur, lorsque l'armée occupait les hauteurs qui dominent Ulm, fit appeler le prince de Lichtenstein, général-major, enfermé dans cette place, pour lui faire connaître qu'il désirait qu'elle capitulât, lui disant que s'il la prenait d'assaut, il serait obligé de faire ce qu'il avait fait à Jaffa, où la garnison fut passée au fil de l'épée; que c'était le triste droit de la guerre; qu'il voulait qu'on lui épargnât, et à la brave nation autrichienne, la nécessité d'un acte aussi effrayant; que la place n'était pas tenable; qu'elle devait donc se rendre. Le prince insistait pour que les officiers et soldats eussent la faculté de retourner en Autriche. « Je l'accorde aux officiers, et non aux soldats, a répondu l'Empereur; car qui me garantirà qu'on ne les fera point servir de nouveau? » Puis, après avoir hésité un moment, il ajouta : « Eh bien, je me fie à la parole du prince Ferdinand. S'il est dans la place, je veux lui donner une preuve de mon estime, et je lui accorde ce que vous me demandez, espérant que la cour de Vienne ne démentira pas la parole d'un de ses princes. » Sur ce que M. de Lichtenstein assura que le prince Ferdinand n'était point dans la place : « Alors je ne vois pas, dit l'Empereur, qui peut me garantir que les soldats que je vous renverrai ne serviront pas. »

Une brigade de quatre mille hommes occupe une porte de la ville d'Ulm.

Dans la nuit du 24 au 25 il y a eu un ouragan terrible; le Danube est tout-à-fait débordé, et a rompu la plus grande partie de ses ponts, ce qui nous gêne beaucoup pour nos subsistances.

Dans la journée du 23, le maréchal Bernadotte a poussé ses avant-postes jusqu'à Wasserbourg et Haag sur la chaussée de Braunau. Il a fait encore quatre à cinq cents prisonniers à l'ennemi, lui a enlevé un parc de dix-sept pièces d'artillerie de divers calibres; de sorte que, depuis son entrée à Munich, sans perdre un seul homme, le maréchal Bernadotte a pris mille cinq cents prisonniers, dix-neuf pièces de canon, deux cents chevaux et un grand nombre de bagages.

L'Empereur a passé le Rhin le 9 vendémiaire, le Danube le 14 à cinq heures du matin, le Lech le même jour à trois heures après midi; ses troupes sont entrées à Munich le 20. Ses avant-postes sont arrivés sur l'Inn le 23; le même jour il était maître de Memmingen, et le 25 d'Ulm.

Il avait pris à l'ennemi aux combats de Wertingen, de Günzbourg, d'Elchingen, aux journées de Memmingen et d'Ulm, et aux combats d'Albeck, de Langenau et de Nereïshem, quarante mille hommes, tant infanterie que cavalerie, plus de quarante drapeaux, un très grand nombre de pièces de canon, de bagages, de voitures, etc.; et pour arriver à ces grands résultats, il n'avait fallu que des marches et des manœuvres.

Dans ces combats partiels, les pertes de l'armée française ne se montent qu'à cinq cents morts et à mille blessés. Aussi le soldat dit-il souvent : L'Empereur a trouvé une nouvelle méthode de faire la guerre; il ne se sert que de nos jambes, et pas de nos baïonnettes. Les cinq sixièmes de l'armée n'ont pas tiré un coup de fusil, ce dont ils s'affligent; mais tous ont beaucoup marché, et ils redoublent de célérité quand ils ont l'espoir d'atteindre l'ennemi.

On peut faire en deux mots l'éloge de l'armée : elle est digne de son chef.

On doit considérer l'armée autrichienne comme anéantie. Les Autrichiens et les Russes seront obligés de faire beaucoup d'appels de recrues, pour résister à l'armée française, qui est venue à bout d'une armée de cent mille hommes sans éprouver, pour ainsi dire, aucune perte.

Capitulation de la ville d'Ulm, occupée par les troupes de S. M. l'Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie, aux armes de S. Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie.

Entre nous, Alexandre Berthier, maréchal d'empire, commandant la première cohorte de la Légion d'honneur, grand-cordon, grand-veneur, grand-officier de l'aigle rouge, major-général de la grande armée, ministre de la guerre, chargé de stipuler pour S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie;

Et M. le feld-maréchal baron de Mack, quartier-maître-général des armées de S. M. l'Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie;

Il a été convenu ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.	RÉPONSES.
La place d'Ulm sera remise à l'armée française, avec tous ses magasins et son artillerie.	*La moitié de l'artillerie de campagne restera aux troupes autrichiennes.* Refusé.
II. La garnison sortira de la place avec tous les honneurs de la guerre,	*Tout le monde sera renvoyé en Allemagne.*

et, après avoir défilé, elle remettra ses armes. Messieurs les officiers seront renvoyés sur parole en Autriche, et les soldats et sous-officiers seront conduits en France, où ils resteront jusqu'à parfait échange.

sous condition de ne pas servir contre la France, jusqu'à l'échange.

Refusé.

III. Tous les effets appartenants aux officiers et soldats leur seront laissés.

Les caisses des régiments aussi.

Accordé.

IV. Les malades et les blessés autrichiens seront soignés comme les malades et les blessés français.

Nous connaissons la loyauté et l'humanité française.

V. Cependant s'il se présentait, le 3 brumaire an XIV (25 octobre 1805) avant midi, un corps d'armée capable de débloquer la ville d'Ulm, alors la garnison de cette place serait dégagée de la première capitulation, et serait libre de faire ce qu'elle voudrait.

Si, jusqu'au 25 octobre à minuit, inclusivement, des troupes autrichiennes ou russes débloquaient la ville, de quelque côté ou porte que ce soit, la garnison sortira librement, avec ses armes, son artillerie et cavalerie, pour joindre les troupes qui l'auront débloquée.

Accordé.

VI. Une des portes de la ville d'Ulm (la porte de Stuttgard) sera remise à sept heures du matin à l'armée française, ainsi qu'un quartier suffisant pour pouvoir contenir une brigade.

Oui.

VII. L'armée française pourra faire usage du grand pont sur le Danube, et communiquer librement d'une rive à l'autre.

Le pont est brûlé; on fera l'impossible pour le refaire.

VIII. Le service sera réglé de part et d'autre, de manière à ce qu'il ne se commette aucun désordre, et que tout soit dans la meilleure harmonie entre les deux armées.

La discipline française et autrichienne nous en est le sûr garant.

IX. Tous les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de charrois, appartenants à S. M. l'Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie, seront remis à l'armée française.

X. Les articles I, II, III, IV et IX, n'auront leur exécution que lorsque le voudra M. le général commandant les troupes autrichiennes, pourvu que cela ne puisse dépasser le 3 brumaire an XIV (25 octobre 1805) avant midi.

Et si, à cette époque, une armée assez en force se présentait pour faire lever le blocus, la garnison serait libre, conformément à l'article V, de faire ce qu'elle voudrait.

Fait double à Ulm, le 25 vendémiaire an XIV (17 octobre 1805.)

État des régiments enfermés dans la ville d'Ulm.

Une partie du régiment de cavalerie de Schwarzenberg, hullans;

Les régiments de Hohenlohe, dragons; Mack, cuirassiers; Archiduc François;

Un détachement des hussards de Blankenstein, et plusieurs ordonnances chez les généraux, des régiments de Latour, Rosemberg, Klénau et de l'archiduc Albert.

Infanterie. Chasseurs tiroliens; Collowrath; Manfredini, Frolici; Archiduc Charles; un détachement du régiment de l'Empereur.

Grenadiers. Hildbourghausen, ci-devant Bender, un bataillon; Archiduc Charles, un *idem;* Manfredini, un *idem;* Colloredo, un *idem;* Stuart, un *idem.*

SEPTIÈME BULLETIN.

Elchingen, 27 vendémiaire an XIV (19 octobre).

Le 26 vendémiaire, à cinq heures du matin, le prince Murat était arrivé à Nordlingen, et avait réussi à cerner la division Werneck. Ce général avait demandé à capituler. La capitulation qui lui a été accordée n'arrivera que dans la journée de demain. Les lieutenants-généraux Werneck, Baillet, Hohenzollern; les généraux Vogel, Mackery, Hohenfeld, Weiber et Dienesberg, sont prisonniers sur parole, avec la réserve de se rendre chez eux. Les troupes sont prisonnières de guerre, et se rendent en France. Plus de deux mille hommes de cavalerie ont mis pied à terre, et une brigade de dragons à pied a été montée avec leurs chevaux. On assure que le parc de réserve de l'armée autrichienne, composé de cinq cents chariots, a été pris. On suppose que tout le reste de la colonne du prince Ferdinand doit, à l'heure qu'il est, être investi, le prince Murat ayant débordé sa droite par Aalen, et le maréchal Lasnes sa gauche par Nordlingen. On attend le résultat de ces mouvements; il ne reste au prince Ferdinand que peu de monde.

Aujourd'hui, à deux heures après midi, l'Empereur a accordé une audience au général Mack. A l'issue de cette audience, le maréchal Berthier a signé avec le général Mack, une addition à la capitulation, qui porte que la garnison d'Ulm évacuera la place demain 20. Il y a dans Ulm vingt-sept mille hommes, trois mille chevaux, treize généraux, et soixante ou quatre-vingts pièces de canon attelées. La moitié de la garde de l'Empereur était déjà partie pour Ausbourg; mais Sa Majesté a consenti à rester la journée de demain pour voir défiler l'armée autrichienne. Tous les jours on est davantage dans la certitude que, de cette armée de cent mille hommes, il n'en sera pas échappé vingt mille; et cet immense résultat est obtenu sans effusion de sang.

L'Empereur n'est pas sorti aujourd'hui d'Elchingen. Les fatigues et la pluie continuelle, que depuis huit jours il a essuyées, ont exigé un peu de repos; mais le repos n'est pas compatible avec la direction de cette immense armée. A toute heure du jour et de la nuit il arrive des officiers avec des rapports, et il faut que l'Empereur donne des ordres. Il paraît fort satisfait de l'activité et du zèle du maréchal Berthier.

Demain, 28, à trois heures après midi, vingt-sept mille soldats autrichiens, soixante pièces de canon, dix-huit généraux, défileront devant l'Empereur, et mettront bas les armes. L'Empereur a fait présent au sénat

des drapeaux de la journée d'Ulm. Il y en aura le double de ce qu'il a annoncé, c'est-à-dire quatre-vingts.

Pendant ces cinq jours, le Danube a débordé avec une violence qui était sans exemple depuis cent ans. L'abbaye d'Elchingen, dans laquelle est établi le quartier-général de l'Empereur, est située sur une hauteur d'où l'on découvre tout le pays.

On croit que demain au soir l'Empereur partira pour Munich. L'armée russe vient d'arriver sur l'Inn.

Capitulation additionnelle sur la capitulation d'Ulm.

Le maréchal Berthier, major-général de l'armée française, autorisé par ordre exprès de l'Empereur des Français, donne sa parole d'honneur,

1° Que l'armée autrichienne est aujourd'hui au-delà de l'Inn, et que le maréchal Bernadotte, avec son armée, est en position entre Munick et l'Inn;

2° Que le maréchal Lasnes, avec son corps d'armée, est à la poursuite du prince Ferdinand, et était hier à Aalen;

3° Que le prince Murat, avec son corps d'armée, était hier à Nordlingen; que les lieutenants-généraux Werneck, Baillet, Hohenzollern et sept autres généraux ont capitulé avec leur corps d'armée, au village de Trotelfingen;

4° Que le maréchal Soult est entre Ulm et Bregenz, surveillant la route du Tirol; qu'il n'y a donc aucune possibilité à ce qu'Ulm soit secouru.

M. le lieutenant-général, quartier-maître-général, Mack, portant croyance aux déclarations ci-dessus, est prêt à évacuer, dans la journée de demain, la ville d'Ulm, y mettant pour condition,

Que le corps entier de M. le maréchal Ney, composé de douze régiments d'infanterie et de quatre régiments de troupes à cheval, ne quittera pas Ulm et un rayon de dix lieues, jusqu'au 25 octobre à minuit, époque où expire la capitulation.

MM. le maréchal Berthier et le baron de Mack, lieutenant-général, quartier-maître-général, conviennent des articles ci-dessus.

En conséquence, demain à trois heures après-midi, l'armée autrichienne défilera devant sa majesté l'Empereur des Français, avec tous les honneurs de la guerre; elle posera les armes, et des ordres de route seront donnés à MM. les officiers, qui conserveront leurs armes, pour se rendre en Autriche par les deux routes de Kempten et de Bregenz pour le Tirol.

Fait double, à Elchingen, le 19 octobre 1805 (27 vendémiaire an XIV.)

HUITIÈME BULLETIN.

Elchingen, 28 vendémiaire an XIV (20 octobre.)

Voici les deux capitulations annoncées dans le bulletin d'hier, conclues par ordre du prince Murat, l'une signée par le chef d'état-major du prince Murat, l'autre par le général Fauconnet.

L'Empereur a passé aujourd'hui 28, depuis deux heures après midi jusqu'à sept heures du soir, sur la hauteur d'Ulm, où l'armée autrichienne a défilé devant lui. Trente mille hommes, dont deux mille de cavalerie, soixante pièces de canon et quarante drapeaux, ont été remis aux vainqueurs. L'armée française occupait les hauteurs. L'Empereur, entouré de sa garde, a fait appeler les généraux autrichiens; il les a tenus auprès de lui jusqu'à ce que les troupes eussent défilé. Il les a traités avec les plus grands égards. Il y avait sept lieutenants-généraux, huit généraux et le général en chef Mack. On donnera, dans le bulletin suivant, le nom des généraux et des régiments.

On peut donc évaluer le nombre des prisonniers faits depuis le commencement de la guerre à soixante mille; le nombre des drapeaux à quatre-vingts, indépendamment de l'artillerie, des bagages, etc. Jamais victoires ne furent plus complètes et ne coûtèrent moins. On croit que l'Empereur partira dans la nuit pour Ausbourg et Munich, après avoir expédié ses courriers.

Capitulation du général Werneck.

Il a été convenu entre M. le général de division Belliard, chef de l'état-major-général de S. A. S. le prince Murat, maréchal d'empire, lieutenant de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie,

Et M. le lieutenant-général Werneck, commandeur et chambellan de S. M. l'Empereur d'Allemagne, et commandant un corps d'armée;

OBSERVATIONS DU GÉNÉRAL WERNECK.

1° Que le corps d'armée aux ordres de M. le lieutenant-général Werneck déposera les armes, sera prisonnier de guerre et envoyé en France;

2° Que MM. les officiers généraux et les officiers particuliers seront prisonniers de guerre sur parole et renvoyés en Autriche : ils ne pourront servir contre les armées françaises ou contre celles des alliés de S. M. l'Empereur et Roi Napoléon, qu'après avoir été échangés;

3° Que les chevaux de la cavalerie, les canons avec leurs attelages, ainsi que les caissons et munitions, seront remis à l'armée française.

4° Tous les régiments, bataillons, escadrons ou détachements qui se trouvent séparés du corps d'armée de M. le lieutenant-général Werneck, déposeront aussi les armes, seront prisonniers de guerre, et les articles 2, 3 et 5, leur seront applicables.

J'entends ce qui fait partie de mon corps.

5° Tous les chevaux et les équipages appartenants à MM. les officiers-généraux et officiers particuliers leur seront laissés.

6° Tous les prisonniers de guerre français qui sont à Trotelfingen, ou dans les autres endroits occupés par des troupes du corps d'armée de M. lieutenant-général Werneck, seront rendus sur-le-champ.

Trotelfingen, le 27 vendémiaire an XIV (19 octobre.)

Capitulation du commandant de l'escorte des grands bagages de l'armée autrichienne.

Cejourd'hui 26 vendémiaire an 14, M. le général de brigade Fauconnet, l'un des commandants de la Légion d'honneur, et commandant les chasseurs du 13e et du 14e régiment du 5e corps

de la grande armée française; et M. Locatelli, major du régiment de Hohenlohe dragons, ont conclu la capitulation ci-dessous, d'après la sommation faite par M. le général Fauconnet, audit M. Locatelli, de mettre bas les armes, avec le corps de cavalerie qu'il commandait pour l'escorte des grands bagages de l'armée autrichienne.

ARTICLE PREMIER.

Tous les bagages, hussards et chevau-légers qui composent le détachement chargé de l'escorte de l'artillerie et des bagages de l'armée autrichienne, seront prisonniers de guerre et conduits en France: ils mettront en conséquence bas les armes, et livreront leurs chevaux aux régiments sous les ordres de M. le général Fauconnet. — Accordé.

II. MM. les officiers conserveront le cheval qu'ils montaient au moment où le corps a été pris; ils auront le droit de conserver un valet à leur service, et il ne sera pas touché à leur équipage. Les soldats conserveront leurs effets. — Accordé *un valet pour le major et MM. les capitaines, et un pour deux lieutenants ou sous-lieutenants.*

III. Tous les petits corps d'infanterie et d'artillerie, également tournés par les troupes françaises et joints de plus près par la cavalerie de M. le général Fauconnet, seront prisonniers de guerre, livreront les canons, fourgons, caissons et armes; et MM. les officiers jouiront des mêmes avantages que ceux accordés aux officiers de cavalerie. — Accordé.

IV. MM. les officiers de cavalerie, artillerie et infanterie, faits prisonniers et compris dans la présente capitulation, pourront se retirer dans leurs foyers, en donnant leur parole d'honneur, par écrit, de ne point servir contre l'armée de S. M. I. et R. et ses alliés, jusqu'à ce qu'ils soient échangés, ou jusqu'à la paix, si l'échange ne pouvait avoir lieu. — *S. A. S. Mgr le prince Murat est supplié d'accorder cette condition, qui est soumise à son approbation.*

Fait au quartier-général à Bottingen, le 18 octobre 1805 (26 vendémiaire an XIV).

NEUVIÈME BULLETIN.

Elchingen, 29 vendémiaire an XIV (21 octobre.)

L'Empereur vient de faire la proclamation et de rendre les décrets ci-joints.

A midi, Sa Majesté est partie pour Ausbourg.

On a enfin le compte exact de l'armée renfermée dans Ulm; elle se monte à trente-trois mille hommes, ce qui, avec trois mille blessés, porte la garnison prisonnière à trente-six mille hommes. Il y avait aussi dans la place soixante pièces de canon avec leur approvisionnement, et cinquante drapeaux.

Rien ne fait un contraste plus frappant que l'esprit de l'armée française et celui de l'armée autrichienne. Dans l'armée française l'héroïsme est porté au dernier point; dans l'armée autrichienne le découragement est à son comble. Le soldat est payé avec des cartes; il ne peut rien envoyer chez lui, et il est très maltraité. Le Français ne songe qu'à la gloire. On pourrait citer un millier de traits comme le suivant: Brard, soldat du 76e, allait avoir la cuisse amputée; il avait la mort dans l'ame: au moment où le chirurgien se préparait à faire l'opération, il l'arrête: « Je sais que je n'y survivrai pas; mais n'importe: un homme de moins n'empêchera pas le 76e de marcher, la baïonnette en avant et sur trois rangs, à l'ennemi. »

L'Empereur n'a à se plaindre que de la trop grande impétuosité des soldats. Ainsi le 17e d'infanterie légère, arrivée devant Ulm, se précipita dans la place; ainsi, pendant la capitulation, toute l'armée voulait monter à l'assaut, et l'Empereur fut obligé de déclarer fermement qu'il ne voulait pas d'assaut.

La première colonne des prisonniers faits dans Ulm part dans ce moment pour la France.

Voici le compte de nos prisonniers, du moins de ceux actuellement connus, et les lieux où ils se trouvent: dix mille dans Ausbourg; trente-trois mille dans Ulm; douze mille à Donawerth, et douze mille qui sont déjà en marche pour la France. L'Empereur dit dans sa proclamation que nous avons fait soixante mille prisonniers: il est probable qu'il y en aura davantage. Il porte le nombre des drapeaux pris à quatre-vingt-dix; il est probable aussi que nous en aurons davantage.

L'Empereur a dit aux généraux autrichiens qu'il avait appelés près de lui pendant que l'armée ennemie défilait:

« Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste; je vous le dis franchement, je ne sais point pourquoi je me bats; je ne sais ce qu'on veut de moi.

« Ce n'est pas dans cette seule armée que consistent mes ressources. Cela serait-il vrai, mon armée et moi ferions bien du chemin. Mais j'en appelle au rapport de vos propres prisonniers, qui vont bientôt traverser la France: ils verront quel esprit anime mon peuple, et avec quel empressement il viendra se ranger sous mes drapeaux. Voilà l'avantage de ma nation et de ma position. Avec un mot, deux cent mille hommes de bonne volonté accourront près de moi, et en six semaines seront de bons soldats; au lieu que vos recrues ne marcheront que par force, et ne pourront, qu'après plusieurs années, faire des soldats.

« Je donne encore un conseil à mon frère l'Empereur d'Allemagne: qu'il se hâte de faire la paix. C'est le moment de se rappeler que tous les empires ont un terme: l'idée que la fin de la dynastie de la maison de Lorraine serait arrivée doit l'effrayer. Je ne veux rien sur le continent. Ce sont des vaisseaux, des colonies, du commerce que je veux, et cela vous est avantageux comme à nous. » M. Mack a répondu que l'Empereur d'Allemagne n'aurait pas voulu la guerre, mais qu'il y a été forcé par la Russie. « En ce cas, a répondu l'Empereur, vous n'êtes donc plus une puissance. »

Du reste, la plupart des officiers généraux ont témoigné combien cette guerre leur était désagréable, et avec quelle peine ils voyaient une armée russe au milieu d'eux.

Ils blâmaient cette politique assez aveugle pour attirer au cœur de l'Europe un peuple accoutumé à vivre dans un pays inculte et agreste, et qui, comme ses ancêtres,

pourrait bien avoir la fantaisie de s'établir dans de plus beaux climats.

L'Empereur a accueilli avec beaucoup de grace le lieutenant-général Klenau, qu'il avait connu commandant le régiment de Wurmser; les lieutenants-généraux Giulay, Gottesheim, Ries; les princes de Lichtenstein, etc.

Il les a consolés de leur malheur, leur a dit que la guerre a ses chances, et qu'ayant été souvent vainqueurs, ils pouvaient être quelquefois vaincus.

Du quartier-général impérial d'Elchingen, le 29 vendémiaire an XIV (21 octobre.)

SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE,

En quinze jours nous avons fait une campagne. Ce que nous nous proposions est rempli. Nous avons chassé les troupes de la maison d'Autriche de la Bavière, et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses états. Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre? son but est rempli. Nous ne sommes plus à Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

De cent mille hommes qui composaient cette armée, soixante mille sont prisonniers. Ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de nos campagnes. Deux cents pièces de canon, tout le parc, quatre-vingt-dix drapeaux, tous les généraux sont en notre pouvoir; il ne s'est pas échappé de cette armée quinze mille hommes. Soldats, je vous avais annoncé une grande bataille; mais, graces aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes succès sans courir aucune chance; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des nations, un aussi grand résultat ne nous affaiblit pas de quinze cents hommes hors de combat.

Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre Empereur, à votre patience à supporter les fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

Mais nous ne nous arrêterons pas là: vous êtes impatients de commencer une seconde campagne. Cette armée russe que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort.

A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie; c'est là que va se décider pour la seconde fois cette question qui l'a déjà été en Suisse et en Hollande: si l'infanterie française est la seconde ou la première de l'Europe? Il n'y a point là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir; tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang: mes soldats sont mes enfants.

De mon camp impérial d'Elchingen, le 29 vendémiaire an XIV (21 octobre.)

Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie,

Considérant que la grande armée a obtenu, par son courage et son dévouement, des résultats qui ne devaient être espérés qu'après une campagne;

Et voulant lui donner une preuve de notre satisfaction impériale, nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

ARTICLE PREMIER.

Le mois de vendémiaire de l'an XIV sera compté comme une campagne à tous les individus composant la grande armée.

Ce mois sera porté comme tel sur les états pour l'évaluation des pensions et pour les services militaires.

II. Nos ministres de la guerre et du trésor public sont chargés de l'exécution du présent décret.

De mon camp impérial d'Elchingen, le 29 vendémiaire an XIV (21 octobre.)

Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

ARTICLE PREMIER.

Il sera pris possession de tous les états en Souabe de la maison d'Autriche.

II. Les contributions de guerre qui y seront levées, ainsi que les contributions ordinaires, seront toutes au profit de l'armée. Tous les magasins qui seraient pris à l'ennemi, autres que les magasins d'artillerie et de subsistances, seront également à son profit.

Chacun aura une part dans ces contributions, proportionnée à ses appointements.

III. Les contributions particulières qui auraient été levées, ou les objets qui auraient été tirés des magasins de l'ennemi, seront restitués à la masse générale; personne ne devant profiter du droit de la guerre, pour faire tort à la masse générale de l'armée.

IV. Il sera incessamment nommé un trésorier et un directeur général, qui rendront compte, chaque mois, à un conseil d'administration de l'armée, des contributions qui auront été levées. L'état en sera imprimé avec la répartition.

V. La solde sera exactement payée sur les fonds de notre trésor impérial.

VI. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

DIXIÈME BULLETIN.

Ausbourg, 30 vendémiaire an XIV (22 octobre.)

LORS de la capitulation du général Werneck près Nordlingen, le prince Ferdinand, avec un corps de mille chevaux et une portion du parc, avait pris les devants: il s'était jeté dans le pays prussien, et s'était dirigé par Gunzenhausen sur Nuremberg. Le prince Murat le suivit à la piste, et parvint à le déborder; ce qui donna lieu à un combat sur la route de Furth à Nuremberg, le 29 au soir. Tout le reste du parc d'artillerie, tous les bagages sans exception ont été pris. Les chasseurs à cheval de la garde impériale se sont couverts de gloire; ils ont culbuté tout ce qui s'est présenté devant eux: ils ont chargé le régiment de cuirassiers de Mack. Les deux régiments de carabiniers ont soutenu leur réputation.

On est rempli d'étonnement lorsqu'on considère la marche du prince Murat, depuis Albeck jusqu'à Nuremberg. Quoique se battant toujours, il est parvenu à gagner de vitesse l'ennemi qui avait deux marches sur lui. Le résultat de cette prodigieuse activité a été la prise de quinze cents chariots, de cinquante pièces de canon, de seize mille hommes, y compris la capitulation du général Werneck, et d'un grand nombre de drapeaux. Dix-huit généraux ont posé les armes; trois ont été tués.

Les colonels, Morland des chasseurs à cheval de la garde impériale, Cauchois du 1er régiment de carabiniers, Rouvillois du 1er régiment de hussards, et les aides-de-camp Flahaut et Lagrange se sont particulièrement distingués. Le colonel Cauchois a été blessé.

Le 29 au soir, le prince Murat a couché à Nuremberg, où il a passé la journée du 30 à se reposer.

Au combat d'Elchingen, le 23 vendémiaire, le 69e régiment de ligne s'est distingué. Après avoir forcé le pont en colonne serrée, il s'est déployé à portée du feu des Autrichiens avec un ordre et un sang-froid qui ont rempli l'ennemi de stupeur et d'admiration.

Un bataillon de la garde impériale est entré aujourd'hui à Ausbourg. Quatre-vingts grenadiers portaient chacun un drapeau. Ce spectacle a produit sur les habitants d'Ausbourg un étonnement que partagent les paysans de toutes ces contrées.

La division de troupes de Wirtemberg vient d'arriver à Geisslingen.

Les bataillons de chasseurs qui avaient suivi l'armée depuis son passage à Stuttgard sont partis pour conduire en France une nouvelle colonne de dix mille prisonniers. Les troupes de Bade, fortes de trois à quatre mille hommes, sont en marche pour se rendre à Ausbourg.

L'Empereur vient de faire présent aux Bavarois de vingt mille fusils autrichiens pour l'armée et les gardes nationales.

Il vient aussi de faire présent à l'électeur de Wirtemberg de six pièces de canon autrichiennes.

Pendant qu'a duré la manœuvre d'Ulm, l'électeur de Wirtemberg a craint un moment pour l'électrice et sa famille, qui se sont rendues alors à Heidelberg; il a disposé ses troupes pour défendre le cœur de ses états.

Les Autrichiens sont détestés de toute l'Allemagne, bien convaincue que, sans la France, l'Autriche la traiterait comme ses pays héréditaires.

On ne se fait pas une idée de la misère de l'armée autrichienne; elle est payée en billets qui perdent quarante pour cent: aussi nos soldats appellent-ils plaisamment les Autrichiens des soldats de papier. Ils sont sans aucun crédit : la maison d'Autriche ne trouverait nulle part à emprunter dix mille francs. Les généraux eux-mêmes n'ont pas vu une pièce d'or depuis plusieurs années. Les Anglais, du moment qu'ils ont su l'invasion de la Bavière, ont fait à l'Empereur d'Autriche un petit présent qui ne l'a pas rendu plus riche; ils se sont engagés à lui faire remise des quarante-huit millions qu'ils lui avaient prêtés pendant la dernière guerre. Si c'est un avantage pour la maison d'Autriche, elle l'a déjà payé bien cher.

ONZIÈME BULLETIN.

Munich, 4 brumaire an XIV (26 octobre).

L'Empereur est arrivé à Munich le 2 brumaire, à neuf heures du soir. La ville était illuminée avec beaucoup de goût. Un grand nombre de personnes avaient décoré le devant de leurs maisons d'emblèmes qui étaient les expressions de leurs sentiments.

Le 3 au matin, les grands-officiers de l'électeur, les chambellans et gentilshommes de la cour, les ministres, les généraux, les conseillers intimes, le corps diplomatique accrédité près son altesse électorale, les députés des états de Bavière, les magistrats de la ville de Munich, ont été présentés à S. M., qui les a entretenus fort long-temps des affaires économiques de leur pays.

Le prince Murat est arrivé à Munich. Il a montré dans son expédition une prodigieuse activité. Il ne cesse de se louer de la belle charge des chasseurs de la garde impériale et des carabiniers.

Un trésor de deux cent mille florins est tombé en leur pouvoir; ils ont passé outre sans en rien toucher, et ont continué à poursuivre l'ennemi.

Le prince Ferdinand s'est trouvé au dernier combat, et s'est sauvé sur le cheval d'un lieutenant de cavalerie.

Toute la ville de Nuremberg a été témoin de la bravoure des Français. Un grand nombre de déserteurs et de fuyards des débris de l'armée autrichienne remplissent la province de Franconie, où ils commettent beaucoup de désordres. Tous les bagages de l'ennemi ont été pris.

Le soir, l'Empereur s'est rendu au théâtre, où il a été accueilli par les démonstrations les plus sincères de joie et de gratitude.

Aujourd'hui, l'Empereur, après avoir vu défiler les troupes du corps d'armée du maréchal Soult, est allé à la chasse à Numphembourg, maison de plaisance de l'électeur.

Tout est en mouvement; nos armées ont passé l'Iser et se dirigent sur l'Inn, où le maréchal Bernadotte d'un côté, le général Marmont d'un autre, et le maréchal Davoust, seront ce soir.

DOUZIÈME BULLETIN.

Munich, 5 brumaire an XIV (27 octobre.)

Au cinquième bulletin de l'armée il faut joindre la capitulation de Memmingen, qui a été oubliée.

On travaille dans ce moment, avec la plus grande activité, aux fortifications d'Ingolstadt et d'Ausbourg.

Des têtes de pont sont construites à tous les ponts du Lech, et des magasins sont établis sur les derrières.

Sa Majesté a été extrêmement satisfaite du zèle et de l'activité du général de brigade Bertrand, son aide-de-camp, qu'elle a fréquemment employé à des reconnaissances.

Elle a ordonné la démolition des fortifications des villes d'Ulm et de Memmingen.

L'électeur de Bavière est attendu à tout instant. L'Empereur a envoyé son aide-de-camp, le colonel Lebrun, pour le recevoir, et lui offrir sur sa route des escortes d'honneur.

Un *Te Deum* a été chanté à Ausbourg et à Munich. La proclamation ci-jointe a été affichée dans toutes les villes de Bavière. Le peuple bavarois est plein de bons sentiments; il court aux armes, et forme des gardes volontaires pour défendre le pays contre les incursions des Cosaques.

Les généraux Deroi et Wreden montrent la plus grande activité : ce dernier a fait beaucoup de prisonniers autrichiens. Il a servi pendant la guerre passée dans l'armée autrichienne, et il s'y est distingué.

Le général Mack, ayant traversé en poste la Bavière pour retourner à Vienne, rencontra le général Wreden aux avant-postes, près l'Inn. Ils eurent une longue conversation sur la manière dont les Français traitaient l'armée bavaroise.

« Nous sommes mieux qu'avec vous, lui dit le général Wreden; nous n'avons ni morgue, ni mauvais traitements à essuyer; et loin d'être exposés les premiers aux coups, nous sommes obligés de demander les postes périlleux, parceque les Français se les réservent de préférence. Chez vous, au contraire, nous étions envoyés par-tout où il y avait de mauvaises affaires à essuyer. »

Un officier d'état-major vient d'arriver de l'armée d'Italie. La campagne a commencé le 26 vendémiaire. Cette armée formera bientôt la droite de la grande armée.

L'Empereur a donné hier un concert à toutes les dames de la cour. Il a fait un accueil très distingué à madame de Montgelas, femme du premier ministre de l'électeur, et distinguée d'ailleurs par son mérite personnel.

Il a témoigné son contentement à M. de Wintz, maître de musique de l'électeur, sur la bonne composition de ses morceaux, tous pleins de verve et de talent.

Aujourd'hui, dimanche 5 brumaire, l'Empereur a entendu la messe dans la chapelle du palais.

Voici les noms des généraux autrichiens qui ont été faits prisonniers. Le nombre des officiers est de mille cinq cents à deux mille. Chaque officier a signé sa parole d'honneur de ne pas servir; on espère qu'ils la tiendront exactement : s'il en était autrement, les lois de la guerre seraient suivies dans toute leur rigueur.

État des officiers généraux autrichiens faits prisonniers aux affaires de Elchingen, Wertingen, Memmingen, Ulm, etc.

MM. le baron Mack, feld-maréchal-lieutenant, quartier-maître-général;
Le prince de Hesse-Hombourg, feld-maréchal-lieutenant;
Le baron de Hipschis, *idem;*
Le comte de Ginlay, *idem*, quartier-maître-général de l'armée du prince Ferdinand;
Le baron de Laudon, *idem;*
Le comte de Klenau, *idem;*
Le comte de Gottescheim, *idem;*
Le comte de Riese, *idem;*
Le comte Baillet, *idem;*
Le comte de Werneck, *idem;*
Le prince de Hohenzollern, *idem;*
Le prince de Lichtenstein, général-major;
Le baron d'Abel, *idem;*
Le baron d'Ulm, *idem;*
Le baron de Weidenfeld, *idem;*
Le comte d'Awersberg, *idem;*
Le comte de Gehaeddy, *idem;*
Le comte de Fremel, *idem;*
Le comte de Sfiecker, *idem;*
Le comte de Hermann, *idem*, pris à Elchingen;
Le comte de Hermann, *idem*, pris à Ulm;
Le comte de Reichter, *idem;*
Le comte de Dieuersberg, *idem;*
Le comte de Mitkiery, *idem;*
Le comte de Wogel, *idem;*
Le comte de Weiber, *idem;*
Le comte de Hohenfeld, *idem;*
Le baron d'Aspre, *idem;*
Le comte de Spangén, *idem.*

Capitulation de la garnison de Memmingen.

M. le général de division Saligny, chef de l'état-major du 4e corps de la grande armée, au nom de S. M. l'Empereur des Français, et d'après les ordres de S. Exc. le maréchal Soult, et M. le comte de Spangen, général-major, commandant dans Memmingen, sont convenus de la capitulation suivante :

ARTICLE PREMIER.

La garnison autrichienne de Memmingen se rend prisonnière de guerre au 4e corps de la grande armée, commandé par S. Exc. le maréchal Soult.

II. La garnison sortira avec les honneurs de la guerre.

III. MM. les officiers seront libres de se rendre dans leurs foyers, en donnant leur parole d'honneur de ne servir qu'après échange, grade par grade, ou de suivre le sort de leur troupe.

IV. Les officiers conserveront leurs armes, leurs chevaux et leurs équipages; les sous-officiers et soldats, tous leurs effets d'habillement.

V. Les non-combattants, tels que les chirurgiens, médecins, aumôniers, fourriers et musiciens, seront rendus.

VI. Tous les papiers qui regardent la place, ou l'armée autrichienne, seront remis à M. le chef de l'état-major de l'armée française.

VII. Toute l'artillerie, tous les approvisionnements de guerre et de bouche, tous les chevaux de troupe et de transport, seront remis à l'armée française, d'après l'état de situation de la place.

VIII. S. Exc. M. le maréchal promet avec plaisir de faire donner à tous les malades les mêmes soins qu'aux malades de l'armée française.

IX. Il sera donné des chariots pour le transport des effets de MM. les officiers.

Fait en présence du général Sébastiani, du colonel Fitteau et des officiers supérieurs de la place.

Memmingen, le 22 vendémiaire (14 octobre.)

Traduction d'une proclamation de l'électeur de Bavière aux Bavarois.

BAVAROIS,

Dans un moment où j'étais uniquement occupé de votre prospérité, où je ne prévoyais aucun danger, j'ai été forcément séparé de vous.

L'Autriche, pour la conservation de laquelle le généreux sang des Bavarois a coulé si souvent, avait conçu des plans perfides contre vous et contre moi. On demandait, avec menace, vos fils, mes braves soldats, pour être disséminés dans l'armée autrichienne, et pour combattre une puissance qui de tout temps a protégé l'indépendance de la Bavière.

Ainsi, les Bavarois ne devaient plus combattre pour leur patrie, mais pour des intérêts étrangers; ainsi, jusqu'au nom de l'armée bavaroise devait être détruit.

Mes devoirs, comme prince et comme père d'un peuple fidèle et indépendant, ont dû me porter à repousser des propositions aussi déshonorantes pour la nation, et à maintenir avec fermeté la neutralité de mes états.

Je me flattais encore de voir l'espoir de s'accomplir le plus ardent de mes vœux, le repos de la patrie : les négociations à ce sujet n'étaient pas encore rompues, lorsque l'Autriche, fidèle au système d'anéantir l'indépendance de la Bavière, viola les traités les plus sacrés, fit passer l'Inn à son armée, et vous traita comme les habitants d'un pays conquis. Les réquisitions les plus onéreuses furent faites; on vous priva des instruments les plus nécessaires à votre industrie, même ceux de votre agriculture; vos champs furent dévastés, vos bestiaux enlevés de force; on vous inonda d'un papier-monnaie déprécié, même un grand nombre de vos fils ont été contraints de servir sous les drapeaux de l'Autriche.

Après une invasion aussi perfide, après des outrages aussi inouis, il était de ma dignité, comme prince et comme protecteur de la nation, de prendre les armes, et de délivrer la patrie de ses oppresseurs.

L'Empereur des Français, l'allié naturel de la Bavière, vole à notre secours avec ses intrépides guerriers; il vient pour nous venger: déjà vos frères et vos fils combattent dans les rangs de ces braves habitués à la victoire, et déjà nous voyons l'aurore de notre salut.

Bavarois, qui portez patiemment les maux dont vous accablent les ennemis de la patrie, souvenez-vous de votre prince, qui connaît vos souffrances, qui les partage, et qui ne peut supporter l'idée d'être séparé de vous, que dans la persuasion qu'en conservant sa liberté individuelle il s'est assuré les moyens d'agir avec une indépendance absolue pour ses chers et fidèles sujets.

Notre bonne cause est sous la protection d'un Dieu juste, et d'une armée courageuse, commandée par un héros invincible.

Que le mot de ralliement de chaque Bavarois soit pour son prince et pour la patrie!

Wurtzbourg, le 10 octobre 1805.

TREIZIÈME BULLETIN.

Haag, 6 brumaire an XIV (28 octobre.)

Le corps d'armée du maréchal Bernadotte est parti de Munich le 4 brumaire. Il est arrivé le 5 à Wasserburg, sur l'Inn, et est allé coucher à Altenmarkt: six arches du pont étaient brûlées. Le comte Manucci, colonel de l'armée bavaroise, s'était porté de Roth à Rosenheim. Il avait trouvé également le pont brûlé, et l'ennemi de l'autre côté. Après une vive canonnade, l'ennemi céda la rive droite. Plusieurs bataillons français et bavarois passèrent l'Inn, et le 6 à midi l'un et l'autre pont étaient entièrement rétablis; les colonels du génie Morio et Somis ont mis la plus grande activité à la réparation desdits ponts; l'ennemi a été vivement poursuivi dès qu'on a pu passer: on a fait à son arrière-garde cinquante prisonniers.

Le maréchal Davoust, avec son corps d'armée, est parti de Freysing le 4, et s'est trouvé le 5 à Mulhdorf. L'ennemi a défendu la rive droite, où il avait établi des batteries très avantageusement situées. Le pont était tellement détruit, qu'on a eu de la peine à le rétablir. Le 6 à midi une grande partie du corps du maréchal Davoust était passée.

Le prince Murat a fait passer une brigade de cavalerie sur le pont de Mulhdorf, a fait rétablir les ponts d'Œting et de Marekhl, et les a passés avec une partie de sa réserve. L'Empereur s'est porté de sa personne à Haag.

Le corps d'armée du maréchal Soult est bivouaqué en avant de Haag; le corps du général Marmont couche ce soir à Wihsbiburg; celui du maréchal Ney à Landsberg; celui du maréchal Lasnes sur la route de Landshut à Braunau. Tous les renseignements qu'on a sur l'ennemi portent que l'armée russe marche en retraite.

Il a beaucoup plu toute la journée. Tout le pays situé entre l'Iser et l'Inn n'offre qu'une forêt continue de sapins, pays fort ingrat. L'armée a eu beaucoup à se louer du zèle et de l'empressement des habitants de Munich à lui fournir les subsistances qui lui étaient nécessaires.

QUATORZIÈME BULLETIN.

Braunau, 8 brumaire an XIV (30 octobre.)

Le maréchal Bernadotte est arrivé le 3, à dix heures du matin, à Salzbourg. L'électeur en était parti depuis plusieurs jours; un corps de six mille hommes qui y était s'était retiré précipitamment la veille.

Le quartier-général impérial était le 6 à Haag, le 7 à Mulhdorf, et le 8 à Braunau.

Le maréchal Davoust a employé la journée du 7 à faire réparer entièrement le pont de Mulhdorf.

Le 1er régiment de chasseurs a exécuté une belle charge sur l'ennemi, lui a tué une vingtaine d'hommes, et lui a fait plusieurs prisonniers, parmi lesquels s'est trouvé un capitaine de hussards.

Dans la journée du 7 le maréchal Lasnes est arrivé avec la cavalerie légère au pont de Braunau. Il était parti de Landshut. Le pont était coupé; il a sur-le-champ fait embarquer sur deux bateaux une soixantaine d'hommes. L'ennemi, qui d'ailleurs était poursuivi par la réserve du prince Murat, a abandonné la ville. L'audace des chasseurs du 13e a contribué à précipiter sa retraite.

La mésintelligence entre les Russes et les Autrichiens commence à s'apercevoir. Les Russes pillent tout. Les officiers les plus instruits d'entre eux comprennent bien que la guerre qu'ils font est impolitique, puisqu'ils n'ont rien à gagner contre les Français, que la nature n'a pas placés pour être leurs ennemis.

Braunau, comme il se trouve, peut être considéré comme une des plus belles et des plus utiles acquisitions de l'armée. Cette place est entourée d'une enceinte bastionnée, avec pont-levis, demi-lune et fossés pleins d'eau. Il y a de nombreux magasins d'artillerie et tous en bon état; mais ce qui paraîtra difficile à croire, c'est qu'elle est parfaitement approvisionnée. On y a trouvé quarante mille rations de pain prêtes à être distribuées, plus de mille sacs de farine: l'artillerie de la place consiste en quarante-cinq pièces de canon avec double affût de rechange, en mortiers approvisionnés de plus de quarante mille boulets et obusiers. Les Russes y ont laissé une centaine de milliers de poudre, une grande quantité de cartouches, de plomb, un millier de fusils, et tout l'approvisionnement nécessaire pour soutenir un grand siège.

L'Empereur a nommé le général Lauriston, qui arrive de Cadix, gouverneur de cette place, où il a établi le dépôt du quartier-général de l'armée.

QUINZIÈME BULLETIN.

Braunau, 9 brumaire an XIV (31 octobre.)

Plusieurs déserteurs russes sont déjà arrivés, entre autres un sergent-major natif de Moscou, homme de quelque intelligence. On s'imagine bien que tout le monde l'a questionné. Il a dit que l'armée russe était dans des dispositions bien différentes pour les Français que dans la dernière guerre; que les prisonniers qui étaient revenus de France s'en étaient beaucoup loués; qu'il y en avait six dans sa compagnie qui, au moment du départ de Pologne, avaient été envoyés plus loin; que si on avait

laissé dans les régiments tous les hommes revenus de France, il n'y avait pas de doute qu'ils n'eussent tous déserté; que les Russes étaient fâchés de se battre pour les Allemands qu'ils n'aimaient pas, et qu'ils avaient une haute idée de la valeur française. On lui a demandé s'ils aimaient l'Empereur Alexandre. Il a répondu qu'ils étaient trop misérables pour lui porter de l'attachement; que les soldats aimaient mieux l'Empereur Paul, mais que la noblesse préférait l'Empereur Alexandre; que les Russes, en général, étaient contents d'être sortis de chez eux, parcequ'ils vivaient mieux et étaient mieux payés; qu'ils désiraient tous de ne pas retourner en Russie, et qu'ils préféraient s'établir dans d'autres climats, à retourner sous la verge d'une aussi rude discipline; qu'ils savaient que les Autrichiens avaient perdu toutes leurs batailles, et ne faisaient que pleurer.

Le prince Murat s'est mis à la poursuite de l'ennemi. Il a rencontré l'arrière-garde des Autrichiens, forte de six mille hommes, sur la route de Merobach : l'apercevoir et la charger n'a été qu'une même chose pour sa cavalerie. Cette arrière-garde a été disséminée sur les hauteurs de Ried. La cavalerie ennemie s'est alors ralliée pour protéger le passage de l'infanterie par un défilé; mais le 1er régiment de chasseurs et la division de dragons du général Beaumont l'ont culbutée, et se sont jetés avec l'infanterie ennemie dans le défilé. La fusillade a été assez vive; mais l'obscurité de la nuit a sauvé cette division ennemie : une partie s'est éparpillée dans les bois; il n'a été fait que cinq cents prisonniers. L'avant-garde du corps du prince Murat a pris position à Haag. Le colonel Montbrun, du 1er de chasseurs, s'est couvert de gloire. Le 8e régiment de dragons a soutenu sa vieille réputation. Un maréchal-des-logis de ce régiment, ayant eu le poignet emporté, dit devant le prince, au moment où il passait : « Je regrette ma main, parcequ'elle ne pourra plus servir notre brave Empereur. » L'Empereur, en apprenant ce trait, a dit : « Je reconnais bien là les sentiments du 8. Qu'on donne à ce maréchal-des-logis une place avantageuse, et selon son état, dans le palais de Versailles. »

Les habitants de Braunau, selon l'usage, avaient porté dans leurs maisons une grande partie des magasins de la place. Une proclamation a tout fait rapporter. Il y a à présent un millier de sacs de farine, une grande quantité d'avoine, des magasins d'artillerie de toute espèce, une très belle manutention, et soixante mille rations de pain, dont nous avions grand besoin : une partie a été distribuée au corps du maréchal Soult.

Le maréchal Bernadotte est arrivé à Salzbourg. L'ennemi s'est retiré sur la route de Carinthie et de Wels. Un régiment d'infanterie voulait tenir au village de Hallen; il a dû se retirer sur le village de Colling, où le maréchal espérait que le général Kellermann parviendrait à lui couper la retraite et à l'enlever.

Les habitants assurent que, dans son inquiétude, l'Empereur d'Allemagne s'était porté jusqu'à Wels, où il avait appris le désastre de son armée. Il y avait appris aussi les clameurs de ses peuples de Bohême et d'Autriche contre les Russes qui pillent et violent d'une manière si effrénée, qu'on désirait l'arrivée des Français pour les délivrer de ces singuliers alliés.

Le maréchal Davoust, avec son corps d'armée, a pris position entre Ried et Haag. Tous les autres corps d'armée sont en grand mouvement; mais le temps est affreux : il est tombé un demi-pied de neige; ce qui a rendu les chemins détestables.

Le ministre secrétaire-d'état Maret a joint l'Empereur à Braunau.

L'électeur de Bavière est de retour à Munich; il a été reçu avec le plus grand enthousiasme par le peuple de sa capitale.

Plusieurs malles de Vienne ont été interceptées : les lettres les plus récentes étaient du 18 octobre. On commençait à y avoir des nouvelles de l'affaire de Wertingen: elles y avaient répandu la consternation. Les vivres y étaient d'une cherté à laquelle on ne pouvait atteindre. La famine menaçait Vienne. Cependant la récolte a été abondante; mais la dépréciation du papier-monnaie et des assignats, qui perdaient plus de quarante pour cent, avaient porté tout au plus haut prix. Le sentiment de la chute du papier-monnaie autrichien était dans tous les esprits.

Le cultivateur ne voulait plus échanger ses denrées contre un papier de nulle valeur. Il n'est pas un homme en Allemagne qui ne considère les Anglais comme les auteurs de la guerre, et les Empereurs François et Alexandre comme victimes de leurs intrigues. Il n'est personne qui ne dise : Il n'y aura point de paix tant que les oligarques gouverneront l'Angleterre, et les oligarques gouverneront tant que Georges respirera. Aussi le règne du prince de Galles est-il désiré comme le terme de celui des oligarques, qui, dans tous les pays, sont égoïstes et insensibles aux malheurs du monde.

L'Empereur Alexandre était attendu à Vienne; mais il a pris un autre parti : on assure qu'il s'est rendu à Berlin.

SEIZIÈME BULLETIN.

De Ried, le 11 brumaire an XIV (2 novembre.)

Le prince Murat a continué sa marche en poursuivant l'ennemi l'épée dans les reins, et est arrivé le 9 en avant de Lambach. Les généraux autrichiens voyant que leurs troupes ne pouvaient plus tenir ont fait avancer huit bataillons russes pour protéger leur retraite. Le 17e régiment d'infanterie de ligne, le 1er de chasseurs et le 8e de dragons chargèrent les Russes avec impétuosité, et, après une vive fusillade, les mirent en désordre et les menèrent jusqu'à Lambach. On a fait cinq cents prisonniers, parmi lesquels une centaine de Russes.

Le 10 au matin, le prince Murat mande que le général Walter, avec sa division de cavalerie, a pris possession de Wels. La division de dragons du général Beaumont, et la 1re division du corps d'armée du maréchal Davoust, commandée par le général Bisson, ont pris possession à Lambach. Le pont sur la Traun était coupé; le maréchal Davoust y a fait substituer un pont de bateaux. L'ennemi a voulu défendre la rive gauche. Le colonel Walter, du 30e régiment, s'est jeté un des premiers dans un bateau, et a passé la rivière. Le général Bisson, faisant

ses dispositions de passage, a reçu une balle dans le bras.

Une autre division du corps du maréchal Davoust est en avant de Lambach sur le chemin de Steyer. Le reste de son corps d'armée est sur les hauteurs de Lambach.

Le maréchal Soult arrivera ce soir à Wels.

Le maréchal Lasnes arrivera ce soir à Lintz.

Le général Marmont est en marche pour tourner la position de la rivière de l'Enns.

Le prince Murat se loue du colonel Conroux, commandant du 17e régiment d'infanterie de ligne. Les troupes ne sauraient montrer, dans aucune circonstance, plus d'impétuosité et de courage.

Au moment de son arrivée à Salzbourg le maréchal Bernadotte avait détaché le général Kellermann, à la tête de son avant-garde, pour poursuivre une colonne ennemie qui se retirait par le chemin de la Carinthie. Elle s'était mise à couvert derrière le fort de Passling, dans le défilé de Colling. Quelque forte que fût sa position, les carabiniers du 27e régiment d'infanterie légère l'attaquèrent avec impétuosité. Le général Werlé fit tourner le fort par le capitaine Campobane, par des chemins presque impraticables. Cinq mille hommes, dont trois officiers, ont été faits prisonniers. La colonne ennemie, forte de trois mille hommes, a été éparpillée dans les sommités. On y a trouvé une si grande quantité d'armes, qu'on espère ramasser encore beaucoup de prisonniers. Le général Kellermann donne des éloges à la conduite du chef de bataillon Barbès-Latour. Le général Werlé a eu son habit criblé de balles.

Nos avant-postes mandent de Wels que l'Empereur d'Allemagne y est arrivé le 25 octobre; qu'il y a appris le sort de son armée d'Ulm, et qu'il s'est convaincu par ses propres yeux des ravages affreux que les Russes font partout, et de l'extrême mécontentement de ses peuples. On assure qu'il est retourné à Vienne sans descendre de voiture.

La terre est couverte de neige : les pluies ont cessé : le froid a pris le dessus; il est assez vif : ce n'est pas un commencement de novembre, mais un mois de janvier. Ce temps plus sec a l'avantage d'être plus sain et plus favorable à la marche.

DIX-SEPTIÈME BULLETIN.

Lambach, 12 brumaire an XIV (3 novembre.)

Aujourd'hui 12, le maréchal Davoust a ses avant-postes près de Steyer. Le général Milhaud, avec la réserve de cavalerie aux ordres du prince Murat, est entré à Lintz le 10. Le maréchal Lasnes y est arrivé le 12, avec son corps d'armée. On a trouvé à Lintz des magasins considérables dont on n'a pas encore l'inventaire; beaucoup de malades dans les hôpitaux, parmi lesquels une centaine de Russes. On a fait des prisonniers, dont cinquante Russes.

Au combat de Lambach, il s'est trouvé deux pièces de canon russes parmi celles qui ont été prises. Un général russe et un colonel de hussards autrichiens ont été tués.

La blessure que le général Bisson, commandant la première division du corps d'armée du maréchal Davoust, a reçue au bras, est assez sérieuse pour l'empêcher de servir tout le reste de la campagne. Il n'y a cependant aucun danger. L'Empereur a donné au général Caffarelli le commandement de cette division.

Depuis le passage de l'Inn on a fait quinze à dix-huit cents prisonniers, tant Autrichiens que Russes, sans y comprendre les malades.

Le corps d'armée du général Marmont est parti de Lambach le 12 à midi.

L'Empereur a établi son quartier-général à Lambach, où l'on croit qu'il passera toute la nuit du 12.

La saison continue à être rigoureuse; la terre est couverte de neige.

On a trouvé à Lambach des magasins de sel pour plusieurs millions. On a trouvé dans la caisse de Lintz plusieurs centaines de milliers de florins.

Les Russes ont tout dévasté à Wels, à Lambach et dans tous les villages environnants. Il y a des villages où ils ont tué huit ou dix paysans.

L'agitation et le désordre sont extrêmes à Vienne. On dit que l'Empereur d'Autriche est établi au couvent des Bénédictins de Molk. Il paraît que le reste du mois de novembre verra des évènements majeurs et d'une grande importance.

M. Lezay, ministre de France à Salzbourg, a eu une audience de l'Empereur au moment où S. M. partait de Braunau. Il n'avait pas cessé jusqu'alors de résider à Salzbourg.

On n'a point de nouvelles de M. de Larochefoucauld; on le croit toujours à Vienne. Au moment où l'armée autrichienne passa l'Inn, il demanda des passe-ports qu'on lui refusa.

Il est arrivé aujourd'hui plusieurs déserteurs russes.

Sa Majesté l'Empereur a consenti à retirer ses troupes de l'état de Naples. Elles y étaient stationnées en vertu des stipulations du traité de Florence. Les motifs de prudence, de garantie et de sûreté qui avaient déterminé cette mesure, acquéraient sans doute une nouvelle force par la circonstance d'une guerre continentale. Sans doute aussi l'intérêt de la France conseillait de s'assurer, par une conquête utile et facile, d'un royaume qui touche de si près aux états de Sa Majesté en Italie. Mais elle n'a pas voulu qu'on pût lui imputer d'avoir mis un obstacle à la paix générale; elle a suivi les principes de la politique généreuse et modérée qui lui sert de règle dans toutes ses déterminations, et elle a consenti à conclure le traité suivant avec Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles :

Sa Majesté le roi des Deux-Siciles et Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie, voulant empêcher que les rapports d'amitié qui unissent leurs états ne soient compromis par les évènements d'une guerre dont il est dans leur vœu de diminuer les maux, en restreignant, autant qu'il est en eux, le théâtre des hostilités présentes, ont nommé pour ministres plénipotentiaires, Savoir : Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles, S. Exc. M. le marquis de Gallo, son ambassadeur à Paris près S. M. l'Empereur des Français, tant en cette qualité qu'en celle de Roi

d'Italie ; et S. M. l'Empereur, S. E. M. Charles-Maurice Talleyrand, ministre des relations extérieures; lesquels, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, sont convenus, *sub spe rati*, de ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles promet de rester neutre pendant le cours de la guerre actuelle entre la France d'une part, et l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et toutes les puissances belligérantes de l'autre part. Elle s'engage à repousser, par la force et par l'emploi de tous les moyens qui sont en son pouvoir, toute atteinte qui serait portée aux droits et aux devoirs de la neutralité.

II. Par suite de cet engagement, Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles ne permettra qu'aucun corps de troupes appartenant à aucune puissance belligérante débarque ou pénètre sur aucune partie de son territoire; et elle s'engage à observer, tant sur terre que sur mer, et dans la police des ports, les principes et les lois de la plus stricte neutralité.

III. De plus, Sa Majesté s'engage à ne confier le commandement de ses armées et de ses places à aucun officier russe, autrichien ou appartenant à d'autres puissances belligérantes; les émigrés français sont compris dans la même exclusion.

IV. Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles s'engage à ne permettre l'entrée de ses ports à aucune escadre appartenante aux puissances belligérantes.

V. Sa Majesté l'Empereur des Français, se confiant aux promesses et engagements ci-dessus exprimés, consent à ordonner l'évacuation du royaume de Naples par ses troupes. Cette évacuation sera entièrement terminée un mois après l'échange des ratifications. A cette même époque, les places et postes militaires seront remis aux officiers de Sa Majesté le Roi des Deux-Siciles, dans l'état où ils sont, et il est convenu que, dans l'intervalle du mois employé à ces opérations, l'armée française sera nourrie et traitée comme elle l'a été par le passé.

Sa Majesté l'Empereur des Français s'engage, de plus, à reconnaître la neutralité du royaume des Deux-Siciles, tant sur terre que sur mer, pendant la durée de la guerre actuelle.

Les ratifications de la présente convention seront échangées à Naples dans le plus court délai.

Fait à Paris, le 21 septembre 1805.

Ratifié à Portici, le 8 octobre 1805.

DIX-HUITIÈME BULLETIN.

Ljntz, le 14 brumaire an XIV (5 novembre.)

Le prince Murat ne perd pas l'ennemi de vue. L'ennemi avait laissé dans Ebersberg trois ou quatre cents hommes pour retarder le passage de la Traun ; mais les dragons du général Walter se jetèrent dans des bateaux, et, sous la protection de l'artillerie, attaquèrent avec impétuosité la ville. Le lieutenant Villaudot, du 13e régiment de dragons, a passé le premier dans une petite barque.

Le général Walter, après avoir passé le pont sur la Traun, se porta sur Enns. La brigade du général Milhaud rencontra l'ennemi au village d'Asten, le culbuta, le poursuivit jusque dans Enns, et lui fit deux cents prisonniers, dont cinquante hussards russes. Vingt hussards russes ont été tués. L'arrière-garde des troupes autrichiennes, soutenue par la cavalerie russe, a été par-tout culbutée ; ni l'une ni l'autre n'ont tenu à aucune charge. Les 22e et 16e de chasseurs et leurs colonels, Latour-Maubourg et Durosnel, ont montré la plus grande intrépidité. L'aide-de-camp du prince Murat, Flahault, a eu une balle dans le bras.

Dans la journée du 13 nous avons passé l'Enns, et aujourd'hui le prince Murat est à la poursuite de l'ennemi. Le maréchal Davoust est arrivé le 12 à Steyer ; le 13, dans la journée, il s'est emparé de la ville, et a fait deux cents prisonniers : l'ennemi paraissait vouloir s'y défendre. La division de dragons du général Beaumont a soutenu sa réputation. L'aide-de-camp du général Beaumont a été tué. L'un et l'autre des ponts sur l'Enns sont parfaitement rétablis.

Au combat de Lambach, le colonel autrichien de Graffen, et le colonel russe Kolofskin, ont été tués.

L'Empereur d'Autriche, arrivé à Lintz, a reçu des plaintes de la régence sur la mauvaise conduite des Russes, qui ne se sont pas contentés de piller, mais encore ont assommé à coups de bâton les paysans; ce qui avait rendu déserts un grand nombre de villages. L'Empereur a paru très affligé de ces excès, et a dit qu'il ne pouvait répondre des troupes russes comme des siennes; qu'il fallait souffrir patiemment ; ce qui n'a pas consolé les habitants.

On a trouvé à Lintz beaucoup de magasins, et une grande quantité de draps et de capotes dans les manufactures impériales.

Le général Deroi, à la tête d'un corps de Bavarois, a rencontré à Lovers l'avant-garde d'une colonne de cinq régiments autrichiens venant d'Italie, l'a complètement battue, lui a fait quatre cents prisonniers et pris trois pièces de canon. Les Bavarois se sont battus avec la plus grande opiniâtreté et avec une extrême bravoure. Le général Deroi lui-même a été blessé d'un coup de pistolet.

Ces petits combats donnent lieu à un grand nombre de traits de courage de la part des officiers particuliers. Le major-général s'occupe d'une relation détaillée, où chacun aura la part de gloire qu'aura méritée son courage.

L'Enns peut être considéré comme la dernière ligne qui défend les approches de Vienne. On prétend que l'ennemi veut tenir et se retrancher derrière les hauteurs de Saint-Hippolyte, à dix lieues de Vienne. Notre avant-garde y sera demain.

DIX-NEUVIÈME BULLETIN.

Lintz, de 15 brumaire an XIV (6 novembre.)

Le combat de Lovers a été très brillant pour les Bavarois. Les Autrichiens occupaient au-delà de Lovers un défilé presque inaccessible, flanqué à droite et à gauche par des montagnes à pic. Le couronnement était couvert de chasseurs tiroliens qui en connaissaient tous les sentiers ; trois forts en maçonnerie fermant les montagnes en rendent l'accès presque impossible. Après une vive résistance, les Bavarois culbutèrent tout, firent six cents prisonniers, prirent deux pièces de canon, et s'emparèrent de tous les forts. Mais à l'attaque du dernier, le lieutenant-général Deroi, commandant en chef l'armée bavaroise, fut blessé d'un coup de pistolet. Les Bavarois

ont eu douze officiers tués ou blessés, cinquante soldats tués et deux cent cinquante blessés. La conduite du lieutenant-général Deroi mérite les plus grands éloges : c'est un vieil officier plein d'honneur, extrêmement attaché à l'électeur dont il est l'ami.

Tous les moments ont été tellement occupés, que l'Empereur n'a pu encore passer en revue l'armée bavaroise, ni connaître les braves qui la composent.

Le prince Murat, après la prise d'Enns, poursuivit de nouveau l'ennemi. L'armée russe avait pris position sur les hauteurs d'Amstetten : le prince Murat l'a attaquée avec les grenadiers du général Oudinot; le combat a été assez opiniâtre. Les Russes ont été dépostés de toutes leurs positions, ont laissé quatre cents morts sur le champ de bataille et quinze cents prisonniers. Le prince Murat se loue particulièrement du général Oudinot; son aide-de-camp Lagrange a été blessé.

Le maréchal Davoust, au passage de l'Enns à Steyer, se loue spécialement de la conduite du général Heudelet, qui commande son avant-garde. Il a continué sa marche, et s'est porté à Wahidoflen.

Toutes les lettres interceptées portent que les meubles de la cour sont déjà embarqués sur le Danube, et qu'on s'attend à Vienne à la prochaine arrivée des Français.

VINGTIÈME BULLETIN.

Lintz, le 16 brumaire an XIV (7 novembre.)

Le combat d'Amstetten a fait beaucoup d'honneur à la cavalerie, et particulièrement aux 9e et 10e régiments de hussards, et aux grenadiers de la division du général Oudinot.

Les Russes ont depuis accéléré leur retraite; ils ont en vain coupé les ponts sur l'Ips, qui ont été promptement rétablis, et le prince Murat est arrivé jusqu'auprès de l'abbaye de Molk.

Une reconnaissance s'est portée sur la Bohème. Nous avons pris des magasins très considérables, soit à Freystadt, soit à Matthausen.

Le maréchal Mortier, avec un corps d'armée, manœuvre sur la rive gauche du Danube.

Une députation du sénat vient d'arriver à Lintz. L'électeur de Bavière y est attendu dans deux heures.

Lintz, le 17 brumaire an XIV (8 novembre.)

L'électeur de Bavière et le prince électoral sont arrivés hier soir à Lintz. Le lieutenant-général, comte de Giulay, envoyé par l'Empereur d'Autriche, y est arrivé dans la nuit. Il a eu une très longue conférence avec l'Empereur. On ignore l'objet de sa mission.

On a fait au combat d'Amstetten dix-huit cents prisonniers, dont sept cents Russes.

Le prince Murat a établi son quartier-général à l'abbaye de Molk. Ses avant-postes sont sur Saint-Polten (Saint-Hippolyte.)

Dans la journée du 17, le général Marmont s'est dirigé sur Léoben. Arrivé à Weyer, il a rencontré le régiment de Giulay, l'a chargé, et lui a fait quatre cents prisonniers, dont un colonel et plusieurs officiers. Il a poursuivi sa route. Toutes les colonnes de l'armée sont en grande manœuvre.

VINGT-UNIÈME BULLETIN.

Molk, le 19 brumaire an XIV (10 novembre.)

Le 16 brumaire, le corps d'armée du maréchal Davoust se dirigea de Steyer sur Neydhoffen, Marienzell et Lilienfeld. Par ce mouvement, il débordait entièrement la gauche de l'armée ennemie, qu'on supposait devoir tenir sur les hauteurs de Saint-Hippolyte; et de Lilienfeld il se dirigeait sur Vienne par un grand chemin de roulage qui y conduit directement.

Le 17, l'avant-garde de ce maréchal, étant encore à plusieurs lieues de Marienzell, rencontra le corps du général Meerfeldt qui marchait pour se porter sur Neustadt et couvrir Vienne de ce côté. Le général de brigade Heudelet, commandant l'avant-garde du maréchal Davoust, attaqua l'ennemi avec la plus grande vigueur, le mit en déroute, et le poursuivit l'espace de cinq lieues.

Le résultat de ce combat de Marienzell a été la prise de trois drapeaux, de seize pièces de canon et de quatre mille prisonniers, parmi lesquels se trouvent les colonels des régiments Joseph de Colloredo et de Deutschmeisler, et cinq majors.

Le 13e régiment d'infanterie légère, et le 108e régiment de ligne, se sont parfaitement comportés.

Le 18 au matin, le prince Murat est arrivé à Saint-Hippolyte. Il a dirigé le général de brigade de dragons Sébastiani sur Vienne. Toute la cour et les grands sont partis de cette capitale. On avait déjà annoncé aux avant-postes que l'Empereur se préparait à quitter Vienne.

L'armée russe a effectué sa retraite à Krems en repassant le Danube, craignant sans doute de voir ses communications avec la Moravie coupées par le mouvement qu'a fait le maréchal Mortier sur la rive gauche du Danube.

Le général Marmont doit avoir dépassé Léoben.

L'abbaye de Molk, où est logé l'Empereur, est une des plus belles de l'Europe. Il n'y a en France ni en Italie aucun couvent ni abbaye qu'on puisse lui comparer. Elle est dans une position forte et domine le Danube. C'était un des principaux postes des Romains, qui s'appelait *Maison de Fer*, bâtie par l'Empereur Commode.

Les caves et les celliers de l'abbaye se sont trouvés remplis de très bon vin de Hongrie; ce qui a été d'un très grand secours à l'armée, qui depuis long-temps en manquait : mais nous voilà dans le pays du vin; il y en a beaucoup dans les environs de Vienne.

L'Empereur a ordonné qu'on mît une sauve garde particulière au château de Lustchloss, petite maison de campagne de l'Empereur d'Autriche, qui se trouve sur la rive gauche du Danube.

Les avenues de Vienne de ce côté ne ressemblent pas aux avenues des grandes capitales. De Lintz à Vienne il n'y a qu'une seule chaussée; un grand nombre de rivières, telles que l'Ips, l'Eslaph, la Molk, la Trasen, etc., n'ont que de mauvais ponts en bois. Le pays est couvert de forêts de sapins; à chaque pas des positions inexpugnables où l'ennemi a en vain essayé de tenir. Il a toujours eu à craindre de se voir débordé et tourné par les colonnes qui manœuvraient au-delà de ses flancs.

Depuis l'Inn jusqu'ici, le Danube est superbe; ses points de vue sont pittoresques; sa navigation, en descendant, rapide et facile.

Toutes les lettres interceptées ne parlent que de l'effroyable chaos dont Vienne offre le spectacle. La guerre a été entreprise par le cabinet autrichien, contre l'avis de tous les princes de la famille impériale; mais Colloredo, mené par sa femme, qui, Française, porte à sa patrie la haine la plus envenimée; Cobentzel, accoutumé à trembler au seul nom d'un Russe, dans la persuasion où il est que tout doit fléchir devant eux, et chez qui, d'ailleurs, il est possible que les agents de l'Angleterre aient trouvé moyen de s'introduire; et enfin, ce misérable Mack, qui avait déjà joué un si grand rôle pour le renouvellement de la seconde coalition : voilà les influences qui ont été plus fortes que celles de tous les hommes sages et de tous les membres de la famille impériale.

Il n'est pas jusqu'au dernier bourgeois, au dernier officier subalterne, qui ne sente que cette guerre n'est avantageuse que pour les Anglais; que l'on ne s'est battu que pour eux; qu'ils sont les artisans du malheur de l'Europe, comme par leur monopole ils sont les auteurs de la cherté excessive des denrées.

VINGT-DEUXIÈME BULLETIN.

Saint-Polten, 22 brumaire an XIV (13 novembre.)

Le maréchal Davoust a poursuivi ses succès. Tout le corps de Meerfeld est détruit. Ce général s'est sauvé avec une centaine de hullans.

Le général Marmont est à Léoben; il y a fait cent hommes de cavalerie prisonniers.

Le prince Murat était depuis trois jours à une demi-lieue de Vienne. Toutes les troupes autrichiennes avaient évacué cette ville; la garde nationale y faisait le service; elle était animée d'un très bon esprit.

Aujourd'hui, 22 brumaire, les troupes françaises ont fait leur entrée dans cette capitale.

Les Russes se sont refusés à toutes les tentatives que l'on a faites pour les engager à livrer bataille sur les hauteurs de Saint-Polten (Saint-Hippolyte.) Ils ont passé le Danube à Krems, et, aussitôt après leur passage, brûlé le pont qui était très beau.

Le 20, à la pointe du jour, le maréchal Mortier, à la tête de six bataillons, s'est porté sur Stein. Il croyait y trouver une arrière-garde; mais toute l'armée russe y était encore, ses bagages n'ayant pas filé. Alors s'est engagé le combat de Diernstein, à jamais mémorable dans les annales militaires. Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, ces quatre mille braves firent tête à l'armée russe, et mirent en déroute tout ce qui leur fut opposé.

Maîtres du village de Loiben, ils croyaient la journée finie; mais l'ennemi, irrité d'avoir perdu dix drapeaux, six pièces de canon, neuf cents hommes faits prisonniers, et deux mille hommes tués, avait fait diriger deux colonnes par des gorges difficiles, pour tourner les Français. Aussitôt que le maréchal Mortier s'aperçut de cette manœuvre, il marcha droit aux troupes qui l'avaient tourné, et se fit jour au travers des lignes de l'ennemi, dans l'instant même où le 9e régiment d'infanterie légère et le 32e d'infanterie de ligne, ayant chargé un autre corps russe, avaient mis ce corps en déroute, après lui avoir pris deux drapeaux et quatre cents hommes.

Cette journée a été une journée de massacre. Des monceaux de cadavres couvraient un champ de bataille étroit. Plus de quatre mille Russes ont été tués ou blessés; treize cents ont été faits prisonniers. Parmi ces derniers se trouvent deux colonels.

De notre côté, la perte a été considérable. Le 4e et le 9e d'infanterie légère ont le plus souffert. Les colonels du 100e et du 103e ont été légèrement blessés. Le colonel Watier, du 4e régiment de dragons, a été tué. S. M. l'avait choisi pour un de ses écuyers. C'était un officier d'une grande valeur. Malgré les difficultés du terrain, il était parvenu à faire, contre une colonne russe, une charge très brillante; mais il fut atteint d'une balle, et trouva la mort dans la mêlée.

Il paraît que les Russes se retirent à grandes journées.

L'Empereur d'Allemagne, l'Impératrice, le ministère et la cour sont à Brünn en Moravie. Tous les grands ont quitté Vienne. Toute la bourgeoisie y est restée. On attend à Brünn l'Empereur Alexandre, à son retour de Berlin.

Le général comte de Giulay a fait plusieurs voyages, porteur de lettres des Empereurs de France et d'Allemagne. L'Empereur d'Allemagne se résoudra sans doute à la paix, lorsqu'il aura obtenu l'assentiment de l'Empereur de Russie.

En attendant, le mécontentement des peuples est extrême. On dit à Vienne, et dans toutes les provinces de la monarchie autrichienne, que l'on est mal gouverné; que, pour le seul intérêt de l'Angleterre, on a été entraîné dans une guerre injuste et désastreuse; que l'on a inondé l'Allemagne de barbares mille fois plus à craindre que tous les fléaux réunis; que les finances sont dans le plus grand désordre; que la fortune publique et les fortunes particulières sont ruinées par l'existence d'un papier-monnaie qui perd cinquante pour cent; qu'on avait assez de maux à réparer, pour qu'on ne dût pas y ajouter encore tous les malheurs de la guerre.

Les Hongrois se plaignent d'un gouvernement illibéral, qui ne fait rien pour leur industrie, et se montre constamment jaloux de leurs privilèges et inquiet de leur esprit national.

En Hongrie comme en Autriche, à Vienne comme dans les autres villes, on est persuadé que l'Empereur Napoléon a voulu la paix; qu'il est l'ami de toutes les nations et de toutes les grandes idées.

Les Anglais sont les perpétuels objets des imprécations de tous les sujets de l'Empereur d'Allemagne et de la haine la plus universelle. N'est-il pas temps, enfin, que les princes écoutent la voix de leurs peuples, et qu'ils s'arrachent à la fatale influence de l'oligarchie anglaise?

Depuis le passage de l'Inn, la grande armée a fait, dans les différentes affaires d'avant-garde et dans les différentes rencontres qui ont eu lieu, environ dix mille prisonniers.

Si l'armée russe avait voulu attendre les Français, elle

était perdue. Plusieurs corps d'armée la poursuivent vivement.

Les deux proclamations dont la traduction suit ont été publiées à Vienne le 10 et le 11 de ce mois.

AVIS.

D'après un décret de son excellence le commissaire de la cour, établi dans la Basse-Autriche, on prévient le public :

Que pour la conservation du repos et de l'ordre dans l'intérieur, il a été arrêté qu'un certain nombre de bourgeois armés, pour être toujours entretenu au complet, y compris les nobles et employés, ainsi que des membres de l'académie des beaux-arts, et autres individus, s'ils ont les moyens nécessaires pour se mettre en état de paraître sous les armes, doivent être prêts à se porter où le besoin l'exigera.

Les places d'armes sont, dans les faubourgs :

Léopoldstadt, place des Carmélites;
Landstrasse, place des Augustins;
Vieder, place Saint-Paul;
Mariahulf, place de Mariahulf;
Saint-Ulric, place de la Cour;
Josephstadt, Place des Piaristes;
Allergasse, à la fin du jardin de Eichtenstein;
Rossau, près la fontaine Eichtenstein,
Dans la ville :
Aubins-Viertel, place de l'Université;
Karhtner-Viertel, place Saint-Étienne,
Viener-Viertel, place du Bourg;
Schottens-Viertel, à la Cour.

Lorsque l'appel d'assemblée se fera, on sonnera deux fois de la trompette à chaque place d'assemblée.

La bourgeoisie se rendra à son poste, en prenant les armes, et y attendra de nouveaux ordres.

Il est défendu, sous des peines très sévères, à toute autre personne que la bourgeoisie armée, de paraître sur les places lorsque la trompette sonnera. Celui qui contreviendra à cette défense sera arrêté par les patrouilles et livré à la police.

On a, au reste, pris des mesures pour que les citoyens pauvres et malades, qui n'ont pas les moyens d'existence, soient reçus dans l'hôpital civil, pour y être soignés jusqu'à leur parfait rétablissement.

Braves habitants de Vienne, vous ne méconnaîtrez pas la sagesse des mesures que le bien de la patrie exige.

Le magistrat concourra à leur exécution avec les sentiments qui l'ont toujours animé, et que vous lui connaissez. Nous attendons tout des habitants de cette résidence, qui se sont distingués dans toutes les circonstances.

A Vienne, le 10 novembre.

PUBLICATION.

Sa Majesté Impériale, qui, d'après la promesse qu'elle en avait faite aux respectables états de Hongrie, a daigné clore elle-même la diète, a été empêchée, par les circonstances intervenues depuis, de retourner à Vienne avant d'aller à Brünn, où elle s'était antérieurement déterminée de se rendre. Mais, en attendant, il serait possible que les troupes impériales françaises entrassent dans Vienne : l'expérience a prouvé qu'elles observent une discipline sévère, et qu'elles allègeront les horreurs de la guerre le plus qu'il sera possible. Par contre, l'on exige que le peuple se tienne en repos, qu'il se tienne dans l'ordre, et qu'il se conduise décemment. Je le recommande à un chacun; et bien loin que Sa Majesté, notre souverain, trouvât agréable un zèle déplacé qui pourrait compromettre la vie et les propriétés des citoyens, elle punirait sévèrement le moindre désordre, vu qu'elle n'a renoncé à la défense de sa résidence, que par une sollicitude gracieuse pour les habitants.

Vienne, le 11 novembre 1805.

VINGT-TROISIÈME BULLETIN.

Du château de Schoenbrunn, le 23 brumaire an XIV (14 novembre.)

Au combat de Diernstein, où quatre mille Français, attaqués dans la journée du 20 par vingt-cinq à trente mille Russes, ont gardé leur position, tué à l'ennemi trois à quatre mille hommes, enlevé des drapeaux et fait treize cents prisonniers, les 4e et 9e régiments d'infanterie légère, et les 100e et 32e régiments d'infanterie de ligne, se sont couverts de gloire. Le général Gazan y a montré beaucoup de valeur et de conduite. Les Russes, le lendemain du combat, ont évacué Krems et quitté le Danube, en nous laissant quinze cents de leurs prisonniers dans le plus absolu dénûment. On a trouvé dans leurs ambulances beaucoup d'hommes qui avaient été blessés, et qui étaient morts dans la nuit.

L'intention des Russes paraissait être d'attendre à Krems des renforts et de se maintenir sur le Danube.

Le combat de Diernstein a déconcerté leurs projets. Ils ont vu, par ce qu'avaient fait quatre mille Français, ce qui leur arriverait à forces égales.

Le maréchal Mortier s'est mis à leur poursuite; pendant que d'autres corps d'armée passent le Danube sur le pont de Vienne, pour les déborder par la droite, le corps du maréchal Bernadotte est en marche pour les déborder par la gauche.

Hier 22, à dix heures du matin, le prince Murat traversa Vienne. A la pointe du jour, une colonne de cavalerie s'est portée sur le pont du Danube, et a passé, après différents pourparlers avec des généraux autrichiens. Les artificiers ennemis chargés de brûler le pont l'essayèrent plusieurs fois, et ne purent y réussir.

Le maréchal Lasnes, et le général Bertrand, aide-de-camp de l'Empereur, ont passé le pont les premiers. Les troupes ne se sont point arrêtées dans Vienne, et ont continué leur marche pour suivre leur direction.

Le prince Murat a établi son quartier-général dans la maison du duc Albert. Le duc Albert a fait beaucoup de bien à la ville. Plusieurs quartiers manquaient d'eau; il en a fait venir à ses frais, et a dépensé des sommes notables pour cet objet.

Ci-joint l'état de l'artillerie et des munitions trouvées dans Vienne. La maison d'Autriche n'a pas d'autre fonderie ni d'autre arsenal que Vienne. Les Autrichiens n'ont pas eu le temps d'évacuer au-delà du cinquième ou du quart de leur artillerie et d'un matériel considérable. Nous avons des munitions pour faire quatre campagnes et renouveler quatre fois nos équipages d'artillerie, si nous les perdions. Nous avons aussi des approvisionnements de siège pour armer un grand nombre de places.

L'Empereur s'est établi au palais de Schoenbrunn.

Il s'est rendu aujourd'hui à Vienne à deux heures du matin. Il a passé le reste de la nuit à visiter les avant-postes sur la rive gauche du Danube, ainsi que les positions, et

à s'assurer si le service se faisait convenablement. Il était rentré à Schoenbrunn à la petite pointe du jour.

Le temps est devenu très beau. La journée est une des plus belles de l'hiver, quoique froide. Le commerce et toutes les transactions vont à Vienne comme à l'ordinaire; les habitants sont pleins de confiance, et très tranquilles chez eux. La population de cette ville est de deux cent cinquante mille ames. On ne l'estime pas diminuée de dix mille personnes par l'absence de la cour et des grands seigneurs.

L'Empereur a reçu à midi M. de Wrbna, qui se trouve à la tête de l'administration de toute l'Autriche.

Le corps d'armée du maréchal Soult a traversé Vienne aujourd'hui à neuf heures du matin. Celui du maréchal Davoust la traverse en ce moment.

Le général Marmont a eu à Léoben différents petits avantages d'avant-postes.

L'armée bavaroise reçoit tous les jours un grand accroissement.

L'Empereur vient de faire à l'électeur de nouveaux présents. Il lui a donné quinze mille fusils pris dans l'arsenal de Vienne, et lui a fait rendre toute l'artillerie que, dans différentes circonstances, l'Autriche avait prise dans les états de Bavière.

La ville de Kuffstein a capitulé entre les mains du colonel Pompei.

Le général Milhaud a poussé l'ennemi sur la route de Brünn jusqu'à Volkersdorff. Aujourd'hui à midi il avait fait six cents prisonniers, et pris un parc de quarante pièces de canon attelées.

Le maréchal Lasnes est arrivé à deux heures après midi à Stokerau. Il y a trouvé un magasin immense d'habillements, huit mille paires de souliers et de bottines, et du drap pour faire des capotes à toute l'armée.

On a aussi arrêté sur le Danube plusieurs bateaux qui descendaient le fleuve, et qui étaient chargés d'artillerie, de cuir et d'effets d'habillements.

Relevé de l'inventaire général des bouches à feu et armes existantes dans ce moment à Vienne, au grand arsenal.

Canons de campagne.

De 3	2
De 12	5
De divers calibres et états de différentes nations	82

Canons de siège en bronze.

De 12	70
De 18	106
De 24	100

Obusiers en bronze.

(Par livre, on veut dire que le boulet en pierre pèserait 10 livres.)

De 10 livres	68
De 12	2
De 20	2

Mortiers en bronze.

De 10 livres	99
De 30	72
De 60	50
De 100	10
De 500	1

Fusils de nouveau modèle, garnis en cuivre	33,506
Idem, de vieux modèle, à baguettes cylindriques	15,986
Idem, de remparts, de paysans et de diverses espèces	12,000
Carabines de hussards ou dragons	23,000
Pistolets d'officiers, de hussards et autres	23,000
Carabines carabinées	3,000
Cuirasses en fer	8,000
Quantité de canons de fusils et de carabines, et pièces de rechange et moulures de platines.	
Bois de carabines et de pistolets	26,000
Pelles rondes et carrées	50,000
Pioches	25,000
Pierres à fusil ou à pistolet	18,000,000
Plomb en balles, divers calibres	1,700 quint.
Idem, en saumon	426 *id.*
Fer en barre	1,800 *id.*
Poudre hors de la ville	600,000 *id.*
Cartouches confectionnées	6,000,000

Canons de campagne de métal.

D'une livre	100
De 3	384
De 6	290
De 12	141
De 18	37
De 4	4
De 8	2

Obusiers.

De 7	2
De 10	53
De 6	15
De 8	2

Canons de fer.

De 6	2
De 12	1

Mortiers.

De 6 (nouveau modèle)	145
De 6 (vieux modèle)	96
Effets de différents calibres	350
Bombes de différents calibres	160,000
Obus de différents calibres	52,000
Boulets de différents calibres	600,000

État des pièces de canon qui étaient parquées sur la rive gauche.

80 pièces de canon.
200 caissons de différents calibres.
Les pièces et caissons chargés, approvisionnés et prêts à partir.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Au quartier-général impérial à Vienne, le 25 brumaire an XIV (14 novembre.)

ORDRE DU JOUR.

L'Empereur témoigne sa satisfaction au 4e régiment d'infanterie légère, au 100e de ligne, au 9e d'infanterie légère, au 32e de ligne, pour l'intrépidité qu'ils ont montrée au combat de Dierastein, où leur fermeté à conserver la position qu'ils occupaient a forcé l'ennemi à quitter celle qu'il avait sur le Danube.

S. M. témoigne sa satisfaction au 17e régiment de ligne et au 30e, qui, au combat de Lambach, ont tenu tête à l'arrière-garde russe, l'ont entamée et lui ont fait quatre cents prisonniers.

L'Empereur témoigne également sa satisfaction aux grenadiers d'Oudinot, qui, au combat d'Amstetten, ont repoussé de ses belles et formidables positions les corps russes et autrichiens, et ont fait quinze cents prisonniers, dont six cents Russes.

S. Majesté est satisfaite des 1er, 16e et 22e régiments de chasseurs, 9e et 10e régiments de hussards, pour leur bonne conduite dans toutes les charges qui ont eu lieu depuis l'Ilm jusqu'aux portes de Vienne, et pour les huit cents prisonniers russes faits à Stein.

Le prince Murat, le maréchal Lasnes, la réserve de cavalerie avec leurs corps d'armée, sont entrés à Vienne le 22, se sont emparés, le même jour, du pont sur le Danube, ont empêché qu'il ne fût brûlé, l'ont passé sur-le-champ, et se sont mis à la poursuite de l'armée russe.

Nous avons trouvé dans Vienne plus de deux mille pièces de canon; une salle d'armes garnie de cent mille fusils; des munitions de toutes espèces; enfin, de quoi former l'équipage de campagne de trois ou quatre armées.

Le peuple de Vienne a paru voir l'armée avec amitié.

L'Empereur ordonne que l'on porte le plus grand respect aux propriétés, et que l'on ait les plus grands égards pour le peuple de cette capitale, qui a vu avec peine la guerre injuste qu'on a faite, et qui nous témoigne, par sa conduite, autant d'amitié qu'il montre de haine contre les Russes, peuple qui, par ses habitudes et ses mœurs barbares, doit inspirer le même sentiment à toutes les nations policées.

VINGT-QUATRIÈME BULLETIN.

Au palais de Schoenbrunn, le 24 brumaire an XIV (15 novembre.)

Au combat de Diernstein, le général-major autrichien Smith, qui dirigeait les mouvements des Russes, a été tué, ainsi que deux généraux russes. Il paraît que le colonel Wattier n'est pas mort, mais que son cheval ayant été blessé dans une charge, il a été fait prisonnier. Cette nouvelle a causé la plus grande satisfaction à l'Empereur, qui fait un cas particulier de cet officier.

Une colonne de quatre mille hommes d'infanterie autrichienne et un régiment de cuirassiers ont traversé nos postes, qui les ont laissé passer, sur un faux bruit de suspension d'armes qui avait été répandu dans notre armée. On reconnaît à cette extrême facilité le caractère du Français, qui, brave dans la mêlée, est d'une générosité souvent irréfléchie hors de l'action.

Le général Milhaud, commandant l'avant-garde du corps du maréchal Davoust, a pris cent quatre-vingt-onze pièces de canon avec tous les caissons d'approvisionnements et quatre cents hommes. Ainsi la presque totalité de l'artillerie de la monarchie autrichienne est en notre pouvoir.

Le palais de Schoenbrunn, dans lequel l'Empereur est logé, a été bâti par Marie-Thérèse, dont le portrait se trouve dans presque tous les appartements.

Dans le cabinet où travaille l'Empereur, est une statue de marbre qui représente cette souveraine. L'Empereur, en la voyant, a dit que si cette grande reine vivait encore, elle ne se laisserait pas conduire par les intrigues d'une femme telle que madame de Colloredo. Constamment environnée, comme elle le fut toujours, des grands de son pays, elle aurait connu la volonté de son peuple; elle n'aurait pas fait ravager ses provinces par les Cosaques et les Moscovites; elle n'aurait pas consulté, pour se résoudre à faire la guerre à la France, un courtisan comme ce Cobentzel, qui, trop éclairé sur les intrigues de la cour, craint de désobéir à une femme étrangère, investie du funeste crédit dont elle abuse; un scribe comme ce Collenbach; un homme enfin aussi universellement haï que Lamberty. Elle n'aurait pas donné le commandement de son armée à des hommes tels que Mack, désignés, non par la volonté du souverain, non par la confiance de la nation, mais par l'Angleterre et la Russie. C'est en effet une chose remarquable que cette unanimité d'opinion dans une nation tout entière contre les déterminations de la cour: les citoyens de toutes les classes, tous les hommes éclairés, tous les princes même, se sont opposés à la guerre. On dit que le prince Charles, au moment de partir pour l'armée d'Italie, écrivit encore à l'Empereur pour lui représenter l'imprudence de sa résolution, et lui prédire la destruction de la monarchie. L'électeur de Salzbourg, les archiducs, les grands, tinrent le même langage. Tout le continent doit s'affliger de ce que l'Empereur d'Allemagne, qui veut le bien, qui voit mieux que ses ministres, et qui, sous beaucoup de rapports, serait un grand prince, ait une telle défiance de lui-même, et vive si constamment isolé. Il apprendrait des grands de l'empire, qui l'estiment, à s'apprécier lui-même; mais aucun d'eux, mais aucun des hommes considérables qui jugent et chérissent les intérêts de la patrie, n'approchent jamais de son intérieur. Cet isolement, dont on accuse l'influence de l'Impératrice, est la cause de la haine que la nation a conçue contre cette princesse. Tant que cet ordre de choses subsistera, l'Empereur ne connaîtra jamais le vœu de son peuple, et sera toujours le jouet des subalternes que l'Angleterre corrompt, et qui le circonviennent de peur qu'il ne soit éclairé. Il n'y a qu'une voix à Vienne comme à Paris: les malheurs du continent sont le funeste ouvrage des Anglais.

Toutes les colonnes de l'armée sont en grande marche, et se trouvent déjà en Moravie et à plusieurs journées au-delà du Danube. Une patrouille de cavalerie est déjà parvenue jusqu'aux portes de Presbourg, capitale de la Haute-Hongrie. Elle a intercepté le courrier de Venise au moment où il cherchait à entrer dans cette ville. Les dépêches de ce courrier ont appris que l'armée du prince Charles se retire en grande hâte, dans l'espoir d'arriver à temps pour secourir Vienne.

Le général Marmont mande que le corps qui s'était avancé jusqu'à Oedembourg, par la vallée de la Muerh, a évacué cette contrée après avoir coupé tous les ponts, précaution qui l'a mis à l'abri d'une vive poursuite.

Le nombre des prisonniers que fait l'armée s'accroît à chaque instant.

S. M. a donné audience aujourd'hui à M. le général-major batave Bruce, beau-frère du Grand-Pensionnaire, venu pour féliciter l'Empereur de la part de LL. HH. PP. les États de Hollande.

L'Empereur n'a encore reçu aucune des autorités de Vienne, mais seulement une députation des différents corps de la ville, qui, le jour de son arrivée, est venue à sa rencontre à Sigarts-Kirchen. Elle était composée du prince de Senzendorf, du prélat de Seidenstetten, du

comte de Veterani, du baron de Kees, du bourgmestre de la ville, M. de Wohebben, et du général Bourgeois, du corps du génie.

S. M. les a accueillis avec beaucoup de bonté, et leur a dit qu'ils pouvaient assurer le peuple de Vienne de sa protection.

Le général de division Clarke est nommé gouverneur général de la Haute et de la Basse-Autriche.

Le conseiller-d'état Daru en est nommé intendant général.

Au palais de Schoenbrunn, le 24 brumaire an XIV (15 novembre.)

Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

TITRE PREMIER.

Du Gouvernement et de l'Administration de l'Autriche.

ARTICLE PREMIER.

Il y aura un gouverneur général et un intendant général de la province d'Autriche.

II. Il y aura un commandant et un intendant pour chaque cercle, ce qui fera cinq commandants et intendants pour la Haute-Autriche, et quatre pour la Basse-Autriche.

TITRE II.

Du Gouverneur et de l'Intendant général.

III. Le gouverneur général et l'intendant général résideront à Vienne.

IV. Le gouverneur général séra chargé de tout ce qui est relatif à la police.

V. L'intendant général sera chargé de tout ce qui est relatif à l'administration. Les commissaires des guerres et inspecteurs aux revues, employés pour les finances et pour les besoins de l'armée, seront sous ses ordres.

VI. La gendarmerie, la troupe du pays qui en tient lieu, les régences, les capitaines des cercles, les bourgmestres, seront sous les ordres du gouverneur et de l'intendant général.

VII. le premier soin du gouverneur et de l'intendant général sera de faire arrêter les traîneurs, et de mettre un terme aux désordres qui ont lieu sur les derrières de l'armée.

VIII. Le gouverneur et l'intendant général pourront travailler avec nous.

IX. Le général de division Clarke est nommé gouverneur général de l'Autriche.

X. Le conseiller d'état Daru est nommé intendant général.

TITRE III.

Des Commandants et Intendants des Cercles.

XI. Les commandants et intendants de chaque cercle résideront dans le chef-lieu actuel du cercle.

XII. Les commandants des cercles correspondront avec le gouverneur général, et seront sous ses ordres.

Ils correspondront également avec l'état-major général.

XIII. Les intendants des cercles correspondront avec l'intendant-général, et seront sous ses ordres.

TITRE IV.

XIV. Le major-général nous présentera demain les commandants de tous les cercles. Il nous présentera en même temps les intendants, qui seront choisis parmi les inspecteurs ou sous-inspecteurs aux revues.

XV. A mesure que la Styrie, la Carinthie et la Carniole seront occupées, il leur sera donné des commandants et intendants des cercles, qui correspondront avec le gouverneur et l'intendant général de l'Autriche.

VINGT-CINQUIÈME BULLETIN.

Schoenbrunn, le 25 brumaire an XIV (16 novembre.)

Le prince Murat et le corps du maréchal Lasnes ont rencontré hier l'armée russe à Hollabrunn. Une charge de cavalerie a eu lieu; mais l'ennemi a aussitôt abandonné le terrain, en laissant cent voitures d'équipages attelées.

L'ennemi ayant été joint, et les dispositions d'attaque étant faites, un parlementaire autrichien s'est avancé, et a demandé qu'il fût permis aux troupes de l'Empereur d'Allemagne de se séparer des Russes. Sa demande lui a été accordée.

Peu de temps après, M. le baron de Wintzingerode, aide-de-camp général de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, s'est présenté aux avant-postes, et a demandé à capituler pour l'armée russe. Le prince Murat a cru devoir y consentir; mais l'Empereur n'a pas pu approuver cette capitulation. Il part au moment même pour se rendre aux avant-postes.

L'Empereur n'a pas pu donner son approbation, parceque cette capitulation est une espèce de traité, et que M. Wintzingerode n'a pas justifié des pouvoirs de l'Empereur de Russie. Cependant Sa Majesté, tout en faisant marcher son armée, a déclaré que l'Empereur Alexandre se trouvant dans le voisinage, si ce prince ratifie la convention, elle est prête à la ratifier également.

Le général Vialannes, commandant la cavalerie du maréchal Davoust, est entré à Presbourg. M. le général comte de Pálffy a écrit une lettre à laquelle le maréchal Davoust a répondu. Les deux lettres sont ci-jointes.

Un corps de trois mille Autrichiens s'était retranché dans la position de Waldermünchen, au débouché de la Bohème. Le général Baraguay-d'Hilliers, à la tête de trois bataillons de dragons à pied, a marché contre ce corps, qui s'est hâté d'abandonner sa position.

Le général Baraguay-d'Hilliers était le 18 à Treinitz en Bohème; il espérait entamer ce corps.

Le maréchal Ney avait eu la mission de s'emparer du Tirol; il s'en est acquitté avec son intelligence et son intrépidité accoutumées. Il a fait tourner les forts de Scharnitz et de Neustark, et s'en est emparé de vive force. Il a pris dans cette affaire dix-huit cents hommes, un drapeau, et seize pièces de canon de campagne attelées.

Le 16, à cinq heures après midi, il a fait son entrée à Inspruck; il y a trouvé un arsenal rempli d'une artillerie considérable, seize mille fusils et une immense quantité de poudre. Le même jour il est entré à Hall, où il a aussi pris de très grands et très riches magasins, dont on n'a pas encore l'inventaire. L'archiduc Jean, qui commandait en Tirol, s'est échappé par Luchsthall. Il a chargé un colonel de remettre tous les magasins aux Français, et de recommander à leur générosité douze cents malades qui sont à Inspruck.

A tous ces trophées de gloire, est venu se joindre une scène qui a touché l'ame de tous les soldats. Pendant la guerre dernière, le 76e régiment de ligne avait perdu deux drapeaux dans les Grisons : cette perte était depuis longtemps pour ce corps le motif d'une affliction profonde. Ces braves savaient que l'Europe n'avait point oublié leur malheur, quoiqu'on ne pût en accuser leur courage. Ces drapeaux, sujets d'un si noble regret, se sont trouvés dans l'arsenal d'Inspruck : un officier les a reconnus; tous les soldats sont accourus aussitôt. Lorsque le maréchal Ney les leur a fait rendre avec pompe, des larmes coulaient des yeux de tous les vieux soldats. Les jeunes conscrits étaient fiers d'avoir servi à reprendre ces enseignes enlevées à leurs aînés par la vicissitude de la guerre. L'Empereur a ordonné que cette scène touchante fût consacrée par un tableau. Le soldat français a pour ses drapeaux un sentiment qui tient de la tendresse : ils sont l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse.

Le général Klein a fait une incursion en Bohême avec sa division de dragons. Il a vu par-tout les Russes en horreur : les dévastations qu'ils commettent font frémir. L'irruption de ces barbares, appelés par le gouvernement lui-même, a presque éteint, dans le cœur des sujets de l'Autriche, toute affection pour leur prince. « Nous et les Français, disent les Allemands, nous sommes les fils des Romains; les Russes sont les enfants des Tartares. Nous aimons mieux mille fois voir les Français armés contre nous, que des alliés tels que les Russes. » A Vienne, le seul nom d'un Russe inspirait la terreur. Ces hordes de sauvages ne se contentent pas de piller pour leur subsistance; ils enlèvent, ils détruisent tout. Un malheureux paysan, qui ne possède dans sa chaumière que ses vêtements, en est dépouillé par eux. Un homme riche, qui occupe un palais, ne peut espérer de les assouvir par ses richesses; ils le dépouillent, en le laissant nu sous ses lambris dévastés.

Sans doute c'est pour la dernière fois que les gouvernements européens appelleront de si funestes secours. S'ils étaient capables de le vouloir encore, ils auraient à payer ces alliés du soulèvement de leur propre nation. D'ici à cent ans, il ne sera, en Autriche, au pouvoir d'aucun prince d'introduire des Russes dans ses états. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ces armées un grand nombre d'officiers dont l'éducation a été soignée, dont les mœurs sont douces et l'esprit éclairé : ce qu'on dit d'une armée s'entend toujours de l'instinct naturel de la masse qui la compose.

Capitulation proposée par l'Armée russe.

Il a été convenu entre M. le général de division Belliard, chef de l'état - major général, et d'après l'autorisation de S. A. S. le prince Murat, grand-amiral, maréchal d'empire et lieutenant de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie;

Et M. le baron de Wintzingerode, aide-de-camp général de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, d'après son autorisation, et général-major de l'armée :

Il y aura armistice entre le corps d'armée aux ordres de S. A. S. le prince Murat, et l'armée russe commandée par le général en chef comte de Kutusow, du moment de la signature des présentes conditions.

L'armée russe quittera l'Allemagne, et se mettra de suite en marche par la route qu'elle a prise pour s'y rendre, et par journées d'étape. Alors le prince Murat consent à suspendre sa marche sur la Moravie.

Les présentes conditions ne pourront être exécutées qu'après la ratification de sa majesté l'Empereur Napoléon; et, en attendant, l'armée russe et le corps d'armée du prince resteront dans les positions qu'ils occupent maintenant.

Dans le cas de non acceptation de la part de l'Empereur, on se préviendra quatre heures avant de rompre l'armistice.

Fait à Hollabrunn, le 24 brumaire an XIV (15 novembre 1805.)

Lettre du général comte de Palffy.

Général,

S. A. R. l'archiduc palatin, en sa qualité de chef suprême du militaire et du civil en Hongrie, a chargé le soussigné de déclarer que S. A. R. a fait établir, le long de la frontière occidentale de ce royaume, un cordon de gardes non militaires, soutenu par de très petits détachements de cavalerie composés d'invalides et de recrues, dans la seule vue d'arrêter les maraudeurs de l'armée autrichienne qui pourraient s'y présenter; et qu'ainsi il n'est nullement question d'aucune sorte d'hostilité, lesdits détachements ayant l'ordre de se retirer dès que les troupes françaises s'approcheront de la frontière.

Ainsi, dans la circonstance où ces faibles détachements, qu'on ne peut regarder uniquement que comme des piquets d'avertissement, se replieront à l'approche de l'armée française, S. A. R. a ordonné d'avance aux maisons des invalides, à celles d'éducation, aux officiers pensionnés, aux individus employés aux bureaux de comptabilité des régiments et aux hôpitaux militaires, de rester en place, persuadé que le général ou commandant des troupes françaises ne leur refusera pas les sauvegardes nécessaires, et qu'il voudra bien donner ses ordres pour que les colonnes et détachements de l'armée française qui entreront en Hongrie n'y commettent aucun excès, attendu qu'aucune sorte d'opposition ne sera faite aux troupes françaises, et qu'en conséquence de cette déclaration, le soussigné aurait plusieurs objets très intéressants à traiter avec le général ou commandant des troupes françaises.

Il le prie de lui assigner un rendez-vous sur parole, sur un bateau au milieu du Danube.

Il attend en conséquence sa réponse, et a l'honneur d'être son très humble serviteur.

Presbourg, le.....

Réponse du maréchal Davoust au général comte de Palffy.

Monsieur le général,

J'ai mis sous les yeux de Sa Majesté la lettre que vous avez adressée au commandant de ma cavalerie légère. Sa Majesté m'a chargé de faire connaître, par votre canal, à S. A. R. l'archiduc Palatin, qu'elle était prête à considérer comme neutre la nation hongroise, à interdire à son armée l'entrée des frontières de Hongrie, si, de son côté, S. A. R. l'archiduc Palatin et la nation hongroise voulaient retirer leurs troupes, ne faire aucune insurrection, continuer à approvisionner Vienne, et enfin conclure entre la nation hongroise et S. A. R. l'archiduc Palatin, et S. M. l'Empereur des Français, une convention tendante à maintenir l'harmonie entre les deux pays. J'ai l'autorisation de laisser passer tout officier que S. A. R. l'archiduc Palatin voudrait envoyer auprès de mon souverain, pour traiter d'après ces bases. Je me trouverai heureux par-là de faire une chose agréable à vos compatriotes, et d'assurer le bien-être et le repos d'une nation si estimable à tant de titres que la nation hongroise.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VINGT-SIXIÈME BULLETIN.

Znaïm, le 27 brumaire an XIV (18 novembre.)

Le prince Murat, instruit que les généraux russes, immédiatement après la signature de la convention, s'étaient mis en marche avec une portion de leur armée sur Znaïm, et que tout indiquait que l'autre partie allait la suivre et nous échapper, leur a fait connaître que l'Empereur n'avait pas ratifié la convention, et qu'en conséquence il allait attaquer. En effet, le prince Murat a fait ses dispositions, a marché à l'ennemi, et l'a attaqué le 25 à quatre heures après midi; ce qui a donné lieu au combat de Zuntersdorff, dans lequel la partie de l'armée russe qui formait l'arrière-garde a été mise en déroute, a perdu douze pièces de canon, cent voitures de bagages, deux mille prisonniers, et deux mille hommes restés sur le champ de bataille. Le maréchal Lasnes a fait attaquer l'ennemi de front; et tandis qu'il le faisait tourner par la gauche par la brigade de grenadiers du général Dupas, le maréchal Soult le faisait tourner par la droite par la brigade du général Levasseur, de la division Legrand, composée des 3e et 18e régiments de ligne. Le général de division Walther a chargé les Russes avec une brigade de dragons, et a fait trois cents prisonniers.

La brigade de grenadiers du général Laplanche-Mortière s'est distinguée. Sans la nuit, rien n'eût échappé. On s'est battu à l'arme blanche plusieurs fois. Des bataillons de grenadiers russes ont montré de l'intrépidité. Le général Oudinot a été blessé. Ses deux aides-de-camp, chefs d'escadrons, Demangeot et Lamotte, l'ont été à ses côtés. La blessure du général Oudinot l'empêchera de servir pendant une quinzaine de jours. En attendant, l'Empereur, voulant donner une preuve de son estime aux grenadiers, a nommé le général Duroc pour les commander.

L'Empereur a porté son quartier-général à Znaïm le 26, à trois heures après midi. L'arrière-garde russe a été obligée de laisser ses hôpitaux à Znaïm, où nous avons trouvé des magasins de farine et d'avoine assez considérables. Les Russes se sont retirés sur Brünn, et notre avant-garde les a poursuivis à mi-chemin; mais l'Empereur, instruit que l'Empereur d'Autriche y était, a voulu donner une preuve d'égards pour ce prince, et s'est arrêté la journée du 27.

Ci-joint la capitulation du fort de Kufstein, pris par les Bavarois.

Le général Baraguay-d'Hilliers a fait une incursion jusqu'à Pilsen en Bohême, et obligé l'ennemi à évacuer ses positions. Il a pris quelques magasins, et rempli le but de sa mission. Les dragons à pied ont traversé avec rapidité les montagnes couvertes de glace et de sapins qui séparent la Bohême de la Bavière.

On ne se fait pas d'idée de l'horreur que les Russes ont inspirée en Moravie. En faisant leur retraite, ils brûlent les plus beaux villages; ils assomment les paysans. Aussi les paysans respirent-ils en les voyant s'éloigner. Ils disent: « Nos ennemis sont partis. » Ils ne parlent d'eux qu'en se servant du terme de barbares, qui ont apporté chez eux la désolation. Ceci ne s'applique pas aux officiers, qui sont en général bien différents de leurs soldats, et dont plusieurs sont d'un mérite distingué; mais l'armée a un instinct sauvage que nous ne connaissons pas dans nos armées européennes.

Lorsqu'on demande aux habitants de l'Autriche, de la Moravie, de la Bohême, s'ils aiment leur Empereur : « Nous l'aimions, répondent-ils; mais comment voulez-vous que nous l'aimions encore? il a fait venir les Russes. »

A Vienne, le bruit avait couru que les Russes avaient battu l'armée française, et venaient sur Vienne; une femme a crié dans la rue : « Les Français sont battus; voici les Russes! » L'alarme a été générale; la crainte et la stupeur ont été dans Vienne. Voilà cependant le résultat des funestes conseils de Cobentzel, de Colloredo et de Lamberty. Aussi ces hommes sont-ils en horreur à la nation; et l'Empereur d'Autriche ne pourra reconquérir la confiance et l'amour de ses sujets, qu'en les sacrifiant à la haine publique; et un jour plus tôt, un jour plus tard, il faudra bien qu'il le fasse.

Capitulation conclue entre la brigade franco-bavaroise, commandée par le général-major comte de Mezzanelly, et la garnison de la forteresse de Kuffstein.

ARTICLE PREMIER.	RÉPONSES.
Demain, à dix heures du matin, le château de Kuffstein sera remis à la brigade franco-bavaroise : les postes extérieurs et l'entrée du château seront occupés à sept heures par ladite brigade.	Accordé; *mais, pour garantie réciproque, un capitaine des troupes bavaroises sera envoyé au château, et un capitaine de la garnison se rendra dans la ville.*
II. La garnison de Kuffstein sortira avec tous les honneurs de la guerre et toute son artillerie de campagne, sans néanmoins emporter aucunes munitions.	*La garnison de la place sortira avec tous les honneurs de la guerre; elle conservera les armes à feu et les armes blanches, mais la baïonnette sera mise au côté, et les pierres à feu ne seront point à la batterie. La garnison sortira avec deux pièces de trois et deux fourgons sans munitions.*
III. Les propriétés particulières seront respectées, et l'on s'engage à les transporter en toute sûreté jusqu'à l'armée autrichienne.	Accordé, *pour propriétés appartenant à la garnison. L'on se réserve particulièrement tous les plans et cartes des forts et des environs, qui ne seront point enlevés de la place.*
IV. La ratification des articles de la capitulation aura lieu aujourd'hui, d'après les lois et ordonnances militaires.	

Kuffstein, le 10 novembre 1805.

Les pièces ci-jointes ont été présentées à Sa Majesté à Schoenbrunn, le vendredi 24 brumaire (15 novembre) dans l'audience accordée au général Bruce, envoyé du Grand-Pensionnaire de Hollande.

Discours que le général Bruce a prononcé en remettant à S. M. l'Empereur et Roi la lettre du Grand-Pensionnaire.

Sire,

En remettant à V. M. la lettre dont le Grand-Pensionnaire,

mon beau-frère, m'a fait l'honneur de me charger, je m'estime heureux d'être auprès de V. M. l'interprète des sentiments qu'ont excités en lui les étonnants succès que viennent d'obtenir les armes de V. M. Le Grand-Pensionnaire m'a particulièrement chargé, Sire, de vous exposer qu'ayant été à même de voir sous ses yeux la politique astucieuse et perfide de l'Angleterre, il a été moins surpris peut-être que personne, de voir que ce gouvernement ne se reposerait pas sans avoir encore une fois soulevé une partie de l'Europe contre V. M. et ses alliés. Avant son départ de Londres, il savait qu'en rompant le traité d'Amiens, une guerre continentale entrait pour beaucoup dans le calcul du ministère britannique. L'expérience a prouvé, Sire, que le Grand-Pensionnaire ne s'était point trompé dans son attente; mais il s'est moins trompé encore dans sa conviction que le génie de V. M. saurait se débarrasser des trames ourdies par une tortueuse politique. Le résultat de vos nouveaux exploits, non seulement justifie, mais surpasse même cette conviction; et V. M. vient encore de donner à l'Europe une preuve éclatante qu'elle sait toujours tromper l'espoir et les projets de ses ennemis, et qu'elle réalise toujours l'espérance de ses alliés.

Le Grand-Pensionnaire, Sire, me charge de vous prier d'agréer ses félicitations sur les résultats glorieux de la campagne la plus miraculeuse qui ait jamais signalé les fastes militaires anciens et modernes. Il vous prie d'agréer ses vœux pour qu'une paix prompte et solide, que V. M. donnera à l'Europe, soit le fruit de ses vastes conceptions, et que V. M., après avoir répandu dans le cœur de ses ennemis la terreur de ses armes, fasse connaître à l'Europe qu'elle sait aussi la maintenir en paix.

Il m'a enfin chargé, Sire, de vous exprimer combien la sollicitude paternelle qui anime V. M. envers sa patrie le pénètre de la plus parfaite confiance que, à l'époque de cette paix désirée, V. M. réserve à la Batavie des destinées que le peuple le plus loyal et le plus fidèle peut attendre du plus puissant et du plus magnanime allié.

Lettre du Grand-Pensionnaire de la République batave.

SIRE,

Après tout ce que V. M. avait déjà fait dans la carrière glorieuse qu'elle a parcourue, il paraissait que rien ne devrait plus étonner. Cette idée, Sire, devait m'être particulièrement propre à moi, qui ai été à même de connaître et d'admirer de si près l'étendue de votre génie; mais ce que V. M. vient de faire dans la campagne qui, à peine ouverte, paraît être terminée, est encore un nouveau prodige par la conception la plus hardie, par la rapidité dans l'emploi des moyens, et par l'éclat du dénouement.

J'éprouve un besoin, Sire, de vous exprimer les sentiments de joie que vos grands exploits ont excités en moi, comme dans ma patrie; j'y vois de nouveaux garants que V. M. accomplira le rôle de régulateur des destinées des nations, et de bienfaiteur de l'humanité en général, et de ses alliés en particulier.

Mon beau-frère le général Bruce est chargé d'avoir l'honneur de remettre cette lettre à V. M. il sera l'interprète des sentiments d'admiration, de la plus profonde vénération, et du plus sincère attachement à votre personne, et des vœux que je ne cesse de faire pour que V. M., après avoir forcé ses ennemis à accepter une paix à laquelle V. M. saura imprimer le caractère de la stabilité, jouisse enfin, avec son auguste famille, du doux spectacle du rétablissement du droit des gens opéré par ses grands travaux, de la liberté de la mer, des bénédictions de l'humanité, de l'amour constant de ses peuples, et de la reconnaissance de ses fidèles alliés.

Je prie V. M. d'agréer avec bonté l'hommage de mon profond respect.

La Haye, ce 1er novembre.

VINGT-SEPTIÈME BULLETIN.

Porlitz, 28 brumaire (19 novembre.)

DEPUIS le combat de Zuntersdorff, l'ennemi a continué sa retraite avec la plus grande précipitation. Le général Sébastiani, avec sa brigade de dragons, l'a poursuivi l'épée dans les reins. Les immenses plaines de la Moravie ont favorisé sa poursuite. Le 27, à la hauteur de Porlitz, il a coupé la retraite à plusieurs corps, et a fait dans la journée deux mille Russes prisonniers de guerre.

Le prince Murat est entré le 17, à trois heures après midi, à Brünn, capitale de la Moravie, toujours suivant l'ennemi.

L'ennemi a évacué la ville et la citadelle, qui est un très bon ouvrage, capable de soutenir un siège en règle.

L'Empereur a mis son quartier-général à Porlitz.

Le maréchal Soult, avec son corps d'armée, est à Riemstschitz.

Le maréchal Lasnes est en avant de Porlitz.

Les Moraves ont encore plus de haine pour les Russes et d'amitié pour nous que les habitants de l'Autriche. Le pays est superbe et beaucoup plus fertile que l'Autriche. Les Moraves sont étonnés de voir au milieu de leurs immenses plaines les peuples de l'Ukraine, du Kamtschatka, de la Grande-Tartarie, et les Normands, les Gascons, les Bretons et les Bourguignons, en venir aux mains et s'égorger, sans cependant que leur pays ait rien de commun, ou qu'il y ait entre eux aucun intérêt politique immédiat; et ils ont assez de bon sens pour dire, dans leur mauvais bohémien, que le sang humain est devenu une marchandise dans les mains des Anglais. Un gros fermier morave disait dernièrement à un officier français, en parlant de l'Empereur Joseph II, que c'était l'Empereur des paysans, et que, s'il avait continué à vivre, il les aurait affranchis des droits féodaux qu'ils paient aux couvents de religieuses.

Nous avons trouvé à Brünn soixante pièces de canon, trois cents milliers de poudre, une grande quantité de blé et de farine, et des magasins d'habillement très considérables.

L'Empereur d'Allemagne s'est retiré à Olmutz. Nos postes sont à une marche de cette place.

VINGT-HUITIÈME BULLETIN.

Brünn, le 30 brumaire an XIV (21 novembre.)

L'EMPEREUR est entré à Brünn le 29, à dix heures du matin.

Une députation des états de Moravie, à la tête de laquelle se trouvait l'évêque, est venue à sa rencontre. L'Empereur est allé visiter les fortifications, et a ordonné qu'on armât la citadelle, dans laquelle on a trouvé plus de six mille fusils, une grande quantité de munitions de guerre de toute espèce, et entre autres quatre cents milliers de poudre.

Les Russes avaient réuni toute leur cavalerie, qui formait un corps d'environ six mille hommes, et voulaient défendre la jonction des routes de Brünn et d'Olmutz. Le général Watter les contint toute la journée, et, par différentes charges, les obligea à abandonner du terrain. Le

prince Murat fit marcher la division de cuirassiers du général d'Hautpoult et quatre escadrons de la garde impériale.

Quoique nos chevaux fussent fatigués, l'ennemi fut chargé et mis en déroute. Il laissa plus de deux cents hommes, cuirassiers ou dragons d'élite, sur le champ de bataille. Cent chevaux sont restés dans nos mains.

Le maréchal Beyssière, commandant la garde impériale, a fait, à la tête des quatre escadrons de la garde, une brillante charge qui a dérouté et culbuté l'ennemi. Rien ne contrastait comme le silence de la garde et des cuirassiers, et les hurlements des Russes.

Cette cavalerie russe est bien montée, bien équipée : elle a montré de l'intrépidité et de la résolution; mais les hommes ne paraissent pas savoir se servir de leurs sabres; et, à cet égard, notre cavalerie a un grand avantage. Nous avons eu quelques hommes tués et une soixantaine de blessés, parmi lesquels se trouvent le colonel Durosnel, du 16e de chasseurs, et le colonel Bourdon, du 11e de dragons.

L'ennemi s'est retiré de plusieurs lieues.

VINGT-NEUVIÈME BULLETIN.

Brünn, 2 frimaire an XIV (23 novembre.)

Le maréchal Ney a fait occuper Brixen, après avoir fait beaucoup de prisonniers à l'ennemi. Il a trouvé dans les hôpitaux un grand nombre de malades et de blessés autrichiens. Le 26 brumaire, il s'est emparé de Clauzen et de Botzen.

Le général Jellachich, qui défendait le Voralberg, était coupé.

Le maréchal Bernadotte occupe Iglau. Ses partis sont entrés en Bohème.

Le général Wreden, commandant les Bavarois, a pris une compagnie d'artillerie autrichienne, cent chevaux de troupe, cinquante cuirassiers et plusieurs officiers.

Il s'est emparé d'un magasin considérable d'avoine et autres grains, et d'un grand nombre de chariots attelés, chargés du bagage de plusieurs régiments et officiers autrichiens.

L'adjudant-commandant Maison a fait prisonniers, sur la route d'Iglau à Brünn, deux cents hommes des dragons de la Tour et des cuirassiers de Hohenlohe. Il a chargé un autre détachement de deux cents hommes, et a fait cent cinquante prisonniers.

Des reconnaissances ont été portées jusqu'à Olmutz. La cour a évacué cette place, et s'est retirée en Pologne.

La saison commence à devenir rigoureuse. L'armée française a pris position. Sa tête est appuyée par la place de Brünn, qui est très bonne, et qu'on s'occupe à armer et à mettre dans le meilleur état de défense.

Vienne, 2 frimaire an XIV (23 novembre.)

Le quartier-impérial était encore hier à Brünn. S. M., malgré ses fatigues et les rigueurs de la saison, jouit de la meilleure santé.

L'armée française a pris position.

L'armée russe se retire en Pologne.

On travaille à armer et à approvisionner la citadelle de Brünn, qui sera une très bonne place, et dans laquelle on découvre chaque jour de nouveaux magasins de munitions, d'artillerie et d'effets d'habillement.

TRENTIÈME BULLETIN.

Austerlitz, 12 frimaire an XIV (2 décembre.)

Le 6 frimaire, l'Empereur, en recevant la communication des pleins-pouvoirs de MM. de Stadion et de Giulay, offrit préalablement un armistice, afin d'épargner le sang, si l'on avait effectivement envie de s'arranger et d'en venir à un accommodement définitif.

Mais il fut facile à l'Empereur de s'apercevoir qu'on avait d'autres projets; et comme l'espoir du succès ne pouvait venir à l'ennemi que du côté de l'armée russe, il conjectura aisément que les 2e et 3e armées étaient arrivées, ou sur le point d'arriver à Olmutz, et que les négociations n'étaient plus qu'une ruse de guerre pour endormir sa vigilance.

Le 7, à neuf heures du matin, une nuée de Cosaques, soutenue par la cavalerie russe, fit plier les avant-postes du prince Murat, cerna Vischau, et y prit cinquante hommes à pied du 6e régiment de dragons. Dans la journée, l'Empereur de Russie se rendit à Vischau, et toute l'armée russe prit position derrière cette ville.

L'Empereur avait envoyé son aide-de-camp, le général Savary, pour complimenter l'Empereur de Russie dès qu'il avait su ce prince arrivé à l'armée. Le général Savary revint au moment où l'Empereur faisait la reconnaissance des feux de bivouac ennemis placés à Vischau. Il se loua beaucoup du bon accueil, des graces et des bons sentiments personnels de l'Empereur de Russie, et même du grand-duc Constantin, qui eut pour lui toute espèce de soins et d'attention; mais il lui fut facile de comprendre, par la suite des conversations qu'il eut pendant trois jours avec une trentaine de freluquets qui, sous différents titres, environnent l'Empereur de Russie, que les présomptions, l'imprudence et l'inconsidération règneraient dans les décisions du cabinet militaire, comme elles avaient régné dans celles du cabinet politique.

Une armée ainsi conduite ne pouvait tarder à faire des fautes. Le plan de l'Empereur fut, dès ce moment, de les attendre, et d'épier l'instant d'en profiter. Il donna sur-le-champ l'ordre de retraite à son armée, se retira de nuit, comme s'il eût essuyé une défaite, prit une bonne position à trois lieues en arrière, fit travailler avec beaucoup d'ostentation à la fortifier et à y établir des batteries.

Il fit proposer une entrevue à l'Empereur de Russie, qui lui envoya son aide-de-camp, le prince Dolgorouki. Cet aide-de-camp put remarquer que tout respirait, dans la contenance de l'armée française, la réserve et la timidité : le placement des grand'gardes, les fortifications que l'on faisait en toute hâte, tout laissait voir à l'officier russe une armée à demi battue.

Contre l'usage de l'Empereur, qui ne reçoit jamais avec tant de circonspection les parlementaires à son quartier-général, il se rendit lui-même à ses avant-postes. Après les premiers compliments, l'officier russe voulut entamer des questions politiques. Il tranchait sur tout avec une impertinence difficile à imaginer : il était dans

l'ignorance la plus absolue des intérêts de l'Europe et de la situation du continent. C'était, en un mot, un jeune trompette de l'Angleterre. Il parlait à l'Empereur comme il parle aux officiers russes, que depuis longtemps il indigne par sa hauteur et ses mauvais procédés. L'Empereur contint toute son indignation; et ce jeune homme, qui a pris une véritable influence sur l'Empereur Alexandre, retourna plein de l'idée que l'armée française était à la veille de sa perte. On se convaincra de tout ce qu'a dû souffrir l'Empereur, quand on saura que, sur la fin de la conversation, il lui proposa de céder la Belgique, et de mettre la couronne de fer sur la tête des plus implacables ennemis de la France. Toutes ces différentes démarches remplirent leur effet. Les jeunes têtes qui dirigent les affaires russes se livrèrent sans mesure à leur présomption naturelle. Il n'était plus question de battre l'armée française, mais de la tourner et de la prendre: elle n'avait tant fait que par la lâcheté des Autrichiens. On assure que plusieurs vieux généraux autrichiens, qui avaient fait des campagnes contre l'Empereur, prévinrent le conseil que ce n'était pas avec cette confiance qu'il fallait marcher contre une armée qui comptait tant de vieux soldats et d'officiers du premier mérite. Ils disaient qu'ils avaient vu l'Empereur réduit à une poignée de monde, dans les circonstances les plus difficiles, ressaisir la victoire par des opérations rapides et imprévues, et détruire les armées les plus nombreuses; que cependant ici on n'avait obtenu aucun avantage; qu'au contraire toutes les affaires d'arrière-garde de la première armée russe avaient été en faveur de l'armée française : mais à cela, cette jeunesse présomptueuse opposait la bravoure de quatre vingt mille Russes; l'enthousiasme que leur inspirait la présence de leur Empereur, le corps d'élite de la garde impériale de Russie, et, ce qu'ils n'osaient probablement pas dire, leur talent, dont ils étaient étonnés que les Autrichiens voulussent méconnaître la puissance.

Le 10, l'Empereur, du haut de son bivouac, aperçut, avec une indicible joie, l'armée russe commençant, à deux portées de canon de ses avant-postes, un mouvement de flanc pour tourner sa droite. Il vit alors jusqu'à quel point la présomption et l'ignorance de l'art de la guerre avaient égaré les conseils de cette brave armée. Il dit plusieurs fois : « Avant demain au soir, cette armée est à moi. » Cependant le sentiment de l'ennemi était bien différent : il se présentait devant nos grand'gardes à portée de pistolet; il défilait par une marche de flanc sur une ligne de quatre lieues, en prolongeant l'armée française, qui paraissait ne pas oser sortir de sa position : il n'avait qu'une crainte, c'était que l'armée française ne lui échappât. On fit tout pour confirmer l'ennemi dans cette idée. Le prince Murat fit avancer un petit corps de cavalerie dans la plaine; mais tout d'un coup il parut étonné des forces immenses de l'ennemi, et rentra à la hâte. Ainsi tout tendait à confirmer le général russe dans l'opération mal calculée qu'il avait arrêtée. L'Empereur fit mettre à l'ordre la proclamation ci-jointe. Le soir, il voulut visiter à pied, et incognito, tous les bivouacs; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il fut reconnu. Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats en le voyant. Des fanaux de paille furent mis en un instant au haut de milliers de perches, et quatre-vingt mille hommes se présentèrent au-devant de l'Empereur, en le saluant par des acclamations, les uns pour fêter l'anniversaire de son couronnement, les autres disant que l'armée donnerait le lendemain son bouquet à l'Empereur. Un des plus vieux grenadiers s'approcha de lui, et lui dit : « Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer. Je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

L'Empereur dit, en entrant dans son bivouac, qui consistait en une mauvaise cabane de paille sans toit, que lui avaient faite les grenadiers : « Voilà la plus belle soirée de ma vie; mais je regrette de penser que je perdrai bon nombre de ces braves gens. Je sens, au mal que cela me fait, qu'ils sont véritablement mes enfants; et, en vérité, je me reproche quelquefois ce sentiment; car je crains qu'il ne finisse par me rendre inhabile à faire la guerre. » Si l'ennemi eût pu voir ce spectacle, il eût été épouvanté. Mais l'insensé continuait toujours son mouvement, et courait à grands pas à sa perte.

L'Empereur fit sur-le-champ toutes ses dispositions de bataille. Il fit partir le maréchal Davoust en toute hâte pour se rendre au couvent de Raygern : il devait, avec une de ses divisions et une division de dragons, y contenir l'aile gauche de l'ennemi, afin qu'au moment donné elle se trouvât tout enveloppée. Il donna le commandement de la gauche au maréchal Lasnes, de la droite au maréchal Soult, du centre au maréchal Bernadotte, et de toute la cavalerie, qu'il réunit sur un seul point, au prince Murat. La gauche du maréchal Lasnes était appuyée au Santon, position superbe que l'Empereur avait fait fortifier, et où il avait fait placer dix-huit pièces de canon. Dès la veille, il avait confié la garde de cette belle position au 17e régiment d'infanterie légère; et certes elle ne pouvait être gardée par de meilleures troupes. La division du général Suchet formait la gauche du maréchal Lasnes; celle du général Caffarelli formait sa droite, qui était appuyée sur la cavalerie du prince Murat. Celle-ci avait devant elle les hussards et chasseurs sous les ordres du général Kellermann, et les divisions de dragons Watter et Beaumont, et en réserve les divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et d'Hautpoult, avec vingt-quatre pièces d'artillerie légère.

Le maréchal Bernadotte, c'est-à-dire le centre, avait à sa gauche la division du général Rivaud, appuyée à la droite du prince Murat, et à sa droite la division du général Drouet.

Le maréchal Soult, qui commandait la droite de l'armée, avait à sa gauche la division du général Vandamme, au centre la division du général Saint-Hilaire, à sa droite la division du général Legrand.

Le maréchal Davoust était détaché sur la droite du général Legrand, qui gardait les débouchés des Étangs, et des villages de Sokolnitz et de Celnitz. Il avait avec lui la division Friant et les dragons de la division du général Bourcier. La division du général Gudin devait se mettre de grand matin en marche de Nicolsburg, pour contenir le corps ennemi qui aurait pu déborder la droite.

L'Empereur, avec son fidèle compagnon de guerre le maréchal Berthier, son premier aide-de-camp le colonel-général Junot, et tout son état-major, se trouvait en réserve avec les dix bataillons de sa garde, et les dix bataillons de grenadiers du général Oudinot, dont le général Duroc commandait une partie.

Cette réserve était rangée sur deux lignes en colonnes par bataillon, à distance de déploiement, ayant dans les intervalles quarante pièces de canon servies par les canonniers de la garde. C'est avec cette réserve que l'Empereur avait le projet de se précipiter par-tout où il eût été nécessaire. On peut dire que cette réserve seule valait une armée.

A une heure du matin l'Empereur monta à cheval pour parcourir ses postes, reconnaître les feux des bivouacs de l'ennemi, et se faire rendre compte par les grand'gardes de ce qu'elles avaient pu entendre des mouvements des Russes. Il apprit qu'ils avaient passé la nuit dans l'ivresse et des cris tumultueux, et qu'un corps d'infanterie russe s'était présenté au village de Sokolnitz, occupé par un régiment de la division du général Legrand, qui reçut ordre de le renforcer.

Le 11 frimaire, le jour parut enfin. Le soleil se leva radieux; et cet anniversaire du couronnement de l'Empereur, où allait se passer un des plus beaux faits d'armes du siècle, fut une des plus belles journées de l'automne.

Cette bataille, que les soldats s'obstinent à appeler *la journée des Trois Empereurs*, que d'autres appellent *la journée de l'anniversaire*, et que l'Empereur a nommée *la bataille d'Austerlitz*, sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation.

L'Empereur, entouré de tous les maréchaux, attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci. Aux premiers rayons du soleil, les ordres furent donnés, et chaque maréchal rejoignit son corps au grand galop.

L'Empereur dit, en passant sur le front de bandière de plusieurs régiments : « Soldats, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui confonde l'orgueil de nos ennemis »; et aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes, et des cris de *vive l'Empereur*, furent le véritable signal du combat. Un instant après la canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite, que l'avant-garde ennemie avait déjà débordée; mais la rencontre imprévue du maréchal Davoust arrêta l'ennemi tout court, et le combat s'engagea.

Le maréchal Soult s'ébranle au même instant, se dirige sur les hauteurs du village de Pratzen avec les divisions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire, et coupe entièrement la droite de l'ennemi, dont tous les mouvements devinrent incertains. Surprise par une marche de flanc pendant qu'elle fuyait, se croyant attaquante et se voyant attaquée, elle se regarde comme à demi battue.

Le prince Murat s'ébranle avec sa cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lasnes, marche en échelons par régiments, comme à l'exercice. Une canonnade épouvantable s'engage sur toute la ligne: deux cents pièces de canon et près de deux cent mille hommes faisaient un bruit affreux; c'était un véritable combat de géants. Il n'y avait pas une heure qu'on se battait, et toute la gauche de l'ennemi était coupée. Sa droite se trouvait déjà arrivée à Austerlitz, quartier-général des deux Empereurs, qui durent faire marcher sur-le-champ la garde de l'Empereur de Russie, pour tâcher de rétablir la communication du centre avec la gauche. Un bataillon du 4e de ligne fut chargé par la garde impériale russe à cheval, et culbuté : mais l'Empereur n'était pas loin; il s'aperçut de ce mouvement; il ordonna au maréchal Beyssière de se porter au secours de sa droite avec ses invincibles, et bientôt les deux gardes furent aux mains.

Le succès ne pouvait être douteux; dans un moment la garde russe fut en déroute. Colonel, artillerie, étendards, tout fut enlevé. Le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé; lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Des hauteurs d'Austerlitz, les deux Empereurs virent la défaite de toute la garde russe. Au même moment le centre de l'armée, commandé par le maréchal Bernadotte, s'avança; trois de ses régiments soutinrent une très belle charge de cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lasnes, donna plusieurs fois. Toutes les charges furent victorieuses. La division du général Caffarelli s'est distinguée; les divisions de cuirassiers sont emparées des batteries de l'ennemi. A une heure après midi la victoire était décidée; elle n'avait pas été un moment douteuse. Pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait donné nulle part. La canonnade ne se soutenait plus qu'à notre droite. Le corps ennemi, qui avait été cerné et chassé de toutes ses hauteurs, se trouvait dans un bas-fond et acculé à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de canon. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Abouckir; vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans les lacs.

Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, mettent bas les armes, et se rendent prisonnières; tout le parc ennemi est pris. Les résultats de cette journée sont quarante drapeaux russes, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale; un nombre considérable de prisonniers; l'état-major ne les connaît pas encore tous; on avait déjà la note de vingt mille; douze à quinze généraux, au moins quinze mille Russes tués, restés sur le champ de bataille. Quoiqu'on n'ait pas encore les rapports, on peut, au premier coup d'œil, évaluer notre perte à huit cents hommes tués, et à quinze cents ou seize cents blessés. Cela n'étonnera pas les militaires, qui savent que ce n'est que dans la déroute qu'on perd des hommes; et nul autre corps que le bataillon du 4e n'a été rompu. Parmi les blessés sont le général Saint-Hilaire, qui, blessé au commencement de l'action, est resté toute la journée sur le champ de bataille, et s'est couvert de gloire; les généraux de division Kellermann et Watter, les généraux de brigade Valhubert, Thiébaut, Sébastiani, Compan, et Rapp, aide-de-camp de l'Empereur. C'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des grenadiers de la garde, a pris le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie. Quant aux hommes qui se sont distingués, c'est toute l'armée qui s'est couverte de gloire. Elle a constamment chargé aux cris de *vive l'Empereur!*

BATAILLE D'AUSTERLITZ COMMANDÉE PAR S. M. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS EN PERSONNE, LE 2 DECEMBRE 1805.

et l'idée de célébrer si glorieusement l'anniversaire du couronnement, animait encore le soldat.

L'armée française, quoique nombreuse et belle, était moins nombreuse que l'armée ennemie, qui était forte de cent cinq mille hommes, dont quatre-vingt mille Russes et vingt-cinq mille Autrichiens. La moitié de cette armée est détruite; le reste a été mis en déroute complète, et la plus grande partie a jeté ses armes.

Cette journée coûtera des larmes de sang à Saint-Pétersbourg. Puisse-t-elle y faire rejeter avec indignation l'or de l'Angleterre! et puisse ce jeune prince, que tant de vertus appelaient à être le père de ses sujets, s'arracher à l'influence de ces trente freluquets que l'Angleterre solde avec art, et dont les impertinences obscurcissent ses intentions, lui font perdre l'amour de ses soldats, et le jettent dans les opérations les plus erronées. La nature, en le douant de si grandes qualités, l'avait appelé à être le consolateur de l'Europe. Des conseils perfides, en le rendant l'auxiliaire de l'Angleterre, le placeront dans l'histoire au rang des hommes qui, en perpétuant la guerre sur le continent, auront consolidé la tyrannie britannique sur les mers, et fait le malheur de notre génération. Si la France ne peut arriver à la paix qu'aux conditions que l'aide-de-camp Dolgorouski a proposées à l'Empereur, et que M. de Novozilof avait été chargé de porter, la Russie ne les obtiendrait pas, quand même son armée serait campée sur les hauteurs de Montmartre.

Dans une relation plus détaillée de cette bataille, l'état-major fera connaître ce que chaque corps, chaque officier, chaque général ont fait pour illustrer le nom français, et donner un témoignage de leur amour à leur Empereur.

Le 12, à la pointe du jour, le prince Jean de Lichtenstein, commandant l'armée autrichienne, est venu trouver l'Empereur à son quartier-général, établi dans une grange. Il en a eu une longue audience. Cependant nous poursuivons nos succès. L'ennemi s'est retiré sur le chemin d'Austerlitz à Godding. Dans cette retraite il prête le flanc; l'armée française est déjà sur ses derrières, et le suit l'épée dans les reins.

Jamais champ de bataille ne fut plus horrible. Du milieu des lacs immenses on entend encore les cris de milliers d'hommes qu'on ne peut secourir. Il faudra trois jours pour que tous les blessés ennemis soient évacués sur Brünn. Le cœur saigne. Puisse tant de sang versé, tant de malheurs, retomber enfin sur les perfides insulaires qui en sont la cause! puissent les lâches oligarques de Londres porter la peine de tant de maux!

Au bivouac, le 10 frimaire an XIV (2 décembre.)

SOLDATS,

L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons; je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups : car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée sur-tout où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que sous prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France; et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

Austerlitz, le 12 frimaire an XIV (3 décembre.)

SOLDATS,

Je suis content de vous; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les Empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée; ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée; mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties, et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux; mais dans le même moment nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir; et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis; projets téméraires et insensés, que le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre Empereur vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France. Là, vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes; mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on réponde : Voilà un brave!

Circulaire à MM. les Évêques et aux Présidents de Consistoires.

Austerlitz, le 12 frimaire an XIV (3 décembre.)

M. l'évêque du diocèse de.....

La victoire éclatante que viennent de remporter nos armes sur les armées combinées d'Autriche et de Russie, commandées par les Empereurs de Russie et d'Autriche en personne, est une preuve visible de la protection de Dieu, et demande qu'il soit rendu, dans toute l'étendue de notre empire, de solennelles actions de graces.

Nous espérons que des succès aussi marquants que ceux que nous avons obtenus à la journée d'Austerlitz porteront enfin nos ennemis à éloigner d'eux les conseils perfides de l'Angleterre, seul moyen qui puisse ramener la paix sur le continent.

Au reçu de la présente, vous voudrez donc bien, selon

l'usage, chanter un *Te Deum*, auquel notre intention est que toutes les autorités constituées et notre peuple assistent. Cette lettre n'étant pas à une autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

TRENTIÈME BULLETIN *bis*.

Austerlitz, 13 Frimaire an XIV (4 décembre.)

En ce moment arrive au quartier-général la capitulation envoyée par le maréchal Augereau, du corps d'armée autrichienne commandé par le général Jellachich. L'Empereur eût préféré que l'on eût gardé les prisonniers en France, cela eût-il dû occasionner quelques jours de blocus de plus; car l'expérience a prouvé que, renvoyés en Autriche, les soldats servent incontinent après.

Le général Wreden, commandant les Bavarois, a eu différentes affaires en Bohème contre l'archiduc Ferdinand. Il a fait quelques centaines de prisonniers.

Le prince de Rohan, à la tête d'un corps de six mille hommes, qui avait été coupé par le maréchal Ney et par le maréchal Augereau, s'est jeté sur Trente, a passé la gorge de Bonacio, et tenté de pénétrer à Venise. Il a été battu par le général Saint-Cyr, qui l'a fait prisonnier avec ses six mille hommes. Ci-joint la dépêche du maréchal Masséna, qui en rend compte au ministre de la guerre.

Capitulation de l'armée autrichienne commandée par le lieutenant-général Jellachich.

Le général de division Maurice Mathieu, grand-officier de la légion d'honneur, commandant la seconde division du 7e corps de la grande armée, autorisé par M. le maréchal d'empire Augereau, général en chef du 7e corps de la grande armée; et M. le général-major Wolffskel, au service de S. M. I. et R. l'Empereur d'Allemagne, autorisé par M. le général Jellachich, commandant en chef le corps d'armée autrichienne dans le Voralberg, sont convenus des articles suivants:

ARTICLE PREMIER.

Le corps d'armée aux ordres de M. le lieutenant-général Jellachich sera prisonnier de guerre sur parole. Ce corps défilera avec tous les honneurs de la guerre; il mettra bas les armes et sera conduit en Bohème, aux avant-postes de l'armée autrichienne.

II. Les officiers garderont leurs chevaux, armes et bagages.

III. Tous les chevaux de troupes, les armes, toute l'artillerie, toutes les munitions et magasins militaires, tout ce qui n'est pas propriété particulière, sera remis à l'armée française.

IV. L'armée française prendra possession de tout le Voralberg, de Feldkirch, Rudentz, et de leur territoire jusqu'à Larlemberg.

V. Les trois bataillons du régiment de Beaulieu sont compris dans la présente capitulation, si le 23 brumaire (14 novembre) à sept heures du soir, ils n'ont pas *joint le* corps du prince de Rohan, et s'ils sont sur Larlemberg.

VI. Tous les officiers et toutes les troupes du corps d'armée de M. le lieutenant-général Jellachich donneront leur parole d'honneur de ne point servir pendant un an, à compter de la date de la présente capitulation, contre les troupes de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, ou contre ses alliés.

VII. Les malades qui resteront dans les hôpitaux français seront traités avec tous les égards et tous les soins prescrits par l'humanité, et seront renvoyés après leur guérison, se trouvant compris dans l'article VI.

VIII. Le corps d'armée autrichienne sera conduit en Bohème, par la route de Lindau, Tettuang, Biberach, Gunzbourg, Amberg et Retz; il marchera sur trois colonnes, fera les journées ordinaires de troupes, et sera traité, pour les logements, vivres et fourrages, comme les régiments français.

IX. Les troupes autrichiennes seront pendant leur marche, pour leur police et discipline, sous les ordres de leurs officiers, qui seront responsables de tous les dégâts qui pourraient être commis, et elles seront conduites par une escorte française.

X. Un officier d'état-major d'artillerie et de génie, un inspecteur aux revues, et un commissaire des guerres, prendront possession des arsenaux et magasins de Feldkirch, demain 24 brumaire (15 novembre) à midi, et il y sera envoyé un bataillon.

XI. Le corps d'armée autrichienne défilera, après-demain 25 brumaire (16 novembre) à huit heures du matin, devant l'armée française, déposera ensuite ses armes, et fera la remise de ses drapeaux.

Fait double à Dornbern, le 23 brumaire an XIV (14 novembre 1805.)

Au quartier-général de Gorizia, le 5 frimaire an XIV (26 novembre.)

Le général en chef était instruit par divers rapports, spécialement par une lettre du général Vial, ambassadeur de S. M. I. et R. à Berne, qu'un corps de l'armée autrichienne, qui se trouvait coupé par suite des manœuvres de la grande armée, devait descendre des montagnes du Tirol. Il calcula que cette colonne, dans sa situation, chercherait, soit à traverser la ligne de l'armée pour arriver aux lagunes de Venise et se réunir aux troupes qui occupent cette place, soit à opérer par Feltre et Bellune pour se joindre aux débris de l'armée du prince Charles vers Laybach. Dans la première hypothèse, la position de l'aile droite, qu'il avait laissée pour observer Venise, sous les ordres du lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr, lui répondait que les ennemis ne tenteraient pas impunément le passage. Dans la seconde hypothèse, il avait fait occuper les deux Ponteba et la Chiusa di Pletz autrichienne par plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie, sous les ordres des généraux de brigade Lacour et Lenchantin. Quelque direction que prît la colonne ennemie, la situation de l'armée sur l'Isonzo permettait de détacher à temps des forces suffisantes pour la couper; et cependant l'avant-garde ennemie continuait sa marche sur Laybach.

La colonne, forte d'environ sept mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux, commandée par le prince de Rohan, est venue, le 2 frimaire, se jeter sur Bassano: elle put aisément enlever le faible détachement de cent cinquante hommes qui formait la garnison, et elle se dirigea sur Castel-Franco. Aussitôt que le lieutenant-général Saint-Cyr en eut avis, il jugea que le but de l'ennemi était en effet de traverser notre ligne, dont sans doute il ne connaissait pas la force, et il fit ses dispositions pour le bien recevoir.

Le général en chef, qui avait tout prévu, était tranquille de ce côté; mais, pour ne rien donner au hasard des

évènements, il prit des mesures pour faire arriver, à marche forcée, sur la Piave, la division des grenadiers, commandée par le général Partouneaux, deux brigades des divisions Duhesme et Seras, la division des cuirassiers, et une brigade de dragons : les grenadiers devaient remonter la Piave par il Bosco del Montello, et tourner la position de Bassano. La division Gardanne, dirigée en même temps sur Venzone, devait renforcer les détachements envoyés aux deux Ponteba pour couper toute retraite à l'ennemi, dans le cas où il eût déjà pris la route de Bellune et de la Pieva-di-Cadore pour gagner Villach, et rejoindre le prince Charles à Laybach.

Le général en chef avait laissé le reste des troupes sur l'Isonzo, sous le commandement du général Duhesme, et se portait lui-même sur la Piave, pour y diriger les mouvements qu'il avait ordonnés. Le lieutenant-général Saint-Cyr manœuvrait pour reconnaître l'ennemi et l'arrêter. Il avait formé une colonne, tirée des divisions Regnier, Lecchi et Verdier; il était lui-même à Campo-San-Pietro, avec le régiment polonais commandé par le général Peyri. Le général Regnier, à Novale, avait ordre de marcher, le 3 frimaire, à la pointe du jour, sur Castel-Franco. L'ennemi, arrivé de la veille, et sentant la difficulté de sa position, prévint l'attaque; il se jeta violemment sur la division Regnier, qui le reçut avec la plus grande vigueur, et l'eut bientôt culbuté; il revint plusieurs fois à la charge, et heurta toujours contre le même écueil.

Pendant ce temps, le lieutenant-général Saint-Cyr fit faire un mouvement au régiment polonais, et tourna l'ennemi : ce ne fut plus alors qu'une déroute jusqu'à Castel-Franco, où nos troupes arrivèrent aussitôt que les Autrichiens. Tout ce qui n'avait pas péri, ou qui n'avait pas été pris sur le champ de bataille, a demandé à capituler. Six mille hommes d'infanterie et mille chevaux sont restés en notre pouvoir. C'est beaucoup plus que nous ne leur avions opposé de combattants effectifs; mais ils sentirent que, par l'effet nécessaire des dispositions qui les menaçaient de toutes parts, leur perte devenait inévitable. Le général prince de Rohan, commandant ce corps, plusieurs colonels et beaucoup d'officiers sont au rang de nos prisonniers. Six drapeaux et un étendard, douze pièces de canon, leurs caissons et d'immenses bagages sont les résultats de la victoire. Il a été perdu deux étendards dans la mêlée. Nous n'avons à regretter qu'une centaine d'hommes mis hors de combat. Nous avons retrouvé les prisonniers faits sur nous à Bassano. Un corps de Croates, qu'on présume avoir fait partie de la colonne, est attendu aux débouchés des montagnes. Il est difficile qu'il nous échappe, d'après les mesures déjà prises pour lui faire partager le même sort.

Le lieutenant-général Gouvion Saint-Cyr a déployé une grande habileté dans les manœuvres. Il donne lui-même de justes éloges à la bravoure et aux talents du général de division Regnier. Il cite avec honneur les chefs des 10e et 56e régiments de ligne, le chef de bataillon Clavel, commandant le bataillon suisse; les chefs de brigade Grabinsky, et de bataillon Bialowiski et Clopsky.

Le général de brigade Lacour est à Villach; il pousse ses avant-postes sur Clagenfurth, et touche au moment de communiquer avec la grande armée.

L'avant-garde, aux ordres du général Espagne, fait à chaque pas de nouveaux prisonniers. Les routes d'Idria et de Laybach sont couvertes de chevaux tués, de caissons rompus, et de milliers de boulets abandonnés.

TRENTE-UNIÈME BULLETIN.

Austerlitz, 14 frimaire an XIV (5 décembre.)

L'Empereur est parti hier d'Austerlitz, et est allé à ses avant-postes près de Saruschitz, et s'est là placé à son bivouac. L'Empereur d'Allemagne n'a pas tardé à arriver. Ces deux monarques ont eu une entrevue qui a duré deux heures. L'Empereur d'Allemagne n'a pas dissimulé, tant de sa part que de la part de l'Empereur de Russie, tout le mépris que leur inspirait la conduite de l'Angleterre. « Ce sont des marchands, a-t-il répété, qui mettent en feu le continent pour s'assurer le commerce du monde. »

Ces deux princes sont convenus d'un armistice et des principales conditions de la paix, qui sera négociée et terminée sous peu de jours.

L'Empereur d'Allemagne a fait également connaître à l'Empereur, que l'Empereur de Russie demandait à faire sa paix séparée; qu'il abandonnait entièrement les affaires de l'Angleterre, et n'y prenait plus aucun intérêt.

L'Empereur d'Allemagne répéta plusieurs fois dans la conversation : « Il n'y a point de doute, dans sa querelle avec l'Angleterre, la France a raison. » Il demanda aussi une trêve pour les restes de l'armée russe. L'Empereur lui fit observer que l'armée russe était cernée, que pas un homme ne pouvait échapper : « Mais, ajouta-t-il, je désire faire une chose agréable à l'Empereur Alexandre; je laisserai passer l'armée russe; j'arrêterai la marche de mes colonnes; mais Votre Majesté me promet que l'armée russe retournera en Russie, et évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne. » — « C'est l'intention de l'Empereur Alexandre, a répondu l'Empereur d'Allemagne; je puis vous l'assurer : d'ailleurs, dans la nuit, vous pourrez vous en convaincre par vos propres officiers. »

On assure que l'Empereur a dit à l'Empereur d'Allemagne, en le faisant approcher du feu de son bivouac : « Je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois. » L'Empereur d'Allemagne a répondu en riant : « Vous tirez si bon parti de cette habitation, qu'elle doit vous plaire. » C'est du moins ce que l'on croit avoir entendu. La nombreuse suite des deux princes n'était pas assez éloignée pour qu'elle ne pût entendre plusieurs choses.

L'Empereur a accompagné l'Empereur d'Allemagne à sa voiture, et s'est fait présenter les deux princes de Lichtenstein et le général prince de Schwarzenberg. Après cela, il est revenu coucher à Austerlitz.

On recueille tous les renseignements pour faire une belle description de la bataille d'Austerlitz. Un grand nombre d'ingénieurs lèvent le plan du champ de bataille. La perte des Russes a été immense. Les généraux Kutuzow et Buxhowden ont été blessés, dix ou douze généraux ont été tués; plusieurs aides-de-camp de l'Empereur de Russie et un grand nombre d'officiers de distinction ont été tués.

Ce n'est pas cent vingt pièces de canon qu'on a pris, mais cent cinquante. Les colonnes ennemies qui se jetèrent dans les lacs furent favorisées par la glace; mais la canonnade la rompit, et des colonnes entières se noyèrent. Le soir de la journée, et pendant plusieurs heures de la nuit, l'Empereur a parcouru le champ de bataille et fait enlever les blessés : spectacle horrible s'il en fut jamais! L'Empereur, monté sur des chevaux très vites, passait avec la rapidité de l'éclair, et rien n'était plus touchant que de voir ces braves gens le reconnaître sur-le-champ. Les uns oubliaient leurs souffrances et disaient : « Au moins la victoire est-elle bien assurée? » Les autres : « Je souffre depuis huit heures, et depuis le commencement de la bataille je suis abandonné; mais j'ai bien fait mon devoir. » D'autres : « Vous devez être content de vos soldats aujourd'hui. » A chaque soldat blessé, l'Empereur laissait une garde qui le faisait transporter dans les ambulances. Il est horrible de le dire; quarante-huit heures après la bataille, il y avait encore un grand nombre de Russes qu'on n'avait pu panser. Tous les Français le furent avant la nuit. Au lieu de quarante drapeaux, il y en a jusqu'à cette heure quarante-cinq, et l'on trouve encore les débris de plusieurs.

Rien n'égale la gaieté des soldats à leur bivouac. A peine aperçoivent-ils un officier de l'Empereur, qu'ils lui crient: l'Empereur a-t-il été content de nous? »

En passant devant le 28e de ligne, qui a beaucoup de conscrits du Calvados et de la Seine-Inférieure, l'Empereur lui dit : « J'espère que les Normands se distingueront aujourd'hui. » Ils ont tenu parole; les Normands se sont distingués. L'Empereur, qui connaît la composition de chaque régiment, a dit à chacun son mot, et ce mot arrivait et parlait au cœur de ceux auxquels il était adressé, et devenait leur mot de ralliement au milieu du feu. Il dit au 57e : « Souvenez-vous qu'il y a bien des années que je vous ai surnommé *le Terrible*. » Il faudrait nommer tous les régiments de l'armée; il n'en est aucun qui n'ait fait des prodiges de bravoure et d'intrépidité. C'est là le cas de dire que la mort s'épouvantait et fuyait devant nos rangs, pour s'élancer dans les rangs ennemis: pas un corps n'a fait un mouvement rétrograde. L'Empereur disait : « J'ai donné trente batailles comme celle-ci; mais je n'en ai vu aucune où la victoire ait été si décidée, et les destins si peu balancés. » La garde à pied de l'Empereur n'a pu donner; elle en pleurait de rage. Comme elle demandait absolument à faire quelque chose : « Réjouissez-vous de ne rien faire, lui dit l'Empereur; vous devez donner en réserve; tant mieux si l'on n'a pas besoin de vous aujourd'hui. »

Trois colonels de la garde impériale russe sont pris avec le général qui la commandait. Les hussards de cette garde ont fait une charge sur la division Caffarelli. Cette seule charge leur a coûté cinq cents hommes qui restèrent sur le champ de bataille. La cavalerie française s'est montrée supérieure, et a parfaitement fait. A la fin de la bataille, l'Empereur a envoyé le colonel Dallemagne avec deux escadrons de sa garde en partisans, pour parcourir à volonté les environs du champ de bataille, et ramener les fuyards. Il a pris plusieurs drapeaux, quinze pièces de canon, et fait quinze cents prisonniers. La garde regrette beaucoup le colonel des chasseurs à cheval Morland, tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe. Cette artillerie fut prise; mais ce brave colonel trouva la mort. Nous n'avons eu aucun général tué. Le colonel Mas, du 14e de ligne, brave homme, a été tué. Beaucoup de chefs de bataillon ont été blessés. Les voltigeurs ont rivalisé avec les grenadiers. Le 55e, le 43e, le 14e, le 36e, le 40e, le 17e.....; mais on n'ose nommer aucun corps; ce serait une injustice pour les autres : ils ont tous fait l'impossible. Il n'y avait pas un officier, pas un général, pas un soldat qui ne fût décidé à vaincre ou à périr.

Il ne faut point taire un trait qui honore l'ennemi : le commandant de l'artillerie de la garde impériale russe venait de perdre ses pièces; il rencontra l'Empereur : « Sire, lui dit-il, faites-moi fusiller; je viens de perdre mes pièces. » — « Jeune homme, lui répondit l'Empereur, j'apprécie vos larmes; mais on peut être battu par mon armée, et avoir encore des titres à la gloire. »

Nos avant-postes sont arrivés à Olmutz; l'Impératrice et toute sa cour s'en sont sauvés en toute hâte.

Le colonel Corbineau, écuyer de l'Empereur, commandant le 5e régiment de chasseurs, a eu quatre chevaux tués; au cinquième, il a été blessé lui-même, après avoir enlevé un drapeau. Le prince Murat se loue beaucoup des belles manœuvres du général Kellermann, des belles charges des généraux Nansouty et d'Hautpoult, et enfin de tous les généraux; mais il ne sait qui nommer, parce qu'il faudrait les nommer tous.

Les soldats du train ont mérité les éloges de l'armée. L'artillerie a fait un mal épouvantable à l'ennemi. Quand on en a rendu compte à l'Empereur, il a dit : « Ces succès me font plaisir, car je n'oublie pas que c'est dans ce corps que j'ai commencé ma carrière militaire. »

L'aide-de-camp de l'Empereur, le général Savary, avait accompagné l'Empereur d'Allemagne après l'entrevue, pour savoir si l'Empereur de Russie adhérait à la capitulation. Il a trouvé les débris de l'armée russe sans artillerie ni bagages, et dans un épouvantable désordre. Il était minuit : le général Meerfeld avait été repoussé de Godding par le maréchal Davoust; l'armée russe était cernée; pas un homme ne pouvait s'échapper. Le prince Czartorinski introduisit le général Savary près de l'Empereur : « Dites à votre maître, lui cria ce prince, que je m'en vais; qu'il a fait hier des miracles; que cette journée a accru mon admiration pour lui; que c'est un prédestiné du ciel; qu'il faut à mon armée cent ans pour égaler la sienne. Mais puis-je me retirer avec sûreté? — Oui, sire, lui dit le général Savary, si V. M. ratifie ce que les deux Empereurs de France et d'Allemagne ont arrêté dans leur entrevue. — Eh qu'est-ce? — Que l'armée de V. M. se retirera chez elle par les journées d'étape qui seront réglées par l'Empereur, et qu'elle évacuera l'Allemagne et la Pologne autrichienne. A cette condition, j'ai l'ordre de l'Empereur de me rendre à nos avant-postes, qui vous ont déjà tourné, et d'y donner ses ordres pour protéger votre retraite, l'Empereur voulant respecter l'ami du premier Consul. — Quelle garantie faut-il pour cela? — Sire, votre parole. — Je vous la donne. » Cet aide-de-camp partit sur-le-champ au grand galop, se rendit auprès du maréchal

Davoust, auquel il donna l'ordre de cesser tout mouvement et de rester tranquille. Puisse cette générosité de l'Empereur des Français ne pas être aussitôt oubliée en Russie que le beau procédé de l'Empereur, qui renvoya six mille hommes à l'Empereur Paul avec tant de grace et de marques d'estime pour lui! Le général Savary avait causé une heure avec l'Empereur de Russie, et l'avait trouvé tel que doit être un homme de cœur et de sens, quelques revers d'ailleurs qu'il ait éprouvés. Ce monarque lui demanda des détails sur la journée : « Vous étiez inférieurs à moi, lui dit-il, et cependant vous étiez supérieurs sur tous les points d'attaque. — Sire, répondit le général Savary, c'est l'art de la guerre et le fruit de quinze ans de gloire; c'est la quarantième bataille que donne l'Empereur. — Cela est vrai; c'est un grand homme de guerre. Pour moi, c'est la première fois que je vois le feu. Je n'ai jamais eu la prétention de me mesurer avec lui. — Sire, quand vous aurez de l'expérience, vous le surpasserez peut-être. — Je m'en vais donc dans ma capitale. J'étais venu au secours de l'Empereur d'Allemagne : il m'a fait dire qu'il est content; je le suis aussi. »

A son entrevue avec l'Empereur d'Allemagne, l'Empereur lui a dit : « M. et Mme Colloredo, MM. Paget et Rasumowski ne font qu'un avec votre ministre Cobentzel : voilà les vraies causes de la guerre; et si V. M. continue à se livrer à ces intrigants, elle ruinera toutes ses affaires et s'aliènera les cœurs de ses sujets, elle cependant qui a tant de qualités pour être heureuse et aimée! »

Un major autrichien s'étant présenté aux avant-postes, porteur de dépêches de M. de Cobentzel pour M. de Stadion à Vienne, l'Empereur a dit : « Je ne veux rien de commun avec cet homme, qui s'est vendu à l'Angleterre pour payer ses dettes, et qui a ruiné son maître et sa nation en suivant les conseils de sa sœur et de madame Colloredo. »

L'Empereur fait le plus grand cas du prince Jean de Lichtenstein; il a dit plusieurs fois : « Comment, lorsqu'on a des hommes d'aussi grande distinction, laisse-t-on mener ses affaires par des sots et des intrigants? » Effectivement, le prince de Lichtenstein est un des hommes les plus distingués, non seulement par ses talents militaires, mais encore par ses qualités et ses connaissances.

On assure que l'Empereur a dit, après sa conférence avec l'Empereur d'Allemagne : « Cet homme me fait faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire, et prendre toute l'armée russe et autrichienne; mais enfin quelques larmes de moins seront versées. »

TRENTE-DEUXIÈME BULLETIN.

Austerlitz, 15 frimaire an XIV (6 décembre.)

Le général Friant, à la bataille d'Austerlitz, a eu quatre chevaux tués sous lui. Les colonels Conroux et Demoustiers se sont fait remarquer. Les traits de courage sont si nombreux, qu'à mesure que le rapport en est fait à l'Empereur, il dit : « Il me faut toute ma puissance pour récompenser dignement tous ces braves gens. »

Les Russes, en combattant, ont l'habitude de mettre leurs havre-sacs bas. Comme toute l'armée russe a été mise en déroute, nos soldats ont pris tous des havre-sacs. On a pris aussi une grande partie de ses bagages, et les soldats y ont trouvé beaucoup d'argent.

Le général Bertrand, qui avait été détaché après la bataille avec un escadron de la garde, a ramassé un grand nombre de prisonniers, dix-neuf pièces de canon, et beaucoup de voitures remplies d'effets. Le nombre des pièces de canon prises jusqu'à cette heure se monte à cent soixante-dix.

L'Empereur a témoigné quelque mécontentement de ce qu'on lui eût envoyé des plénipotentiaires la veille de la bataille, et qu'on eût ainsi prostitué le caractère diplomatique. Cela est digne de M. de Cobentzel, que toute la nation regarde comme un des principaux auteurs de tous ses malheurs.

Le prince Jean de Lichtenstein est venu trouver l'Empereur au château d'Austerlitz. L'Empereur lui a accordé une conférence de plusieurs heures. On remarque que l'Empereur cause volontiers avec cet officier général. Ce prince a conclu, avec le maréchal Berthier, un armistice de la teneur suivante.

M. Talleyrand se rend à Nicolsburg, où les négociations vont s'ouvrir.

Armistice conclu entre LL. MM. II. de France et d'Autriche.

Sa Majesté l'Empereur des Français et Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, voulant arriver à des négociations définitives pour mettre fin à la guerre qui désole les deux états, sont convenus au préalable de commencer par un armistice, lequel aura lieu jusqu'à la conclusion de la paix définitive ou jusqu'à la rupture des négociations; et dans ce cas, l'armistice ne devra cesser que quinze jours après cette rupture, et la cessation de l'armistice sera notifiée aux plénipotentiaires des deux puissances et au quartier-général des deux armées.

Les conditions de l'armistice sont :

ARTICLE PREMIER.

La ligne des deux armées sera, en Moravie, le cercle d'Iglau, le cercle de Znaïm, le cercle de Brünn, la partie du cercle d'Olmutz sur la rive droite de la petite rivière de Trezeboska, en avant de Prosnitz jusqu'à l'endroit où elle se jette dans la Marck, et la rive droite de la Marck jusqu'à l'embouchure de cette rivière dans le Danube, y compris cependant Presbourg.

Il ne sera mis néanmoins aucune troupe française ni autrichienne dans un rayon de cinq à six lieues autour de Holitch, à la rive droite de la Marck.

La ligne des deux armées comprendra en outre, dans le territoire à occuper par l'armée française, toute la Basse et Haute-Autriche, le Tirol, l'état de Venise, la Carinthie, la Stirie, la Carniole, le comté de Goritz et l'Istrie; enfin, dans la Bohême, le cercle de Montabor, et tout ce qui est à l'est de la route de Tabor à Lintz.

II. L'armée russe évacuera les états d'Autriche, ainsi que la Pologne autrichienne, savoir : la Moravie et la Hongrie, dans l'espace de quinze jours, et la Gallicie dans l'espace d'un mois. L'ordre de route de l'armée russe sera tracé, afin qu'on sache toujours où elle se trouve, ainsi que pour éviter tout mal entendu.

III. Il ne sera fait en Hongrie aucune espèce de levée en masse ni d'insurrection; et en Bohême, aucune espèce de levée extraordinaire : aucune armée étrangère ne pourra entrer sur le territoire de la maison d'Autriche.

Des négociateurs se réuniront de part et d'autre à Nicolsburg pour procéder directement à l'ouverture des négociations, afin de parvenir à rétablir promptement la paix et la bonne harmonie entre les deux Empereurs.

Fait double entre nous soussignés, le maréchal Berthier, ministre de la guerre, major-général de la grande armée, chargé des pleins-pouvoirs de Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie; et le prince Jean de Lichtenstein, lieutenant-général, chargé des pleins-pouvoirs de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, Roi de Hongrie, etc.

A Austerlitz, le 15 frimaire an XIV (6 décembre 1805.)

TRENTE-TROISIÈME BULLETIN.

Austerlitz, le 16 frimaire an XIV (7 décembre.)

Le général en chef Buxhowden a été tué, avec un grand nombre d'autres généraux russes dont on ignore les noms. Nos soldats ont ramassé une grande quantité de décorations. Le général russe Kutuzow a été blessé, et son beau-fils, jeune homme de grand mérite, a été tué.

On a fait compter les cadavres : il en résulte qu'il y a dix-huit mille Russes, six cents Autrichiens et neuf cents Français. Nous avons sept mille blessés Russes. Tout compte fait, nous avons trois mille blessés Français. Le général Roger Walhubert est mort des suites de ses blessures. Il a écrit à l'Empereur une heure avant de mourir : « J'aurais voulu faire plus pour vous; je meurs dans une heure; je ne regrette pas la vie, puisque j'ai participé à une victoire qui vous assure un règne heureux. Quand vous penserez aux braves qui vous étaient dévoués, pensez à ma mémoire. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille : je n'ai pas besoin de vous la recommander. »

Les généraux Kellermann, Sébastiani et Thiébaut sont hors de danger.

Les généraux Marisy et Demont sont blessés, mais beaucoup moins grièvement.

On sera sans doute bien aise de connaître les différents décrets que l'Empereur a pris successivement en faveur de l'armée; ils sont ci-joints.

Le corps du général Buxhowden, qui était à la gauche, était de vingt-sept mille hommes; pas un n'a rejoint l'armée russe. Il a été plusieurs heures sous la mitraille de quarante pièces de canon, dont une partie servie par l'artillerie de la garde impériale, et sous la fusillade des divisions des généraux Saint-Hilaire et Friant. Le massacre a été horrible : la perte des Russes ne peut s'évaluer à moins de quarante-cinq mille hommes, et l'Empereur de Russie ne s'en retournera pas chez lui avec plus de vingt-cinq mille hommes.

Puisse cette leçon profiter à ce jeune prince, et lui faire abandonner le conseil qu'a acheté l'Angleterre! Puisse-t-il reprendre le véritable rôle qui convient à son pays et à son caractère, et secouer enfin le joug de ces vils oligarques de Londres! Catherine-la-Grande connaissait bien le génie et les ressources de la Russie, lorsque, dans la première coalition, elle n'envoya point d'armée, et se contenta de secourir les coalisés par ses conseils et par ses vœux. Mais elle avait l'expérience d'un long règne et du caractère de sa nation. Elle avait réfléchi sur les dangers des coalitions. Cette expérience ne peut être acquise à vingt-quatre ans.

Lorsque Paul, son fils, fit marcher des armées contre la France, il sentit bientôt que les erreurs les plus courtes sont les meilleures; et après une campagne, il retira ses troupes. Si Woronzow, qui est à Londres, n'était pas plus Anglais que Russe, il faudrait avoir une bien petite idée de ses talents pour supposer qu'il eût pu penser que soixante, quatre-vingts, cent mille Russes parviendraient à déshonorer la France, à lui faire subir le joug de l'Angleterre, à lui faire abandonner la Belgique, et forcer l'Empereur à livrer sa couronne de fer à la race dégénérée des rois de Sardaigne.

Les troupes russes sont braves, mais beaucoup moins braves que les troupes françaises. Leurs généraux sont d'une inexpérience, et les soldats, d'une ignorance et d'une pesanteur qui rendent leurs armées, en vérité, peu redoutables; et d'ailleurs, en supposant des victoires aux Russes, il eût fallu dépeupler la Russie pour arriver au but insensé que lui avaient prescrit les oligarques de Londres.

La bataille d'Austerlitz a été donnée sur le tombeau du célèbre Kaunitz. Cette circonstance a fait la plus grande impression sur la tête des Viennois. A force de prudence et de bonne conduite, et en la maintenant toujours en bonne harmonie avec la France, il avait porté l'Autriche à un haut degré de prospérité.

Voici les noms des généraux russes faits prisonniers; beaucoup d'autres sont morts sur le champ de bataille. Il y a en outre quatre à cinq cents officiers, dont vingt majors ou lieutenants-colonels, et plus de cent capitaines.

Prebiszenski.	Le prince Repnin.
Wimpfen.	Le prince Sibersky.
Muller Zakoumsky.	Adrian.
Muller.	Lagonon.
Berg.	Salima.
Selecisow.	Mezeukow.
Strisy.	Woycikoff.
Szerliakow.	

L'Empereur a mandé à Brünn M. de Talleyrand, qui était à Vienne. Les négociations vont s'ouvrir à Nicolsburg.

M. Maret avait joint à Austerlitz S. M., qui y a signé le travail des ministres et du conseil d'état.

L'Empereur a couché ce soir à Brünn.

Brünn, 7 frimaire an XIV (29 novembre.)

Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Il sera levé une contribution de cent millions de francs (argent de France) sur l'Autriché, la Moravie et les autres provinces de la maison d'Autriche occupées par l'armée française.

II. Cette somme est donnée en gratification à l'armée, conformément à l'état de distribution que nous arrêterons.

III. Le prix de tous les magasins de sel, de tabacs, des fusils, de la poudre et des munitions de guerre qui ne sont pas nécessaires à l'armement de notre armée, et que notre général d'artillerie ne fera point transporter en France, et que nous jugerons devoir être vendus, sera versé dans la caisse de notre armée, pour lui être distribué en gratification.

IV. Sur les premiers fonds qui rentreront de cette contribution, ainsi que sur ceux provenants de la contribution de Souabe, il sera payé trois mois de solde en gratification à tout général, officier et soldat qui a été ou sera blessé dans la présente guerre.

V. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

De notre camp impérial d'Austerlitz, le 16 frimaire an XIV (7 décembre.)

Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie, Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Les veuves des généraux morts à la bataille d'Austerlitz jouiront d'une pension de six mille francs leur vie durant; les veuves des colonels et des majors, d'une pension de deux mille quatre cents francs; les veuves des capitaines, d'une pension de douze cents francs; les veuves des lieutenants et sous-lieutenants, d'une pension de huit cents francs; les veuves des soldats, d'une pension de deux cents francs.

II. Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera mis à l'ordre du jour de l'armée, et inséré au Bulletin des Lois.

De mon camp impérial d'Austerlitz, le 16 frimaire an XIV (7 décembre.)

Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie, Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Nous adoptons tous les enfants des généraux, officiers et soldats français morts à la bataille d'Austerlitz.

II. Ils seront tous entretenus et élevés à nos frais, les garçons dans notre palais impérial de Rambouillet, et les filles dans notre palais impérial de Saint-Germain. Les garçons seront ensuite placés, et les filles mariées par nous.

III. Indépendamment de leurs noms de baptême et de famille, ils auront le droit d'y joindre celui de Napoléon. Notre grand-juge fera remplir à cet égard toutes les formalités voulues par le Code civil.

IV. Notre grand-maréchal du palais et notre intendant général de la couronne sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera mis à l'ordre du jour de l'armée, et inséré au Bulletin des Lois.

TRENTE-QUATRIÈME BULLETIN.

Brünn, le 19 frimaire an XIV (7 décembre.)

L'EMPEREUR a reçu aujourd'hui M. le prince Repnin, fait prisonnier à la bataille d'Austerlitz à la tête des chevaliers-gardes, dont il était le colonel. Sa Majesté lui a dit qu'elle ne voulait pas priver l'Empereur Alexandre d'aussi braves gens, et qu'il pouvait réunir tous les prisonniers de la garde impériale russe et retourner avec eux en Russie. Sa Majesté a exprimé le regret que l'Empereur de Russie eût voulu livrer bataille, et a dit que ce monarque, s'il l'avait cru la veille, aurait épargné le sang et l'honneur de son armée.

M. le prince Jean de Lichtenstein est arrivé hier avec des pleins-pouvoirs. Les conférences entre lui et M. de Talleyrand sont en pleine activité.

Le premier aide-de-camp Junot, que Sa Majesté avait envoyé auprès de l'Empereur d'Allemagne et de Russie, a vu à Holitz l'Empereur d'Allemagne, qui l'a reçu avec beaucoup de grace et de distinction. Il n'a pu continuer sa mission, parceque l'Empereur Alexandre était parti en poste pour Saint-Pétersbourg, ainsi que le général Kutuzow.

Sa Majesté a reçu à Brünn M. d'Haugwitz, et a paru très satisfaite de tout ce que lui a dit ce plénipotentiaire, qu'elle a accueilli d'une manière d'autant plus distinguée, qu'il s'est toujours défendu de la dépendance de l'Angleterre, et que c'est à ses conseils qu'on doit attribuer la grande considération et la prospérité dont jouit la Prusse. On ne pourrait en dire autant d'un autre ministre, qui, né en Hanovre, n'a pas été inaccessible à la pluie d'or. Mais toutes les intrigues ont été et seront impuissantes contre le bon esprit et la haute sagesse du roi de Prusse. Au reste, la nation française ne dépend de personne, et cent cinquante mille ennemis de plus n'auraient fait autre chose que de rendre la guerre plus longue. La France et la Prusse, dans ces circonstances, ont eu à se louer de M. le duc de Brunswick, de MM. de Mollendorff, de Knobolsdorff, Lombard, et sur-tout du roi lui-même. Les intrigues anglaises ont souvent paru gagner du terrain; mais comme, en dernière analise, on ne pouvait arriver à aucun parti sans aborder de front la question, toutes les intrigues ont échoué devant la volonté du roi. En vérité, ceux qui les conduisaient abusaient étrangement de sa confiance : la Prusse peut-elle avoir un ami plus solide et plus désintéressé que la France?

La Russie est la seule puissance en Europe qui puisse faire une guerre de fantaisie; après une bataille perdue ou gagnée, les Russes s'en vont : la France, l'Autriche, la Prusse, au contraire, doivent méditer long-temps les résultats de la guerre; une ou deux batailles sont insuffisantes pour en épuiser toutes les chances.

Les paysans de Moravie tuent les Russes par-tout où ils les rencontrent isolés. Ils en ont déjà massacré une centaine. L'Empereur des Français a donné des ordres pour que des patrouilles de cavalerie parcourent les campagnes, et empêchent ces excès. Puisque l'armée ennemie se retire, les Russes qu'elle laisse après elle sont sous la protection du vainqueur. Il est vrai qu'ils ont commis tant de désordres, tant de brigandages, qu'on ne doit pas s'étonner de ces vengeances. Ils maltraitaient les pauvres comme les riches; trois cents coups de bâton leur paraissaient une légère offense. Il n'est point d'attentats qu'ils n'aient commis. Le pillage, l'incendie des villages, le massacre, tels étaient leurs jeux. Ils ont même tué des prêtres jusque sur les autels. Malheur au souverain qui attirera jamais un tel fléau sur son territoire! La bataille d'Austerlitz a été une victoire européenne, puisqu'elle a fait tomber le prestige qui semblait s'attacher au nom de ces *barbares*. Ce mot ne peut s'appliquer cependant ni à la cour, ni au plus grand nombre des officiers, ni aux habitants des villes, qui sont au contraire civilisés jusqu'à la corruption.

TRENTE-CINQUIÈME BULLETIN.

Brünn, le 20 frimaire an XIV (11 décembre.)

L'ARMÉE russe s'est mise en marche le 17 frimaire sur trois colonnes pour retourner en Russie. La première

a pris le chemin de Cracovie et de Therespol; la seconde, celui de Kaschau, Lemberg et Brody, et la troisième, celui de Cizrnau, Watrell et Hussiatin. A la tête de la première est parti l'Empereur de Russie, avec son frère le grand-duc Constantin.

Indépendamment de l'artillerie de bataille, un parc entier de cent pièces de canon a été pris aux Russes avec tous leurs caissons.

L'Empereur est allé voir ce parc; il a ordonné que toutes les pièces prises fussent transportées en France. Il est sans exemple que, dans une bataille, on ait pris cent cinquante à cent soixante pièces de canon, toutes ayant fait feu et servi dans l'action.

Le chef d'escadron Chaloppin, aide-de-camp du maréchal Bernadotte, a été tué.

Les colonels Lacour, du 5e régiment de dragons; Digeon, du 26e de chasseurs; Beyssière, du 11e de chasseurs, frère du maréchal Beyssière; Gérard, colonel, aide-de-camp du maréchal Bernadotte; Marès, colonel, aide-de-camp du maréchal Davoust, ont été blessés.

Les chefs de bataillon Perrier, du 36e régiment d'infanterie de ligne; Guye, du 4e de ligne; Schwitter, du 57e de ligne; les chefs d'escadron Grumblot, du 2e régiment de carabiniers; Didelon, du 9e de dragons; Boudichon, du 4e de hussards; le chef de bataillon du génie Abrissot; Rabier et Mobillard, du 55e de ligne; Proffit, du 43e; et les chefs d'escadron Trévillé, du 26e de chasseurs, et David, du 2e de hussards, ont été blessés.

Les chefs d'escadron de chasseurs à cheval de la garde impériale, Beyermann, Bohn et Thiry, ont été blessés.

Le capitaine Tervé, des chasseurs à cheval de la garde, est mort des suites de ses blessures.

Le capitaine Geist, les lieutenants Bureau, Barbanègre, Guyot, Fournier, Adet, Bayeux et Renno, des chasseurs à cheval de la garde, et les lieutenants Ménager et Rollet, des grenadiers à cheval de la garde, ont été blessés.

TRENTE-SIXIÈME BULLETIN.

Schoenbrunn, 25 frimaire an XIV (14 décembre.)

Ce sera un recueil d'un grand intérêt, que celui des traits de bravoure qui ont illustré la grande armée.

Un carabinier du 10e régiment d'infanterie légère a le bras gauche emporté par un boulet de canon : « Aide-moi, dit-il à son camarade, à ôter mon sac, et cours me venger; je n'ai pas besoin d'autres secours. » Il met ensuite son sac sur son bras droit, et marche seul vers l'ambulance.

Le général Thiébaut, dangereusement blessé, était transporté par quatre prisonniers russes; six Français blessés l'aperçoivent, chassent les Russes, et saisissent le brancard, en disant : « C'est à nous seuls qu'appartient l'honneur de porter un général français blessé. »

Le général Valhubert a la cuisse emportée d'un coup de canon, quatre soldats se présentent pour l'enlever : « Souvenez-vous de l'ordre du jour, leur dit-il d'une voix de tonnerre, et serrez vos rangs! Si vous revenez vainqueurs, on me relèvera après la bataille; si vous êtes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie. »

Ce général est le seul dont on ait à regretter la perte; tous les autres généraux blessés sont en pleine guérison.

Les bataillons des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses, se sont bravement comportés dans la défense du village de Strolitz. Le colonel Franceschi, avec le 8e de hussards, s'est fait remarquer par son courage et sa bonne conduite.

On a fait écouler l'eau du lac sur lequel de nombreux corps russes s'étaient enfuis le jour de la bataille d'Austerlitz, et l'on en a retiré quarante pièces de canon russes, et une grande quantité de cadavres.

L'Empereur est arrivé ici avant-hier 21, à dix heures du soir.

Il a reçu hier la députation des maires de Paris, qui lui ont été présentés par S. A. S. le prince Murat.

M. Dupont, maire du septième arrondissement, a prononcé le discours suivant :

Discours prononcé par M. Dupont, en présentant à S. M. l'adresse des Préfet et Maires de Paris.

Sire,

Nous apportons aux pieds de V. M. I. et R. une adresse respectueuse qui contient l'expression de la vive reconnaissance du peuple de Paris et de ses magistrats, pour le don précieux que V. M. I. et R. a daigné leur faire des premiers drapeaux et des premiers canons enlevés à l'ennemi au combat de Wertingen.

Sire, les Parisiens ont été heureux d'apprendre que c'était le prince leur gouverneur, ce guerrier magnanime, cher à Paris par ses vertus personnelles, et par l'honneur de vous appartenir, qui avait ouvert si glorieusement la campagne dans cette fameuse journée!..... Mais, Sire, nous essaierions en vain de peindre à V. M. les transports de joie, les cris d'allégresse, l'enthousiasme universel que fit éclater votre bonne ville de Paris, quand elle connut cette lettre immortelle[1] dont V. M. I. et R. honora, dans cette occasion, ses préfet et maires, et dans laquelle, après leur avoir adressé ces drapeaux et ces canons comme des trophées de la gloire de leur gouverneur, V. M., laissant parler son cœur paternel, a tracé ces paroles : « Et qu'ils soient aussi pour ma bonne « ville de Paris un gage de l'amour que lui porte son souve- « rain. » Ah, Sire! que ces paroles de V. M. ont été recueillies avec délices! Elles sont aujourd'hui gravées dans tous les cœurs des Parisiens; elles passeront dans ceux de leurs enfants, et garantissent à V. M. I. et R. l'amour et la fidélité de votre bonne ville de Paris.

Tel était, Sire, l'état de Paris, quand nos concitoyens nous ont envoyés vers vous. Alors la campagne venait de s'ouvrir!... Et comment arrive-t-il que déjà les armées combinées de vos ennemis soient détruites; que ces bandes, réputées invincibles, aient été terrasées sous les propres yeux de leurs monarques;

[1] *Lettre de S. M. l'Empereur et Roi, aux Préfet et Maires de la ville de Paris.*

Messieurs les préfets et maires de notre bonne ville de Paris, nos troupes ayant, au combat de Wertingen, défait douze bataillons de grenadiers, l'élite de l'armée autrichienne, toute son artillerie étant restée en notre pouvoir, ainsi qu'un grand nombre de prisonniers et huit drapeaux, nous avons résolu de faire présent des drapeaux à notre bonne ville de Paris, et de deux pièces de canon, pour rester à l'hôtel-de-ville. Nous désirons que notre bonne ville de Paris voie, dans ce ressouvenir et dans ce cadeau, qui lui sera d'autant plus précieux que c'est son gouverneur qui commandait nos troupes au combat de Wertingen, l'amour que nous lui portons. Cette lettre n'étant à d'autre fin, nous prions Dieu qu'il vous tienne en sa sainte et digne garde.

Au quartier-général impérial d'Ausbourg, ce 18 vendémiaire an XIV.

que leurs places fortes, dans une étendue de plus de trois cents lieues, soient en votre pouvoir, enfin que ce soit aujourd'hui, dans Vienne conquise, que les maires de Paris se trouvent accomplir leur mission?

Votre génie, Sire, pouvait seul créer tant de prodiges.

Sire, placés ici devant V. M. I. et R., qui élève tout ce qui l'approche, qui agrandit toutes les idées; dans ces lieux que notre présence étonne, mais qui ne peuvent qu'exciter les élans de notre dévouement pour V. M. I. et R., permettez à nos cœurs français et parisiens d'émettre un vœu digne de la grande cité que nous représentons.

Nous supplions V. M. I. et R. d'accorder à la ville de Paris l'honneur de décerner des aigles d'or à ces braves phalanges qui ont conquis ces drapeaux et ces canons qui désormais orneront sa maison commune. Ces enseignes redoutables, que l'ennemi ne rencontrerait jamais qu'avec effroi, seraient à toujours un double monument, et de la gloire qu'ont acquise ces corps valeureux, et de l'esprit national qui attache le soldat français à sa patrie, et la patrie à ses défenseurs.

Sire, que V. M. I. et R. daigne approuver cette pensée, et ce sera pour nos concitoyens une nouvelle preuve de votre bienveillance, qui est le premier objet de leur ambition.

Pour nous, Sire, que la marche rapide de vos conquêtes a amenés si loin de nos foyers, la mémoire de cette époque nous sera toujours chère; toujours nous la regarderons comme une époque aussi de gloire pour nous, puisqu'en remplissant la mission honorable qui nous a été confiée, nous avons pu mêler aux hommages de nos concitoyens les expressions personnelles de notre amour, de nos respects, de notre fidélité pour votre personne auguste, et que les premiers, après une campagne si mémorable, nous avons le bonheur de contempler notre monarque.

Qu'il est doux, Sire, pour des Français, pour des hommes, en vous voyant couvert de tant de lauriers, de penser que la paix a toujours été le premier vœu de votre cœur; qu'après tant de conquêtes elle est encore le premier prix que vous voulez de vos victoires, et que bientôt nos murs vous reverront, l'olivier à la main, rendre une nouvelle vie au commerce, aux arts, à l'industrie!

Puisse le ciel favoriser de si nobles desseins, bénir et prolonger des jours si précieux! et puisse, pour le bonheur des peuples, V. M. I. et R. être prise pour modèle par tous les rois de la terre!

Les préfet et maires de la ville de Paris, à S. M. l'Empereur et Roi.

SIRE,

Le don que V. M. vient de faire à sa bonne ville de Paris excite dans toutes les classes de citoyens le plus noble enthousiasme, et la lettre qui l'annonçait inspire à tous les cœurs parisiens la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance.

Sire, les vœux de la capitale avaient accompagné V. M. dans sa marche rapide et glorieuse au sein de l'Allemagne; et comptant d'avance sur vos triomphes, Paris s'attendait bien à recueillir, avec toute la France, le fruit des nouvelles victoires qui doivent consolider à jamais l'indépendance et le bonheur de l'Empire: mais, Sire, qui de nous aurait osé penser qu'au milieu même des combats, Paris était particulièrement présent à votre ressouvenir, et que tantôt que vos mains victorieuses rassemblaient les premiers trophées de la campagne qui commence, le cœur paternel de V. M. destinait ces trophées à l'illustration de sa capitale, et s'occupait de récompenser par un si noble prix la fidélité de ses habitants?

Sire, la nature même de cette faveur, son objet, que V. M. a pris soin d'expliquer avec une bonté si touchante; enfin, les diverses circonstances qui l'accompagnent, la rendent tellement chère et précieuse, qu'il ne serait pas en notre pouvoir d'exprimer tous les sentiments dont elle nous a pénétrés. V. M. nous pardonnera sans doute de rester aujourd'hui, dans nos remercîments, au-dessous de la bienveillance extraordinaire qui les commande.

Mais, Sire, le bienfait lui-même y suppléera; et ces drapeaux qui vont être appendus aux voûtes de l'hôtel-de-ville, ces canons qui vont en orner la façade, attestant à nos derniers neveux et la gloire du héros régénérateur de l'Empire, et l'affection singulière dont il honore sa bonne ville de Paris, publieront en même temps notre reconnaissance jusque dans la postérité la plus reculée.

Daignez, Sire, recevoir, par l'organe des magistrats que vous avez chargés d'annoncer vos bienveillantes intentions au peuple de Paris, les nouveaux hommages de dévouement, de respect et d'amour de ce peuple sensible, reconnaissant et pour toujours fidèle; daignez également, Sire, agréer les mêmes hommages de la part de ces magistrats qui, pleins des mêmes sentiments que le peuple dont ils sont les organes, osent avec confiance en faire parvenir l'expression jusqu'au pied du trône de V. M.

Nous avons l'honneur d'être avec le plus profond respect,

SIRE,

De Votre Majesté Impériale et Royale,

Les très soumis et très fidèles sujets, les préfet et maires de votre bonne ville de Paris.

S. M. l'Empereur a répondu « Qu'il voyait avec plaisir la députation des maires de Paris; que, quoiqu'il les reçût dans le palais de Marie-Thérèse, le jour où il se retrouverait au milieu de son bon peuple de Paris serait pour lui un jour de fête; qu'ils avaient été à portée de voir les malheurs de la guerre, et d'apprendre, par le triste spectacle dont leurs regards ont été frappés, que tous les Français doivent considérer comme salutaire et sacrée la loi de la conscription, s'ils ne veulent pas que quelque jour leurs habitations soient dévastées et le beau territoire de la France livré, ainsi que l'Autriche et la Moravie, aux ravages des barbares; que, dans leurs rapports avec la bourgeoisie de Vienne, ils ont pu s'assurer qu'elle-même apprécie la justice de notre cause, et la funeste influence de l'Angleterre et de quelques hommes corrompus. » Il a ajouté « Qu'il veut la paix, mais une paix qui assure le bien-être du peuple français, dont le bonheur, le commerce et l'industrie sont constamment entravés par l'insatiable avidité de l'Angleterre. »

Sa Majesté a ensuite fait connaître aux députés qu'elle était dans l'intention de faire hommage à la cathédrale de Paris des drapeaux conquis sur les Russes le jour anniversaire de son couronnement, et de leur confier ces trophées pour les porter au cardinal-archevêque.

Lettre de S. M. l'Empereur et Roi, à M. le Cardinal-Archevêque de Paris.

Mon cousin, nous avons pris quarante-cinq drapeaux sur nos ennemis le jour de l'anniversaire de notre couronnement, de ce jour où le Saint-Père, ses cardinaux et tout le clergé de France firent des prières dans le sanctuaire de Notre-Dame pour la prospérité de notre règne. Nous avons résolu de déposer lesdits drapeaux dans l'église de Notre-Dame, métropole de notre bonne ville de Paris. Nous avons ordonné, en conséquence, qu'ils vous soient adressés, pour la garde en être confiée à votre chapitre métropolitain. Notre intention est que, tous les ans, audit jour, un office solennel soit chanté dans ladite métropole, en mémoire des braves morts pour la patrie dans cette grande journée, lequel office sera suivi d'actions de

graces pour la victoire qu'il a plu au Dieu des armées de nous accorder. Cette lettre n'étant pas à une autre fin, nous prions Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

De notre palais de Brünn, le 26 frimaire an XIV.

TRENTE-SEPTIÈME BULLETIN.

Schoenbrunn, 5 nivôse an XIV (26 décembre.)

Voici la position de l'armée aujourd'hui :

Le maréchal Bernadotte occupe la Bohême;

Le maréchal Mortier, la Moravie;

Le maréchal Davoust occupe Presbourg, capitale de la Hongrie;

Le maréchal Soult occupe Vienne;

Le maréchal Ney occupe la Carinthie;

Le général Marmont, la Stirie;

Le maréchal Masséna, la Carniole;

Le maréchal Augereau reste en réserve en Souabe.

Le maréchal Masséna, avec l'armée d'Italie, est devenu le huitième corps de la grande armée.

Le prince Eugène a le commandement en chef de toutes les troupes qui sont dans le pays de Venise et dans le royaume d'Italie.

Le général Saint-Cyr marche à grandes journées sur Naples, pour punir la trahison de la reine, et précipiter du trône cette femme criminelle, qui, avec tant d'impudeur, a violé tout ce qui est sacré parmi les hommes. On a voulu intercéder pour elle auprès de l'Empereur; il a répondu : « Les hostilités dussent-elles recommencer, et la nation soutenir une guerre de trente ans, une si atroce perfidie ne peut être pardonnée. La reine de Naples a cessé de régner : ce dernier crime a rempli sa destinée; qu'elle aille à Londres augmenter le nombre des intrigants, et former un comité d'encre sympathique avec Spencer Smith, Taylor, Wickam : elle pourra y appeler, si elle le juge convenable, le baron d'Armfeld, MM. de Fersen, d'Antraigues, et le moine Morus. »

M. de Talleyrand est à Presbourg, où l'on négocie. Les plénipotentiaires de l'Empereur d'Autriche sont le prince Jean de Lichtenstein et le général Gtulay.

Le prince Charles a demandé à voir l'Empereur. Sa Majesté aura demain une entrevue avec ce prince, à la maison de chasse de Stamersdorff, à trois lieues de Vienne.

L'Empereur passe aujourd'hui la revue de la division Legrand, près Laxembourg.

L'Empereur ne prend à Vienne aucun divertissement. Il a reçu fort peu de personnes.

Pendant quelques jours le temps a été assez froid : la journée d'aujourd'hui est fort belle.

L'Empereur a fait une grande quantité de promotions dans l'armée et dans la légion d'honneur; mais les grades qu'il a à sa disposition peuvent difficilement récompenser tant de braves.

L'électeur de Wirtemberg a envoyé à l'Empereur le grand cordon de l'ordre de Wirtemberg, avec trois autres qui ont été donnés au sénateur Harville, premier écuyer de l'Impératrice, au maréchal Kellermann et au général Marmont.

L'Empereur a donné le grand cordon de la Légion d'honneur à l'électeur, au prince électoral et au prince Paul, ses fils, et à ses frères les princes Eugène-Frédéric-Henri et Guillaume-Frédéric-Philippe : il a connu ces deux derniers princes à son passage à Louisbourg, et a été bien aise de leur donner une preuve de l'opinion qu'il a conçue de leur mérite.

Les électeurs de Bavière et de Wirtemberg vont prendre le titre de Roi, récompense qu'ils ont méritée par l'attachement et l'amitié qu'ils ont montrés à l'Empereur dans toutes ces circonstances.

L'Empereur a témoigné son mécontentement qu'on eût osé faire, à Maïence, une proclamation signée de son nom, et qu'on a remplie de sottises. Elle est datée d'Olmutz, où l'Empereur n'a jamais été; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle a été mise à l'ordre du jour de l'armée de Maïence. Quel que soit l'individu qui en est l'auteur, il sera puni selon toute la rigueur des lois. Est-il un plus grand crime dans un état civilisé, que d'abuser du nom du souverain?

L'Empereur d'Autriche est toujours à Holitsch.

Un grand nombre de blessés sont guéris. L'armée est en meilleur état qu'elle n'a jamais été. Le prince Murat rend compte que sa cavalerie a presque doublé depuis la bataille d'Austerlitz. Tous les chevaux qui, par suite des marches forcées, étaient restés en route, sont rétablis, et ont rejoint leur corps. Plus de deux mille pièces de canon sont évacuées de l'arsenal de Vienne sur la France. L'Empereur a ordonné qu'il y aurait une salle, au Musée Napoléon, destinée à recevoir les choses curieuses qui ont été recueillies à Vienne.

Il a fait rendre à la Bavière les canons et les drapeaux qui lui ont été pris en 1740. Les Bavarois faisaient alors cause commune avec la France : mais la France était gouvernée par un prêtre pusillanime.

Les peuples d'Italie ont montré beaucoup d'énergie. L'Empereur a dit plusieurs fois : « Pourquoi mes peuples d'Italie ne paraîtraient-ils pas avec gloire sur la scène du monde? ils sont pleins d'esprit et de passions : dès-lors il est facile de leur donner les qualités militaires. » Les canonniers italiens de la garde royale se sont couverts de gloire à la bataille d'Austerlitz, et ont mérité l'estime de tous les vieux canonniers français. La garde royale a toujours marché avec la garde impériale, et a été par-tout digne d'elle.

Venise sera réunie au royaume d'Italie.

Les villes de Bologne et de Brescia sont toujours les premières à se distinguer par leur énergie; aussi l'Empereur, en recevant les adresses de ces villes, a-t-il dit : « Je sais que les villes de Bologne et de Brescia *sono miei di cuore.* »

L'Empereur a fort approuvé les dispositions du prince Louis pour la défense de la Hollande, la bonne position qu'il a prise à Nimègue, et les mesures qu'il a proposées pour garantir la frontière du nord.

Vienne, 8 nivôse an XIV (29 novembre.)

On a publié aujourd'hui les deux proclamations suivantes. Celle qui est adressée aux habitants de notre ville a produit sur nous tous un effet qu'il est impossible de décrire.

PROCLAMATION.

SOLDATS,

La paix entre moi et l'Empereur d'Autriche est signée. Vous avez, dans cette arrière-saison, fait deux campagnes; vous avez rempli tout ce que j'attendais de vous. Je vais partir pour me rendre dans ma capitale. J'ai accordé de l'avancement et des récompenses à ceux qui se sont le plus distingués : je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis. Vous avez vu votre Empereur partager avec vous vos périls et vos fatigues; je veux aussi que vous veniez le voir entouré de la grandeur et de la splendeur qui appartiennent au souverain du premier peuple de l'univers. Je donnerai une grande fête aux premiers jours de mai à Paris; vous y serez tous et après, nous irons où nous appelleront le bonheur de notre patrie et les intérêts de notre gloire.

Soldats, pendant ces trois mois qui vous seront nécessaires pour retourner en France, soyez le modèle de toutes les armées : ce ne sont plus des preuves de courage et d'intrépidité que vous êtes appelés à donner, mais d'une sévère discipline. Que mes alliés n'aient pas à se plaindre de votre passage; et en arrivant sur ce territoire sacré, comportez-vous comme des enfants au milieu de leur famille; mon peuple se comportera avec vous comme il le doit envers ses héros et ses défenseurs.

Soldats, l'idée que je vous verrai tous, avant six mois, rangés autour de mon palais, sourit à mon cœur, et j'éprouve d'avance les plus tendres émotions; nous célébrerons la mémoire de ceux qui, dans ces deux campagnes, sont morts au champ d'honneur; et le monde nous verra tous prêts à imiter leur exemple, et à faire encore plus que nous n'avons fait, s'il le faut, contre ceux qui voudraient attaquer notre honneur, ou qui se laisseraient séduire par l'or corrupteur des éternels ennemis du continent.

Schoenbrunn, le 6 nivôse an XIV.

PROCLAMATION.

HABITANTS DE LA VILLE DE VIENNE,

J'ai signé la paix avec l'Empereur d'Autriche. Prêt à partir pour ma capitale, je veux que vous sachiez l'estime que je vous porte, et le contentement que j'ai de votre bonne conduite pendant le temps que vous avez été sous ma loi. Je vous ai donné un exemple inouï jusqu'à présent dans l'histoire des nations. Dix mille hommes de votre garde nationale sont restés armés, ont gardé vos portes; votre arsenal tout entier est demeuré en votre pouvoir : et pendant ce temps-là, je courais les chances les plus hasardeuses de la guerre. Je me suis confié en vos sentiments d'honneur, de bonne foi, de loyauté; vous avez justifié ma confiance.

Habitants de Vienne, je sais que vous avez tous blâmé la guerre que des ministres vendus à l'Angleterre ont suscitée sur le continent. Votre souverain est éclairé sur les menées de ces ministres corrompus; il est livré tout entier aux grandes qualités qui le distinguent, et désormais j'espère pour vous et pour le continent des jours plus heureux.

Habitants de Vienne, je me suis peu montré parmi vous, non par dédain ou par un vain orgueil; mais je n'ai pas voulu distraire en vous aucun des sentiments que vous deviez au prince avec qui j'étais dans l'intention de faire une prompte paix. En vous quittant, recevez, comme un présent qui vous prouve mon estime, votre arsenal intact, que les lois de la guerre ont rendu ma propriété : servez-vous-en toujours pour le maintien de l'ordre. Tous les maux que vous avez soufferts, attribuez-les aux malheurs inséparables de la guerre; et tous les ménagements que mon armée a apportés dans vos contrées, vous les devez à l'estime que vous avez méritée.

Schoenbrunn, le 6 nivôse an XIV.

BULLETINS DE L'ARMÉE D'ITALIE.

PREMIER BULLETIN.

Du 26 vendémiaire an XIV (18 octobre.)

A quatre heures du matin, le général en chef a fait attaquer le pont du vieux château de Vérone; le mur qui en barrait le milieu a été renversé par l'effet d'un petard; les deux coupures que les Autrichiens avaient faites ont été rendues praticables à l'aide de planches et de madriers, et vingt-quatre compagnies de voltigeurs se sont élancées de l'autre côté du fleuve, où elles ont été suivies par la première division.

L'ennemi a vivement défendu le passage; il a été culbuté et chassé de toutes ses positions, après un combat qui a duré jusqu'à six heures du soir. Il a perdu sept pièces de canon et dix-huit caissons.

Nous lui avons fait quatorze à quinze cents prisonniers, et tué ou blessé un nombre d'hommes à peu près égal. Il n'a péri de notre côté qu'un petit nombre de combattants.

Nous avons environ trois cents blessés, qui le sont peu dangereusement.

Il a été construit sur-le-champ une tête de pont au pont du vieux château.

Nous ferons connaître les suites de cette heureuse journée.

DEUXIÈME BULLETIN.

Du 8 brumaire an XIV (30 octobre.)

LE général en chef a fait attaquer l'ennemi ce matin vers les cinq heures.

Pendant qu'à sa gauche la division du général Séras passait l'Adige à Polo, et qu'à sa droite celle du général Verdier manœuvrait depuis Ronco jusqu'à Albaro, les divisions des généraux Gardanne et Dubesme, se déployant en avant du pont du vieux château de Vérone, attaquèrent les hauteurs du Val-Pantena, et tournèrent le château de San-Felice : profitant alors de leur position, le général en chef força les Autrichiens à évacuer Véronette. Les palissades du pont neuf furent aussitôt abattues. La division des chasseurs à cheval aux ordres du général Espagne, celle des grenadiers aux ordres du général Partouneaux, la réserve de cavalerie commandée par le général Monnet, et la division du général Molitor, traversèrent Véronette, et se portèrent sur la grande

route de Saint-Michel, où les Autrichiens nous opposèrent de l'infanterie et de la cavalerie protégées par plusieurs pièces de canon : il fut ordonné diverses charges de cavalerie qui furent vivement exécutées, et que soutenaient les grenadiers de la division Molitor; dans l'une de ces charges, l'escadron des guides fit mettre bas les armes à cinq cents fantassins. L'ennemi a été culbuté, chassé du village de Saint-Michel et jusqu'au-delà de Saint-Martin. Nous avons pris position à Vago.

Seize cents prisonniers et deux pièces de canon sont le résultat de la journée. Les Autrichiens ont laissé beaucoup de monde sur le champ de bataille. Notre perte est de quelques hommes; nous comptons à peu près cent blessés. L'armée va poursuivre ses avantages.

Les divisions, les différents corps ont manœuvré avec précision, et le général en chef se loue de l'ardeur et de l'audace que les troupes ont montrées dans l'attaque : il leur a rendu, auprès de S. M. l'Empereur et Roi, le témoignage qu'elles brûlent du désir d'imiter les exemples de la grande armée, et de mériter d'avoir part aux nobles récompenses que S. M. décerne à leur valeur.

TROISIÈME BULLETIN.

Du 9 brumaire an XIV (31 octobre.)

Après l'affaire du 7, l'armée avait pris position à Vago, deux milles en-deçà de Caldiero. Le 8, à deux heures après midi, elle attaqua l'ennemi sur toute la ligne. La division Molitor, formant la gauche, commença l'action; celle du général Gardanne attaqua au centre, et celle du général Duhesme à la droite. Ces diverses attaques furent bien exécutées et heureusement conduites. Le village de Caldiero fut emporté aux cris de *vive l'Empereur!* et l'ennemi fut poursuivi jusque sur les hauteurs. A quatre heures et demie, le prince Charles fit avancer sa réserve, forte de vingt-quatre bataillons de grenadiers et de plusieurs régiments. La bataille devint alors plus vive. Les troupes de S. M. déployèrent leur intrépidité ordinaire : la cavalerie chargea plusieurs fois, et toujours avec succès; des bataillons de grenadiers de la réserve donnèrent, en même temps, et la baïonnette décida du sort de la journée.

L'ennemi avait fait jouer plus de trente pièces d'artillerie qui garnissaient ses retranchements. Malgré l'acharnement de sa résistance, il a été culbuté et poursuivi jusqu'au pied des redoutes au-delà de Caldiero. Nous avons fait trois mille cinq cents prisonniers : le champ de bataille est jonché d'Autrichiens : le nombre de leurs morts et de leurs blessés égale au moins celui de leurs prisonniers. Le prince Charles a fait demander une trêve pour enterrer les morts.

Notre perte est très peu considérable, en comparaison de celle de l'ennemi.

Le maréchal général en chef applaudit à la valeur et au dévouement de l'armée : il fera connaître particulièrement les belles actions qui ont signalé la journée, et mettra sous les yeux de S. M. l'Empereur et Roi les noms des braves à qui l'honneur en est dû.

L'armée du général Saint-Cyr est arrivée.

QUATRIÈME BULLETIN.

Au quartier-général de Montebello, le 11 brumaire an XIV (2 novembre.)

Après la bataille du 8, par l'effet de la position de l'armée en avant de Caldiero, et par suite des mouvements ordonnés le 7 à la division Seras, une colonne ennemie forte de cinq mille hommes, commandée par un brigadier, fut séparée du corps du général Rosemberg, et se trouva coupée, de manière à ne pouvoir remonter dans les vallées, ni rejoindre son armée. Le général en chef, instruit qu'elle s'était portée le 10 sur les hauteurs de Saint-Léonard, envoya un de ses aides-de-camp pour le sommer de mettre bas les armes. L'officier général Hillinger, qui la commandait, s'apercevant qu'il n'avait pas de troupes devant lui, manifesta l'intention de combattre.

Le 22e régiment d'infanterie légère, conduit par son colonel Goguet, eut ordre de se porter de suite en avant de Véronette : l'ennemi fit un mouvement sur lui, et le força de prendre position sous le château de San-Felice. Le général en chef se porta bientôt sur les lieux, et fit marcher quatre bataillons de grenadiers pour cerner entièrement l'ennemi; le général Charpentier, chef de l'état-major, chargé de ces dispositions, les exécuta avec précision, de concert avec le général Solignac.

Il fut fait alors une nouvelle sommation à l'ennemi, qui sentit qu'il fallait se résoudre à mettre bas les armes. Une capitulation, signée par l'officier général commandant la colonne ennemie et par le général Solignac, nous a livré cinq mille prisonniers avec armes et bagages, soixante-dix officiers, un brigadier, un major, deux colonels, quatre-vingts chevaux, etc. etc.

Le prince Charles, de son côté, voyant qu'une colonne de son armée avait été coupée, et craignant d'être tourné dans sa position, s'occupa d'effectuer sa retraite. On fut instruit qu'il avait fait quelques mouvements dans la nuit : dès la pointe du jour, de fortes reconnaissances furent poussées sur la ligne; la division des chasseurs à cheval, commandée par le général Espagne, et les voltigeurs de la division Gardanne, se mirent à la poursuite des Autrichiens, qui furent harcelés toute la journée, et auxquels on fit six cents prisonniers.

Nous occupons aujourd'hui Montebello; demain l'armée continue sa marche.

Copie d'une capitulation entre M. le général Solignac, commandant un corps de grenadiers de l'armée impériale et royale de S. M. l'Empereur des Français, d'une part, et M. le brigadier-général Hillinger, commandant un corps de troupes de S. M. I. et R. l'Empereur d'Allemagne, d'autre part.

ARTICLE PREMIER.

Les troupes autrichiennes commandées par M. le général Hillinger restent prisonnières de guerre aux conditions suivantes :

II. M. le général Hillinger, ainsi que tous les officiers sous ses ordres, conserveront leurs épées, chevaux et bagages; ils rentreront en Autriche sur leur parole d'honneur de ne pas servir contre la France ou ses alliés jusqu'à leur parfait échange.

III. Les soldats mettront bas les armes avant d'entrer dans Véronne; ils conserveront leur butin.

IV. Tous les blessés autrichiens qui se trouvent dans les environs de Payano et Grazzano seront transportés de suite dans les hôpitaux militaires de l'armée française, pour y être traités convenablement.

V. Les troupes de S. M. l'Empereur d'Allemagne s'étant battues avec la plus grande intrépidité, et n'ayant capitulé qu'au moment où elles ont été complètement cernées, l'armée française fera pour elles tout ce que l'on doit à la bravoure militaire.

Fait double à Cara-Albertini, le 2 novembre 1805 (11 brumaire an XIV.)

CINQUIÈME BULLETIN.

Du 14 brumaire an XIV (5 novembre.)

Après quelques heures de repos à Montebello, l'armée poursuivit l'ennemi sur Vicence. Les portes de la ville avaient été murées : on le somma de l'évacuer; sa réponse fut négative. Un sentiment d'humanité avait dicté la sommation du général en chef; il fallut bien forcer le passage, et diriger du canon et des obusiers contre les portes, et malheureusement contre la ville même. Nous y entrâmes à la pointe du jour. La précipitation avec laquelle la retraite de l'ennemi s'opéra lui fit abandonner mille blessés, et laisser quelques restes de magasins à notre disposition. Dans la journée, nous lui avons fait huit cents prisonniers.

Les Autrichiens s'étaient retirés par le chemin de Bassano. L'armée les y suivit, et entama continuellement leur arrière-garde. A l'embranchement des routes de Bassano et de Treviso, ils se dirigèrent vers cette dernière ville, en brûlant derrière eux le pont qui se trouve sur le torrent près de la Palu. Arrivés au village de Saint-Pierre *in Gu*, nous le trouvâmes occupé par un corps de troupes, qui fut chargé vigoureusement. Le village fut enlevé après un combat qui nous valut encore six cents prisonniers et une pièce de canon.

Nous marchâmes vers la Brenta. L'avant-garde arriva au moment où l'ennemi tentait de détruire le pont. Il s'engagea d'une rive à l'autre une forte canonnade, que la nuit seule fit cesser.

L'armée bivouaqua sur la rive droite. A quatre heures du matin je fis passer à gué plusieurs régiments de cavalerie avec les voltigeurs en croupe, pendant qu'on réparait le pont. L'armée défila bientôt, et nous arrivâmes à Citadella assez à temps pour enlever les derniers postes de l'ennemi. A cinq heures du soir, nous entrions dans Castelfranco, et nos chasseurs occupaient déjà en avant Salratrunda et Albaredo. Le général en chef sentit la nécessité d'accorder quelques heures aux besoins de l'armée.

Dans notre marche depuis Montebello nous avons fait plus de dix-huit cents prisonniers.

La division de droite s'est dirigée sur Padoue, où elle arrive aujourd'hui; celle de gauche s'est portée par les *sette comuni* sur Bassano, qu'elle occupera demain.

L'armée marche vers la Piave.

SIXIÈME BULLETIN.

Au quartier-général de Passinano, le 22 brumaire an XIV (15 novembre.)

L'armée, dans sa marche sur la Piave, n'a rencontré que de faibles obstacles. De la Piave au Tagliamento elle a vu fuir devant elle quelques corps de cavalerie, qui semblaient l'observer, mais dont la retraite était calculée de manière à éviter tout engagement.

C'est au Tagliamento que l'ennemi parut vouloir nous attendre. Il avait réuni, sur la rive gauche, six régiments de cavalerie et quatre régiments d'infanterie, et sa contenance faisait présumer qu'il défendrait vivement le passage. Le général en chef n'avait eu d'abord que le dessein de faire reconnaître la position par de la cavalerie. Le général Espagne, commandant la division des chasseurs à cheval, les dragons aux ordres du général Mermet, et les cuirassiers aux ordres du général Pully, s'étaient portés sur le fleuve; tandis que les divisions Duhesme et Seras marchaient sur San-Vitto, celles des généraux Molitor et Gardanne se dirigeaient sur Valvasone.

Le général Espagne avait reçu l'ordre de pousser des reconnaissances. Le 21, à six heures du matin, un escadron qu'il avait fait passer fut chargé par un régiment de cavalerie autrichienne. Il soutint l'attaque avec intrépidité, et donna le temps au général Espagne de se porter au-devant de l'ennemi, qui bientôt fut repoussé et mis en fuite. Notre artillerie cependant s'était mise en position. La canonnade commença d'une rive à l'autre; elle fut très vive, et se prolongea toute la journée. L'ennemi avait placé trente pièces de canon derrière une digue; nous n'en avions que dix-huit, et nos artilleurs conservèrent leur supériorité ordinaire. Les divisions d'infanterie arrivèrent vers le soir. Le général en chef, satisfait des avantages qu'il avait obtenus, et qui lui en assuraient de nouveaux, ne voulut pas de suite effectuer le passage; il se contenta de faire ses dispositions pour le lendemain, persuadé qu'il pourrait porter des coups plus décisifs. Les divisions étaient réunies aux points indiqués, à San-Vitto et à Valvasone : c'est sur ces deux points qu'elles devaient passer le fleuve, tourner et couper l'ennemi. Le prince Charles craignit sans doute l'exécution de ce plan; il ne jugea pas devoir attendre le jour dans sa position, et dès minuit il était en retraite sur le chemin de Palma-Nova. L'armée passa le Tagliamento avec le regret de n'avoir plus d'ennemis à combattre; et ce fut alors qu'elle connut mieux encore tous les résultats de la journée de la veille : la rive gauche du fleuve était couverte d'hommes et de chevaux, qui avaient péri par l'effet de notre artillerie. L'armée continue sa marche. L'espoir de rencontrer et de combattre l'ennemi ajoute à son impatiente ardeur. Elle apprend tout ce que fait la grande armée, et le désir de seconder ses mouvements et de répondre à la confiance de l'Empereur l'agite et l'aiguillonne sans cesse.

L'avant-garde enlève chaque jour des prisonniers qui vont grossir le nombre de ceux que nous avons déjà faits. Le temps est constamment favorable; on travaille à réparer les ponts de la Piave et du Tagliamento.

SEPTIÈME BULLETIN.

Au quartier-général de Gorizia, le 26 brumaire an XIV (17 novembre.)

L'ennemi, en nous abandonnant les rives du Tagliamento, avait dirigé sa retraite sur Palma-Nova. Il ne

chercha point à défendre cette place, qu'il aurait pu tenir avec avantage, et ce ne fut qu'à plusieurs milles de là que nous rencontrâmes ses derniers postes. Il s'engagea quelques affaires de peu d'intérêt, qui nous valurent cependant un certain nombre de prisonniers.

Le 24, l'armée se forma en deux colonnes et se porta sur l'Isonzo. L'avant-garde, aux ordres du général Espagne, entra, deux heures avant la nuit, dans Gradisca, où les Autrichiens n'opposèrent qu'une faible résistance. Les chasseurs à cheval remontèrent alors la rive droite du fleuve pour se porter sur Gorizia, et la division Seras s'établit en même temps à Sagrado, sur la rive gauche.

Le lendemain, les divisions Molitor, Gardanne et Partouneaux longèrent la rive droite de l'Isonzo, dans le dessein de passer au-dessous de Gorizia; mais l'équipage de pont n'étant point encore arrivé, le passage ne put pas s'effectuer sur ce point.

Les divisions Seras et Duhesme marchaient de leur côté sur Rubia et Savogna. Leurs avant-postes talonnaient l'ennemi. Il y eut un engagement à la suite duquel sa cavalerie se replia dans le plus grand désordre; son artillerie ne nous échappa qu'à la faveur de la nuit; nous l'avions poussé jusque sous les murs de Gorizia.

Le général en chef fit ses dispositions pour une attaque générale dans la matinée du 26. Les Autrichiens ne voulurent pas s'y exposer; ils avaient profité de la nuit même pour précipiter leur retraite. Le général Espagne les suit avec de la cavalerie et de l'infanterie légère. Il a l'ordre de les chasser devant lui jusqu'à Leybach.

L'armée a pris position en avant de l'Isonzo; trois cents nouveaux prisonniers sont conduits sur ses derrières, et l'on en voit à chaque instant arriver d'autres. Les magasins établis à Udine et à Palma-Nova sont tombés en nos mains.

Le général en chef se loue de l'activité soutenue de l'armée; elle surmonte avec courage et gaieté les fatigues et les privations inévitables d'une marche aussi rapide. C'est un témoignage qu'il se plaît à lui rendre auprès de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

HUITIÈME BULLETIN.

Au quartier-général de Gorizia, le 2 frimaire an XIV (23 novembre.)

L'ARMÉE conserve la position qu'elle a prise sur la rive gauche de l'Isonzo. L'avant-garde, aux ordres du général Espagne, s'est portée sur Vipacco, a repoussé les ennemis jusqu'à Ganz, et dans plusieurs charges, conduites avec vigueur, leur a fait une centaine de prisonniers. La totalité de leur cavalerie s'est retirée par la grande route; une partie considérable de leur infanterie a pris le chemin de la vallée d'Idria, pour gagner celle d'Oberleybach. Cinq compagnies de voltigeurs poursuivent l'ennemi dans cette direction, tandis que nos avant-postes ont déjà poussé des reconnaissances sur les retranchements de Prevald, et se dirigent vers Leybach.

Le général en chef a fait marcher la division Seras sur Trieste. Les Autrichiens, à notre approche, ont évacué la place, en y abandonnant trois cents blessés. Un corps de troupes les a suivis sur la route de Leybach, et leur a enlevé cinquante hommes.

Deux régiments de dragons, soutenus par de l'infanterie, se sont portés à notre gauche sur la Chiusa de Pletz, que gardaient les deux régiments d'infanterie *Strasaldo* et *de Ligne*, avec quelque cavalerie. Tous les postes ont été abandonnés le lendemain même de l'arrivée de nos troupes. Le général de brigade Lacour, qui les commande, a reçu l'ordre de pénétrer jusqu'à Villach, et de tenter d'ouvrir quelque communication avec la grande armée, dont les mouvements ont sans doute déterminé la retraite de l'ennemi, qui aura craint de se voir enveloppé. Il a aussi été dirigé un détachement sur Ponteba-Veneta, où l'ennemi, qui se trouvait en force, n'avait pas osé nous attendre.

Dans ces divers mouvements nous avons fait près de quatre cents prisonniers.

Le général en chef a laissé vers Padoue le corps de troupes venant de Naples. Il a joint à une des divisions de l'armée la légion corse, et le 2e régiment italien. Le lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr, qui commande ces forces réunies, observe Chiozza et Brondolo. Il se tient prêt à fondre sur les Russes et les Anglais, s'ils osaient tenter le débarquement dont ils menacent les côtes d'Italie.

Lecchi, général de division, etc., à S. Exc. le Ministre de la

Je me hâte de prévenir V. Exc. qu'un corps de troupes ennemies, commandé par le prince de Rohan, s'est montré près de Bassano. Le général en chef est parti de Stra avec la réserve, composée d'un corps polonais, commandé par le général Peyry; d'un régiment de cavalerie française, d'un régiment d'infanterie française, d'un bataillon commandé par le général Regnier; et enfin de quatre pièces d'artillerie commandées par le chef de bataillon Millo, et escortées par le 5e régiment d'infanterie italienne.

Le *général Regnier*, *parti de ses cantonnements*, s'est rendu à Piombino, où il coupait par ce moyen le chemin de Mestre aux Autrichiens, qui cherchaient à se jeter dans Venise. A la pointe du jour, hier 24, il a été trois fois obligé de céder le terrain. Le corps d'infanterie polonaise, qui se trouvait à Campo-San-Pietro avec le général en chef, se dirigea avant le jour vers Castel-Franco avec le général en chef lui-même, qui, s'étant aperçu à moitié chemin que la division Regnier se reployait, ordonna au colonel Grabinski de prendre l'ennemi aux épaules. Ce corps attaqua à l'instant avec la plus grande vigueur, et contraignit l'ennemi à se retirer dans Castel-Franco avec une perte de cent cinquante prisonniers, parmi lesquels un major et un colonel, de deux pièces de canon de six, et d'un obusier.

Le général Regnier, profitant de cette manœuvre du général en chef, réattaqua lui-même et fit deux mille prisonniers.

Le reste de la colonne ennemie se retira à Villa-Franca, où trois mille Autrichiens, bloqués par le régiment d'infanterie polonaise, rendirent les armes au colonel Grabinski, et un corps de sept cents hommes de cuirassiers se rendit au lieutenant-colonel Clopinski.

Huit mille prisonniers, environ sept cents chevaux, douze pièces de canon, six drapeaux et un étendard, sont le résultat de cette journée. Parmi les prisonniers se trouve M. le prince de Rohan, général-commandant, trois colonels, six majors, trois lieutenants-colonels, environ six cents morts, parmi lesquels deux colonels, quatre majors, et deux lieutenants-colonels; en outre six cents blessés environ.

Nota. Le neuvième bulletin ne contenant que la lettre qui se trouve à la fin du trentième bulletin *bis* de la grande armée, pag. 38 et suiv., nous y renvoyons le lecteur.

SÉANCE DU SÉNAT CONSERVATEUR.

Le 14 janvier 1806, à deux heures après midi, en conformité des ordres de Sa Majesté l'Empereur et Roi, S. A. S. Monseigneur le prince archi-chancelier de l'Empire s'est rendu à la séance du sénat. S. A. a été reçue dans les formes ordinaires; et ayant pris sa place, il a dit :

Messieurs,

Si le prince grand-électeur était encore parmi nous, vous auriez reçu de ses mains la communication que S. M. l'Empereur et Roi m'ordonne de vous faire.

La lettre que S. M. adresse au sénat, et que je lui apporte, a pour objet de vous instruire de deux transactions importantes.

L'une est le mariage du prince Eugène avec la princesse Auguste, fille de S. M. le Roi de Bavière;

L'autre est le traité de paix avec l'Empereur d'Autriche, conclu à Presbourg le 5 nivôse (26 décembre 1805), et ratifié le lendemain au palais de Schoenbrunn, près Vienne.

En vous donnant connaissance des articles qui le composent, S. M. satisfait tout à la fois au besoin qu'elle éprouve de communiquer avec vous sur tous les grands intérêts de l'état, et au désir d'accélérer la publication de cet acte, dont nos lois constitutionnelles ont voulu que vous fussiez instruits les premiers.

Vous apercevrez, Messieurs, dans l'établissement du prince Eugène, un nouveau témoignage de la tendresse de S. M. pour celui qui justifie si bien le beau titre qu'elle lui a conféré en le nommant l'enfant de son adoption. Heureux prince, qui, appelé si jeune à l'administration d'un grand état, a su se rendre égal à cette tâche difficile, se montre de jour en jour plus digne d'imiter les glorieux exemples dont son enfance a été nourrie, et conservera la tradition de bonté dont son auguste mère lui a transmis l'héritage!

Ce mariage manifeste aussi combien l'Empereur apprécie la loyauté de l'antique maison de Bavière, dont l'attachement pour la France ne s'est jamais démenti dans toutes les époques de notre monarchie, et combien S. M. est touchée du courage et du dévouement dont la nation bavaroise et son illustre chef viennent de lui donner des preuves au péril de leurs plus grands intérêts.

Quant au traité de paix, chacune des conditions qu'il renferme offre de nouveaux sujets d'admirer la magnanimité de Napoléon-le-Grand, qui, forcé de prendre les armes, n'a cherché d'autre fruit de ses victoires, que la gloire de fonder le repos de l'Europe en honorant la fidélité de ses alliés.

Votre juste impatience compte avec regret les moments jusqu'à celui qui nous rendra la présence de notre monarque. Croyez, Messieurs, qu'il ressent aussi le désir d'être

rendu à l'amour de ses peuples. Mais le tableau des heureux qu'il a faits était une jouissance trop digne de son cœur, pour qu'il pût leur refuser un dernier regard qui accroît leur bonheur et qui en assure la durée.

Je remets, Messieurs, entre les mains de M. le Président, la lettre de S. M. l'Empereur et Roi, une expédition du traité de paix ratifié, et je demande acte de cette remise.

Lettre de Sa Majesté l'Empereur au Sénat.

Sénateurs,

La paix a été conclue à Presbourg, et ratifiée à Vienne entre moi et l'Empereur d'Autriche. Je voulais, dans une séance solennelle, vous en faire connaître moi-même les conditions; mais ayant depuis long-temps arrêté, avec le Roi de Bavière, le mariage de mon fils le prince Eugène avec la princesse Auguste sa fille, et me trouvant à Munich au moment où la célébration dudit mariage devait avoir lieu, je n'ai pu résister au plaisir d'unir moi-même les jeunes époux, qui sont tous deux le modèle de leur sexe. Je suis d'ailleurs bien aise de donner à la maison royale de Bavière, et à ce brave peuple bavarois, qui, dans cette circonstance, m'a rendu tant de services et montré tant d'amitié, et dont les ancêtres furent constamment unis de politique et de cœur à la France, cette preuve de ma considération et de mon estime particulières.

Le mariage aura lieu le 15 janvier. Mon arrivée au milieu de mon peuple sera donc retardée de quelques jours. Ces jours paraîtront longs à mon cœur; mais, après avoir été sans cesse livré aux devoirs d'un soldat, j'éprouve un tendre délassement à m'occuper des détails et des devoirs d'un père de famille. Mais ne voulant point retarder davantage la publication du traité de paix, j'ai ordonné, en conséquence de nos statuts constitutionnels, qu'il vous fût communiqué sans délai, pour être ensuite publié comme loi de l'Empire.

Donné à Munich, le 6 janvier 1806.

TRAITÉ DE PAIX.

Napoléon, par la grace de Dieu et par les constitutions, Empereur des Français, Roi d'Italie.

Ayant vu et examiné le traité conclu, arrêté et signé à Presbourg le 26 décembre 1805 (5 nivôse an XIV), par notre ministre des relations extérieures, en vertu des pleins-pouvoirs que nous lui avions conférés à cet effet, avec MM. le prince de Lichtenstein et le comte de Giulay, ministres plénipotentiaires de S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, également munis de pleins-pouvoirs, duquel traité la teneur suit :

S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, également animés du désir de mettre fin aux calamités de la guerre, ont résolu de procéder, sans délai, à la conclusion d'un traité de paix définitif, et ont, en conséquence, nommé pour plénipotentiaires, savoir :

S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, M. le prince Jean de Lichtenstein,

prince du saint Empire romain, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, chambellan, lieutenant-général des armées de sadite Majesté l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, et propriétaire d'un régiment de hussards; et M. le comte Ignaz de Giulay, commandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, chambellan de sadite Majesté l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, lieutenant-général de ses armées, et propriétaire d'un régiment d'infanterie;

Et S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, M. Charles-Maurice Talleyrand Périgord, grand-chambellan, ministre des relations extérieures de sadite Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie, grand-cordon de la Légion d'honneur, chevalier des ordres de l'Aigle rouge et noir de Prusse;

Lesquels, après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivants :

ARTICLE PREMIER.

Il y aura, à compter de ce jour, paix et amitié entre S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, leurs héritiers et successeurs, leurs états et sujets respectifs, à perpétuité.

II. La France continuera de posséder, en toute propriété et souveraineté, les duchés, principautés, seigneuries et territoires au-delà des Alpes, qui étaient, antérieurement au présent traité, réunis et incorporés à l'Empire français, ou régis par les lois et les administrations françaises.

III. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, pour lui, ses héritiers et successeurs, reconnaît les dispositions faites par S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, relativement aux principautés de Lucques et de Piombino.

IV. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche renonce, tant pour lui que pour ses héritiers et successeurs, à la partie des états de la république de Venise à lui cédée par les traités de Campo-Formio et de Lunéville, laquelle sera réunie à perpétuité au royaume d'Italie.

V. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche reconnaît S. M. l'Empereur des Français comme roi d'Italie. Mais il est convenu que, conformément à la déclaration faite par S. M. l'Empereur des Français, au moment où il a pris la couronne d'Italie, aussitôt que les puissances nommées dans cette déclaration auront rempli les conditions qui s'y trouvent exprimées, les couronnes de France et d'Italie seront séparées à perpétuité, et ne pourront plus, dans aucun cas, être réunies sur la même tête. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche s'engage à reconnaître, lors de la séparation, le successeur que S. M. l'Empereur des Français se sera donné comme Roi d'Italie.

VI. Le présent traité de paix est déclaré commun à leurs altesses sérénissimes les électeurs de Bavière, de Wirtemberg et de Bade, et à la république Batave, alliés de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, dans la présente guerre.

VII. Les électeurs de Bavière et de Wirtemberg ayant pris le titre de Roi, sans néanmoins cesser d'appartenir à la confédération germanique, S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche les reconnaît en cette qualité.

VIII. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, tant pour lui, ses héritiers et successeurs, que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs respectifs, renonce aux principautés, seigneuries, domaines et territoires ci-après désignés :

Cède et abandonne à S. M. le Roi de Bavière le margraviat de Burgaw et ses dépendances, la principauté d'Eichstadt, la partie du territoire de Passau appartenante à S. A. R. l'électeur de Salzbourg, et située entre la Bohême, l'Autriche, le Danube et l'Inn; le comté de Tirol, y compris les principautés de Brixen et de Trente; les sept seigneuries du Voralberg, avec leurs enclaves; le comté de Hohenems, le comté de Konigsegg-Rothenfels, les seigneuries de Tetnang et Argen, et la ville et territoire de Lindau;

A S. M. le Roi de Wirtemberg, les cinq villes dites du Danube, savoir : Ehingen, Munderkungen, Reidlingen, Mengen et Sulgaw, avec leurs dépendances; le haut et bas comté de Hohenberg, le landgraviat de Nellenbourg, et la préfecture d'Altorff, avec leurs dépendances (la ville de Constance exceptée), la partie du Brisgaw faisant enclave dans les possessions wirtembourgeoises, et situées à l'est d'une ligne tirée du Schlegelberg jusqu'à la Molbach, et les villes et territoires de Willingen et Brintengen;

A son altesse sérénissime l'électeur de Bade, le Brisgaw (à l'exception de l'enclave et des portions séparées ci-dessus désignées), l'Ortenaw et leurs dépendances, la ville de Constance et la commanderie de Meinau.

Les principautés, seigneuries, domaines et territoires susdits, seront possédés respectivement par leurs Majestés les Rois de Bavière et de Wirtemberg, et par son altesse sérénissime l'électeur de Bade, soit en suzeraineté, soit en toute propriété et souveraineté, de la même manière, aux mêmes titres, droits et prérogatives que les possédaient S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, ou les princes de sa maison, et non autrement.

IX. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche reconnaît les dettes contractées par la maison d'Autriche au profit des particuliers et des établissements publics du pays faisant actuellement partie intégrante de l'Empire français; et il est convenu que sadite Majesté restera libre de toute obligation par rapport à toutes dettes quelconques que la maison d'Autriche aurait contractées à raison de la possession, et hypothéquées sur le sol des pays auxquels elle renonce par le présent traité.

X. Les pays de Salzbourg et de Berchtolsgaden, appartenants à S. A. R. et É. l'archiduc Ferdinand, seront incorporés à l'Empire d'Autriche, et S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche les possèdera en toute propriété et souveraineté, mais à titre de duché seulement.

XI. S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, s'engage à obtenir, en faveur de son A. R. l'archiduc Ferdinand, électeur de Salzbourg, la cession, par S. M. le roi de Bavière, de la principauté de Wurtzbourg, telle qu'elle a été donnée à sadite Majesté par le recès de la députation de l'Empire germanique, du 25 février 1803 (6 ventôse an XI).

Le titre électoral de S. A. R. sera transféré sur cette principauté, que S. A. R. possèdera en toute propriété et souveraineté, de la même manière et aux mêmes conditions qu'elle possédait l'électorat de Salzbourg.

Et quant aux dettes, il est convenu que le nouveau possesseur n'aura à sa charge que les dettes résultantes d'emprunts formellement consentis par les états du pays, ou des dépenses faites pour l'administration effective dudit pays.

XII. La dignité de grand-maître de l'ordre Teutonique, les droits, domaines et revenus qui, antérieurement à la présente guerre, dépendaient de Mergentheim, chef-lieu de l'ordre; les autres droits, domaines et revenus qui se trouveront attachés à la grande-maîtrise à l'époque de l'échange des ratifications du présent traité, ainsi que

les domaines et revenus dont, à cette même époque, ledit ordre se trouvera en possession, deviendront héréditaires dans la personne et la descendance directe et masculine, par ordre de primogéniture, de celui des princes de la maison impériale qui sera désigné par S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche.

S. M. l'Empereur Napoléon promet ses bons offices pour faire obtenir, le plus tôt possible, à S. A. R. l'archiduc Ferdinand, une indemnité pleine et entière en Allemagne.

XIII. S. M. le Roi de Bavière pourra occuper la ville d'Ausbourg et son territoire, les réunir à ses états et les posséder en toute propriété et souveraineté. Pourra également, S. M. le Roi de Wirtemberg, occuper, réunir à ses états, et posséder en toute propriété et souveraineté, le comté de Bondorff; et S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche s'engage à n'y mettre aucune opposition.

XIV. Leurs Majestés les Rois de Bavière et de Wirtemberg, et S. A. S. l'électeur de Bade, jouiront, sur les territoires à eux cédés, comme aussi sur leurs anciens états, de la plénitude de la souveraineté et de tous les droits qui en dérivent et qui leur ont été garantis par S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, ainsi et de la même manière qu'en jouissent S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. le Roi de Prusse, sur les états allemands. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, soit comme chef de l'empire, soit comme co-état, s'engage à ne mettre aucun obstacle à l'exécution des actes qu'ils auraient faits ou pourraient faire en conséquence.

XV. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, tant pour lui, ses héritiers et successeurs que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs, renonce à tous droits, soit de souveraineté, soit de suzeraineté, à toutes prétentions quelconques, actuelles ou éventuelles, sur tous les états, sans exception, de leurs Majestés les rois de Bavière et de Wirtemberg, et de S. A. S. l'électeur de Bade, et généralement sur tous les états, domaines et territoires compris dans les cercles de Bavière, de Franconie et de Souabe, ainsi qu'à tout titre pris desdits domaines et territoires; et réciproquement toutes prétentions actuelles ou éventuelles desdits états à la charge de la maison d'Autriche ou de ses princes, sont et demeureront éteintes à perpétuité; néanmoins les renonciations contenues au présent article ne concernent point les propriétés qui sont, par l'article XI, ou seront, en vertu de l'article XII ci-dessus, concédées à leurs altesses royales les archiducs désignés dans lesdits articles.

XVI. Les titres domaniaux et archives, les plans et cartes des différents pays, villes et forteresses cédés par le présent traité, seront remis, dans l'espace de trois mois, à dater de l'échange des ratifications, aux puissances qui en auront acquis la propriété.

XVII. S. M. l'Empereur Napoléon garantit l'intégrité de l'empire d'Autriche dans l'état où il sera en conséquence du présent traité de paix, de même que l'intégrité des possessions des princes de la maison d'Autriche, désignées dans les articles XI et XII.

XVIII. Les hautes parties contractantes reconnaissent l'indépendance de la république Helvétique, régie par l'acte de médiation, de même que l'indépendance de la république Batave.

XIX. Les prisonniers de guerre faits par la France et ses alliés sur l'Autriche, et par l'Autriche sur la France et ses alliés, et qui n'ont pas été restitués, le seront dans quarante jours, à dater de l'échange des ratifications du présent traité.

XX. Toutes les communications et relations commerciales seront rétablies dans les deux pays comme elles étaient avant la guerre.

XXI. S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, conserveront entre eux le même cérémonial, quant au rang et aux autres étiquettes, que celui qui a été observé avant la présente guerre.

XXII. Dans les cinq jours qui suivront l'échange des ratifications du présent traité, la ville de Presbourg et ses environs, à la distance de six lieues, seront évacués.

Dix jours après ledit échange, les troupes françaises et alliées de la France auront évacué la Moravie, la Bohème, le Viertel-Unter-Vienner-Wald, le Viertel-Unter-Manhartsberg, la Hongrie et toute la Stirie.

Dans les dix jours suivants, elles évacueront le Viertel-Ober-Vienner-Wald, et le Viertel-Ober-Manhartsberg.

Enfin, dans le délai de deux mois, à compter de l'échange des ratifications, les troupes françaises et alliées de la France auront évacué la totalité des états héréditaires de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, à l'exception de la place de Braunau, laquelle restera, pendant un mois de plus, à la disposition de Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie, comme lieu de dépôt pour les malades et pour l'artillerie.

Il ne sera, pendant ledit mois, fait aux habitants aucune réquisition de quelque nature que ce soit.

Mais il est convenu que, jusqu'à l'expiration dudit mois, il ne pourra être stationné ni introduit aucun corps quelconque de troupes autrichiennes dans un arrondissement de six lieues autour de ladite place de Braunau.

Il est pareillement convenu que chacun des lieux qui devront être évacués successivement par les troupes françaises dans les délais susmentionnés, ne pourra être occupé par les troupes autrichiennes que quarante-huit heures après l'évacuation.

Il est aussi convenu que les magasins laissés par l'armée française dans les lieux qu'elle devra successivement évacuer resteront à sa disposition, et qu'il sera fait par les hautes parties contractantes un arrangement relatif à toutes les contributions quelconques de guerre précédemment imposées sur les divers états héréditaires occupés par l'armée française; arrangement en conséquence duquel la levée desdites contributions cessera entièrement à compter du jour de l'échange des ratifications.

L'armée française tirera son entretien et ses subsistances de ses propres magasins, établis sur les routes qu'elle doit suivre.

XXIII. Immédiatement après l'échange des ratifications du présent traité, des commissaires seront nommés de part et d'autre pour remettre et recevoir, au nom des souverains respectifs, toutes les parties du territoire vénitien non occupées par les troupes de S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie.

La ville de Venise, les lagunes et les possessions de terre ferme seront remises dans le délai de quinze jours; l'Istrie et la Dalmatie vénitiennes, les Bouches du Cattaro, les îles vénitiennes de l'Adriatique, et toutes les places et forts qu'elles renferment, dans le délai de six semaines à compter de l'échange des ratifications.

Les commissaires respectifs veilleront à ce que la séparation de l'artillerie ayant appartenu à la république de Venise et de l'artillerie autrichienne soit exactement faite, la première devant rester en totalité au royaume d'Italie. Ils détermineront d'un commun accord l'espèce et la nature des objets qui, appartenants à S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, devront en conséquence rester à sa disposition. Ils conviendront, soit de la vente au royaume d'Italie de l'artillerie impériale et des objets susmentionnés, soit de leur échange contre une quantité équivalente d'artillerie ou d'objets de même ou d'autre nature, qui seraient laissés par l'armée française dans les états héréditaires.

Il sera donné toute facilité et toute assistance aux troupes autrichiennes et aux administrations civiles et militaires, pour retourner dans les états d'Autriche par les voies les plus convenables et les plus sûres, ainsi que pour le transport de l'artillerie impériale, des magasins de terre et de mer, et autres objets qui n'auraient pas été compris dans les stipulations, soit de vente, soit d'échange, qui pourront être faites.

XXIV. Les ratifications du présent traité seront échangées dans l'espace de huit jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Presbourg, le 26 décembre 1805 (5 nivôse an XIV.)

Avons approuvé et approuvons le traité ci-dessus en tous et chacun des articles qui y sont contenus; déclarons qu'il est accepté, ratifié et confirmé, et promettons qu'il sera inviolablement observé.

En foi de quoi nous avons donné les présentes signées de notre main, contre-signées et scellées de notre sceau impérial.

Au palais de Schœnbrünn, le 6 nivôse an XIV (27 décembre 1805.)

Le sénat, après avoir entendu M. François de Neufchâteau, président; MM. Boissy et Chaptal, a délibéré de faire une adresse de remercîment à Sa Majesté l'Empereur et Roi, une adresse de félicitation à Sa Majesté l'Impératrice et Reine; il a délibéré aussi que M. le président écrirait à S. A. S. Monseigneur le prince Eugène, vice-roi d'Italie et archi-chancelier d'état, pour le féliciter sur son mariage.

Convention pour l'exécution des dispositions de l'article XXIII du Traité de Paix.

S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, et S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, voulant, conformément à l'article XXIII du traité de paix, déterminer d'un commun accord l'espèce et la nature des objets qui, appartenants à S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche dans le pays vénitien, devront en conséquence rester à sa disposition, comme artillerie, munitions et objets de marine, et qui pourront être vendus au royaume d'Italie, ou échangés contre une quantité d'artillerie, munitions et autres objets qui seraient laissés par l'armée française dans les états héréditaires, ont en conséquence nommé pour commissaires, savoir :

S. M. l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, M. le prince Lichtenstein, lieutenant-général;

Et S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, M. le maréchal Berthier;

Lesquels sont convenus des articles suivants :

ARTICLE PREMIER.

Conformément à l'article XXIII du Traité de paix, il sera dressé, à dater de ce jour, un état de l'artillerie et des munitions autrichiennes dont l'armée française est en possession, soit à Brünn, soit dans la place de Vienne.

A cet effet, le comte de Kollovrath et M. le général Andreossi, commissaires de leurs souverains respectifs, feront dresser l'état desdits objets.

II. M. le comte de Bellegarde, nommé par l'Empereur d'Allemagne commissaire pour la remise des pays, forts, places du pays vénitien cédés à l'armée française, et le général de division Lauriston, nommé commissaire par S. M. l'Empereur et Roi Napoléon pour prendre possession des susdits pays,

Veilleront à ce que la séparation de l'artillerie qui a appartenu à la république de Venise, et de l'artillerie autrichienne soit exactement faite, la première devant rester en totalité au royaume d'Italie; détermineront d'un commun accord l'espèce et la nature des objets qui, appartenants à l'Empereur d'Allemagne et d'Autriche, devront en conséquence rester à sa disposition.

III. Quand les états ci-dessus seront dressés, M. le général comte de Kollovrath et M. le général Andreossi sont autorisés à convenir de l'échange desdits objets d'artillerie autrichienne appartenants, dans les états de Venise, à S. M. l'Empereur d'Allemagne, pièce pour pièce, objet pour objet, contre une quantité équivalente d'artillerie ou d'objets de même nature qui seraient laissés par l'armée française dans les états héréditaires, conformément aux états qui seront dressés.

IV. Comme il y a dans les arsenaux de Venise plusieurs objets de marine, les susdits commissaires sont autorisés à en faire échange contre l'artillerie et les munitions laissées par l'armée française dans les états héréditaires; les susdits commissaires règleront entre eux la valeur des objets, afin de déterminer l'échange.

V. Le surplus de l'artillerie et des munitions autrichiennes et d'autres objets quelconques qui resteraient dans les états de Venise, et qui ne seraient pas échangés, pourra être acheté pour le royaume d'Italie, conformément au prix qui en sera fixé par MM. de Bellegarde et Lauriston.

VI. En conséquence des dispositions ci-dessus, à dater de demain 4 janvier 1806, toute évacuation d'artillerie et de munitions autrichiennes appartenantes à l'armée française, soit à Brünn, soit à Vienne, cessera, et les états qui en seront dressés, remis aux commissaires respectifs pour servir à l'échange.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction. . . . . Pages v
Tableaux historiques des Campagnes d'Italie, depuis l'an IV jusqu'à la bataille de Marengo. 1
Bataille de Millesimo, 25 Germinal an IV. . ibid.
Bataille de Mondovi, 3 Floréal. 7
Passage du Pô devant Plaisance, 19 Floréal. 11
Bataille de Lodi, 21 Floréal. 17
Entrée des Français dans Milan, 25 Floréal. 21
Révolte de Pavie, 7 Prairial. 25
Entrée des Français dans Livourne, 11 Messidor. 29
Bataille de Castiglione, 16 Thermidor. . . . 33
Bataille de Roveredo, 18 Fructidor. 37
Bataille de Saint-Georges, 29 Fructidor. . 41
Délivrance de la Corse, 29 Vendémiaire an V. 45
Bataille d'Arcole, 25, 26 et 27 Brumaire. . . 49
Bataille de Rivoli, 25 et 26 Nivôse. 53
Bataille de la Favorite, 27 Nivôse. 57
Bataille et passage du Tagliamento, 26 Ventôse. 61
Entrée des Français dans Venise, Floréal. 65
Fêtes de Virgile à Mantoue, 24 Vendémiaire an VI, 15 octobre 1797. 69
Proclamation de la république Romaine, 27 Pluviôse. 73
Entrée des Français dans Turin, 20 Frimaire an VII. . . . . Pages 77
Prise de Naples, 2 Pluviôse. 81
Passage du Mont Saint-Bernard, 30 Floréal an VIII. 85
Bataille de Montebello et de Casteggio, 20 Prairial. 89
Bataille de Marengo, 25 Prairial. 93
Situation de l'Armée de réserve le 25 Prairial [extrait du Rapport du Maréchal Berthier.]. . . . 97
Conclusion des Campagnes d'Italie, et Traité de Paix de Lunéville, 20 Pluviôse an IX, 9 février 1801. 98
Précis historique de la Campagne d'Égypte. 103
Cérémonies du Sacre et du Couronnement de S. M. I. Napoléon-le-Grand, et Fêtes qui ont eu lieu à ce sujet. 113

Précis historique de la Campagne d'Allemagne. . . . . Pages 1
Bulletins de la grande armée. 9
Bulletins de l'armée d'Italie. 47
Séance du Sénat conservateur, 14 Janvier 1806. 51
Traité de Paix de Presbourg. 52

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

00080874

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 06 November, 2019